BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

Volume 18
(1912-1913)

Bulletins Nos. 60-61

Réimprimé par
DAWSON-FRANCE S. A.
PARIS

21 2

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

Reproduit par offset
avec la permission de la

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

pour

DAWSON-FRANCE, S.A.
4, Faubourg Poissonnière
PARIS, 10e. FRANCE

RÉIMPRIMÉ EN BELGIQUE
1966

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

BULLETIN

DE LA

OCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME DIX-HUITIÈME

(1912-1913)

(*Ce bulletin est publié* exclusivement *pour les Membres de la Société et n'est pas mis dans le commerce.*)

PARIS

—

1913



Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/societe-de-linguistique-de-paris-bulletin_1912-1913_18_60-61

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 60

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 18 NOVEMBRE 1911 AU 15 JUIN 1912

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1911.

Présidence de M. PERNOT, président.

Présents : MM. J. Bloch, Cart, M. Cohen, Delafosse, Deny, Ferrand, Gauthiot, Mlle Homburger, MM. Huart, Lejay, I. Lévy, Marouzeau, Meillet, Pernot, Reby, Vendryes.

L'administrateur fait part à la Société du décès survenu le 1er octobre de l'année, de M. Benoist-Lucy, ancien avoué; il rappelle l'intérêt que ce zélé confrère portait à tous les travaux de la Société et se fait l'interprète des sentiments d'unanime regret de tous ses confrères.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. NEHLIL, officier-interprète à Bou-Denib, viâ Colomb-Bechar (province d'Oran), par MM. Basset et Ferrand ; DE URQUIJO, directeur de la Revue Internationale des Études Basques, à Saint-Jean de Luz (Basses-Pyrénées),

par MM. Meillet et Lacombe ; le capitaine Dubois, à la Côte Evrard, Bourbonne-les-Bains, par MM. Meillet et Gauthiot ; Barat, lecteur à l'Université de Göteborg par MM. Vendryes et Gauthiot ; P. Pelliot, professeur au Collège de France, par MM. Gauthiot et Meillet ; la Bibliothèque royale de l'Université d'Utrecht, par MM. Gauthiot et Vendryes.

Commission des Finances. MM. Deny, Marouzeau et Marcel Cohen sont élus pour faire partie de la commission chargée d'examiner les comptes de l'année 1911.

Communications. M. Meillet, communique à la Société les résultats de l'étude qu'il a faite des noms de nombre tokhariens tels que les ont déchiffrés MM. Sieg et Siegling et surtout M. Sylvain Lévi. Remarques de MM. Ferrand et Gauthiot.

M. Vendryes expose les raisons qui ont généralisé la place du verbe en tête de la phrase en vieil-irlandais et en brittonique. Observations de M. Meillet.

Séance du 16 Décembre 1911.

Présidence de M. Huart, ancien président.

Présents : MM. Boyer, M. Cohen, Delafosse, Deloustal, Ferrand, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Mlle Homburger, M. Huart, Mlle Kantchalovski, MM. Lacombe, Lejay, S. Lévi, I. Lévy, Lévy-Brühl, Maksoudiantz, Marouzeau, Meillet, Pelliot, Reby, Smirnov, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Elections. MM. Nehlil, officier-interprète à Bou-Denib, de Urquijo, directeur de la Revue Internationale des Études Basques, Dubois, capitaine d'Infanterie coloniale, Barat, lecteur à l'Université de Göteborg, Pelliot, professeur au Collège de France, sont élus membres de la Société. Est admise aussi dans la Société la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht (Hollande).

Prix Bibesco. L'administrateur donne lecture, au nom du Bureau de la Société, du rapport sur le prix Bibesco:

C'est aujourd'hui la quatrième fois depuis sa création et la première depuis la disparition de son fondateur que la Société de Linguistique est appelée à décerner le prix Bibesco, destiné, comme vous le savez, à récompenser le meilleur ouvrage imprimé ayant pour objet la grammaire, le dictionnaire, les origines ou l'histoire des langues romanes. L'ouvrage primé doit être écrit en français, en roumain ou en latin.

Le Bureau de la Société a reçu deux ouvrages ou ensembles d'ouvrages dans les délais prescrits et conformes au règlement du concours. D'abord quatre études de M. Georges Pascu écrites en roumain et traitant de linguistique roumaine sur lesquels la Société ne pouvait mieux faire que de prendre l'avis de M. M. Roques, notre confrère, qui enseigne la linguistique romane à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, le roumain à l'Ecole spéciale des Langues Orientales Vivantes et qui a obtenu lui-même le prix Bibesco en 1908. Voici son jugement motivé, que le Bureau de la Société a fait sien après examen :

M. George Pascu, docteur de l'Université de Jaşi, présente un groupe de publications d'importance très inégale, savoir: 1° une étude en deux parties *Despre Cimilituri,* étude de philologie et de folk-lore sur les énigmes populaires des pays roumains. C'est un essai de classement de ces énigmes dont nous possédons des collections assez considérables.

2° Un recueil d'*Etimologii Romîneşti,* imprimé aux frais d'un établissement universitaire.

3° Un article de la *Revue de Dialectologie romane (Din sufixale Romîneşti)* contribution à l'étude de trois suffixes roumains.

4° Un compte rendu publié dans la *Revue de dialectologie romane* (sur *Th. Capidan, Die nominalen Suffixe in Aromunischen*).

L'on est en présence d'un ensemble de publications qui peuvent donner de l'espoir à condition que l'auteur veuille se soumettre dorénavant à une discipline méthodique plus rigoureuse. Mais tels quels ces travaux apparaissent comme encore trop minces et aussi trop mêlés.

Le second ouvrage présenté pour l'obtention du prix Bibesco se distingue par la maturité, la sûreté dans la méthode, la critique et par une originalité réelle. Il s'agit du *Traité de stylistique française* de M. Ch. Bally, ancien élève de M. F. de Saussure, à Genève, docent à l'Université de cette ville et au Séminaire de français moderne qui y est annexé. Dans ce traité l'auteur se propose d'étudier une langue vivante, le français en l'espèce, dans son fonctionnement réel et actuel, abstraction faite de l'histoire, la structure grammaticale et le vocabulaire étant supposés connus. Il montre comment le langage est

avant tout un moyen d'agir ou d'émouvoir, d'exprimer des actes ou des émotions, et comment la valeur des mots est, pour une bonne part, sentimentale. M. Bally indique aussi dans son livre comment les mots changent de valeur suivant la position respective du sujet parlant et de l'auditeur et comment le même individu change de langage selon les conditions où il est placé et la personne à qui il s'adresse. Il attire ainsi l'attention sur deux domaines encore neufs : celui des variations sociales dans une même langue et celui du rôle de la sensibilité dans le langage, qui d'ailleurs ne sont pas sans rapports entre eux. Il convient de relever que M. Bally a su conduire ces recherches curieuses avec une rare délicatesse et avec un souci constant des réalités dont témoigne notamment la seconde partie de son ouvrage qui n'ajoute rien à la doctrine mais qui renferme des exercices ingénieux et des listes de faits typiques.

Dans ces conditions le Bureau de la Société propose de décerner le prix Alexandre Bibesco à M. Ch. Bally pour son étude originale et fine du français actuel, étude qui intéresse le romanisme entier ainsi que la linguistique en général et qui offre un exemple digne d'être suivi.

Les conclusions du rapport sont adoptées à l'unanimité.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. René Surugue, diplômé de russe et de chinois, 5, rue Barbette, Paris (3e) par MM. Boyer et Reby, et Henri Maitre, commis des Services Civils d'Indo-Chine, 14, rue Stanislas, Paris, par MM. Boyer et Cabaton.

Commission des Finances. Le rapport annuel sur la gestion du trésorier et de l'administrateur pendant l'année 1911 est lu par M. M. Cohen. Ce rapport est adopté à l'unanimité et des félicitations sont votées au trésorier.

Messieurs,

Après examen des comptes de votre trésorier, votre Commission a arrêté les chiffres suivants pour les recettes et les dépenses de la Société du 17 décembre 1910 au 16 décembre 1911.

Recettes :

Report d'exercice	5 043 fr. 99
Cotisations de 1910	175 80
Cotisations de 1911	2 539 65
Subvention de l'Etat	1 000 »
Vente de publications	156 »
Intérêts des dépôts	27 45
Rentes de la Société	1 738 »
Total	10 680 fr. 89

De cette somme totale, il faut mettre à part les revenus de la fondation Bibesco qui s'élèvent actuellement à 1 183 fr. 83, dont 290 fr. 83 représentent les intérêts normaux de la fondation en 1911. Aussi la Société se trouve-t-elle en mesure de décerner dès maintenant un nouveau prix Bibesco de 1 000 fr., dont vous venez de désigner le titulaire, M. Charles Bally.

Dépenses :

Factures de l'éditeur..	4 750 fr.	»
Frais généraux, services, gratifications.	309	»
Indemnité de l'administrateur.	400	»
Confection de la table du tome XVI des *Mémoires*. . .	100	»
Frais de banque.	20	70
Solde { à la Société Générale.	4 900	39
Solde { en caisse du trésorier.	200	90
Total égal.	10 680 fr.	89

Le budget des dépenses plus élevé cette année que l'année dernière pour la raison que nous indiquions dans notre précédent rapport, n'atteint cependant qu'un chiffre moyen ; ce qui tient à ce que nous n'avons eu cette année aucune dépense à faire pour notre *Collection Linguistique*. Déduction faite des 1 185 fr. 83 de la fondation Bibesco la Société possède en propre 3 927 fr. 46. De ce total, il faut mettre à part un reliquat de 600 fr., provenant de cotisations perpétuelles et qui sera employé, conformément aux statuts, à l'achat de rentes 3 pour 100 sur l'Etat. Le reste, soit 3 327 fr. 46, n'est grevé d'aucune charge spéciale. La Société peut en disposer librement.

Notre situation financière se maintient donc satisfaisante.

Paris, le 16 décembre 1911.

J. Deny. M. Cohen.
J. Marouzeau.

Élection du Bureau. Il est procédé à l'élection du bureau pour l'année 1912, au scrutin secret. Le bureau est composé comme il suit :

Président :	M. J. Loth.
Premier Vice-président :	M. G. Ferrand.
Second Vice-président :	M. Lévy-Bruhl.
Secrétaire :	M. M. Bréal.
Secrétaire adjoint :	M. A. Meillet.
Administrateur et bibliothécaire :	M. R. Gauthiot.
Trésorier :	M. J. Vendryes.

Les pouvoirs des membres du comité de publication MM. Boyer, Havet, Huart, Leger et Thomas sont renouvelés à l'unanimité.

Affaires diverses. L'administrateur donne lecture de la communication suivante :

En souvenir d'une personne amie qu'il a récemment perdue et dont il désire que le nom ne soit pas prononcé, non plus que le sien, un membre de la Société offre de consacrer chaque année, jusqu'à nouvel avis, le revenu d'un petit fonds qui lui a été légué à des dépenses qui servent aux progrès de la linguistique. Le revenu, variable, pourra monter à environ 800 fr. Cette somme n'entrerait pas dans les recettes ordinaires de la Société ; le donateur désire que le produit de cette rente soit affecté aux besoins de la linguistique de la façon qui paraîtra convenable à une commission composée des professeurs de grammaire comparée de Paris (actuellement : MM. Bréal, Gauthiot, Meillet et Vendryes).

Communications. M. Gauthiot expose quelques-uns des résultats auxquels il a été amené par l'étude des documents du dialecte iranien oriental, dit « langue II », « aryen septentrional » et « turkestānī oriental » jusqu'ici publiés par MM. Leumann, Hœrnle ou communiqués par M. Pelliot. Il montre que l'on est en présence d'une langue iranienne très évoluée et indépendante à la fois du persan proprement dit et des parlers du groupe scythique. Des observations sont présentées par MM. S. Lévi, A. Meillet, P. Pelliot et P. Boyer.

Séance du 20 Janvier 1912.

Présidence de M. Loth, président.

Présents : MM. J. Bloch, Boyer, de Charencey, M. Cohen, Delafosse, Deloustal, Deny, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Mlle Homburger, M. Huart, Mlle Kantchalovski, MM. Lejay, I. Lévy, Lévy-Bruhl, Loth, Marouzeau, Meillet, Paulhan, Reby, Rivet, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élections. Sont élus membres de la Société MM. Surgue, 5, rue Barbette, Paris, et Maitre, 14, rue Stanislas, Paris.

Présentations. Sont présentés pour entrer dans la Société M. Boudreaux, 4, rue de la Glacière, Paris (XIII[e]), par MM. Meillet et Pernot, et les bibliothèques suivantes : The University Library (Cambridge), The University Library (Melbourne), The Trinity College Library (Dublin) et The National Library of Ireland (Dublin), par MM. Vendryes et Gauthiot.

Nécrologie. Le secrétaire adjoint fait part à la Société de la perte qu'elle a faite en la personne de M. Bailly et résume brièvement les raisons qui rendent si regrettable la disparition de ce collaborateur de la première heure.

Dons. M. de Charencey dépose sur la table du Bureau, pour en faire hommage à la Société, les deux premiers volumes de l'histoire de la Grande-Trappe.

Présidence. M. Loth, élu président de la Société à la dernière séance de l'année 1911, remercie ses confrères de l'honneur qu'ils lui ont fait et rappelle le souvenir des anciennes séances du soir.

Correspondance. L'administrateur donne lecture de la lettre suivante que le Bureau a reçue pour être lue en séance, de M. Bally, le dernier lauréat du prix Bibesco :

Messieurs et chers Confrères,

Permettez-moi de vous dire très simplement combien j'ai été touché de la haute distinction que vous venez de m'accorder en décernant le Prix Bibesco à mon *Traité de stylistique française*. Ma reconnaissance est d'autant plus vive que ce n'est pas le premier encouragement que je reçois de vous. C'est vous qui avez accueilli avec bienveillance mes premiers essais linguistiques et leur avez fait une place dans votre *Bulletin* et vos *Mémoires* ; au milieu de vous, au cours d'un séjour que je fis à Paris en 1903 et 1904, j'ai senti grandir mon amour pour la science linguistique ; enfin vous comptez parmi vos membres des maîtres dont la pensée a eu une influence bienfaisante et durable sur la formation de mon esprit : j'ai nommé MM. Michel Bréal, Antoine Meillet, Paul Boyer, et Robert Gauthiot. Le souvenir de ce que

je vous dois à tous est inséparable pour moi du très grand honneur que vous m'avez fait.

Recevez, Messieurs et chers Confrères, avec l'expression de mon dévouement, mes vœux chaleureux pour la prospérité de la Société de Linguistique.

Ch. Bally.

Communications. M^lle^ Homburger examine quelques-uns des traits communs, soit morphologiques soit phonétiques, au peul et aux langues bantoues ; en particulier la nature des préfixes et affixes et la question des alternances entre occlusives (resp. consonnes précédées de nasales) et spirantes (resp. consonnes simples) à l'initiale. Des remarques et questions sont faites par MM. Loth, Meillet, Boyer, Delafosse, de Charencey.

M. J. Bloch donne lecture d'observations faites par M. O. Bloch sur l'acquisition de la parole par un enfant et, en particulier, sur le retard dans l'apparition de la sifflante et de l'occlusive labiale sourdes par rapport aux sonores du même ordre. Remarques de M. Delafosse.

M. A. Meillet présente une explication nouvelle de av. *zrazdā-*. Observations de M. Gauthiot.

M. de Charencey communique quelques hypothèses sur des termes et éléments étrusques. Remarques de M. I. Lévy.

Séance du 17 Février 1912.

Présidence de M. Huart, ancien président.

Présents : MM. Boyer, Bloch, de Charencey, Cohen, Deloustal, Deny, Ferrand, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, M^lle^ Homburger, M. Huart, M^lle^ Kantchalovski, MM. Lacombe, Lévy, Marouzeau, Mazon, Meillet, Paulhan, Reby, Smirnov, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élections. Est élu membre de la Société M. Boudreaux, élève diplômé de l'École des Hautes Études. Sont admises dans la Société les Bibliothèques suivantes : The University Library (Cambridge), The University Library (Melbourne), The Trinity College Library (Dublin) et The National Library of Ireland (Dublin).

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. Martin-Guélliot, 99, boulevard Raspail (Paris), par MM. Meillet et Paulhan ; J. Acher, 15, rue de la Pitié (Paris), par MM. Meillet et Gauthiot, et Julien, chargé de cours de malgache à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 116, rue Lecourbe (Paris), par MM. Boyer et Cabaton.

Communications. M. Boyer fait une communication sur l'emploi en russe de phrases interrogatives (ou anciennement interrogatives) avec valeur négative. Des remarques sont faites par MM. de Charencey, Reby, Meillet, Cohen, Gauthiot, Deloustal, Marouzeau et M^lle^ Kantchalovski.

M. Gauthiot signale le cas particulier de certains termes techniques en sogdien, tels que ceux pour « peuple » et pour « roi ». Observations de M. A. Meillet.

M. Meillet montre que les groupes de consonnes initiaux étaient sans doute déjà résolus en vieux perse comme en persan moderne.

Séance du 16 Mars 1912.

Présidence de M. Loth, président.

Présents : MM. Boudreaux, Caballero, de Charencey, Gauthiot, M^lle^ Homburger, MM. Huart, Lejay, I. Lévy, Loth, Marouzeau, Meillet, Reby, Rivet, Smirnov, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élections. Sont élus membres de la Société MM. Martin-

Guelliot, 99, boulevard Raspail ; J. Acher, 15, rue de la Pitié, et Julien, 116, rue Lecourbe, tous à Paris.

Présentations. MM. Boyer et Meillet présentent pour faire partie de la Société : M. Beaulieux, traducteur à l'Agence Havas, 2bis, avenue de la Liberté, à Charenton (Seine).

Communications. M. Vendryes communique à la Société les résultats principaux d'une étude de M. Barat sur l'emploi des prétérito-présents en francique.

M. Loth donne lecture d'une note sur les mots en *-iă* en celtique. Des remarques sont présentées par M. A. Meillet.

M. de Charencey étudie différents points du vocabulaire basque, particulièrement en ce qui touche les noms de nombre.

M. A. Meillet montre que κόσσυφος « merle » doit remonter à un *κοψυφος, dont le ψ aura été dissimilé. Il est à rapprocher dès lors de gr. κόψιχος et de v. sl. *kosŭ*. Une dissimilation analogue à celle-ci se retrouve dans le nom de la poétesse Σάπφω, ancien Ψάπφω.

SÉANCE DU 20 AVRIL 1912.

Président : M. Gaudefroy-Demombynes, ancien président.

Présents : MM. Bloch, Boudreaux, de Charencey, Delafosse, Deloustal, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, M^{lle} Homburger, MM. Lacombe, Lejay, I. Lévy, Marouzeau, Meillet, Paulhan, Reby, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élections. M. Beaulieux, traducteur à l'Agence Havas, est élu membre de la Société à l'unanimité.

Présentation. Est présentée pour faire partie de la Société : la Universitätsbibliothek de Vienne (Autriche), par MM. Meillet et Gauthiot.

Communications. M. Meillet fait une communication

sur le verbe tokharien tel qu'il apparaît à la suite des déchiffrements entrepris par M. S. Lévi. Il en montre les traits caractéristiques et fait voir tout ce que le système verbal de cette langue « nouvelle » a conservé de traits indo-européens. Des remarques sont faites par MM. Reby, Vendryes.

M. Lacombe montre l'emploi et la fréquence des verbes forts dans les ouvrages basques de Liçarrague.

Séance du 18 Mai 1912.

Président : M. Huart, ancien président.

Présents : MM. Beaulieux, J. Bloch, Boyer, M. Cohen, Deloustal, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Mlle Homburger, M. Huart, Mlle Kantchalovski, MM. Lacombe, S. Lévi, E. Lévy, Mazon, Marouzeau, Meillet, Reby, Ronjat, Smirnov, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Election. La Universitätsbibliothek de Vienne (Autriche) est élue à l'unanimité.

L'administrateur donne lecture d'une lettre par laquelle M. Delafosse s'excuse de ne pouvoir venir à la séance.

Communications. M. Vendryes présente d'abord à la Société une inscription gauloise méconnue dont il établit le caractère linguistique. Il donne lecture ensuite du commentaire archéologique que cette inscription, son lieu d'origine et la pierre sur laquelle elle figure ont inspiré à à M. H. Hubert.

En second lieu M. Vendryes communique quelques remarques linguistiques sur des *Defixionum tabellae* récemment publiées.

M. Beaulieux lit un mémoire sur les progrès que fait en russe moderne la désinence en *-á* du (nominatif) pluriel. Des remarques sont faites par MM. Boyer et Gauthiot.

M. Ronjat présente une série d'observations sur le développement du langage chez un enfant bilingue.

Séance du 15 Juin 1912.

Président : M. Huart, ancien président.

Présents : MM. Barbelenet, de Charencey, Delafosse, Deloustal, Gauthiot, M^lle^ Homburger, MM. Huart, Lejay, E. Lévy, Lévy-Bruhl, Marouzeau, Meillet, Pelliot, Reby, Sacleux, Thomas, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Communications. M. A. Meillet montre qu'un certain nombre de mots latins ont dû pénétrer directement en arménien, grâce aux corps d'occupation romains et à la population des camps. Remarques de MM. Huart et Reby.

M. Vendryes communique les résultats de l'étude qu'il a faite de deux (ou trois ?) inscriptions cypriotes du Louvre. Ces inscriptions sont rédigées dans la même langue « barbare » que celles étudiées par M. Meister, et notées en écriture syllabique. Des remarques sont faites par MM. Barbelenet, Reby, Gauthiot.

M. P. Pelliot parle d'un chapitre du Suvarṇaprabhāsasūtra en iranien oriental qu'il a lu et traduit, de la langue dans laquelle il est écrit et de son déchiffrement. Observations de M. Gauthiot.

La séance étant la dernière avant les vacances, le procès-verbal est lu immédiatement et adopté.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 1er AOUT 1912

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Volumes isolés : tomes II, III, IV, V, VI, chacun.	**15** fr.
— tome VII.	**12** fr.
— tomes VIII et suivants.	**18** fr.
Fascicules isolés : chacun.	**3** fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires.	**4** fr. **50**

Les numéros du *Bulletin*, dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.

N.-B. — Le 1er n° du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IV-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome I des *Mémoires*, et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

De plus, la librairie Champion publie, sous les auspices de la Société, une *Collection Linguistique* ; les membres ont le droit d'acheter, *avec réduction de 50 °/₀* chacun, un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.

On est prié de s'adresser directement à M. Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, Paris.

Ont déjà paru : *Les Dialectes Indo-européens*, par A. Meillet, prix réduit **2** fr. **25**.

Mélanges Linguistiques, offerts à M. F. de Saussure, prix réduit **5** fr. **25**.

Les Eléments dialectaux du Vocabulaire latin, par A. Ernout, prix réduit **3** fr. **75**.

Le port est à la charge de l'acheteur.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Albert Dauzat. — *La Philosophie du langage*. Paris (Flammarion), 1912, 331 p. in-8. — 3 fr. 50.

S'il est un titre qui convienne peu à cet ouvrage, c'est celui que l'auteur a choisi. Dans une philosophie du langage le lecteur s'attend à trouver un corps de doctrine fondé sur des principes abstraits, un système cohérent d'idées générales groupées autour d'une idée directrice par un effort de pensée personnel et original. Le livre de M. D. ne donne rien de tout cela. Nul ensemble systématique, nul exposé de doctrine. En quatre livres, divisés en chapitres, l'auteur passe en revue la plupart des questions relatives au langage, mais d'une façon toute superficielle, et sans aucune originalité. Il a emprunté les idées qu'il développe aux meilleurs auteurs, et notamment à M. Meillet dont il reproduit abondamment la doctrine, et même les propres expressions. Le livre n'en est pas meilleur pour cela ; car une série de citations ne fait pas la valeur d'un livre. En outre, si on met à part la philologie romane, et notamment les patois français, sur lesquels il a publié de bons travaux, M. D. paraît n'avoir en linguistique qu'une information restreinte et vague. De là des bévues grossières, comme à la page 80, où il donne l'allemand *gegangen,* à côté du grec γιγνώσκω, pour un exemple de « redoublement »; comme à la page 219, où, voulant analyser le mécanisme si connu de la lautverschiebung germanique, il le fait de travers. Sa langue trahit son

inexpérience; on sent que le vocabulaire habituel aux linguistes ne lui est qu'à demi familier : que veut dire, p. 184, « une filiale de l'*ō* tonique libre latin » ? En dehors même du vocabulaire linguistique, la forme est trop souvent imprécise, inexacte, incorrecte. Il est visible que le livre a été écrit, comme il a été préparé, trop vite. Et malgré cela, il n'est pas sans mérites, et il pourra rendre des services. Le public lettré s'est toujours intéressé chez nous aux questions qui se rapportent au langage. Auprès de ce public, qui ne tient généralement pas à approfondir et se contente d'une certaine approximation, le livre obtiendra du succès. Il renseigne utilement sur beaucoup de détails connus généralement des seuls spécialistes ; il met au courant des tendances diverses et des principales écoles ; il fournit des exemples nombreux, variés, pittoresques, sans appareil technique, sans pédanterie. La lecture en est aisée, coulante, agréable. C'est l'œuvre d'un amateur distingué, d'un publiciste instruit et intelligent, au talent prompt et souple. Mais il est des cas où le savoir-faire ne supplée pas au savoir ; pour embrasser d'une vue d'ensemble une science aussi complexe que la linguistique, il fallait plus de fond, une érudition plus solide, et aussi, le titre même l'exigeait, plus de philosophie.

J. Vendryes.

Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft, W. Meyer-Lübke gewidmet, Teil II (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie,* XXVII), Halle (chez Niemeyer), in-8, 201 p.

Ce second cahier du recueil offert à M. W. Meyer-Lübke comprend quatre grands mémoires. De ces mémoires, deux ne traitent pas à proprement parler de *Prinzipienfragen,* et il suffit de les mentionner ici :

Peter Skok, *Die Verbalkomposition in der romanischen Toponomastik,* p. 1-56.

Alice Sperber, *Zur Bildung romanischer Kindernamen*, p. 144-161.

Les deux autres mémoires traitent au contraire des plus grandes questions de la linguistique générale.

Celui de M. Gamillscheg, *Ueber Lautsubstitution* (p. 162-191) traite, d'après une série de faits observés dans l'Arlberg, sur un domaine où l'allemand et les parlers romans sont en contact, des substitutions de phonèmes. M. Gamillscheg montre la parfaite régularité de ces substitutions qu'il décrit avec une grande minutie. Son mémoire fournit une série de faits remarquables observés avec précision et décrits avec clarté. L'auteur en conclut — avec quelque hâte sans doute — que tout changement phonétique résulte d'une substitution de phonèmes qui a lieu soit entre deux parlers distincts, soit entre deux groupes sociaux de gens ayant une même langue. Dans le détail, M. Gamillscheg exagère, et la façon dont il explique le passage de *nt* à *nd* n'est admissible que pour bien peu de cas si même elle l'est pour aucun. Dans l'ensemble ses conclusions concordent trop avec une partie de ce que j'enseigne moi-même pour que je les repousse; il n'est pas douteux que le mélange de gens parlant des langues distinctes et les rapports entre gens formant des groupes sociaux distincts à l'intérieur d'une même langue sont des facteurs capitaux du changement linguistique. Mais il est téméraire d'affirmer que ce sont les seuls. Le fait sur lequel s'appuie M. Gamillscheg pour contester l'existence de tout changement phonétique résultant de la succession naturelle des générations est frappant, mais trop isolé pour autoriser une conclusion absolue : l'auteur a constaté qu'un parler allemand, entouré de parlers romans et séparé des autres parlers allemands, n'a depuis la séparation participé à aucun des changements qui ont eu lieu dans le groupe allemand dont il fait partie. Un fait de ce genre non analysé, non expliqué ne peut passer pour une preuve; et il y aurait lieu d'examiner si l'on ne trouve pas ailleurs des faits exactement contraires ; on observe par exemple entre des langues slaves complètement séparées depuis longtemps et qui subissent des influences tout à fait diffé-

rentes des changements phonétiques et morphologiques tout à fait comparables, simplement par suite de l'identité de l'état linguistique initial.

Le plus long mémoire du recueil est celui de M^lle^ Élise Richter, *Der innere Zusammenhang in der Entwicklung der romanischen Sprachen* (p. 57-143). Le développement linguistique y est présenté d'une manière toute contraire à celle de l'autre mémoire : tandis que M. Gamillscheg voit dans des influences extérieures le principe essentiel de toute innovation phonétique, M^lle^ Élise Richter s'efforce de tout expliquer par le développement interne des langues. Son objet est de montrer comment se lient entre eux tous les faits linguistiques et comment les changements sont provoqués par les répercussions des uns sur les autres. La façon dont les mots sont rangés dans la phrase commanderait en dernière analyse la place et la nature de l'accent. Le mémoire de M^lle^ Richter représente donc un très grand effort pour systématiser tout le développement linguistique et pour montrer, par l'exemple de la façon dont le latin a évolué depuis une époque préhistorique jusqu'aux périodes actuelles des diverses langues romanes, comment les changements linguistiques se succèdent et comment chacun provoque les autres. L'idée qu'il faut déterminer les rapports des faits entre eux est assurément juste, et, en faisant un premier essai dans cette direction, M^lle^ Richter rend un service à la linguistique. Mais on se demandera — elle s'est demandé elle-même, et sa conclusion indique des inquiétudes justifiées — si une tentative aussi vaste n'est pas un peu prématurée. Par exemple, M^lle^ Richter s'efforce de déterminer au début de son article, les rapports entre l'expiration et les voyelles et les consonnes. Mais les deux ou trois séries d'expériences que l'on possède, portant sur très peu de langues, n'autorisent peut-être pas des conclusions aussi fermes et aussi générales que celles qui sont posées.

Toute la grande histoire du latin qui est exposée p. 81 et suiv. repose sur des affirmations dont le caractère péremptoire ne dissimule pas l'arbitraire. Dire, p. 81 et suiv., que l'ordre des mots de la fameuse fibule *Duenos med*

fhefhaked Numasioi est déjà l'ordre roman est juste en fait; mais entre cet ordre latin ancien, auquel un autre pourrait être substitué sans changer le sens exprimé, et l'ordre roman où la place des mots est le signe qui indique leur rôle dans la phrase et n'admet par suite aucun changement, il y a une différence essentielle de nature ; la ressemblance est toute extérieure. — P. 83 et suiv. Tout l'exposé est dominé par l'idée que le latin a dû toujours posséder à côté de la quantité un accent de hauteur et un accent d'intensité ; mais, de ce que toute langue connaît des différences d'intensité, il ne résulte pas que ces différences d'intensité aient un rôle constant dans le système de la langue ; on conçoit que l'intensité puisse n'être rien qu'un moyen d'expression ; or, on ne peut parler d'accent que là où la hauteur ou l'intensité fait partie intégrante du système de la langue, abstraction faite des différences de hauteur et d'intensité qu'appellent les besoins de l'expression. — P. 86, M^lle^ Richter veut voir dans la *crassitudo* dont parle Varron l'intensité; mais Varron définit expressément la *crassitudo* par les faits grecs qu'il énumère, esprit doux et esprit rude; il reproduit simplement un classement de faits usuels chez les grammairiens grecs. — P. 87, M^lle^ Richter tranche de manière décisive la question de la coexistence en latin de la hauteur et de l'intensité ; mais sa décision ne vaut que ce que valent les preuves alléguées; or, elle n'en allègue aucune ; dire que le passage de l'accent de hauteur à l'accent d'intensité demande de longs siècles, c'est affirmer, ce n'est pas prouver ; car on ignore tout à fait le degré de rapidité des changements phonétiques, mais on sait que ces changements se précipitent à certains moments. Il est tout à fait impossible de voir sur quels faits repose la chronologie indiquée p. 89, et en particulier sur quoi repose l'idée que la fin de mot aurait un accent de hauteur; aucune langue indo-européenne ne comporte un accent de hauteur régulier sur la fin du mot ; on observe une alternance du ton le plus souvent entre le commencement et la fin du mot, mais aucune fixation régulière à la fin ; toutes les constructions qui sont édifiées sur ce

prétendu ton final reposent donc sur un pur néant. D'autre part, il est affirmé que l'intensité initiale du latin, c'est-à-dire le fait que les syllabes initiales du latin demeurent intactes tandis que les syllabes intérieures subissent de fortes altérations, ne tient pas à une influence étrangère ; même si le fait s'expliquait aisément à l'intérieur du latin on n'aurait encore pas par là la preuve qu'aucune influence externe n'est intervenue ; tel changement qui s'expliquerait bien par lui-même a été favorisé en fait par une circonstance extérieure. — P. 90. Le traitement latin de particule + verbe dans les cas tel que *re-ficio* est expliqué d'une certaine manière ; mais tout ce qui est positivement donné, c'est que préverbes et verbes forment un mot un (et c'est là une tendance commune à toutes les langues indo-européennes) et que, en latin, la syllabe initiale tend à rester inaltérée tandis que les syllabes intérieures tendent à subir des affaiblissements. — La tentative de M^lle^ Richter est très intéressante, et elle sera sûrement reprise un jour ; mais les matériaux avec lesquels l'auteur a opéré ne sont pas encore suffisamment solides.

A. Meillet.

J. Poirot. — *Die Phonetik* (extrait du *Handbuch der physiologischen Methodik, hrsgbn v. R. Tigerstedt*). Hirzel, Leipzig, 276 p.

Dans le *Manuel,* édité en allemand par le professeur bien connu de l'Université d'Helsingfors, M. R. Tigerstedt, sur les manières de conduire les recherches physiologiques, un chapitre, ou mieux un tome a été réservé à la *Phonétique* ; et c'est M. Poirot, ancien lecteur de français à l'Université finlandaise, depuis quelque temps maître de phonétique, qui a été chargé de sa rédaction.

Le choix était excellent et les linguistes sont redevables de façon indirecte à M. Tigerstedt d'un manuel qu'ils

n'avaient pas encore et qui peut leur être très utile. En effet, M. Poirot apparaît proprement comme un phonéticien ; c'est un spécialiste de la phonétique et non pas un linguiste proprement dit, ni un philologue ou un romaniste venu à la phonétique pour une raison d'ailleurs indifférente en l'espèce. Il a étudié la phonétique de façon systématique, a pratiqué les appareils, organisé et dirigé un laboratoire. Il connaît de façon approfondie l'observation instrumentale et, point important, il est au courant de ce que cet ordre de recherches comporte d'anatomie, de physiologie et de mathématiques.

Les linguistes trouveront donc dans son exposé les données physiologiques et mathématiques nécessaires, choisies avec soin, exposées avec clarté et rendues accessibles, dans la mesure du possible. Ils y trouveront aussi une grande abondance de figures, des descriptions détaillées et claires.

Mais ce qui est plus important, et ce qui ne contribue pas peu à donner au travail de M. P. un accent personnel et un caractère original, si on le compare aux deux exposés d'ensemble parus jusqu'ici, les *Principes de phonétique expérimentale* de M. Rousselot et les *Elements of experimental Phonetics* de M. Scripture, c'est qu'il est critique. M. P. est remarquablement au courant des travaux de phonétique instrumentale dans leur ensemble ; il est informé par les divers laboratoires, des travaux qui s'y font, des instruments dont on y use, et il cherche, visiblement, à ce que cette information soit aussi complète que possible. Cela lui permet en effet de toujours comparer les méthodes en pratique et d'en mieux marquer les qualités et les faiblesses respectives. Car M. P. évite de donner des informations sous leur forme brute. Il les examine et les critique de façon très calme, très lucide et, à ce qu'il semble, fort juste dans la plupart des cas. Cette attitude de M. P. est non seulement correcte mais elle sera très utile pour les linguistes qui auront recours à lui et qui ne se trouveront en présence ni d'une masse de renseignements simplement juxtaposés, ni d'une défense ni d'une apologie.

La critique de M. P. se manifeste aussi à l'égard de

l'ensemble de la phonétique instrumentale. On lira avec fruit et intérêt ce qu'il dit dans son *Einleitung* et surtout dans son *Vorwort* sur l'état actuel, les espoirs et les déboires, et aussi la légitimité de cet ordre d'études, en termes précis et mesurés et, semble-t-il, d'une grande justesse.

R. Gauthiot.

M. Rudnicki. — *Studya psychofonetyczne I. Assymilacya.* Cracovie (Académie des sciences), 1912, in-8, 119 p. (extrait des *Rozprawy wydziatu filologicznego Ak. um. w Krakowie*, L, p. 28-214).

Pour faciliter l'usage de ce long mémoire théorique en polonais, M. Rudnicki en a donné un résumé en allemand, dans le *Bulletin de l'Académie des sciences* de Cracovie, juin-juillet-octobre 1911, p. 111-124. Le résumé fournit, à ce qu'il semble, tout l'essentiel des vues dont le mémoire donne le développement.

M. Rudnicki s'est proposé de faire une théorie complète de l'assimilation, se réservant d'étudier la dissimilation dans un second mémoire. Il repousse avec raison le procédé de M. Brugmann qui explique la dissimilation par l'*horror aequi* et qui serait conduit à expliquer l'assimilation par l'*amor aequi*, et il pose des lois générales de l'assimilation analogues à celles qu'a posées M. Grammont pour la dissimilation. Toutefois on ne trouvera pas dans son exposé l'ensemble rigoureux, embrassant tous les cas possibles, que fournissent les lois de dissimilation de M. Grammont ; chacune des « lois » de M. Rudnicki peut avoir sa valeur en elle-même, mais ses vingt lois ne se lient pas les unes aux autres, de manière à faire prévoir ce qui doit arriver dans chaque cas particulier. Du reste M Rudnicki est un psychologue, et, s'il se sert de faits de langue, c'est presque toujours de seconde main. De là viennent les défauts de son exposé : les faits linguistiques

n'y sont pas traités avec la précision nécessaire. Ainsi la première loi est celle-ci : « Un phonème accentué assimile un inaccentué (action à la fois progressive et régressive) » ; cette loi est illustrée par des exemples comme sl. *áje, úje* > *áa, úu* > *a, u* ; mais l'accent n'intervient en rien dans cette loi, et d'ailleurs il ne s'agit pas ici d'assimilation, mais d'amuissement d'une consonne intervocalique, entraînant secondairement une contraction ; de la même loi relèverait le passage de *nl* à *ll* dans v. isl. *ellefo* en regard de got. *ainlif* ; mais l'accent est ici sur *ain-* ; l'exemple contredit donc directement la loi ; en fait, il s'agit de l'assimilation normale d'une implosive à l'explosive suivante, qui, étant appuyée, a une force particulière. M. Rudnicki se borne en général à exprimer en termes psychologiques les phénomènes linguistiques.

A. Meillet.

René de Saussure. — *Principes logiques de la formation des mots.* Première partie. Genève (chez Kündig), 1911, in-8 ; 122 p.

M. René de Saussure n'est pas linguiste de profession, et c'est l'étude de l'espéranto qui l'a conduit à examiner les principes de la formation des mots. Il se préoccupe, non de ce qui est, mais de ce qui doit être. Presque chacun des principes qu'il pose est en quelque mesure en contradiction ou au moins en désaccord avec les faits positifs des langues naturelles. Un mot n'est pas proprement le symbole d'une idée, mais un signe phonique associé à un ensemble complexe de faits psychiques de toutes sortes. Ce qui fait qu'une notion est représentée par un mot simple ou un mot composé n'est pas le degré de complexité qu'elle présente, c'est le caractère plus ou moins familier de la notion : quand on a nommé pour la première fois le bateau à vapeur, on lui a donné une désignation complexe ; maintenant, on l'appelle volontiers

un vapeur. L'analyse de M. René de Saussure porte la plupart du temps sur le français, auquel elle s'applique souvent mal. Par exemple, il distingue, p. 60, dans *agir*, un radical *ag* et un suffixe *ir* ; or, jamais un Français ne saurait analyser ainsi *agir* ; rien ne lui permet d'isoler *ag* , et *-i-* se trouvant dans toutes les formes du verbe en fait partie intégrante ; l'abstrait *action* n'est pas dérivé de *agir* ; c'est un mot qui, en latin, appartenait au groupe de *agere,* mais qui, au point de vue français, en est en somme indépendant. Si *agir* a en français un dérivé abstrait, c'est *agissement. Action* n'est pas plus dérivé d'*agir* que *qualité* ne l'est de *quel.* — Si l'on veut bien faire abstraction et des langues telles qu'elles sont et de leur passé, le petit livre de M. René de Saussure fera réfléchir utilement sur les rapports qui existent entre les mots simples et leurs dérivés ou leurs composés.

A. Meillet.

E.-A. Meyer. — *Untersuchungen über Lautbildung*. Experimentalphonetische Untersuchungen über die Vokalbildung im Deutschen, Holländischen, Englischen, Schwedischen, Norwegischen, Französischen und Italienischen. Marburg (chez Elwert), 1911, in-8, 83 p. et une planche hors texte (extrait de la *Festschrift W. Viëtor*).

Parmi les phonéticiens qui procèdent par voie d'expériences et se servent d'appareils, M. E.-A. Meyer a un mérite assez rare : c'est un véritable linguiste ; il se pose des problèmes intéressants pour les linguistes, dispose ses recherches en vue de les résoudre et expose ses résultats d'une manière claire et qui les rend aisément utilisables.

Cette fois il examine la position de la langue dans les voyelles de la série *e* et *i* et se demande en quelle mesure le système de Bell-Sweet qui fait entrer toutes les voyelles imaginables dans des compartiments dressés *a priori* leur

est applicable ; des recherches faites par deux procédés différents et sur des langues très diverses montrent que le système ne s'applique pas ; dans une langue donnée, *i* comporte un relèvement de la langue plus prononcé que *e* fermé, mais la différence est souvent très petite ; et il y a telle langue où la langue est plus relevée pour *e* fermé qu'elle ne l'est pour *i* dans telle autre. Ce résultat, au premier abord paradoxal, est très intéressant.

M. E.-A. Meyer y est parvenu en partie par des photographies directes prises au moyen de rayons Röntgen, procédé qui montre d'un coup l'ensemble des organes, mais qui a le grave inconvénient d'exiger une pose assez longue ; quand on aura trouvé le moyen de réduire à un temps bref la pose, la phonétique physiologique aura là un moyen de recherches de premier ordre. En attendant, M. E.-A. Meyer s'est surtout servi du palais artificiel avec d'ingénieux procédés de mesure qu'il a inventés.

On trouvera en outre dans cette brochure de remarquables observations incidentes. Par exemple, l'auteur insiste avec raison sur le fait que la distinction entre voyelles et consonnes n'est pas affaire d'ouverture du canal articulatoire : ce qui caractérise la voyelle, c'est qu'elle est un *Mundöffner,* et la consonne, c'est qu'elle est un *Mundschliesser* ; un *y* (*i* consonne) devant un *a* peut très bien être prononcé avec un rapprochement de la langue et du palais moindre que celui qui caractérise la voyelle *i*. — On notera aussi, p. 42, une remarque sur le phonétisme hollandais, où l'on voit toute l'importance du *système* phonétique d'une langue donnée,

A. Meillet.

D.-N. Kudriavskij. — *Vvednie v jazykoznanie.* Iur'ev (= Dorpat, imprimerie Mattisen), 1912, in-8, x-130 p.

Il se fait régulièrement en Russie des cours élémentaires de linguistique, où sont passés en revue, en un an, les

principes les plus généraux de la théorie des langues. Comme le manuel de M. Poržezinskij, celui de M. Kudriavskij sort de cette obligation imposée aux professeurs. Il n'a aucune prétention à l'originalité ; l'auteur s'est simplement efforcé d'exposer clairement — avec un peu trop de termes abstraits, défaut commun chez les Russes — les idées générales de la linguistique, telles qu'elles sont admises par les savants les plus qualifiés ; son enseignement est correct, et l'on regrettera qu'il n'existe pas de livre comparable qu'on puisse recommander aux lecteurs français.

A. Meillet.

Élise Richter. — *Wie wir sprechen*. Sechs volkstümliche Vorträge. Leipzig (Teubner), 1912, in-8, xii-107 p. (Collection *Aus Natur- und Geisteswelt*, n° 354).

Ce petit ouvrage de vulgarisation, œuvre d'une élève distinguée et maintenant d'une collaboratrice de M. Meyer-Lübke à l'Université de Vienne, est clairement écrit, bien disposé par une personne qui est au courant de l'état actuel des études linguistiques ; il est très propre à initier aux principes de la linguistique les profanes et les débutants, et, tout bref qu'il soit, il rendra de véritables services, car il répond à un besoin. Romaniste, M^lle^ Richter a été un peu gênée par l'obligation où elle s'est trouvée d'emprunter la plupart de ses exemples à l'histoire de l'allemand, et il lui est même échappé, p. 89, une erreur quand elle a expliqué le type allemand *vor henden* par un ancien pluriel *die Handen* : on sait que *henden* représente le datif pluriel *hantun* du mot anomal dont le nominatif pluriel était *henti* (all. mod. *hände*). Comme dans tous les ouvrages de vulgarisation, les choses apparaissent un peu trop simples et les conclusions trop sûres et définitives ; l'indication donnée, p. 87, que les causes des changements de prononciation « ne sont pas entièrement connues » est

d'un optimisme qui fera un peu sourire tous ceux qui connaissent notre impuissance singulière à aborder cette question dans la grande majorité des cas. Le petit schème de la page 43, destiné à faire concevoir comment le langage est émis et compris, aura l'inconvénient de faire croire qu'on sait réellement quelque chose sur ce qui se passe dans les centres nerveux des deux sujets, celui qui parle et celui qui écoute : en réalité ce schème n'est qu'une manière scolastique de formuler les rapports, mais n'enseigne rien sur ce qui se passe en réalité, car on n'en sait rien ; expliquer les faits linguistiques par des faits psychiques, c'est, pour beaucoup d'auteurs, les expliquer par des mots et par des formules assez vides de sens réel. Enfin l'auteur n'a pas assez mis en évidence l'importance des phénomènes d'emprunt ; M^lle^ R. ne parle que des emprunts très gros et évidents ; elle n'indique pas que l'emprunt est constant, d'un parler local à un autre, d'un parler local à une langue commune et inversement, d'une langue de groupe d'individus à la langue commune et inversement, etc., et que les emprunts les plus anciens, souvent les plus nombreux et les plus importants, sont ceux que dissimule une adaptation souvent parfaite au système de la langue qui reçoit les emprunts. Dans les pages trop brèves consacrées à l'emprunt, tout n'est pas juste : *institut* est en allemand un pur mot français, quoi qu'en dise M^lle^ R., p. 101, et le fait que la prononciation n'est pas celle du français ne prouve rien là-contre : emprunté par voie écrite et ayant gardé son orthographe française, le mot a été prononcé d'après l'écriture ; de ce que les mots *rail* et *budget* n'ont pas en français la même prononciation qu'en anglais, il ne suit pas que ce ne soient pas des mots anglais. M^lle^ R. a perdu de vue ici l'influence de l'orthographe sur la prononciation qui pourtant, en allemand comme en français moderne, est un fait capital.

A. Meillet.

H. Möller. — *Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch.* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1911, xxxv + 316 p. — 12 m.

On a déjà rendu compte à deux reprises dans ce Bulletin des tentatives faites par M. H. Möller pour reconstruire au delà du sémitique et de l'indo-européen communs une langue commune plus ancienne encore ; en particulier on retrouvera dans le n° 58, aux pages cccxcij et suivantes, une recension du glossaire (*Indo-europæisk-semitisk sammenlignende Glossarium*) dont le *Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch* est une édition revue et augmentée, ainsi que M. Möller le dit lui-même au début de son avant-propos.

Dans le compte-rendu en question il a été question des lois et des faits mis en œuvre par M. M. Les uns et les autres n'ont que peu changé et l'on n'y reviendra pas ici. En revanche, il ne sera sans doute pas hors de propos de reprendre la grave question de principe que soulève le travail plein de conscience et d'érudition de M. M. et sa tentative dont tous les linguistes ont reconnu sans réticence les mérites. D'ailleurs M. M. revient lui-même sur ce point essentiel, dans son avant-propos : il y combat, en effet, les doutes et critiques soulevés par M. Lidzbarski dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie* (t. 42, p. 120 et s.).

Il faut reconnaître que les critiques de M. Lidzbarski sont très fortes. L'état déplorable des ressources philologiques sur le domaine sémitique fait qu'il y a une disproportion très sensible entre la part que l'on peut tirer des deux langues restituées que l'on compare. Et quand M. M. répond que Bopp a bien institué la linguistique indo-européenne à l'aide de ressources aussi pauvres, il semble lui échapper qu'il ne s'agit pas de comparaisons du même degré dans les deux cas : Bopp a fait de l'indo-européen avec des langues attestées, tout comme M. Brockelmann est en train d'étudier le sémitique à l'aide de

dialectes attestés de façon plus ou moins médiocre; lui-même au contraire opère avec des formes restituées.

Il est compréhensible que M. M. n'ait pas voulu attendre que le sémitique fût aussi bien connu que l'indo-européen pour formuler ses hypothèses. Mais il s'est trouvé du coup réduit à faire de simples hypothèses, plus ou moins débiles. Car si un homme tel que Bopp a réussi c'est qu'il a tenu compte de tout l'essentiel; il n'a laissé de côté aucun dialecte indo-européen important. M. M. au contraire sait aussi bien que n'importe qui, que c'est aux langues hamitiques que le sémitique doit être comparé d'abord: mais il n'en tient presque pas compte, de parti pris.

Il faut ajouter que la comparaison que fait M. M. ne porte que sur le vocabulaire et qu'il est reconnu que la ressemblance des mots ne prouve rien, en somme, pour la « parenté des langues ». La désignation de « grammaire comparée » a une valeur exacte et un sens véritable. Sur la question des relations entre le sémitique et l'indo-européen, nous n'avons toujours encore que de la phonétique et surtout du lexique. Ce lexique comporte beaucoup d'onomatopées et de mots susceptibles d'avoir été empruntés, et bon nombre de « racines ». Or l'on sait combien est fuyante et incertaine par définition même la valeur sémantique d'une racine; son sens est quelque chose de vague que l'on obtient par soustraction successive de toute signification précise et technique; ce n'est plus rien de réel, on ne le trouve attesté nulle part. Que dire de la comparaison que l'on institue entre deux éléments assez peu ressemblants que l'on réunit à cause de leur sens, ainsi obtenu?

Assurément, on peut croire à une langue commune antérieure à la fois à l'indo-européen et au sémitique. Mais il ne saurait être question d'en faire état dans l'état actuel de nos connaissances. Si M. M. a raison, il passera peut-être, avec d'autres d'ailleurs, pour un précurseur, mais pour un précurseur trop hâtif et qui s'est trompé de route. Peut-être eût-il mieux servi la cause qu'il défend avec érudition et persévérance en reprenant et poussant

plus avant la grammaire comparée du sémitique. Peut-être aussi, il est vrai, l'eût-il desservie. Mais ses travaux auraient été plus sûrs, et il aurait abouti à des résultats moins contestables.

R. Gauthiot.

A. Meillet. — *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes.* Troisième édition corrigée et augmentée. Paris, librairie Hachette et Cie, 1912, xxvi-497 pages in-8.

Le légitime succès de cet ouvrage, qui a eu trois éditions en moins de dix ans et qui a été traduit en allemand et en russe, tient à la clarté de l'exposé, à la rigueur de la méthode, à l'étendue et à la solidité de la documentation, enfin à l'absolue bonne foi scientifique de l'auteur. Chaque édition nouvelle a été mise par lui au courant des trouvailles les plus récentes avec un soin méticuleux; aucune publication de quelque intérêt ne lui a échappé. L'on peut affirmer sans crainte d'être contredit qu'il n'existe pas de livre qui résume mieux l'état actuel de nos connaissances en indo-européen, et qui soit plus apte à initier n'importe qui aux problèmes linguistiques et aux solutions qu'ils ont reçues.

Je me rends parfaitement compte qu'en signalant à M. Meillet, quelques points de détail, sur lesquels mon avis diffère du sien, j'encours le reproche de pédantisme. Aussi bien ne le ferai-je que parce que je sais que, pour M. Meillet, toute objection, si minime soit-elle, est toujours la bienvenue.

P. 44. — En groupant sous la désignation commune de « parlers du Nord-Est » les dialectes éolien d'Asie mineure, béotien et thessalien, il eût été bon de prévenir, ce me semble, que le premier seul est le représentant fidèle du langage parlé originairement par les populations achéennes établies en Béotie et en Thessalie, tandis que

le thessalien et surtout le béotien ont fortement subi l'influence des parlers doriens du Nord-Ouest, à tel point que le béotien pourrait avec autant de raison être rangé parmi les dialectes du Nord-Ouest que parmi ceux du Nord-Est.

P. 54. — On s'étonne de ne pas voir mentionnés parmi les nombreux emprunts qui ont pour ainsi dire étouffé le vieux fonds indo-européen de l'albanais ceux qui ont été fournis par l'italien ; car ils forment, si je ne m'abuse, le contingent principal des éléments adventices de cette langue ; voir la thèse de M. Robert Helbig, *Die italienischen Elemente im Albanesischen* Leipzig 1903.

P. 366. — En enseignant que « sauf en ce qui concerne certains mots semi grammaticaux.... on n'a jamais le droit d'affirmer qu'un mot donné a été transmis de génération en génération depuis l'époque indo-européenne jusqu'à la forme attestée dans un parler donné », M. Meillet se rallie au scepticisme professé par MM. Kretschmer, Kossinna et Wundt. Or, ce scepticisme me paraît excessif. Est-il possible, en effet, d'expliquer une coïncidence lexicologique telle que skr. *yugám* = gr. ζυγόν = lat. *jugum* = got. *juk* = v. sl. *jigo* autrement qu'en admettant qu'il s'agit là d'un héritage de la période indo-européenne commune? En d'autres termes, se pourrait-il que le mot en question eût été créé après la division dialectale en un point quelconque du domaine indo-européen et eût été introduit ensuite par la voie de l'emprunt dans les autres langues indo-européennes qui le possèdent? Je n'hésite pas, pour ma part, à répondre par la négative, car, si tel était le cas, il faudrait que le mot en question se rencontrât également chez certains peuples de souche non indo-européenne qui, après la dislocation du groupe indo-européen primitif, ont fini par en séparer les représentants, tout comme le mot qui est à la base du français *savon,* p. ex., parti de la Gaule vers le commencement de notre ère, a pénétré non seulement chez les Germains, les Romains et les Grecs, mais aussi chez les Arabes, et chez les Ougro-Finnois.

P. 377. — « gr. νυός, arm. *nu*; passé aux thèmes en *-ā-*

dans.... lat. vulgaire *nura, nora*, aux thèmes en *-u-* dans lat. *nurus* ». Telle qu'elle est, la rédaction de ce passage peut prêter à un malentendu. Il semble en résulter, en effet, que le thème i.-e. **snuso-*, devenu *nuro-* en latin, se serait scindé ici en un *nuru-* réservé à la langue littéraire, et un *nurā-* en usage dans le parler populaire, alors que, en réalité, *nuro-* a été, tout d'abord, uniformément remplacé par *nuru-* sous l'influence de *socru-* et que la latinité populaire de l'Empire a ensuite substitué à *nuru-* un *nurā-* afin de mieux faire ressortir le genre féminin.

P. 386. — Le mot i.-e. continué par le skr. *palávaḥ*, le v. sl. *plěva*, le lat. *palea* etc. signifiait non pas « paille », mais « balle du blé ».

P. 474 et suiv. — Est-ce intention ou oubli que le *Avestisches Elementarbuch* de M. Hans Reichelt, annoncé, dans la traduction allemande, parmi les publications relatives à l'iranien, alors qu'il n'était pas encore sorti de presse, ne se trouve plus cité dans cette troisième édition française ? Parmi les généralités, une mention semblait due aussi à l'ouvrage capital de M. Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, vol. I[er], Halle 1908. Enfin, le titre du livre de M. Trautmann sur le vieux prussien est « *Die altpreussischen Sprachdenkmäler* », non « *Die altpreussischen Denkmäler* ».

Les fautes d'impression sont extrêmement rares. Je n'ai relevé que les suivantes : p. 99 (ἑ)-κατον pour (ἑ)-κατόν, p. 121 ἠώς pour ἠώς, p. 385 « pisca » pour « épicéa ».

Max Niedermann.

H. Lommel. — *Studien über indogermanische Femininbildungen*. Göttingen, 1912, in-8, 81 p.

Exacte et soignée, pleine de faits précis et riche d'informations variées sur tous les domaines de l'indo-européen, la dissertation de M. Lommel est l'œuvre d'un excellent

disciple de M. Wackernagel. Elle n'apporte pas d'idées générales nouvelles ; mais on y trouvera la démonstra-i tion complète de vues qui avaient été indiquées plutôt qu'établies.

Dans une première partie, M. Lommel étudie les féminins des thèmes en *-*o*- ; par l'examen du grec, du latin (où il complète les indications de M. Ernout) et des autres langues, il montre comment les substantifs thèmes en -*o*- n'avaient pas de féminin en -*ā*- en indo-européen ; le seul qui semble *peut-être* de date indo-européenne est **ek*$_{\text{i}}$*wā*-, et encore ἵππος est-il des deux genres en grec. — L'auteur est sur un terrain moins solide quand il essaie d'expliquer comment s'est établie la formation du féminin en -*ā*- ; il part de l'opposition des démonstratifs *so* masculin et *s*$^{-}$ féminin ; mais on voit mal comment ce mot, de forme très anomale à tous égards, a pu imposer à tout un type une opposition de *o*/*ā*. Le problème reste ouvert, et, comme la plupart des problèmes relatifs à l'explication de l'indo-européen, ne comporte sans doute aucune solution démontrable.

La partie la plus originale de la dissertation est la seconde où après avoir déterminé avec précision la manière dont se répartissent en védique le type *devī́* et le type *vr̥kī́h* et après avoir étudié le type en -*ίδ*- du grec, il en vient à poser, comme primitif du type *vr̥kī́h* un type en *-*ēi*-, dont le nominatif serait en *-*ē*, lit. *deivē*, *neptē* (et non *neptis*) ; la flexion aurait été du type nom. sing. *-*ēis*, acc. *-*ēm*, gén. *-*ī*-$^{\circ}/_{e}$*s* (ce qu'il vaudrait mieux écrire *-*iy*-$^{\circ}/_{e}$*s*) ; le nominatif en *-*īs* qu'on observe en indo-iranien, en latin et en germanique (en scandinave) serait secondaire. Ces conclusions méritent la plus sérieuse attention.

En rapportant, p. 67, l'excellent rapprochement fait par M. Wackernagel entre lat. *Maiia* et skr. *mahī́*, il aurait convenu de ne pas identifier exactement les deux mots : le sanskrit a *h*, tandis que *Maiia* repose sans doute sur **magyā* (cf. *maiior* à côté de *magis*).

M. Lommel cite les mots avestiques suivant la restitution ingénieuse mais, hypothétique, que propose son maître, M. Andreas. Même s'il admet entièrement les hypothèses

de M. Andreas, M. Lommel aurait dû citer, à côté des formes restituées, les formes traditionnelles ; son procédé, trop peu objectif, est très incommode et, s'il se généralisait, rendrait l'utilisation de l'Avesta plus délicate encore et plus difficultueuse qu'elle ne l'est déjà.

A. Meillet.

Χαριτες. *Friedrich Leo zum sechszigsten Geburtstag dargebracht.* Berlin (Weidmann), 1911.

Des articles qui composent ce recueil, un seul intéresse directement la linguistique, celui de M. Jacobsohn, qui occupe les pages 407-452. Mais il doit être signalé tout particulièrement à l'attention. M. Jacobsohn unit des connaissances d'une rare étendue en philologie à une méthode rigoureuse en linguistique et à une grande ingéniosité personnelle. L'article est intitulé : *Zur Stammbildung der Nomina im Lateinischen und Indogermanischen* et se compose de trois notes distinctes, l'une, purement critique, mais qui semble décisive, sur lat. *tellūs,* une seconde sur l'absence en latin des composés du type *tatpuruṣa,* qui semblent du reste résulter partout de développements récents et secondaires, une troisième sur l'inexistence en indo-européen de composés dont le second terme serait un nom d'action. Les trois notes sont pleines de faits curieux ; le principal reproche qu'on pourrait leur faire, c'est qu'on ne saurait prévoir quels sont ces faits et que, si on ne les met par sur fiches, on aura grand peine à les utiliser. Le procédé de composition que M. Jacobsohn a emprunté à son maître M. W. Schulze et qui consiste à présenter des observations curieuses et souvent très importantes, mais imprévues là où on les rencontre, et à offrir des suites de digressions, aboutit à faire des articles dont la lecture est très savoureuse, mais dont l'utilisation est malaisée.

A. Meillet.

Wilhelm Havers. — *Untersuchungen zur Kasussyntax der indogermanischen Sprachen* (Untersuchungen zur indogermanischen Sprach- und Kulturwissenschaft, hsggb. von Karl Brugmann und Albert Thumb. 3). Strasbourg (Trübner), 1911, xix-335 p., in-8, 11 M.

C'est le troisième volume de la collection dont M. Meillet a parlé dans ce *Bulletin,* t. XVII, p. xlvij. Mieux encore que dans les deux précédents, on y peut apprécier l'esprit qui la dirige, les avantages et les inconvénients de la méthode qui y est appliquée. M. Havers s'est proposé une vaste enquête sur la syntaxe des cas dans les langues indo-européennes. Il a commencé par le datif et, parmi les emplois si variés de ce cas, il a choisi celui que les grammaires classiques désignent du nom de « datiuus ethicus ». C'est au datiuus ethicus, appelé par lui du nom aussi peu clair, mais plus pédant, de « datiuus sympatheticus », qu'est consacré ce gros volume. Le datiuus sympatheticus marque la part que la personne prend à l'action ; il est très voisin de sens du génitif, mais ajoute à l'idée possessive, fondamentale du génitif, la nuance d'un intérêt personnel et particulier. On peut saisir cette nuance en comparant les vers d'Homère : ἑτάροισιν ἐπ' οὔατα πᾶσιν ἄλειψα (τὸν κηρόν), μ 177 et ἐπὶ δ' οὔατ' ἀλεῖψαι ἑταίρων | κηρὸν δεψήρας, μ 47, ou les phrases suivantes de l'allemand moderne : *die Kugel durchbohrte dem Feinde das Herz* et *die Kugel durchbohrte das Herz des Feindes.* Les pronoms personnels s'emploient fréquemment au datiuus sympatheticus ; dans l'emploi possessif correspondant, ce n'est pas en général le génitif qui sert, mais l'adjectif possessif. De là l'opposition de phrases comme : *er hat mir die Hand verwundet* et *er hat meine Hand verwundet.* Par suite, M. Havers a dû faire place dans son livre à l'étude de l'adjectif possessif en tant que succédané du datiuus sympatheticus.

Dès l'introduction, il délimite nettement le problème qu'il se propose de traiter. Il distingue six emplois du

datiuus sympatheticus, suivant que l'idée verbale se rapporte au corps, à l'esprit, à un objet possédé (au sens large), ou qu'elle exprime l'éloignement, la possession, le but. Passons sur ce qu'il y a dans cette division d'un peu scolastique. Ces six catégories une fois déterminées avec précision, illustrées d'exemples, il n'y a plus qu'à en poursuivre l'examen à travers chacune des langues indo-européennes. Et c'est là tout le plan du livre. En autant de chapitres qu'il y a de langues (ou de groupes de langues), les six catégories reviennent successivement et sont pourvues d'exemples variés que l'auteur discute abondamment. Il a dû pour remplir ses chapitres dépouiller un nombre considérable de textes, en des langues fort différentes ; ce qui déjà fait honneur à son information linguistique. Il paraît, sur tous les points qu'il touche, remarquablement documenté ; et s'il fait porter le principal de son étude sur le grec, le latin et le germanique, il sait provoquer et utiliser avec compétence le témoignage du sanskrit ou de l'iranien, du balto-slave ou du celtique ; les langues romanes mêmes ne sont pas négligées. Pour certains auteurs, qu'il a dépouillés complètement, tels les tragiques grecs ou Pétrone, il donne des statistiques comparatives des différents emplois.

Un pareil livre, où les listes d'exemples tiennent la plus grande place, accompagnées de discussions et d'observations de détail, est fatalement austère d'aspect et pénible à lire. Mais à la suite de chaque division, l'auteur ne manque pas de dégager la conclusion des exposés qui précèdent, et les conclusions de détail sont reprises et résumées dans le chapitre final qui est l'aboutissement du livre. On y apprend que l'emploi du datif et celui du possessif sont attestés à peu près dans toutes les langues ; que dans certaines langues le datif s'est maintenu victorieusement à toutes les périodes, tandis que dans d'autres il a cédé finalement devant le possessif ; que certaines ont restreint peu à peu le datif au cas du pronom personnel, tandis qu'avec un substantif elles préféraient le possessif, mais que d'autres ont conservé dans les deux cas le datif ; qu'il faut faire une différence, au point de

vue de la fréquence et de la vitalité des deux tours, entre les six catégories indiquées plus haut, et tenir compte aussi du caractère du discours (littéraire et poétique ou familier et vulgaire) ; enfin, que c'est dans le pronom personnel que le datiuus sympatheticus s'est d'abord et exclusivement employé, et ainsi qu'il y a eu au point de vue syntaxique influence progressive du pronom sur le nom. Ce dernier résultat est le plus intéressant, parce qu'on y trouve l'expression de la loi d'une évolution linguistique. Pour le reste, les conclusions précédentes ne font guère que constater des faits et traduire pour ainsi dire des statistiques. Et l'on éprouve une impression de quasi-découragement à voir le contraste entre l'effort dépensé et le résultat obtenu.

Peut-être M. Havers aurait-il épargné cette impression à son lecteur s'il avait eu de la syntaxe comparée une conception plus exacte. En matière de syntaxe, il est mauvais de considérer les faits d'une façon mécanique et extérieure ; il faut en pénétrer les ressorts intimes. Ce n'est pas le résultat de telle évolution qui est intéressant, mais bien les causes qui l'ont déterminée ou favorisée. Le linguiste n'a que faire de comparer des résultats ; son rôle est dans la recherche comparative des causes. Il importe peu en soi que le grec réserve au pronom seul le datiuus sympatheticus, tandis que le latin l'emploie indifféremment au pronom et au nom ; ou que le portugais l'emporte de beaucoup sur l'espagnol pour la fréquence de ce même datif (p. 236). Ce sont là des constatations dont la comparaison est vaine et sans portée. M. Havers a très judicieusement noté que l'emploi du datiuus sympatheticus dépendait souvent de la nature du discours. Les mêmes causes qui produisent une différence à l'intérieur d'une langue entre le style noble et le style familier, le style narratif et le style poétique agissent sur deux dialectes séparés issus d'une même langue. L'évolution de la syntaxe (et l'emploi des formes rentre ici dans la syntaxe) est due à la prépondérance d'un type de phrase qui sert de modèle aux autres. Il faut à l'intérieur de chaque langue donnée déterminer pour chaque emploi la phrase-type et

chercher les raisons de sa prépondérance. Et quand cette détermination est faite pour plusieurs langues, on peut alors, mais alors seulement, se permettre la comparaison. Il y a dans le cerveau de tout sujet parlant entre les types de phrase une lutte d'équilibre, d'actions et de réactions réciproques, comme entre les articulations dans la cavité buccale. C'est le travail du cerveau, qui produit la phrase, que le syntaxiste doit chercher à se représenter, comme le phonéticien celui de la cavité buccale, d'où sort le son. Et la seule méthode pour se représenter l'activité psychique, c'est d'étudier les procès d'une langue donnée et non de comparer les résultats de deux langues différentes.

Ainsi, c'est une insuffisance dans la recherche des causes que l'on pourrait reprocher à ce livre. La richesse du matériel déblayé devrait compenser ce défaut. Certes M. Havers s'est imposé une tâche très méritoire : ses dépouillements sont d'une abondance, d'une conscience remarquables. Et cependant les philologues les jugeront sans doute insuffisants. C'est le défaut capital de ce livre de mêler une enquête philologique nécessairement un peu prompte et superficielle à une enquête linguistique trop timide, et de risquer ainsi de ne satisfaire qu'à moitié les philologues et les linguistes. Mais n'est-ce pas la caractéristique même de la collection à laquelle il appartient ? Et ne peut-on reprocher aussi aux auteurs des deux précédents volumes de manquer d'envol et d'horizon linguistique, de rester engagés et comme empêtrés dans un matériel philologique qui les retient au sol ? On leur a fait le reproche en effet. Il est inutile d'y revenir, et pour n'être pas taxé d'esprit difficile et chagrin, pour terminer par un éloge, célébrons ce caractère nouveau, commun aux trois volumes de la collection, d'être consacrés, non plus aux éternelles questions de prononciation et de graphie, mais aux morphèmes, à l'ordre des mots, à l'emploi des cas, c'est-à-dire à l'étude de la partie intellectuelle et expressive du langage. C'est un signe des temps.

J. Vendryes.

J. Wackernagel. — *Ueber einige antike Anredeformen* (programme de l'Université de Göttingen, 1912). Göttingen (chez Dieterich), in-8, 32 p.

M. Wackernagel met une fois de plus au service de la linguistique sa connaissance aussi large que précise des données philologiques et sa rare ingéniosité. Il constate que, pas plus que *deus,* le grec θεός n'a de vocatif à l'époque classique, tandis que θεά est parfaitement employé, et il rapproche de là le fait curieux que le vocatif ἄνερ sert seulement à la femme à s'adresser à son mari, tandis que le vocatif γύναι a tous les usages de γυνή. — Peut-être pourrait-on se demander si l'aspect choquant qu'aurait un vocatif de *deus* et de θεός, avec deux ᵉ successifs, n'est pas pour quelque chose dans l'absence de ces formes ; M. Wackernagel indique lui-même que le vocatif skr. *deva* est usuel ; le vieux vocatif lat. *dīue* une fois éliminé, on n'aurait pu refaire *dee* sur *deus.* — M. Wackernagel termine par quelques pages sur une forme dialectale qui a pénétré dans la koinè.

A. Meillet.

V. Poržezinskij. — *O ̆erk sravnitel'noj fonetiki drevneindijskovo, gre ̆eskovo, latinskovo i staroslavjànskovo jazykov. Posobie k lekcijam.* Moscou (imprimerie Kušnerev), 1912, in-8, 83 p.

Le titre donne ce précis de phonétique comparée du sanskrit, du grec, du latin et du vieux slave pour un aide-mémoire aux leçons du professeur. On doit donc s'attendre à y trouver beaucoup de faits, mais présentés sous une forme assez sèche et sans les développements qui sont réservés au cours oral. La doctrine de M. Poržezinskij est correcte, et l'exposé est au courant. Les étudiants russes auront entre les mains un bon instrument de travail.

Disciple de M. Fortunatov, M. Porževinskij a hérité de son maître la tendance à attribuer à l'indo-européen autant de phonèmes différents qu'il en faut pour expliquer toutes les particularités de chaque langue indo-européenne. Il est encore tenté d'expliquer (p. 72 et suiv., note 1) par l'*h* initial de M. Fortunatov, l'*e* du russe *eto* ou du slave commun *a,* qui s'expliquent si simplement par des faits de phonétique syntactique. Pour rendre compte des initiales de gr. ζυγόν et ἧπαρ en regard de skr. *yugám* et *yákṛt,* lat. *iugum* et *iecur,* il n'hésite pas à poser deux sortes de *y* ; l'objection que le grec est seul à présenter la trace d'une distinction ne l'arrête pas un instant. Le fait que M. Brugmann lui-même ne croit plus guère à sa loi relative à la représentation par indo-iran. *ā* de l'*ŏ* indo-européen n'empêche pas M. P. de l'affirmer ; et des exemples comme skr. *dámaḥ* = gr. δόμος ne lui paraissent même pas mériter une mention. P. 45, il distingue à la suite de M. Fortunatov, deux sortes de *l* en indo-européen, simplement parce que le sanskrit répond par *l* à certains *l* des autres langues ; il n'a pas vu qu'il s'agit de faits dialectaux ; le dialecte qui fournit le fonds principal de la langue védique était un dialecte du Nord-Ouest qui, comme l'iranien, ne distinguait pas entre *r* et *l* ; le sanskrit postérieur doit au contraire beaucoup de mots à des dialectes plus orientaux qui distinguaient entre *r* et *l* en positions initiale et intervocalique ; si skr. *lúbhyati* a *l,* c'est que le mot n'appartient pas au vieux fonds de la langue védique ; et, en regard de gr. λείχω, le Rgveda a *réḍhi, rihánti* (et non la forme barbare *riháti* dont se sert M. P.) ; plus tard on a pris à d'autres dialectes *leḍhi* et la forme classique *lihati.* — L'école russe de M. Fortunatov, dont M. P. représente fidèlement ici la doctrine, procède dans tous ces cas d'une manière trop simpliste. En raisonnant de cette manière, on arriverait à affirmer que le latin a eu deux sortes de *u-* consonne à l'initiale, l'un dans *uacca* qui donne fr. *vache,* l'autre dans *uagina,* qui donne fr. *gaine.* Dans la réalité, les faits linguistiques sont très compliqués, comme l'a montré l'étude des langues connues à date historique : et, quand on fait l'histoire de la prononciation, il faut tenir

compte de l'emploi des mots dans la phrase, de faits morphologiques et de faits historiques très divers. L'exposé — en général correct au point de vue proprement phonétique — de M. P. présente trop les choses comme si l'on n'avait à tenir compte dans l'interprétation des faits que des changements spontanés de la prononciation. Il s'en faut de beaucoup que ce soit vrai.

A. Meillet.

The Frahang i Pahlavīk, edited by K. Junker; Heidelberg, 1912, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 5 *M.* 20.

M. H. Junker, un élève de M. Bartholomae, a tâché d'établir une édition critique du petit vocabulaire pehlvi qui avait été publié précédemment par Anquetil Duperron dans son *Zend-Avesta* (Paris, 1771), par Kawasji Nushirwanji Kanga dans son *Khordeh Avesta* (Bombay, 1859) et surtout par Martin Haug et Hoshangji Jamaspji Asa sous le titre de *An old Pahlavī-Pazand Glossary* (Bombay, 1870). Ce dernier ouvrage, tant à cause de l'essai sur le pehlvi mis en préface par M. Haug, qu'à cause de la disposition générale du livre, à sa grande commodité relative, s'est rapidement et largement répandu : il a été jusqu'ici, à vrai dire, le représentant proprement dit du *Frahang i Pahlavīk* en Europe.

Mais il était bien connu que l'édition du dastur Hoshangji Jamaspji Asa, malgré l'aide de M. Haug, restait fort imparfaite. Personne ne l'a mieux fait voir que M. Salemann dans son mémoire « *Ueber eine Parsenhandschrift.....* » (Pétersbourg, 1858) et M. Junker a opposé avec juste raison titre à titre quand il a posé son édition de *The Frahang i Pahlavīk,* en face de celle de *An old Pahlavi-Pazand Glossary,* par Haug et Asa. Car il est acquis qu'il n'y a eu en fait qu'un seul répertoire des équivalents sémitiques usités en pehlvi dont se soient

servis les dasturs, héritiers de la tradition des scribes : ce répertoire, sec et condensé, contient l'indispensable par ordre de matières et était sans doute, ainsi que l'indique M. Junker, appris par cœur.

Pour établir son texte, M. J. a eu à sa disposition un grand nombre de manuscrits venus de l'Inde et appartenant à des Parsis. On ne saurait assez louer les propriétaires des textes communiqués d'avoir bien voulu s'en dessaisir momentanément, et de les avoir expédiés si loin. Qu'ils soient convaincus que leur désintéressement ne peut que servir utilement au progrès des études pehlvies et d'une tradition dont ils sont aujourd'hui les principaux dépositaires. Mais, ainsi qu'il convient d'ordinaire en matière d'études orientales, des manuscrits connus il n'y a pas bien longtemps n'ont pu être retrouvés (cf. p. vi). Il serait intéressant de savoir pour quelles raisons M. J. n'a pu consulter sur l'original, ni à temps les deux manuscrits du *Frahang i Pahlavīk* du fonds Anquetil, ni l'excellent K 25 de Copenhague. Car ce dernier au moins, qui est iranien, eût valu le voyage à en juger d'après les citations de M. J. lui-même.

L'édition proprement dite de M. J. est basée sur le principe suivant : les éléments pāzand et pārsī sont secondaires ; le pehlvi seul est essentiel. Par suite, les variantes dans le pāzand, simples lectures de l'époque sassanide, et dans le pārsī, interprétations de date mahométane, sont sans valeur au point de vue de l'original. On ne peut qu'approuver cette manière de voir : il convient seulement de ne pas serrer de trop près l'idée de l' « époque sassanide » ; sans doute, l'alphabet avestique date de ce temps, mais on ne sait trop de quel moment au juste. Et, l'on sait moins encore à quelle date cet alphabet qui a servi d'abord à noter les textes sacrés a été appliqué à la transcription de mots de lexique. Il convient de noter en passant que selon M. J. le pehlvi a été parlé comme il a été écrit, au moins par les hautes classes, où l'on affectait d'employer des mots sémitiques (p. 15).

Les pages 20 à 48 sont de pure philologie et forment proprement le noyau du travail de M. J. Elles sont consa-

crées à la restitution de l'original pehlvi du *Frahang*, c'est-à-dire avant tout à la disposition des chapitres dans le livre et des mots dans les chapitres. Suivent l'original restitué, les variantes, le lexique pehlvi complet des mots du *Frahang* et un index en transcription. Il va de soi que des points de détail divers prêtent à discussion ; mais il n'y a pas lieu de les examiner ici. Ce qui importe avant tout et ce qu'il faut mettre en relief, c'est que M. J. a étudié un texte pehlvi important de la façon dont tout texte doit être étudié, et que, si même il n'avait réussi qu'en partie dans sa tentative, il aurait, par là même, rendu un service notable aux études iraniennes. Or, il y a réussi beaucoup mieux qu'en partie et il convient de l'en féliciter.

R. Gauthiot.

E. Leumann. — *Zur nordarischen Sprache und Literatur.* Vorbemerkungen und vier Aufsätze mit Glossar. Strasbourg (K. Trübner), 1912, in-8, viii-147 p. (*Schriften der wissenchaftlichen Gesellschaft in Strassburg*, x).

M. E. Lenmann a été le premier à reconnaître parmi les textes en écriture brahmî rapportés d'Asie Centrale toute une série en une langue bien définie, de type indo-iranien, qu'il a appelée langue II, par opposition à la langue I (maintenant nommée tokharien). Ayant eu entre les mains des textes qui lui ont été remis les uns d'Angleterre, provenant des missions Stein, les autres de Russie, provenant de M. Petrovski, il a pu étudier plus à fond cette langue, et ce sont les résultats de cette étude qu'il apporte ici. Jusqu'à présent on connaît très peu de chose sur la langue ; à part les indications de M. Leumann, on n'a guère que les morceaux de texte publiés par M. Hörnle, avec les équivalents sanskrits approximatifs. Le travail de M. Leumann est le premier exposé d'ensemble de la question, et il rendra un grand service.

La lecture avait été faite, et bien faite, par M. Hörnle ; mais une translitération ne suffit pas. Il s'agit en effet d'une langue iranienne notée avec un alphabet hindou ; or, rien ne convient moins pour noter les langues iraniennes pleines de spirantes, pourvues de *z* et de *ẑ*, etc., que l'alphabet d'une langue qui ignore toute spirante et tout *z* ou *ẑ*. M. Leumann discute très bien la valeur des signes, et sa discussion servira de base à toutes les recherches ultérieures.

En outre, le livre de M. Leumann comprend des textes, traduits et interprétés mot à mot, et un glossaire des mots étudiés. L'existence de formes appartenant à des périodes successives de l'histoire de la langue y est démontrée, et les caractères des textes postérieurs y sont précisés. On y trouvera donc les éléments essentiels pour pousser les recherches plus avant. Ce qui importe maintenant, c'est de découvrir des textes dont on ait les équivalents dans la littérature bouddhique connue en sanskrit, en pâli, en tibétain ou en chinois ; car les rapprochements étymologiques ne permettent pour ainsi dire jamais d'interpréter les textes directement, et M. Leumann dédie son livre, en même temps qu'à M. Salemann, à un savant japonais qui lui a fourni la traduction des textes chinois au moyen desquels il a pu interpréter ses manuscrits en langue II.

On regrettera que M. Leumann ait cru devoir maintenir le nom de *nordarisch* pour désigner la langue II ; tous les caractères phonétiques que présentent les éléments indigènes du vocabulaire sont purement iraniens. Les mots sanskrits et les transcriptions de termes techniques sanskrits qui y figurent en abondance ne sauraient rien changer au caractère purement iranien de la langue. On s'est donc arrêté ici au terme de « iranien oriental » pour désigner cette langue, et c'est sous ce nom qu'un fragment de texte inédit paraîtra prochainement dans les *Mémoires* par les soins du savant qui l'a rapporté, M. Pelliot, avec la collaboration de M. Gauthiot pour la partie linguistique.

Il y aurait aussi des réserves à faire sur les étymologies de M. Leumann. Plusieurs sont hasardées ou invrai-

semblables. Quand p. 52, *pamāta* « en nombre limité » est interprété comme si *pa-* équivalait à skr. *pra-*, et que M. Leumann pose *pa* = lit. *pa*, sl. *po* comme un doublet de *pra-* = sl. *pro*, il se montre très imprudent : il n'y a rien de commun entre sl. *po* « après » et *pro* « devant ». Et il sera sage de ne pas faire trop de fond sur le rapprochement de *dīra* « mauvais » avec un mot latin isolé comme *dīrus*. Mais ces rapprochements, dont il est facile de faire abstraction, ne vicient pas le travail tout original, dont on doit savoir le plus grand gré à l'auteur.

A. Meillet.

Hjuler. — *The languages spoken in the Western Pamir*, Copenhague (Gyldendaske Boghandel), 1912, in-8, 47 p.

M. Hjuler, membre de l'expédition danoise au Pamir de M. Olufsen, a relevé quelques données sur deux des dialectes iraniens du Pamir, le *šigni* et le *vaxi* ; ces données remontent à plusieurs années déjà puisque M. Hjuler est revenu en 1899, et elles ont été recueillies alors que l'auteur n'avait eu occasion de rien consulter sur ces dialectes. La publication comprend des notions grammaticales très sommaires et un petit vocabulaire. On est si mal pourvu sur ces parlers très remarquables que des données, même aussi brèves et reposant sur un examen aussi rapide que l'a été celui-ci de M. Hjuler, rendent encore service.

A. Meillet.

J. Wright. — *Comparative grammar of the greek language*. Un vol. in-8 de xx-384 p. Oxford (H. Frowde), 1912.

Ce qu'on peut reprocher surtout à l'ouvrage de

M. Wright c'est le manque d'originalité. Il est bien vrai qu'il vaut mieux en matière de linguistique suivre pas à pas les maîtres que de se lancer dans des théories aventureuses, mais d'un autre côté, après des ouvrages tels que la grammaire grecque de G. Meyer et celles de M. Brugmann et de M. Hirt, on peut se demander s'il était bien utile de publier un livre qui n'est en somme que le pâle reflet de la science allemande. Le seul avantage évident qui en résulte, c'est que désormais les étudiants anglais auront un précis de linguistique grecque écrit dans leur propre langue. Mais alors on pouvait se contenter d'une simple traduction.

Il est donc inutile de faire ici une critique proprement dite de la doctrine de l'ouvrage puisqu'aussi bien il semble que sur aucun point elle n'appartienne en propre à M. Wright. Pourtant on ne peut s'empêcher de lui reprocher d'avoir adopté la théorie (p. 53), apophonique qui voudrait que certains éléments morphologiques indo-européens fussent terminés en *-ēi* (alternant avec *-ē*, *-ī* et même *-ĭ*) et que μαίνομαι p. ex. et μανῆ-ναι sortissent l'un de *m°ni-* et l'autre de *monē(i)-* en alternance l'un avec l'autre. C'est de la fantaisie pure puisque μαίνομαι est un thème verbal en *-yo-* formé comme tous les autres et qu'il faut couper **m°n-yo-*. Cette théorie fausse ne sert qu'à obscurcir l'apophonie indo-européenne et à égarer sur certains points de la morphologie grecque, latine, lituanienne et slave. C'eût été au moins une originalité que de la laisser tomber dans l'oubli.

On ne relèvera pas ici les fautes d'impression (il y en a un certain nombre dont celle qui a pris pour victime le malheureux mot sanskrit *rudhiráḥ* écrit une fois **rudiráḥ* p. 14, l. 21 d'en haut et une autre fois **ruhiraḥ*. Ceci n'est qu'inadvertance. Mais ce qui est plus grave et ne saurait passer pour une simple erreur typographique, c'est le faux paradigme indo-européen de la p. 277 dans lequel huit fois de suite sont données comme prototypes de gr. τίθημι (skr. *dádhāmi*) etc., des formes **di-dhē-mi*, etc. qui ne sauraient satisfaire aux exigences phonétiques des formes grecques qui supposent,

on le sait de reste, *θίθημι c'est-à-dire **dhi-dhē-mi,* etc. Si M. Wright qui semble avoir en linguistique une lecture considérable, avait médité autant que lu, pareille bévue ne lui serait certes pas arrivée. — On peut en outre regretter dans son livre l'absence, sinon de syntaxe, au moins de chapitres concernant l'emploi des formes.

En résumé, ce livre est facile à lire et peut être utile pour des commençants, mais il ne faut pas qu'ils s'en tiennent là.

A. Cuny.

E. Kieckers. — *Die Stellung des Verbs im Griechischen und in den verwandten Sprachen.* Strasbourg (chez Trübner), 1911, in-8, xi-156 p. *Untersuchungen z. idgen Sprach-und Kulturwissenschaft,* II).

M. Kieckers veut démontrer qu'il existe en grec des ordres de mots habituels, et il y réussit parfaitement. Il y a quantité de tours où le verbe est d'ordinaire à une certaine place, et non à une autre ; on dit d'ordinaire ἔδοξεν τῇ βουλῇ, et non τῇ βουλῇ ἔδοξεν. Ce n'est pas ce que l'on conteste quand on enseigne que l'ordre des mots est libre en grec. Dans la question de la place des mots, il y a trois cas à distinguer :

1° Les cas où la place des mots est le moyen d'exprimer une relation grammaticale; c'est par la place du mot — et par là seulement — qu'on indique le sujet et le complément en français dans *Pierre frappe Paul,* et il suffit de renverser l'ordre des mots pour renverser le sens. De même en anglais.

2° Les cas où les relations entre les mots sont indiquées par un signe particulier, mais où néanmoins l'ordre est fixe ; c'est ce qui arrive en français, où le complément du nom est indiqué par *de,* mais où il est toujours postposé au mot déterminé : *le livre de Pierre.* De même en anglais où le complément du nom est marqué par une sorte de particule *s* postposée au complément — et alors le com-

plément précède — ou par la préposition *of* préposée au complément — et alors le complément suit le nom déterminé.

3° Les cas où, les relations entre les mots étant indiquées par des signes propres, tout ordre est grammaticalement possible et où une différence de place des mots change des nuances de sens, mais ne modifie pas le rapport grammatical: *Petrus Paulum caedit* n'est pas en latin la même chose que *Paulum Petrus caedit*; il y a une nuance entre les deux expressions ; mais, grammaticalement, les deux ordres se valent.

L'ordre des mots étant *libre,* mais non *indifférent,* il est clair que des phrases de *sens* exactement comparables présenteront des ordres identiques. Mais ceci n'empêche pas que des phrases *grammaticalement* comparables pourront présenter des ordres différents. Et M. Kieckers ne le conteste pas. L'ordre des mots n'est donc pas en grec — pas plus qu'il n'était en indo-européen — affaire de grammaire, mais affaire de nuances de sens. Si le verbe « être » est mis au début de la phrase pour exprimer l'existence, c'est qu'alors il a un sens fort et qu'il occupe la place en évidence, à savoir la première.

D'autre part, la façon dont M. Kieckers présente les faits ne répond pas toujours à la réalité : il s'attache à établir si le verbe est en position initiale, médiane ou finale dans la phrase. Mais une pareille manière de poser la question n'est admissible que pour des langues où le verbe a, en tant que tel, une place fixe, où il est au commencement de la phrase, comme en vieil irlandais, ou à la fin comme en turc. Mais en grec (et en indo-européen) où, du point de vue de la grammaire pure et indépendamment des nuances de sens ou des habitudes, le verbe admet toutes les places possibles, on ne saurait comparer des phrases à sujet exprimé avec des phrases sans sujet exprimé, des phrases pourvues de compléments simples ou multiples avec des phrases sans compléments. La façon — simple au premier abord — dont M. Kieckers pose la question ne répond pas à ce qu'exige la structure des anciennes langues indo-européennes, et surtout du grec.

Les langues autres que le grec ne sont guère citées qu'à titre de termes de comparaison. M. Kieckers cite assez souvent de l'arménien, et d'une manière qui n'est pas toujours correcte. Au bas de la p. 55 il y a deux fautes d'impression en une phrase ; et p. 147 une faute de lecture : *yanddneçan* au lieu de *yandgneçan* (on sait que *d* et *g* sont très pareils dans l'écriture arménienne). La place des verbes dans la phrase arménienne n'a jamais été étudiée systématiquement, et il est peut-être imprudent de faire état du petit nombre de faits utilisés par M. Kieckers. La liberté de la place du verbe en arménien est à peu près la même qu'en grec et du même ordre, à ce qu'il semble d'une manière générale.

A. Meillet.

H. Ehrlich. — *Untersuchungen über die Natur der griechischen Betonung*. Berlin (Weidmann), 1912, in-8, xi-275 p.

Voici un livre qui a le mérite d'être dominé par une seule idée, et une idée juste, qui par suite est d'un bout à l'autre net et clair ; qui, de plus, est écrit avec compétence et avec une connaissance intime de l'ensemble et des détails du sujet. M. Ehrlich a encore le tort de vouloir mettre un peu trop d'idées de détail personnelles et de petites digressions au cours de son exposé. Mais il a vraiment écrit un livre utile et dont la lecture est agréable à un linguiste.

On s'accorde à reconnaître que l'accent grec est un accent de hauteur. Mais quelques linguistes se sont demandé si un élément d'intensité ne se joignait pas à la hauteur, et on a souvent supposé au ton une action sur le traitement de divers phonèmes. M. Ehrlich écarte résolument toutes les théories qui tendent à attribuer une part sensible d'intensité au ton grec et à faire dépendre du ton aucun traitement phonétique. En ce qui concerne l'hypothèse de M. Wackernagel relative au double traitement grec commun

de ρσ suivant la place du ton, il n'est pas évident qu'il ait raison ; car, ainsi que l'a montré M. Gauthiot à propos de la loi de Verner, le fait peut s'expliquer par le ton, sans intervention de l'intensité. Sur les autres faits, il semble qu'on doive souscrire aux critiques de M. Ehrlich, et son ouvrage fait faire à la phonétique historique du grec un notable progrès.

M. Ehrlich confond trop les notions d'enclise et de proclise — qu'il convient d'ailleurs de tenir bien distinctes en grec ; car l'enclise y est chose précise, connue des anciens, tandis que la proclise est assez vague et inconnue des anciens, comme on peut le voir dans le petit livre de M. Vendryes sur l'accentuation grecque — avec la notion de mot groupé avec un autre mot. Un mot groupé avec un autre ne perd pas nécessairement son ton pour cela. Mais les éléments constituants d'un mot long tendent à se prononcer plus brefs que des éléments pareils dans un mot plus court, et, pour le noter en passant, ceci permet d'expliquer les faits du type Θεζωτος, p. 117 et suiv., ou l'abrégement de η dans ion. ἐσσόομαι en face de ἥσσων, sans faire intervenir le moins du monde une action du ton. Des mots groupés avec d'autres sont sujets aux mêmes abrégements ; et, dans une prononciation rapide et négligée, ils peuvent perdre certaines voyelles ; il n'est donc pas évident que le ττᾰρῶν βολῶν, κτὼ βολῶν du marchand de poisson du poète comique Amphis, au IVe siècle avant J.-C., prouve l'existence d'un accent d'intensité à date aussi ancienne, et, p. 149, M. Ehrlich concède trop à l'intensité. A supposer même qu'il n'ait pas existé de toute antiquité près de κατα par exemple une forme κατ, sans voyelle finale, une réduction des mots essentiellement accessoires παρα, ἀνα, κατα à παρ, ἀν, κατ ne saurait suffire à établir une loi générale comme celle que pose M. Ehrlich, p. 20, sur la disparition d'une voyelle finale de mot en cas de suite de 3 brèves. L'auteur pense si peu à l'abrégement des mots longs qu'il suppose, p. 72, une avance spéciale de la contraction dans les dissyllabes : le nom. plur. lat. *dī* présenterait une contraction avancée ; en réalité **deiuei* s'est contracté en *dī* parce que le *u* consonne était entre deux voyelles identiques, et ainsi

dans les cas comparables. En lisant M. Ehrlich, il faudra constamment tenir compte des abrégements qui se produisent dans les mots longs et, ce qui revient au même, dans les mots accessoires.

Outre la démonstration principale, le livre est plein d'observations intéressantes. M. Ehrlich a l'esprit libre vis-à-vis de l'enseignement courant, qu'il sait écarter ; la façon dont il réfute p. 53 l'étymologie ordinaire de att. καττύω est remarquable. Ailleurs il lui arrive de se laisser un peu trop entraîner par son don de combinaisons. Ses étymologies personnelles sont souvent bien douteuses. L'hypothèse qu'il propose p. 85 sur l'origine du génitif-accusatif slave montre sa hardiesse, et l'excès de sa hardiesse : peu satisfait des hypothèses émises sur l'origine de cet emploi et croyant, avec raison, qu'il faut trouver à ce fait de morphologie — et non d'emploi des cas — une explication morphologique, et non syntaxique, il n'hésite pas à proposer une explication qui repose sur deux hypothèses entièrement indémontrées : hypothèse qu'un *-o* final aurait pu donner en slave *o* et *ŭ* suivant les cas, et hypothèse qu'il y aurait eu en indo-européen un génitif à désinence zéro ; ces deux hypothèses posées, M. Ehrlich aboutit à une possibilité d'explication ; mais les deux prémisses sont en l'air.

En ce qui concerne -σσ- chez Homère, j'ai abandonné l'idée que le maintien de -σσ- après le temps fort tiendrait à une intensité. Sans doute le fait — démontré par M. Ehrlich — que le ton grec ne comporte aucune part d'intensité n'établit pas qu'il n'y ait pas eu quelque intensité concordant avec le sommet rythmique du rythme quantitatif, et M. Ehrlich décide trop vite. Mais il est vrai que l'hypothèse de cette intensité est toute gratuite et qu'il n'y a pas lieu d'y insister. Ceci posé, il demeure vrai que, pour maintenir le rythme quantitatif, σσ a pu être maintenu là où un temps fort du rythme quantitatif précédait, et se réduire à σ après un temps faible. Et ceci explique que -σσ- se réduise en attique à -σ- dans μέσος mais subsiste, sous la forme ττ, dans μέλιττα et dans βλίττω. Le fait que -σσ- suit le temps fort n'est du reste pas

propre à l'ancien *-ss-*, comme semble l'indiquer M. Ehrlich, p. 248; par exemple, chez Homère, le masculin ὅσσος (presque toujours au nominatif pluriel ὅσσοι) se trouve avec ὁσσ- au temps fort dans 38 exemples, avec ὅσσ- au premier temps faible dans 6 exemples, aux autres temps faibles dans 2 seulement.

P. 35, l'*e* de lat. *pre-hendō* est expliqué, non sans témérité comme un traitement *e* de *ĭ* final du mot; mais cela, même une fois admis, ne prouverait rien pour la composition : le groupe d'un préverbe et d'un verbe n'a rien d'un composé. Quant à lat. *trecentī*, on n'en peut rien conclure tant que la formation en demeure obscure.

P. 251, M. Ehrlich force peut-être la valeur du témoignage de Denys d'Halicarnasse en l'interprétant à la lettre. Littéralement, Denys enseigne en effet que dans λευκὸν barytoné il y a une ὀξεῖα τάσις ; mais s'agit-il d'une oxytonaison effective ou d'une oxytonaison virtuelle? La barytonaison des finales altérait l'oxytonaison finale en fait, mais laissait subsister le sentiment intime que la syllabe barytonée était, *par elle-même,* une aiguë. De là vient que, dans l'hymne de Delphes, la syllabe barytonée ne peut pas porter une note plus basse que ne l'est la plus haute des syllabes du mot. Et ceci suffit à faire interpréter l'affirmation du rhéteur. Pour identifier, comme le fait M. Ehrlich, une syllabe barytonée à la μέση dont parlent les anciens mais dont ils n'indiquent nulle part la place et le rôle dans la phrase ou dans le mot, il faudrait un témoignage explicite qu'on ne possède pas.

On devra lire de près le livre, très riche de faits et d'idées, de M. Ehrlich.

A. Meillet.

Fritz Robert. — *Les noms des oiseaux en grec ancien.* Étude sémantique, première partie (thèse de Bâle), Neuchâtel (imprimerie Attinger), 1911, in-8, 137 p.

Œuvre d'un élève de M. Niedermann et soutenue à Bâle,

cette thèse ne peut manquer de se distinguer par la correction de la méthode et par la précision et l'abondance des données philologiques employées. Le sujet ne comportait pas de découvertes nouvelles, et l'auteur n'apporte d'observations propres que dans le détail. Mais son travail fournit sur un grand nombre de points des précisions utiles; il rendra service à ceux qui s'occupent d'étymologie grecque. Des études de ce genre, où il est fait effort pour identifier exactement ce que les mots signifient et pour déterminer l'origine des mots eux-mêmes, sont indispensables pour faire progresser l'étymologie.

L'auteur est encore inexpérimenté. Il lui arrive d'employer des termes impropres, ainsi quand il parle de formations analogiques, p. 57, au lieu de formations analogues. On se demande où a été pris le mot avestique *zaə, zyaə* « vie » cité p. 31, inconnu à tous les étymologistes. M. Robert a tort p. 122 d'employer le mot homérique ἴρηξ comme témoignage de l'existence du mot en ionien ; en citant p. 105, d'après un passage rapporté chez Athénée, le mot ϑειρήτας (accusatif pluriel) donné pour éléen, il aurait été bon d'indiquer que l'étymologie proposée supposerait une adaptation de la forme éléenne *ϑειρᾶτᾶς au type de la κοινή. De μόρφνος étudié p. 46, on peut rapprocher v. sl. *mrŭknǫti, mrakъ* ou v. isl. *miǫrkue* ; mais il faut choisir; car les deux racines ne sont pas identiques. P. 47, le sens de vénération, attribué au skr. *yajñáḥ* pour justifier le rapprochement, courant mais douteux, avec ἁγνός est imaginaire; skr. *yajñáḥ* désigne toujours quelque acte rituel. P. 41, κανυσίπτερος se traduirait bien par « qui étend ses ailes » : le premier terme du composé est verbal.

Les observations générales présentées p. 43 et suiv. ont leur intérêt ; mais on ne voit pas qu'elles s'appliquent aux exemples cités. Il peut arriver que le nom d'animal ait fourni le nom de couleur ; mais, dans les exemples clairs que présente le grec, c'est l'inverse qui a lieu : il n'est pas douteux que dans πέλεια, c'est le sens de « pâle » qui est ancien, et le sens de « pigeon » est secondaire ici comme dans lat. *palumbēs* et dans v. pruss. *poalis*. Comme exemple de nom d'animal donnant un nom de couleur,

M. Robert invoque le russe *golubój* en regard de v. sl. *golǫbĭ* « pigeon » ; mais rien n'est moins évident ; car, ainsi que l'a noté avec raison M. Berneker, le v. pruss. *golimban* « bleu » a peu de chances d'être emprunté à l'adjectif dérivé pol. *golębi* « de pigeon » ; et il est bien téméraire d'affirmer que sl. *golǫbĭ* soit emprunté au lat. *columba* ; nulle part en roman lat. *columba* n'apparaît avec un *g* initial, et jamais le slave n'a représenté par *g* un *k* initial dans ses emprunts aux langues occidentales.

Si le mot τόργος, cité p. 39, est sicilien, il est douteux que ce soit un mot grec : le sicilien a emprunté beaucoup de mots étrangers, et comme ce mot ne se retrouve pas ailleurs en grec, il est suspect.

P. 13, le rapprochement du nom de l'aigle, got. *ara*, v. sl. *orĭlŭ*, etc., avec la racine de ὄρνυμι, *orior* n'est assurément pas évident ; mais il va bien pour le sens. La formation de ὄρν-ῑ-ς, avec un -ῑ-, est bizarre et appellerait une discussion ; l'ῑ est assuré par dor. ὄρνῐχ- et ion.-att. ὀρνῐθ- mieux encore que par les formes homériques. Soit pour la forme, soit pour le sens, le mot est curieux, et M. R. ne l'a pas entièrement élucidé. D'une manière générale, du reste, il insiste peu sur la forme des mots ; ce qui l'intéresse le plus, c'est le sens ; mais, au point de vue du sens, il se borne le plus souvent à donner des classifications minutieuses, assez artificielles et qui expliquent peu de choses.

A. Meillet.

A.-H. Salonius. — *De dialectis Epirotarum, Acarnanum, etolorum, Aenianum, Phthiotarum* (thèse), Helsingfors, 1911, in-8, v-181 p.

Les Grecs du Nord-Ouest ont eu assurément des parlers très particuliers, mais on n'en connaît pour ainsi dire rien. Car les glossateurs ne fournissent presque pas de données, et il n'y a pas d'inscriptions anciennes de quelque étendue. On en est réduit à essayer d'interpréter, au milieu

d'inscriptions en une κοινή étolienne ou en une κοινή ionienne-attique ou en une langue plus ou moins littéraire, la portée de quelques notations singulières. Une métathèse comme celle que fournit Θρεσπωτων, au lieu de Θεσπρωτων, d'une inscription d'Épire est conforme au type normal des métathèses, et l'on est tenté d'y voir la trace d'un fait réel ; mais l'exemple est unique. La graphie αχνηκοτας d'une inscription étolienne du IIe siècle av. J.-C., à côté de αγνηκως « ayant conduit » d'une inscription du même temps et de la même région s'expliquerait bien par les assourdissements de consonnes devant *n* dont on a des exemples ailleurs, notamment en iranien ; mais, ici aussi, l'exemple est isolé. Les formes que l'on observe sont en partie peu caractéristiques ; ainsi εκεχειρον d'une inscription en parler de l'Epire est un archaïsme intéressant, mais n'a rien de propre au dialecte. M. Salonius a soigneusement classé les faits et a fait un départ judicieux entre ce qui peut passer pour local — qui est peu de chose — et ce qui provient de langues communes. L'intérêt de son exposé se trouve surtout dans la façon dont on voit les langues communes recouvrir le parler local ; en ce sens, la dissertation apporte à l'histoire de la langue grecque des données utiles.

A. Meillet.

J.-H. Moulton. — *Einleitung in die Sprache des Neuen Testaments,* auf Grund der vom Verfasser neubearbeiteten 3. englischen Aufgabe übersetzte deutsche Ausgabe. Heidelberg (Winter), 1911, in-8, xx-416 p.

L. Radermacher. — *Neutestamentliche Grammatik. Das Griechisch des Neuen Testaments im Zusammenhang mit der Volkssprache.* Tübingen (Mohr), 1911, in-8, 207 p. (*Handbuch zum Neuen Testament,* I, 1).

A.-T. Robertson. — *Grammaire du grec du Nouveau Testament,* traduite sur la seconde édition par Montet. Paris (Geuthner), 1911, in-8, xvi-298 p.

Ces trois ouvrages présentent au fond la même doctrine,

qui depuis Deissmann est devenue courante : à savoir que la langue du Nouveau Testament est le grec courant du 1er siècle ap. J.-C., les deux premiers d'une manière parfaitement compétente et avec talent, le troisième d'une manière misérable. Le succès que les « théologiens » ont fait à l'ouvrage de M. Robertson en dit long sur les connaissances de la plus grande partie de ce public en grammaire et en linguistique ; il y a d'autant moins lieu d'en parler ici que la traduction de M. Montet, ridicule, rend le livre inutilisable en tout cas sous sa forme française. Les deux autres ouvrages sont au contraire bons et utiles.

M. Radermacher, bien qu'il écrive dans un recueil destiné aux exégètes du Nouveau Testament s'est surtout placé au point de vue de la philologie classique. Il vise à montrer quel était l'état de la κοινή vers le 1er siècle après J.-C. Son exposé, plein de petits faits précis et où certaines erreurs de détail font reconnaître plutôt le philologue érudit et bien informé que le linguiste, se lit d'un bout à l'autre avec beaucoup d'intérêt.

M. Moulton, au contraire, est un spécialiste du Nouveau Testament, qu'il connaît à fond. Son livre a eu déjà deux éditions en anglais ; l'excellente traduction allemande annoncée ici a été faite sous la direction de M. Thumb et équivaut à une 3e édition. L'ouvrage a donc été rigoureusement contrôlé et offre les garanties les plus solides. Il est d'une richesse de faits et d'idées de détail vraiment admirable.

De plus M. Moulton est très prudent en matière linguistique. Quand il discute les théories de M. Kretschmer, qui voit dans la κοινή un mélange des anciens dialectes, et de M. Thumb, qui n'accorde guère d'influence aux dialectes autres que l'ionien-attique, il pèse scrupuleusement chaque fait. Il est permis de penser cependant qu'il accorde trop à M. Kretschmer. Là où il examine, p. 52 et suiv., l'apport de la κοινή achéo-étolienne, il utilise l'accusatif τέσσαρες dans le texte ; il ne manque pas de marquer en note que τέσσαρες était le seul nom de nombre cardinal à posséder un accusatif distinct du nominatif, et ceci enlève toute valeur à cette forme. D'une manière générale,

tous les traits de la κοινή que l'on attribue à l'influence de tel ou tel dialecte autre que l'ionien-attique résultent de développements très naturels et qui ont pu se produire un nombre de fois illimité. Sans doute le fait que tel ou tel individu apportait des particularités de sa province a pu aider à les répandre ; mais il est impossible de déterminer quelle a été la part de ces influences provinciales ; et le fait essentiel est que les systèmes phonétique et morphologique de la κοινή ne renferment rien qui ne puisse s'expliquer par le développement de l'ionien-attique. — M. Moulton constate que l'accusatif τέσσαρας ne se rencontre jamais sans qu'une variante τέσσαρες soit convenablement attestée à côté ; on voit mal ce qu'il conclut de là ; tout ce que l'on en peut tirer, c'est que, entre la date de composition des textes et la date des manuscrits, τέσσαρας est entièrement sorti de l'usage ; pour les originaux, pareil fait n'autorise *aucune* conclusion. Il y a des particularités sur lesquelles l'attention des scribes était éveillée, et alors la graphie des originaux a subsisté. Mais il n'en est pas de même des faits de détail tenus pour indifférents, comme celui-ci.

En essayant de tirer parti du Nouveau Testament pour faire l'histoire de la κοινή, M. Moulton se laisse aller à tirer des textes plus qu'ils ne disent expressément, suivant une fâcheuse habitude des exégètes qu'il serait regrettable de voir introduire en philologie et en linguistique. Ainsi p. 8 et suiv., il tire de l'anecdote racontée dans les *Actes* xiv, 8-18 « wo die Apostel griechisch predigen und nicht imstande sind, die erregte Bevölkerung zu verstehen wenn sie in ihr Lykaonisch zurückfallen ». Or le texte n'indique pas en quelle langue les apôtres ont parlé aux habitants de Lystra ; M. Moulton suppose même en note que cette langue aurait été le latin, non le grec ; le texte n'indique ni que, à aucun moment, les habitants de Lystra aient parlé autre chose que lycaonien, ni que les apôtres ne les aient pas compris quand ils ont parlé lycaonien (Λυκαονιστὶ λέγοντες). Tout ce que le texte paraît indiquer de net, c'est que le narrateur de l'anecdote semble surpris qu'on puisse, avec des étrangers comme les apôtres, se servir d'une langue

comme le lycaonien : au 1er siècle ap. J.-C., on ne se servait avec des gens du dehors que de langues communes, comme le grec, le latin ou l'araméen. L'anecdote est peu instructive, si l'on ne sollicite pas fortement le texte.

La graphie Ἀγούστου, dont M. Moulton fait état p. 69, ne donne aucun droit d'attendre ἀτός au lieu de αὐτός : il s'agit d'un mot latin, qui de bonne heure a été prononcé *Agustus,* par réduction de *au* à *a* devant une syllabe dont la voyelle est *u,* fait bien connu de phonétique latine.

S'il avait vu l'ouvrage de M. Cuny, M. Moulton se serait sans doute dispensé de ses considérations assez vagues sur le duel : le duel indo-européen s'était maintenu en attique, alors qu'il avait disparu dans la plupart des parlers coloniaux. Il était sorti de l'usage partout plusieurs siècles avant la composition du Nouveau-Testament. La question n'a donc pas à être posée.

C'est l'emploi des formes et la théorie de la phrase qui retiennent le plus l'attention de M. Moulton, et il s'attache aux questions les plus neuves et les moins étudiées. On lira par exemple avec intérêt ce qui est dit, p. 176 et suiv., de la question des préverbes. Il n'est pas douteux maintenant que les préverbes donnent dans une certaine mesure la valeur « déterminée » (suivant la terminologie slave ; il serait bon d'éviter en l'espèce le terme de perfectif) aux verbes ; un exemple comme ἀπέχουσι Mt. VI, 2, 5 et 16 semble décisif.

A. Meillet.

K. Kühner. — *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache.* Zweite Auflage. Erster Band. *Elementar-Formen und Wortlehre,* neubearbeitet von Fr. Holzweissig. Hannover (chez Hahn), 1912, xvi-1127 p.

La grammaire latine de Kühner a été en son temps un recueil de faits très utile. Si elle avait été remise au point, comme Blass a remis au point la grammaire grecque du

même auteur, au moins en ce qui concerne les faits (sinon l'explication qui est demeurée vieillotte), elle serait demeurée utile. Mais la « Neubearbeitung » s'est bornée le plus souvent à quelques renvois au dictionnaire de M. Walde ou à quelques autres ouvrages récents, sans revision systématique ni des faits, ni de la doctrine ; après comme avant la 2e édition, le livre, en son ensemble, date d'une quarantaine d'années. — Là où le sanskrit est cité, c'est de manière malheureuse, ainsi quand skr. *yodhati* est traduit par « er gerät in Bewegung » et *yodhâyati* par « er setzt in Bewegung » ; ces deux sens reposent sur l'interprétation d'un passage obscur de l'Atharva véda ; skr. *yúdhyati* signifie « il combat », tout comme son correspondant iranien.

A. Meillet.

K. Brugmann. — *Zur umbrischen und päligni*schen *Sprachgeschichte*. Leipzig (Teubner), 1911, in-8 (*Berichte d. sächs. Ges. d. Wiss.*, LXIII, p. 153-175 ; se vend à part).

Les tables eugubines présentent encore nombre de détails obscurs même après tout le travail de Aufrecht et Kirchoff, de M. Bréal, de Bücheler et de tous leurs successeurs. M. Brugmann, qui a beaucoup approfondi ce texte avec sa méthode exacte et sa vaste érudition, apporte encore des remarques nouvelles qui méritent l'attention.

Poursuivant une suggestion de M. von Planta, qui a rapproché vestikatu *uesticatu* « libato » et vestiçia *uestisia* de lat. *lībāre*, gr. λείβω, il interprète vepurus et vepuratu par ce même rapprochement et explique en détail l'étymologie que M. von Planta s'était borné à indiquer. On voit par là que, en ombrien comme en latin, *l* était vélaire devant *e* ; l'ombrien, plus avancé dans le développement que le latin, comme presque toujours, offre déjà le passage de *l* vélaire à *w* qu'on retrouve dans les langues romanes pour le cas de *l* devant consonne au moins (cas de *alter* donnant fr. *autre*).

La note de la p. 155 et suiv. sur lat. *nūdus* et got. *naqaþs* prêterait à discussion. Assurément rien n'empêche d'identifier *nūdus* à *naqaþs* en posant une finale **-dhos* ; mais on n'est pas obligé d'identifier deux mots de même sens ; le suffixe de lit. *tvìrtas* n'est pas le même que celui de v. sl. *tvrŭdŭ*, qui a le même sens ; et il est tout aussi possible que got. *naqaþs* repose sur **nogʷotos*, et lat. *nūdus* sur **nogʷedos* ; un suffixe **-dho-* n'est pas courant.

P. 169, M. Brugmann repousse l'hypothèse que lit. *tataĩ* serait à couper *tat-aĩ* et renfermerait le correspondant de skr. *tát*, gr. τό, got. *þat-a*, etc. Assurément, rien n'interdit de couper *ta-taĩ* ; mais l'argument invoqué par M. Brugmann contre la coupe *tat-aĩ* ne prouve pas, à savoir le fait que le *-d* de neutre n'apparaîtrait nulle part sous forme *-t* en balto-slave. Car cette désinence n'y apparaît ni n'y peut apparaître en aucune façon ; le slave a *to* simplement. Or, il n'est pas légitime de parler d'une finale i.-e. **-d* ; rien ne prouve qu'il soit possible en aucun cas de faire le départ entre un *-t* final et un *-d* final de l'indo-européen.

P. 173 et suiv., à propos de pélignien *pros*, M. Brugmann semble se résigner à abandonner l'explication de gr. πρός par **proty* juste au moment où M. Ehrlich vient de donner dans ses *Untersuchungen* de sérieuses raisons d'y revenir.

A. Meillet.

(Œuvres d'Horace. Texte latin avec un commentaire critique et explicatif, des introductions et des tables. Satires publiées par Paul Lejay. Paris (Hachette), 1911, in-8, cxxviii-623 p.

M. Lejay donne ici un commentaire vraiment monumental des satires d'Horace ; il a voulu y tout expliquer et, pour y parvenir, il a largement usé des ressources d'une érudition qui s'étend à toutes les parties de la philologie

latine. La langue du texte — la seule chose à considérer ici — est étudiée en détail.

Le sens des mots est expliqué avec précision, au moyen de faits positifs et en tenant compte de leur histoire ; par exemple I, 6, 128, le mot fabriqué *otiandi* qu'on rencontre est expliqué par un renvoi au texte de Cicéron où celui-ci cite une plaisanterie d'un certain M. Canius, opposant *otiandi,* fabriqué, à *negotiandi* ; et l'on voit bien ici le souci qu'a Horace de faire rendre au vocabulaire tout l'effet dont il est capable : *otiandi* séparé de *negotiandi,* dont il n'est en somme que le reflet, prend une valeur singulière par l'effet de surprise qu'il produit. — En ce qui concerne *ambūbāia* qui figure au début de la seconde satire du 1er livre, M. Lejay aurait sans doute mieux fait de laisser, comme les auteurs du *Thesaurus* et comme M. Walde, *ambubaia* « mauvaise herbe » distinct de *ambūbāia* « musicienne, femme de mauvaise vie » ; l'origine syriaque est indiquée par M. Thurneysen et M. Walde (dans la 2e édition du *Wörterbuch*) d'une manière plus correcte par *abbūb(ā)*. — M. Lejay n'a pas cru devoir faire usage des faits romans ; mais ses notes en éveillent souvent l'idée qu'on le veuille ou non, ainsi celle au vers I, 1, 53 sur *plus* et *multum* qui, dans la meilleure langue, « empiètent sur le domaine de *magis* et *valde* ». — Le diminutif *bellus* I, 4, 114, appartenait à la langue de la galanterie, comme le dit très bien M. Lejay, et Horace emploie comme tel ce mot, et il ne suffit pas de dire, avec le *Thesaurus,* que c'est un terme du *sermo cottidianus* ; ceci explique le rôle joué par le mot dans la langue romane : *beau* est encore en vieux français un terme d'affection, et de là vient la dénomination de *beau-frère*, *beau-père*, etc. ; en roumain *bală*, *bia* servent pour s'adresser à des femmes, et le mot *bellus* n'y est pas autrement représenté.

Les faits de détail sont ramenés à leurs causes générales. L'abrégement de *ō* final dans *mentio* I, 4, 93, ou *dixero* I, 4, 104 est expliqué par la tendance à l'abrégement des finales en latin ; Ovide use plus encore qu'Horace de ces abrégements. La langue vulgaire allait sans doute plus loin encore, et les abrégements qu'on rencontre spo-

radiquement chez des poètes de l'époque d'Auguste marquent le début de la grande altération de la quantité d'abord dans les finales, puis à toutes les places, qui caractérise le latin vulgaire comme le grec de l'époque hellénistique.

A propos de I, 7, 13, il est permis de se demander si le *duŏ* latin ne répond pas plutôt à δύο de l'attique et des autres dialectes qu'à la forme d'aspect duel hom. δύω.

A. Meillet.

William Sherwood Fox. — *The Johns Hopkins Tabellae defixionum*. Baltimore, 1912, in-8, 68 p. (avec une planche hors texte) [*American Journal of Philology*, xxxiii, 1, Supplément].

La Johns Hopkins University a acheté en 1908 un groupe de cinq *tabellae defixionum* trouvées ensemble sans doute à Rome. M. Fox a été chargé de les éditer, et la brochure annoncée ici donne le résultat de son travail. Comme les cinq tablettes sont exactement parallèles les unes aux autres et, sauf les noms propres, offrent à peu près le même texte, il a été possible de les reconstituer à peu près complètement toutes, même les plus mutilées. M. F. donne le texte, un commentaire, quelques observations et un index de tous les mots. Le commentaire n'est guère original, et, au point de vue linguistique, il atteste une grande inexpérience ; par exemple l'*e* médian de *tricepitem,* est naïvement rapproché du cas très particulier et bien connu de *conieciant,* et de la forme, toute normale, de *arceptorem* en regard de *accipiter*. L'*e* de *tricepitem* provient peut-être de l'influence du nominatif *triceps,* et son extension peut être due à ce qu'a de choquant la succession de trois syllabes présentant *i* (et même de quatre au génitif *tricipitis*). L'index est tout à fait incommode : au lieu de donner chaque mot sous la forme où le fournissent les tablettes, M. F. cite les mots sous les

formes communes, et il faut à chaque fois se reporter au texte pour savoir quelle est la fraction du mot conservée en ce fait, et quelle est la forme exacte. Soit par exemple la curieuse forme *polliciarus*; on voit par l'index qu'elle se trouve p. 16, 13 et 18, 13; mais ces deux témoignages se rapportent l'un à l'édition diplomatique et l'autre à l'édition restituée d'une seule et même tablette; p. 25; 12 (la citation est fausse; il faut lire 26, 12) = 27, 12 où l'on a [*po*]*lliciarus*; 28, 12 = 30, 12 [*polli*]*ciarus*; à côté l'index renvoie à *pollicearis*; mais si l'on se reporte au texte, 21, 15, on constate que le mot est entièrement perdu; l'autre renvoi, 22, 15 = 24, 15 se rapporte à [*polli*]*cearis*; c'est dire que *polliciarus* seul est attesté trois fois.

La forme des caractères et l'orthographe mettent hors de doute que les textes ont été écrits au 1er siècle av. J.-C., entre 75 et 40 av. J. C. environ. Mais, pour le démontrer, il ne fallait pas user de la forme active *luctare*. Cette forme ne se trouve plus après le *De lingua latina* de Varron, en 43 av. J.-C.; mais qu'est-ce que cela prouve pour des textes où l'on trouve des formes aussi peu classiques que *polliciarus*? Le mot *luctare,* qui se trouve dans toute la Romania, était vraiment populaire; et l'on sait que le déponent était en pleine régression en latin vulgaire. On lit de même l'actif *contemplare* à la fin de deux des tablettes; les trois autres n'enseignent rien sur la forme.

Si l'édition est peu remarquable, les textes présentent un vif intérêt. Notre regretté confrère Mohl les aurait vus avec une joie singulière; car ils montrent que, au 1er siècle av. J.-C., le latin présentait des traces importantes de formes provinciales et que le latin vulgaire était déjà constitué en partie. Le *ia* de *polliciarus* fournit sans doute le plus ancien exemple connu de *ia* < *ea,* type de *uinia* < *uinea,* fr. *vigne*. La prononciation courante n'est sans doute notée ici que parce que le mot diffère de la forme classique à un autre point de vue; *doleat,* dont la forme grammaticale concorde avec la forme classique, est toujours écrit avec *e*. Cette tendance de *ea* vers *ia* a abouti en osque d'une manière complète, et l'on sait

par diverses graphies que l'*e* de *ea* était très fermé en ombrien ; il y a donc lieu de se demander si la graphie *polliciarus* ne trahit pas une influence provinciale.

En effet le trait caractéristique de ces tablettes est que, si elle ont été écrites peut-être à Rome, la langue qu'elles présentent a un caractère nettement provincial. La forme du nominatif pluriel féminin *quas,* constante dans la formule *tradas illunc* ou (*illanc*) *febri quartanae tertianae cottidianae quas cum illo* (ou *illa*) *luctent deluctent* et qu'on a lisiblement dans quatre des cinq tablettes (il y a une grande lacune dans la cinquième) est manifestement osco-ombrien. Le *-rus* de *polliciarus* n'est pas non plus romain.

L'état roman est atteint à plusieurs égards et on lit *oriclas* à côté de *oriculas* (et non *aures*), *umblicus* dans les deux exemples notés, et non *umbilicus*. Le genre neutre s'en va : l'une des tablettes a déjà *labras* (à l'accusatif) au lieu de *labra* qu'on lit sur une autre ; c'est déjà le fr. *lèvre*. Il n'y a donc plus lieu de suspecter le *castra haec uestra est* d'Accius que donne Nonnius ; du reste *labia* féminin, avec un accusatif pluriel *labias,* était déjà largement attesté, et dès une date ancienne (v. Neue-Wagener, *Formenlehre,* I, p. 820).

Les traits vulgaires et provinciaux que les graveurs de ces *tabellae* ont laissé échapper montrent combien au 1er siècle av. J.-C., le latin était avancé dans son évolution et combien il renfermait de formes diverses et d'origines diverses.

A. Meillet.

Sammlung mittellateinischer Texte, herausgegeben von Alfons Hilka, chez Winter à Heidelberg : I. *Die Disciplina clericalis des Petrus Alfonsi,* herausg. von A. Hilka u. W. Söderhjelm, in-8, cart., xv-50 pp., 1 m. 50 ; II. *Exempla aus Handschriften des Mittelalters,* herausg. von J. Klapper, x-84 pp., 2 mk. ; III. *Lateinische Sprichwörter u. Sinnsprüche des Mittelalters,* aus Hdss.

gesammelt von J. Werner, viii-142 pp., 2 m. 20; IV. *Historia septem sapientum I,* herausg. von A. Hilka, xxv-35 pp., 1 m. 20.

L'actif éditeur Winter vient d'ajouter une nouvelle collection à son catalogue : c'est la « Sammlung mittellateinischer Texte », publiée sous la direction du professeur Alfons Hilka. Quatre volumes sont déjà parus ; deux autres sont sous presse ; d'autres encore sont en préparation : on reconnaît là l'intelligente initiative de la librairie d'Heidelberg.

Faisant pendant à la « Sammlung vulgärlateinischer Texte », la nouvelle série se propose de fournir aux latinistes, aux romanistes, à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la langue, de la littérature et des idées, les textes essentiels du latin médiéval, encore inédits ou mal publiés, dans des éditions commodes, scientifiques et de prix abordable. L'examen des 4 volumes publiés prouve que le but est pleinement atteint. D'excellentes introductions orientent rapidement le lecteur sur les questions que pose le texte ; des index, quand il est nécessaire, signalent les faits de langue les plus intéressants ; l'impression est, comme on doit s'y attendre, remarquablement correcte. Bref la collection répond à un besoin et a droit aux éloges.

A. Ernout.

M. Grammont. — *Petit traité de versification française.* 2e édition. Paris (A. Colin), 1911, in-8, 142 p.

Le petit traité de M. Grammont contient, on le sait, dans une forme concise, mais claire et précise, tout ce que l'on trouve dans les anciens manuels classiques, et, de plus, des aperçus historiques et des vues personnelles qui lui donnent une originalité très grande, sans rien enlever à la rigueur de l'exposition ; car l'auteur distingue bien entre les règles traditionnelles et ses opinions propres. Voici l'ouvrage parvenu à sa seconde édi-

tion ; le fait qu'il n'y est pas arrivé plus tôt montre combien le grand public français s'intéresse peu à la poésie et à la théorie de la poésie. L'ouvrage n'appelait guère de corrections ; il n'y en a que dans quelques détails (la plus notable, est, p. 66, dans le passage relatif aux trimètres qui sont aussi des hexamètres) et la 2e édition reproduit exactement la première.

L'idée fondamentale de M. Grammont est que la principale réforme qu'il conviendrait d'apporter aujourd'hui aux vers français, c'est, sans rien changer aux règles de structure métrique des vers, de conformer la prononciation poétique à la prononciation courante ; et il est évident que la poésie française y gagnerait un véritable renouvellement. Quand, p. 8, M. Grammont expose que « du jour où l'*e* muet de *prie, pries, prient,* a cessé de se faire entendre, on s'est trouvé dans l'alternative embarrassante de le compter pour une syllabe ou de renoncer à l'emploi dans l'intérieur des vers de catégories tout entières de mots et de formes », il se place au point de vue des habitudes traditionnelles, non à son point de vue propre : sa solution est évidemment de compter *prie, pries, prient*, pour une syllabe tout simplement.

A. Meillet.

J. Meunier. — 1° Étude morphologique sur les pronoms personnels dans les parlers actuels du Nivernais, in-8, xviii-123 p. avec une carte. Paris, Champion, 1912.

2° Atlas linguistique et tableaux des pronoms personnels du Nivernais. Supplément de l'étude morphologique. In-folio de 15 cartes et 15 tableaux.

3° Monographie phonétique du parler de Chaulgnes, canton de La Charité-sur-Loire (Nièvre) avec une carte et 21 planches hors texte. xx-221 p.

4° Index lexicographique, supplément de la monographie. xiv-107 p.

I. — Après avoir, en un laps de dix-sept années, fait

une enquête linguistique dans la plus grande partie du département de la Nièvre, M. Meunier a choisi parmi ses documents ceux qui concernent les pronoms personnels.

Sur l'étendue et la méthode de son enquête, les indications fournies par M. M. sont quelque peu insuffisantes. Il nous dit p. 1 de *l'Étude* que les documents, recueillis le plus souvent sur place par lui-même, appartiennent à 170 communes ou localités de la Nièvre ; or la « liste des localités dont le langage a été étudié » (cf. *Étude,* p. xi, *Monographie,* p. xiii) en contient 172 (outre 37 appartenant à d'autres départements). Que signifie d'autre part l'indication portée sur la carte du département de la Nièvre, placée en tête des trois premiers volumes: « Localités dont il est parlé, avec les numéros qui les représentent »? Cette carte contient en effet 230 points. Si M. M. n'a recueilli ses documents que dans 170 (ou 172) localités de la Nièvre, d'où lui viennent donc ceux des autres « localités dont il est parlé » appartenant à une cinquantaine de lieux?

La carte des localités elle-même appelle quelques observations de ce genre : M. M. y a noté la plupart des hameaux cités dans la liste des localités, ainsi 2 et 3 (commune 1), 22 (c. 23), 123 (c. 126), 136 et 138 (c. 137), 156 et 157 (c. 155), 162 et 164 (c. 163), 172 (c. 173), 175 et 177 (c. 176), 191 (c. 192), 195 (c. 194), 200 (c. 201), 204 (c. 205), 206 et 207 (c. 208), 216 (c. 217); mais pourquoi n'a-t-il pas noté Usseau (c. Parigny-les-Vaux 4), Boisgibault (c. Tracy 26), Lichy (c. Bona 85), Brèches (c. St-Révérien 104), Mesles (c. Larochemillay 154), Les Genièvres (c. Montaron 158)? Je n'y trouve pas non plus Beaugy près Clamecy, et Dompierre-sur-Nièvre cités dans la liste pp. xii, xiii de l'*Étude*. De plus la graphie et la désignation ne sont pas constantes. On conçoit que la lecture d'un ouvrage suffisamment ardu par lui-même soit rendue pénible par des négligences de ce genre. Il était un moyen commode pour permettre un repérage rapide des lieux cités: c'était d'ajouter au nom du lieu le numéro qu'il porte sur la carte, ce qui dispense souvent de donner le nom lui-même. Faute d'avoir employé ce procédé, M. M. a également rendu difficile l'utilisation des cartes qu'il a

établies. En effet M. M., appliquant l'heureuse méthode d'exposé au moyen de cartes, que M. Gilliéron a rendue fameuse, a publié un grand in-folio de 14 cartes linguistiques. Il a aussi adopté le mode de construction de l'atlas Gilliéron : à côté de chaque localité, désignée par un numéro, sont placées les formes du pronom, objet de la carte. Mais tandis que les mots types des cartes de l'Atlas Gilliéron sont des mots français, M. M. prend comme mot type une forme latine, par exemple *Ego* pour la carte I. Quand les parlers modernes du Nivernais postulent une forme restituée, qu'on attribue au latin vulgaire c'est cette forme qui est le mot type de la carte, par exemple *illui* c. VII, *illei* c. XII. Mais comme en outre la plupart des pronoms personnels du latin vulgaire ont eu dans les langues romanes un développement double suivant que leur fonction les rendait toniques ou atones, M. M. donne sur la plupart des cartes la double série des formes, en posant en cas de besoin un double type étymologique, par exemple c. VIII *illui illum* ; sur d'autres cartes, il rapproche des formes de fonction semblables, par exemple c. VIII masc. *ille, *illi,* fém. *illa, illas*. Cette reconstitution du mot latin-vulgaire soulève parfois des objections : l'auteur paraît attribuer au latin vulgaire des faits beaucoup plus récents, par exemple les pronoms sujets atones. Enfin, sous les types étymologiques, il donne le résumé des différentes formes, qui se trouvent sur la carte. Ce mode d'établissement des cartes ne va pas sans de graves inconvénients : il est tel que la lecture n'en est possible que si on lit d'abord l'exposé de l'*Étude*. En voici des exemples. D'après le résumé des formes de la c. I = *Ego, in* [1] est une des formes de *ego* atone ; comme la carte donne également les formes de *nos* atone et qu'une de ces formes est *in,* l'interprétation des formes de plusieurs points peut embarrasser le lecteur ; ainsi 115 Asnois ne donne que la forme *in* ; faut-il considérer que dans ce village *in* signifie à la fois *je* et *nous* sujets proclitiques ? En fait la p. 20 de l'*Étude* nous

1. Je transcris les formes d'après l'alphabet phonétique usité dans les M. S. L.

apprend que M. M. a oublié de transcrire *i* = *je*. Par contre d'après l'exposé § 30, *in* 3e forme du point 128 Dompierre-sur-Herry = *je*, alors que dans tous les autres villages *in* placé après d'autres formes = *nous*. Le seul point où *in* = *je* soit clair est 133 Achun. Ces défauts étaient évitables ; mais d'autres sont fondamentaux. Sans l'exposé il est impossible de saisir ce que représentent *ego* tonique de la c. I, *tu* tonique de la c. IV. D'après la c. II consacrée à *me, te, se,* la forme tonique de ces pronoms a deux aspects différents dans plusieurs villages : l'*Étude* § 50 nous apprend que la fonction des deux est différente. La c. VIII donne les formes correspondant à *illui,* régime direct masculin, la c. IX celles correspondant à ce même *illui,* régime indirect masc. : formules trop brèves et très obscures. La c. XIII est consacrée au neutre **illum* ; la note dit « le neutre *illum* pas exprimé ou remplacé par *sa, se* » ; mais la carte n'a pas de signe pour indiquer l'absence de pronom ; au reste cette carte était impossible à établir, car les phrases où le pronom n'est pas exprimé sont autres que celles où on emploie *sa, se,* cf. *Étude* § 164 sq. L'auteur répondra que ces cartes ne sont qu'un supplément de l'*Étude* et qu'elles se lisent fort bien quand on suit parallèlement l'exposé de cette *Étude* ; mais cet atlas est matériellement si considérable qu'à mon sens il devrait se suffire. C'est en tout cas un travail des plus méritoires et qui a certainement coûté de longs efforts : j'ose dire que parfois l'auteur aurait pu se les épargner. La c. VIII, consacrée à *illui illum* rég. dir. masc. tonique et atone (c'est-à-dire compléments d'un impératif ou d'un infinitif), est si simple au point de vue des formes qu'il peut se résumer en une brève formule : *illum* partout *l, illui* partout *lu* sauf *lœ* aux points 124, 142, 159, 161, 174, 179, 204, 219. Pourquoi gêner la lecture des formes de *illei* c. XII en répétant celles de *illui* (dont la fonction n'est plus définie, ce qui était nécessaire, étant donné les deux cartes VIII et IX)? Enfin il y a parfois manque d'accord entre l'*Atlas* et l'*Étude,* soit que les formes données y soient différentes, soit que, et c'est le cas le plus fréquent, l'*Atlas* fasse silence sur des formes citées dans l'*Étude*. Par exemple, au

§ 115 M. M. attribue *lœ* = *le* français après un impératif à Saint-Agnan-en-Morvan (205) ; or d'après la c. VIII, 205 dit *lu* et *lœ* se trouve au point 204 ; il est vrai que ce village 204 est un hameau de 205 ; mais cette défense n'est pas possible pour la Celle-sur-Loire, qui d'après la carte dit *lu* et d'après l'*Étude lœ*. D'après la c. VI, Château-Chinon (176) emploie *i nǒ vǒ vǒ* = frs *nous nous, vous vous* devant un verbe, Les Grains (177) *i no* ; d'après les §§ 71 et 72 de l'*Étude,* 176 dit *ins, vůs* et *vǒ vǒ,* 177 *is* ; il y a donc ici à la fois désaccord et oubli. Et on en a relevé bien d'autres exemples.

Cette *Étude* est un travail consciencieux et abondamment documenté, mais l'élaboration manque d'habileté et donne lieu à de sérieuses réserves. La conception de l'ouvrage n'est pas aisée à saisir : quel but l'auteur s'est-il proposé ? M. M. se contente de nous dire au § 2 qu'il « n'étudie que la *forme* des pronoms personnels, en laissant de côté la syntaxe » : qu'entend-il dans cette forme brève et peu heureuse par le mot « syntaxe » : En l'opposant ainsi à la « forme », il semble qu'il englobe dans ce mot la fonction aussi bien que l'accord et la place dans la phrase. Or s'il est une série de mots dont l'étude de la forme soit inséparable de la fonction, c'est bien celle des pronoms personnels : cf. la distinction des formes toniques et atones *Étude* passim, emploi de « *je* » au sens de « *nous* » §§ 28, 30-34, 35, 36, substitution de « *soi* » à « *lui* » et « *elle* » §§ 53 et 121, de « *lui* » à « *soi* » § 54, de « *leur* » à « *soi* » § 145, de « *li* » à « *leur* » § 143, etc. Certaines formes mêmes ne se définissent que par leur place dans la phrase, par exemple *me, te,* qui s'emploient uniquement comme compléments de l'impératif cf. § 50, etc. M. M. ne peut pas non plus éviter de parler des règles d'accord : il traite §§ 21, 22, 93 des parlers où, le pronom sujet de la 3e personne étant unique pour les deux nombres, ceux-ci ne sont reconnaissables que grâce aux terminaisons du verbe. L'ouvrage est construit de la façon suivante : l'auteur prend successivement les formes des pronoms personnels, qu'il attribue au latin vulgaire, et expose comment elles sont représentées dans les parlers actuels du

Nivernais. Partant du latin vulgaire, M. M., avant d'aborder l'étude des formes actuelles, se croit obligé de nous rappeler trop de faits élémentaires, v. §§ 17 sq., 94 sq., 158 sq., 170 sq. ; il en vient à donner les paradigmes de l'ancien français §§ 24, 87, 90, 170 et ceux du latin classique §§ 14, 84, 89, 170. Au reste ces résumés forcément succincts ne sont pas toujours clairs : quand M. M. dit § 15 que *moi* du français représente à la fois *me* et *mihi* toniques, parle-t-il de la forme ou de la fonction? Il faut arriver au § 43 pour voir qu'il considère *moi* comme représentant phonétiquement *me* et *mihi*. Enfin dans ces considérations préliminaires, il recourt à un système de latinisation désuet : cf. § 5 *ego me salvo, tu te portas bene, illi se balneant *tottos diurnos,* rétablis en face de phrases actuelles. Après ces préambules souvent trop longs, il aborde seulement son sujet, l'étude des formes actuelles. A cet exposé, déjà ardu, il a cru devoir ajouter des formes recueillies dans 37 points souvent fort éloignés de la Nièvre, par exemple §§ 22, 31, 44, 51, 112, 130, 146, et cependant elles ne sont en général d'aucune utilité pour l'explication de celles de la Nièvre, en raison de l'éloignement de leur lieu d'origine. Quant au classement, il ne nous donne pas non plus entière satisfaction, et le principe en est parfois contestable. C'est le cas des §§ 97 sq. où l'auteur, ayant réuni les formes du pronom sujet de la 3e personne des deux genres et des deux nombres, les classe d'après celles du masculin. Cf. aussi le classement de celles de « leur » §§ 140 sq. Ici des formes différentes sont groupées pêle-mêle dans le même §, par exemple *tœ* et *te* = *tu* pr. sujet § 64, *v* et *vw* = *vous* pr. sujet mêlés à d'autres formes §§ 66-69 ; il fallait signaler plus clairement aux §§ 102, 103, les villages où les formes de « elles elles » sont doubles, et même triples ; il fallait noter à part *in* = *je* de Dompierre-sur-Herry (128) noyé dans le § 30 et y joindre *in* d'Achun (133) (v. c. l.) ; il en est de même de *nǫ* = *nous* § 40, de *nwę* de Germenay (125) § 49, de *vė vu* de Saint-Sulpice (89) § 77, de *vū* de Girardine (22) § 78. Là des § font double emploi, les §§ 52, 53 sur la substitution de « *soi* » à « *lui* » avec le

§ 121 ; dans le § 153 sq. les formes du masculin précédemment étudiées sont fort inutilement répétées. Ailleurs des formes se trouvent au milieu d'un développement étranger ; par exemple des formes de « *il* » dans les §§ 28-32 consacrés à « *je* », dans le § 44 consacrés à « *me, te, se* ». Au contraire des faits de nature semblable et qu'il y aurait avantage à rapprocher se trouvent disséminés ; c'est particulièrement le cas de tout ce qui se rapporte à l'emploi de « *soi* » et de ses substituts §§ 52-4, 121, 145, 150 *bis*, 157. On voudrait aussi que le relevé des formes fût fait plus rigoureusement : §§ 154 sq., à propos des formes qui représentent le lat. vulg. **illei* (qui faisait fonction de complément tonique fém. sing.) la statistique n'est pas complète ; au § 153 *le* n'est attribué qu'à 4 villages, 196, 198, 200, 204, la carte XV permet d'y ajouter 201 et 205, dont 200 et 204 sont des hameaux ; mais est-ce une raison pour ne pas les noter ?

Ce classement insuffisant, outre qu'il rend parfois précaires les explications proposées, ne permet pas de voir avec toute la netteté désirable les traits propres aux différents parlers du domaine exploré. On voudrait que l'extension des différentes formes étudiées fût montrée plus nettement par des statistiques complètes, alors que M. M. se sert souvent d'expressions vagues. Enfin M. M. n'utilise qu'exceptionnellement les textes anciens du Nivernais, qui auraient sans doute apporté quelque clarté pour les problèmes difficiles. Voici quelques remarques de détail :

1° Les §§ 26-27 traitent de la conservation curieuse de « *je* » en fonction indépendante du verbe et avec une valeur presque exclamative sous les formes *ije, uje, je, jœ*. Pourquoi M. M. ne nous donne-t-il pas l'extension exacte du fait et emploie-t-il à propos de *ije* un etc. malencontreux ? Il examine ensuite comment on peut expliquer les formes avec *i-, u-*. Il repousse une explication de M. Brunot qui voit dans *ije* une combinaison de *i* forme usuelle devant consonnes et de *je* ; il suppose un développement phonétique *ego iẹo ie iye ije* en s'appuyant à la fois sur le développement moderne de *j* dans » *hier* » et sur une forme *ij e* = *j'ai* usitée au point 218. Cette ex-

plication se heurte à plusieurs graves objections; en tout cas il fallait noter les autres points où *ij* est employé proclitiquement, à savoir 204 et 205 (v. c. I.) et 154 (Larochemillay, v. §§ 30 et 34); pour résoudre le problème il faudrait aussi expliquer *i*.

2° Dans les §§ 28-32 sont exposées les diverses formes de « *je* » pronom sujet. Il fallait dégager nettement les deux aires de *j(è)* et de *i* et subordonner à *i* la forme *è*, qui en procède sans aucun doute; en outre, comme je l'ai dit plus haut, *in* des 2 points 128 et 133 devait être noté à part. Est-ce une extension de *in* = *nous* (cf. 3°) ou de *in* = *je ne*?

3° Les §§ 33-37 sont consacrés aux formes servant à exprimer *nous* pronom sujet. Il faut noter que *nu* n'existe plus que dans les 3 points 207, 208 et 219 : quant à *in*, l'auteur n'en donne qu'une explication très brève § 34, 1, et peu satisfaisante. Il considère que *nos* est devenu *n* puis *in* avec *i* voyelle d'appui : mais qu'est-ce donc que cet *i* voyelle d'appui? Il me paraît bien plus probable d'attribuer *i* de *in* à l'influence de *i* = *je*, combinée peut-être avec celle de *i nu* = nous nous, cf. les c. I et VI.

4° Les §§ 38 sq. donnent les formes de « *nous, vous* » compléments. Outre les 4 séries *nõ võ, no vo, nů vů, nu vu*, il fallait isoler la forme nasalisée *nǫ* notée § 40; surtout il fallait préciser ce qui est dit § 41 sur le recul des formes *nõ võ, no vo, nů vů* devant *nu vu* : M. M. nous invite à comparer les c. IV, V, VI, mais n'aurait-il pas pu dresser lui-même la statistique suivante qui est en effet convaincante? D'après la c. III, *nõ võ* pr. compléments sont usités dans 13 localités, *no vo* dans 2, *nů vů* dans 23; d'après la c. V. *võ* sujet est usité dans 8 localités, *vo* dans 6, *vů* dans 5 ; d'après la c. VI qui donne les formes de « nous nous, vous vous » devant un verbe *i nõ võ võ* se trouvent dans 7 localités, *i nō võs* dans 1, *i no vo vo* dans 1, *i nǫ vo vo* dans 1, *i no vos* dans 2, *i nů vů vů* dans 2.

5° Le § 44 pouvait être résumé en une formule simple en ajoutant quelques indications si elles étaient nécessaires sur l'*è* d'appui. Par contre, dans les §§ 45 sq. concernant les formes correspondant à « moi, toi, soi » M. M. n'a pas

souligné *mœ* de Germenay (125) qui doit être rapprochée de *nø* § 40. La comparaison du § 50 où est étudiée *te* = *tu* pr. sujet et des cartes II et IV montre que les deux séries de *te* ne se superposent pas, la plupart des points qui disent *te* = *toi* employant *tœ* = *tu*. Mais d'autre part les §§ 61-63 et la c. IV attestent pour plusieurs points, par exemple à Préporché (163) qui emploie *te* = *toi* complément de l'impératif, la coexistence de *te* et *tœ* = *tu* pr. sujet ; par conséquent on peut admettre que *te* = *toi* est le même que *te* = *tu*.

6° §§ 70-80 : le classement des formes de « *nous nous, vous vous* » devant le verbe est inutilement compliqué : ce qui était important, c'était de grouper les formes qui ont *s* comme deuxième élément ; de plus le classement manque de rigueur ; au § 71, qui d'après le titre donne les formes *i nõ* = *nous nous,* se trouve *is* usité aux Grains. Dans la longue discussion du § 81 sur l'origine de *vos, vus,* M. M. considère *s* comme représentant phonétiquemant le 2e pronom latin *vos,* sans se prononcer nettement sur les formes de la 1re personne, qui contiennent également *s*. Il fallait en premier lieu les signaler toutes : M. M., fin du §, dit que *nus* n'existe qu'à Brassy (208, d'après la c. plus exactement La Montée 207), Lormes (215), Mhère (194) : on doit ajouter *is* Les Grains (177, cf. § 71), *in s* Château-Chinon (176 ; cf. § 72), *i sé* Le Breuil (201 ; cf. § 76 où M. M. indique cette forme pour Gouloux (200) ; or 176 et 177 sont très importants puisque « *vous vous* » avec « *vous* » 2e élément y existe seul d'après la c. VI (toutefois le § 72 attribue aussi *vůs* à Château-Chinon). M. M. aurait dû nous dire explicitement s'il considère toutes ces formes comme analogiques de celles de la 2e personne. Pour arriver à la solution de cet intéressant problème il faudrait aussi examiner si dans les groupes « je me, tu te » *s* ne se trouve jamais comme 2e élément. D'autre part étant donnée l'extension de *vus,* également usité dans le Berry, l'examen des textes anciens aurait été utile ; leur silence serait défavorable à l'explication phonétique adoptée par M. M., qui soulève déjà par elle-même de sérieuses objections ; en particulier la présence de *vus* avec

s sourd devant voyelles dans toutes les localités est un puissant appui pour ceux qui veulent voir dans *vus* un composé de *vous* + *se*.

7° §§ 97-110, si M. M. a raison de distinguer une série de formes masculines du pr. sujet proclitique de la 3e pers. se rattachant à **illi* et une autre série représentant *ille*, il a tort de poser dans tous les titres de ses différentes subdivisions *illi* pluriel ; car partout le pluriel est identique au singulier, ainsi qu'il l'a lui-même indiqué § 93. Les formes si curieuses *in* dev. cons. *inn* dev. voy. = *elles* *elles* sujet procl. § 102 ne sont pas expliquées ; elles auraient dû être placées après le § 103 où le féminin est *il*, *ill* ; à propos de celles-ci l'auteur dit qu'elles sont conformes à la phonétique des localités qui les emploient, mais sans justifier cette assertion. § 99 il attribue *l* long de *all* dev. voy. = *elle*, *-s*, à *a* final latin. Cette explication ne vaut rien ; en effet dans aucun autre mot terminé par *-lla*, *l* n'a cette prononciation longue. Ce fait propre à *elle* sujet proclitique est d'origine morphologique et dû au besoin de distinguer le masculin et le féminin. On notera que, quand le masculin et le féminin ont une voyelle différente, le féminin a un *l* simple, par exemple masculin *i*, *il*, féminin *a*, *al*. Le même phénomène s'est produit dans les parlers de l'arrondissement de Remiremont (Vosges) où le masculin étant *è*, *èl*, le féminin est *èl*, *èll*.

8° La forme *lüi*, signalée comme faisant fonction de régime indirect masculin singulier, ou plus simplement = frs *lui* sauf après les impératifs, est à peu près sûrement empruntée au français, puisque les parlers qui l'emploient disent *lu* après les impératifs, cf. § 114.

9° Dans les §§ 117-119, où il est traité de *i*, *zi* = frs *lui* sauf après les impératifs, M. M. s'appuie sur les autres formes *li*, *l'i*, *g'i* pour y reconnaître non l'adverbe *y* mais une autre forme issue de *illi*. Il en infère même que *y* du français employé avec cette fonction et que les grammairiens du xvii^e^ siècle ont condamné comme adverbe représente également *illi* plutôt que *ibi* : ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne sont prouvées. C'est aussi *illi* qu'il reconnaît § 144 dans le groupe « *leur* » + *i* ou *zi*. Mais com-

ment se fait-il que pour ce groupe si répandu dans la Nièvre et ailleurs on ne trouve nulle part *li* comme 2e élément? Le § 144 paraît fournir sur ce point une forme importante : en effet *lò g'i* y est attribuée à Saint-André du-Morvan (227); mais la carte X donne *lò ji*. Il fallait rapprocher de plus le § 168 où il est traité de *i* = *le* neutre, reconnu ici par M. M. comme un représentant de *y* adverbe, le § 142 et la fin du § 143, du reste mal construite, car une partie devrait être classée § 144 et l'autre § 142. Dans ce même § 144 M. M. dit qu'il n'a relevé *i* qu'à Préporché (162); or la carte X donne *lœ i,* pour les points 142 et 145.

Les réserves que j'ai dû formuler sont, on le voit, assez nombreuses; mais le travail contient une quantité de faits intéressants, il rendra aux romanistes d'importants services, et il a exigé des efforts prolongés.

II. — La *Monographie,* dont le sujet est moins neuf que celui de l'*Étude,* appelle un compte rendu plus bref, d'autant plus que certaines observations qu'elle suggère ont déjà été faites à propos de l'*Étude*. La phrase suivante, qui se trouve p. 19 § 13 définit la conception de l'auteur: « Ce travail a pour objet la langue vulgaire latine, telle qu'elle s'est développée, par une série ininterrompue de transformations lentes et inconscientes, depuis la conquête de César, jusqu'à nos jours, non pas sur le territoire entier de cette commune — car dans chaque village on constate des différences — mais dans le bourg seul de Chaulgnes, où je suis né. » C'est le plan archaïque qui fut et qui est encore celui de nombreux travaux de dialectologie romane. Même si, comme l'auteur prétend l'avoir démontré, ce village qui comprenait au recensement de 1906 1 230 habitants, remonte à une très haute antiquité, il n'en est pas moins inutile de reprendre tous les sons du latin. A quoi bon nous parler, à propos d'un patois, dont il s'agit de dégager les traits propres, des sons dont les correspondances sont identiques dans toutes les langues romanes, ou dans tout le domaine français, ou même dans toute la région septentrionale de la France? Aussi, même si nous laissons de côté l'introduction « qui ne renferme que les

faits désormais banals de la langue celtique, de la conquête romaine... etc. » et que l'auteur a cru devoir écrire « pour éclairer les patoisants, ses confrères, sur l'histoire de leurs langages », que d'inutiles redites au cours de ce long ouvrage ? De plus, et c'est un des plus grands inconvénients d'un tel plan, tout l'intéressant est noyé dans le flot des faits qu'on trouve ressassés dans tous les manuels, ou même est passé sous silence. C'est en somme ce que l'auteur reconnaît lui-même p. 21 : « Je n'ai pas étudié le mode d'introduction de l'élément étranger (français ou patois voisins), ni les modifications que ces mots éprouvent en pénétrant dans le parler de mon pays natal... Assurément ce serait intéressant de constater la plus ou moins grande force de résistance de mon patois devant le français ou les parlers voisins, de découvrir les lois de mélange, qui président à l'introduction ou aux introductions successives des mots dits savants et de les dater d'après leur âge d'admission..., mais nous préférons... éliminer tout élément étranger et récent et n'examiner que l'ancienne couche latine. » Outre que cette ancienne couche, il est sans doute vain de prétendre la retrouver avec le seul secours des données d'un patois actuel, et que M. M., malgré sa résolution, introduit plus d'une fois dans son exposé « l'élément étranger ou récent » cf. par exemple §§ 216 7°, 231 R., 257 R., 314 R., 337, 383, 434 R. etc., il suffit de parcourir les divers chapitres pour voir combien l'ouvrage aurait pu être réduit et à son avantage, si M. M. s'était contenté de relever les traits qui distinguent le chaulgnard du français. La comparaison qui est souvent faite entre le chaulgnard et d'autres parlers du Nivernais, aurait également pris plus de valeur, et M. M. n'aurait pas été amené à sacrifier la morphologie, la syntaxe et le vocabulaire. Il est regrettable aussi que pour des raisons secondaires il ait renoncer à utiliser la plupart des graphiques qu'il a faits dans son laboratoire de phonétique expérimentale ; ceux qui concernent les patales actuelles de Chaulgnes ont servi à bâtir le chapitre de beaucoup le plus intéressant de tout l'ouvrage, et M. M. nous dit que « les matériaux étaient plus que suffisants pour une thèse

de doctorat sur son patois, étudié d'après la méthode graphique. » Voici, pour finir, quelques remarques de détail. P. 40, M. M., en conclusion de plusieurs § où il distingue trois sortes d'*a*, M. M. ajoute: « une remarque... qui s'applique... autres voyelles, c'est que ces différences de voyelles ouvertes, moyennes, fermées, ne sont pas tellement délimitées, qu'un même mot ne puisse successivement passer par l'une ou l'autre de ces catégories, suivant sa place dans la phrase. » Ces faits de phonétique syntactique devaient être, non pas vaguement résumés, mais étudiés dans le détail. — P. 61, à propos de la nasale *ą* de *vąd* (= frs vendre) etc., M. M. s'appuie sur la coexistence de *kwan* (= frs couenne) au sens propre et de *vyey kwen* comme terme d'injure et sur *brą d sî* (= sciure de bois) pour admettre qu'à Chaulgnes la nasale *ą* est plus récente qu'en français : ce sont simplement des mots empruntés à d'autres parlers, ou peut-être au français populaire, qui connaît *kwen* et *bre*^{n}. — P. 64, l. 4 à côté des infinitifs de la 2^{e} conj., *dwâr* (devoir), *avâr savâr puvâr*, il fallait noter et expliquer *vôr* (voir) cité § 512. — P. 68 § 77 pourquoi citer **umbilicum nębri* dans un § qui annonce des exemples féminins? — P. 69 § 81 et p. 72 § 95 les explications trop brèves de faits fort difficiles, outre qu'elles sont inutiles, sont obscures; on voudrait savoir comment M. M. accorde les 2 §. — P. 73 § 100 *fīliola fiyœz*? il y a substitution de suffixe ; c'est un exemple à supprimer. — P. 75 § 104 *movēre muve* ; M. M. ajoute: récent, mais c'est un rapprochement incorrect ; il y a eu changement de conjugaison. — P. 99 § 180 *glenare glene* n'est pas à sa place dans un § qui traite de *a* libre initial ou précédé d'une consonne. — P. 116 § 237 *rève* et *ądève* sont des mots d'étymologie tout à fait obscure ; il valait mieux les laisser de côté, le choix d'une des nombreuses explications qu'on a proposées n'étant pas justifié. — P. 124, 125. Plusieurs faits intéressants d'assimilation ou de dissimilation sont cités, qu'il aurait fallu réunir et étudier dans des §§ spéciaux. Cf. aussi § 290 etc. — P. 131 § 293 une observation d'un correcteur « manière de parler peu précise » a été malheureusement introduite dans le texte. — P. 164 § 424

est en contradiction (au moins apparente) avec le § 554. — P. 178 *vide ecce hic* — *fki* est inexact ; il faudrait *eccu hic* ; seul *-ci* du français peut venir de *ecce hic*.

Oscar Bloch.

Jules Feller. — Notes de philologie wallonne. Champion, Paris, 1912. xxviii-417 pages.

Ce volume, publié sur l'iniative d'une société archéologique de Verviers à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire d'enseignement de M. J. Feller, contient les principales études que celui-ci a consacrées à la philologie wallonne. Il débute par une bibliographie des travaux de l'auteur ; quant aux articles, ils se groupent en deux séries principales : la première comprend seize articles de vulgarisation et d'organisation, la seconde une série de notes sur des questions de linguistique, la plupart intéressant les parlers wallons. Les articles d'organisation se rapportent au dictionnaire wallon, dont M. Feller, avec d'autres savants de la Belgique, principalement MM. Doutrepont et Haust, dirige la préparation. Le projet est vaste ; les directeurs s'adressent à toutes les bonnes volontés ; mais en faisant appel à tous les wallonisants, M. Feller leur donne de sages conseils, et leur explique ce que le comité de rédaction attend d'eux et en même temps comment ce comité comprend son rôle : en particulier il propose et défend une orthographe que les circonstances ne lui permettent pas de faire complètement phonétique. L'œuvre est déjà avancée ; quand les difficultés financières seront vaincues, le dictionnaire, dont un *Projet* a déjà été publié (cf. un C. R. de ce *Projet* par M. A. Thomas, *Romania*, janvier 1905) commencera à paraître. En outre M. Feller et plusieurs savants belges caressent le projet de constituer un *Glossaire toponymique général de la Wallonie* ; et M. Feller donne à ce propos d'excellents conseils aux savants et aux chercheurs locaux. C'est à ceux-ci sur-

tout que sera utile la lecture des articles de vulgarisation sur la race et la langue wallonnes, sur les relations de de celle-ci avec le français, et sur les services que la science des noms propres de lieux et de personnes rend à la linguistique. Les linguistes romanisants eux-mêmes y trouveront plaisir et profit ; mais c'est la deuxième partie qui les intéressera particulièrement. Les notes lexicographiques, études de mots, de préfixes ou de suffixes, qui en constituent l'essentiel, sont construits suivant une saine méthode, et les conclusions en sont la plupart convaincantes ; tout ce qu'on peut leur reprocher, c'est une discussion lente et un peu surabondante. Presque toutes concernent les parlers wallons, et les étymologies, en majorité flamandes ou germaniques, attestent la forte influence de ces parlers. Quand elles se rapportent au français, ce n'est qu'indirectement ; mais l'étude sur le prétendu préfixe péjoratif *ca-* en français et en wallon p. 222, que M. Feller ramène d'une façon très probable au préfixe latin *co-*, montre le profit que la linguistique française tire des dialectes. Les articles sur les suffixes *-han* p. 238, *ster* p. 284 sont d'utiles et intéressantes contributions à la science toponymique, où la linguistique et l'histoire collaborent très heureusement. Dans le projet d'article sur la préposition *à* p. 290, l'auteur analyse et critique avec beaucoup de finesse les classifications de Littré et du Dictionnaire Général Darmsteter-Hatzfeld-Thomas et en propose une nouvelle moins abstraite et plus satisfaisante. Cet article pénétrant et celui que M. Feller a écrit sur la zone picarde-wallonne, comme préface pour l'étude de M. Grignard sur la phonétique et la morphologie des dialectes de l'Ouest-wallon, nous font regretter que M. Feller ne nous fasse pénétrer dans la vie compliquée de ces parlers que par des études isolées de mots ou d'affixes. Quelques critiques de détail pour finir : on trouvera un peu trop simples les notes sur le particule *afice qui* p. 175, *mâvi* p. 348, *porsome* p. 350, *Prâyon* p. 351. — P. 288 M. F. cite dubitativement parmi les mots pourvus d'un suffixe *-ster* (d'origine germanique ainsi que l'auteur le démontre) un mot a. frs. *estier ester*. C'est sans aucun doute le même mot que le fr. dial. *étier*

qui se trouve dans le Dictionnaire Général avec l'étymologie *aestuariu*. — P. 203 dans la longue liste de mots, où M. F. reconnaît le suffixe *-aricius*, est classé à tort le mot *heneri*, baguette de coudrier de laquelle on détache régulièrement les éclisses appelées *henons*, mot extrait du *Voc. de La Bresse* (Vosges) de Hingre (le mot est du reste mal orthographié ; depuis Hingre l'a mieux transcrit *kheni* avec $kh = x$). Le mot est très usité dans l'arrondissement de Remiremont sous les formes *šènni*, *šènri*, *šèrni*, *xènri* prises ordinairement dans un sens collectif avec « du ». Toutes ces formes me paraissent dériver de *šnǫ*, *xnǫ* (dérivés eux-mêmes du simple *šin*, *xin* (écharde > allemand *schiene*) au moyen du suffixe *-i* < lat. *-ile*, par les étapes *šènni*, *-nri*, *-rni* plutôt que *-rni*, *-nri*.). — P. 218 *sotcherî* Montbéliard (sarriette): l'explication par *secherez* herbe pour sécher me paraît également très douteuse, quoique je n'aie pas actuellement le moyen d'examiner ce mot à fond.

Oscar Bloch.

Alexander Macbain. — *An Etymological Dictionary of the Gaelic Language*. New edition Stirling (Eneas Mackay), 1911. xxxvij-412 p. in-8. 12 s. 6 d.

Le dictionnaire de Macbain est bien connu des celtistes. Sur un domaine, où le travail scientifique est encore si peu avancé, on doit accueillir avec reconnaissance tous les instruments capables de faciliter la tâche, même s'ils sont imparfaits. Celui-ci avait le mérite d'être l'œuvre d'un savant qui connaissait à fond, de naissance, le gaélique d'Écosse et qui s'était en outre initié à la saine méthode linguistique. C'était un utile répertoire, pouvant servir même de dictionnaire gaélique, où les mots des langues congénères, irlandais, gallois, breton, étaient correctement enregistrés. Aussi la première édition, parue en 1897, fut-elle rapidement épuisée. Macbain en préparait une autre quand il mourut en 1907. En utilisant un travail du re-

gretté savant, *Further Gaelic words and etymologies,* ainsi que diverses notes trouvées dans ses papiers, M. Macfarlane s'est chargé de mettre sur pied cette seconde édition. Il n'y a rien ajouté de lui-même, se bornant aux corrections et additions qu'avait préparées l'auteur. Les additions sont nombreuses et consistent généralement en de nouveaux mots gaéliques, qui enrichissent utilement le dictionnaire. Pour les celtistes, qu'intéresse surtout la lexicographie gaélique, le livre a certainement gagné. Aux yeux des linguistes, qui n'utilisent le celtique qu'en vue de la comparaison, il apparaîtra malheureusement déparé de fautes nombreuses et grossières. Les épreuves en ont été corrigées trop vite, ou relues par quelqu'un auquel les formes des diverses langues indo-européennes n'étaient pas très familières. Le latin est estropié en plusieurs endroits. La moitié des mots grecs sont accentués de travers ou laissés sans accent ; on se heurte çà et là à des monstres comme κόρνζα (p. 73), δαρείρ (p. 126), χζίος (p. 184), υέφος (p. 261), στορέννυμι (p. 342), etc. Que dire du sanskrit? Sans parler de nombreuses formes fautives comme *pñjas* (p. 153) ou d'une accentuation fantaisiste, la graphie en est inconséquente : tantôt c'est la forme de la racine qui est citée pour les verbes, tantôt la 3e pers. du singulier ; tantôt pour les noms la forme du thème, tantôt le nominatif singulier. Le germanique même n'est pas épargné : qu'est-ce que le gotique *málma,* p. 329? La page 122 contient une erreur plaisante : le mot *danhanh* y est donné comme Ch[urch] Sl[avonic] ; c'est un mot zend, mais il a été pris dans un livre où le zend était noté en abrégé ab. (altbaktrisch), et l'abréviation a été interprétée altbulgarisch. Il y aurait beaucoup à reprendre dans le détail des étymologies ; une place trop grande est accordée à des hypothèses hasardées, certainement fausses, ou abandonnées aujourd'hui. Mais il est malaisé de dire quelle part de responsabilité incombe à Macbain dans les défauts du livre. Nul doute que ce travailleur consciencieux ne l'eût bien amélioré, s'il avait pu y mettre la dernière main et surtout corriger lui-même ses épreuves.

J. Vendryes.

f

Tomás ó Máille. — *Contribution to the History of the Verbs of existence in Irish*. Dundalk (W. Tempert), 1911, in-8, 102 p.

Dans ce travail qui lui a servi de dissertation inaugurale à Fribourg en Brisgau, M. Tomás ó Máille continue ses excellentes recherches sur le développement de l'irlandais entre la période ancienne et la période moyenne. On y doit louer une remarquable connaissance de l'irlandais unie à des connaissances grammaticales précises qui n'étonnent pas chez un Irlandais, disciple de M. Thurneysen. Des faits offerts par les anciennes gloses du VIII^e^ siècle, M. T. ó M. rapproche ceux que présentent le *Saltair na Rann,* au IX^e^ siècle, les *Passions et Homélies* du *Leabhar Breac* au XI^e^ et le *Acallam na Senórach* au XII^e^. Il énumère les exemples des textes étudiés, puis en fait ressortir les conséquences dans des remarques ajoutées à la suite de chaque liste d'exemples. Le procédé peut paraître un peu gauche; mais il était sans doute impossible d'en employer un autre, à cause de la déconcertante variété des formes de la copule et des verbes substantifs en vieil irlandais et des innovations nombreuses, mais irréductibles à un type ou à quelques types, que cette étrange complication a provoquées. De plus, la variété des formes du verbe « être » a entraîné des usages particuliers suivant les adjectifs; M. T. ó M. étudie en détail ces groupements spéciaux et en montre les développements jusqu'à l'irlandais moderne. Dans un troisième chapitre est étudié l'idiotisme *ata sé ina fhear* pour dire « il y a un homme ».

A. Meillet.

G. Dottin. *Louis Eunius ou le Purgatoire de St-Patrice,* publié avec introduction, traduction et notes. Paris (Champion), 1911, in-8, 408 p. et une planche hors texte.

M. Dottin édite ici un mystère breton de l'extrême fin du XVIII^e^ siècle. Il en décrit la langue dans les pages 70-120 de l'introduction, et aboutit à la conclusion que le texte est en dialecte trégorrois ; il va sans dire que la langue d'un texte littéraire de cette sorte est tout à fait composite et présente des particularités empruntées à des parlers différents. Mais, dans l'ensemble, on a là des données utiles et déjà élaborées pour l'histoire de la langue bretonne.

A. Meillet.

H. Collitz. *Das schwache Präteritum und seine Vorgeschichte.* Göttingen (Vandenhoeck und Ruprecht), 1912, in-8, XVI-256 p. (Hesperia, Schriften zur germanischen Philologie, I).

M. Collitz, maintenant installé à Johns Hopkins University, a fondé une collection d'ouvrages relatifs à la philologie germanique ; dans le premier volume, sorti de sa plume, il reprend un problème qu'il a traité autrefois et s'efforce, en examinant de près tous les détails de la question du prétérit faible germanique, de montrer que la solution qu'il avait proposée est correcte.

Le problème est, en vérité, à peu près désespéré. Le prétérit faible du germanique est, comme le perfectum latin en *-uī*, comme l'aoriste arménien en *-c-*, etc., l'une de ces formations qui ont été créées au cours de la période préhistorique d'une langue indo-européenne isolée, pour compléter le paradigme des verbes dérivés. Par suite, on n'en retrouve l'équivalent nulle part ; les méthodes comparatives ne sont donc ici d'aucun usage. Et comme, d'autre part, la formation apparaît toute achevée dès le

début de l'époque historique et ne s'explique pas par l'état de la langue à la date des plus anciens textes, on n'a aucune prise sûre pour rendre compte de la façon dont la forme s'est constituée. Il arrive que des circonstances favorables révèlent l'origine d'une forme ainsi créée ; on a par exemple quelque idée de l'origine des formes en -κα du parfait grec : les aoristes ἔθηκα, ἧκα représentent sûrement quelque chose d'ancien puisqu'on en a les correspondants dans lat. *fēcī, iēcī* ; or, l'examen des faits homériques montre que, tout comme le -κ- de ἔθηκα est réservé au singulier, le -κ- de ἕστηκα par exemple ne se retrouve pas normalement au pluriel ἕσταμεν. Il est donc probable que tout le type du parfait en -κα est analogique du type ἔθηκα, ἔθεμεν. Mais les rencontres de ce genre sont rares, et d'ordinaire les formations nouvelles réalisées par une seule langue indo-européenne à une époque préhistorique ne comportent aucune explication certaine.

Suivant M. Collitz, la finale *-da -ta* du prétérit faible représente **-tai,* désinence moyenne du parfait. Le grand effort de l'auteur porte sur la démonstration du fait que la dentale du prétérit faible représente **-t-*, et non **-dh-*. C'est en effet le représentant d'un *-t-* qu'on a dans les formes *-hta, -fta, -ssa*. Mais ceci prouve peu ; car, ainsi que le note très justement M. Collitz, le prétérit faible a été groupé avec les participes en **-to-* et les abstraits en **-ti-*, et rien n'empêche d'admettre que le *-t* du prétérit got. *mahta* soit analogique de celui de l'adjectif *mahts* ou de l'abstrait *mahts*. Inversement, le *-d-* de l'adjectif v. sax. *ge-hugda* et de l'abstrait *gi-hugd* peut être tenu pour analogique du prétérit *hogda*. Dès lors on n'a aucun moyen de démontrer rigoureusement que la dentale du prétérito-présent soit un ancien **-t-*. — Il est même probable que c'est un ancien **-dh-* ; car un participe tel que v. sax. *behabd* ne peut s'expliquer que par l'influence du prétérit *habda* ; or, ici le *-d-* doit être un ancien **-dh-*. Sans doute, M. Collitz soutient que la loi de M. Bartholomae s'appliquerait au germanique ; le *-bd-* de ces formes reposerait sur **-bht-*. Mais, si cette supposition est licite pour *lagda* de *leggian,* cf. gr. λέχεται, λέχος, elle ne l'est pas pour d'autres formes

où l'on n'a pas de raison de supposer une ancienne sonore aspirée : il est évident que got. *haban* est à *hafjan*, ce que lit. *turiù*, *turėti* est à *tveriù*, *tvérti*, et la loi de M. F. de Saussure, suivant laquelle une même racine indo-européenne ne possède pas une sourde simple (non précédée de *s*) et une sonore aspirée, empêche de voir dans le *g* de got. *hugjan* autre chose qu'une ancienne sourde *k*. On n'a pas plus de raison de considérer la loi de M. Bartholomae comme agissant en germanique qu'on n'a de raison d'appliquer cette loi en grec ou en latin. Cette loi n'est établie que pour l'indo-iranien.

Le refus d'expliquer le prétérit faible par la juxtaposition d'une forme de la racine **dhē-* rend très malaisée l'explication des formes en *-dedum*, etc. du gotique. Recourir à un rapprochement avec les désinences sanskrites duelles en *-átʰe*, *-áte* (ainsi accentuées) est un procédé manifestement désespéré.

Malgré toute l'ingéniosité et toute l'érudition déployées, il ne semble donc pas que M. Collitz ait réussi à établir son hypothèse.

Dans le détail, les observations de l'auteur prêtent souvent à discussion. L'arm. **erkind* (au lieu de *erkiwt*) « crainte » provient d'une fiche mal copiée. Le skr. *gácchati* (p. 182) ne prouve nullement que i.-e. **gʷm̥ske-* ait eu le ton sur la racine. Il n'est pas légitime de supposer un ancien **genī* en latin, p. 196 ; il serait bon, en citant lat. *texuī* et *pinsuī* d'avertir que la langue a ici recouru à la forme en *-uī*, parce que les thèmes de l'infectum *texo*, *pinsī* et du perfectum **texī*, **pinsī* auraient été trop pareils. P. 191, note, M. Collitz n'est pas autorisé à supposer que le latin ait perdu le redoublement dans une forme comme (*g*)*nōuī* : il est probable que l'indo-européen a possédé des parfaits avec et sans redoublement. Il y a d'ailleurs dans le livre un peu trop de choses peu neuves quoique hors du sujet ; ainsi p. 194, après avoir noté que les dénominatifs latins tels que *tribuī* ont une longue au participe en *-tus*, *tribūtus*, ce qui pose une petite question difficile sur laquelle il n'est rien dit, M. Collitz consacre tout un alinéa à la distinction classique entre *sūtus* et *in-clŭtus*.

En somme, malgré toute la science de l'auteur et malgré sa connaissance de la grammaire comparée, on ne voit pas que l'ouvrage de M. Collitz fasse faire un pas à la question de l'origine du prétérit faible du germanique, question dont la solution n'a sans doute pas une importance décisive et pour laquelle les éléments de discussion manquent.

A. Meillet.

M. Schönfeld. — *Wörterbuch der altgermanischen Personen- und Völkernamen nach der Ueberlieferung des klassischen Altertums* (Germanische Bibliothek hrsgbn von W. Streitberg, 1 Sammlung, IV Reihe, 2 Band) Heidelberg, 1911, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung ; 8 M.

M. Schönfeld s'est proposé de réunir, à titre surtout de matériaux, les noms germaniques anciens de peuples et de personnes attestés chez les auteurs classiques (jusqu'à l'époque de Justinien environ), et sous les formes sous lesquelles ils apparaissent en grec et en latin.

Avec beaucoup de justesse, M. S. indique lui-même dès l'abord que ce que les auteurs classiques donnent pour des noms germaniques anciens n'en sont pas toujours, ni de façon nécessaire. Il insiste en particulier sur le fait qu'à l'époque la plus ancienne l'influence du celtique sur le germanique a été assez forte pour qu'il soit difficile, sinon impossible de reconnaître l'origine de bien des noms. D'autant qu'il y a eu sans doute, à côté des emprunts, des calques nombreux, des imitations et des formes mixtes.

D'une façon générale d'ailleurs, il convient de ne pas perdre de vue que les traditions historiques et la linguistique sont choses essentiellement différentes. Il est singulièrement rare qu'elles s'entr'aident ou s'éclairent ; il est courant qu'elles se gênent et se troublent. On ne porte pas un nom déterminé pour des raisons linguistiques mais bien pour des motifs d'ordre historique. Et on aimerait à re-

trouver, plus nette encore, dans le dictionnaire de M. S., la protestation qu'il a donnée dans les *I. F., Anz., 2 Heft,* p. 74, contre l'idée que l'on pourrait déterminer si un nom est germanique ou non d'après les témoignages historiques. Il faut d'abord qu'un nom apparaisse comme germanique au point de vue linguistique, ensuite qu'il soit attesté comme tel historiquement, pour qu'on puisse affirmer son caractère, disait M. S. C'est encore trop peu : il ne faut jamais perdre de vue que c'est un Hun qui s'appelait Attila, que c'est un Perse qui avait nom Vaumisa et que nombre de Français s'appellent par exemple Renart; ajoutez à cela qu'il y a des Allemands qui se nomment Bronsart ou Clairon d'Haussonville.

Ce n'est pas à dire que M. S. ait entrepris un travail superflu. Tant s'en faut, surtout étant donné qu'il souligne lui-même que son lexique est un recueil de matériaux. C'est aux linguistes et aux historiens, selon le cas, qu'il reviendra d'utiliser les renseignements fournis par M. S. à l'aide de leurs moyens propres d'investigation et de critique. Il y a des noms qui ne peuvent être que germaniques, que scandinaves par exemple et qui sont aptes à fournir des renseignements précieux, soit lexicologiques, soit phonétiques. Sur ceux d'entre eux qui se retrouvent chez les classiques, M. S. donne les renseignements les plus abondants, avec des références complètes, sauf quelques cas rares. C'est là du travail positif, dont beaucoup profiteront et dont il faut être reconnaissant à M. S.

R. Gauthiot.

Friedrich Kluge. — *Die Elemente des gotischen* (Grundriss der germanischen Philologie, dritte Auflage, Band I), Strassburg (Trübner), 1911, viij-133 p. in 8°, geh. 2 M. 25, geb. 3 M.

La troisième édition du célèbre *Grundriss der germanischen Philologie* s'annonce comme une transformation.

Chacun a eu l'occasion de regretter que les éditions précédentes fussent si incommodes à manier, de format trop grand, de caractères trop fins, de composition trop serrée. On a changé tout cela, et en grande partie amélioré. Le format a été réduit ; les pages, moins pleines, sont plus lisibles. En outre — c'est là une innovation capitale — chaque partie du *Grundriss* forme maintenant un volume séparé, autonome, paginé pour lui-même et vendu à part. Au lieu d'un seul ouvrage en trois volumes compacts et lourds, nous aurons une collection d'ouvrages indépendants. Cela facilitera la pratique de cet incomparable instrument de travail, auquel M. Hermann Paul a donné son nom.

Le premier ouvrage ainsi publié est consacré au gotique et signé de M. Friedrich Kluge. Il remplace l'ancienne *Geschichte des gotischen* qui figurait dans les éditions précédentes comme appendice à la *Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte.* Cette *Vorgeschichte* elle-même, corrigée et remaniée, formera le second volume de la collection. Le début du *Grundriss* sera ainsi complètement renouvelé. Car c'est bel et bien un nouvel ouvrage que ces *Elemente des gotischen,* dus à l'activité infatigable et, comme on sait, doublement méritoire, du savant professeur de Fribourg. Ils portent comme sous-titre : *eine erste Einführung in die deutsche Sprachwissenschaft* ; ce sous-titre indique le caractère propre qui les distingue des nombreux et excellents manuels dont le gotique a été l'objet jusqu'ici. M. Kluge a destiné son livre à servir d'introduction à la philologie germanique, et plus spécialement à l'étude de la langue allemande ; de là des comparaisons constantes avec l'allemand, qui donnent au gotique toute sa valeur historique. Mais en même temps, l'auteur rattache le gotique à l'indo-européen et, par des comparaisons avec le latin et le grec, fournit au débutant une excellente introduction à la linguistique indo-européenne. Le gotique apparaît ainsi en pleine lumière comme le chaînon nécessaire qui rattache l'allemand moderne à ses plus lointaines origines. Les cadres mêmes de la grammaire sont gotiques ; c'est pour l'enseignement du

gotique que le plan est établi et rien n'est épargné pour donner du gotique une description exacte et complète ; ainsi M. Kluge insiste avec raison sur le témoignage des mots empruntés et des transcriptions de noms grecs ou latins. La phonétique et la morphologie sont suivies d'un chapitre sur le vocabulaire : au cours de la morphologie même est donné un exposé précis de la dérivation. On notera l'importance que l'auteur attache à l'accentuation : dans le choix de textes donné en premier appendice (les quatre premiers chapitres de Marc), les voyelles accentuées sont notées par des caractères spéciaux. Il y a un second appendice sur le gotique de Crimée, et un glossaire contenant les mots du texte, avec quelques renvois — trop rares — à la grammaire.

Quelques points de détail prêtent à contestation ou à discussion. P. 24, § 39 anm. 5, est-il bien juste de formuler la loi de Verner en disant que le passage de la spirante sourde à la spirante sonore est déterminé par la position devant le ton indo-européen ? Les linguistes français ont adopté depuis longtemps une formule plus précise, qui fournit la raison d'être du phénomène (v. Gauthiot, *Mém. Soc. Lingu.*, XI, 194). P. 45 et suiv., dans l'exposé des lois des finales, il n'est pas tenu compte des différences d'intonation qui expliquent le traitement de certaines longues. P. 84, § 98, la conjugaison faible en *-nan* est expliquée comme sortant pour la plus grande part des participes en *-ans* : soit *andbundnan* de **andbund(a)n-an*. L'explication est bien douteuse et l'hypothèse de la syncope difficile à accepter.

J. Vendryes.

F. Kluge. — *Wortforschung und Wortgeschichte*. Aufsätze zum deutschen Sprachschatz. Leipzig (Quelle u. Meyer). 1912, in-8, vii-183 p.

L'éminent auteur du dictionnaire étymologique bien

connu de la langue allemande, M. F. Kluge, s'est servi des notes qu'il a recueillies durant de longues années sur le vocabulaire allemand pour écrire une série de notices relatives à des mots isolés, et il vient d'en réunir quelques-unes en un volume destiné à un public étendu, propre à intéresser quiconque sait l'allemand, mais dont la lecture n'en sera pas moins utile aux gens du métier.

M. Kluge s'est proposé, pour chacun des mots qu'il étudie, de montrer où il a été pris par l'allemand littéraire, à quel moment et par quels milieux il a passé. Du coup leur valeur s'éclaire ; car, là-même où l'origine première du mot, ce que l'on appelle d'ordinaire l'étymologie, mais ce qui n'en est qu'une petite partie, et souvent la moindre, n'est pas connue, on a sur l'histoire du mot le principal de ce qu'il est bon de savoir. Ainsi, on ignore comment s'est formé le mot *kneipe* ; mais si l'on sait que c'est un mot saxon, très vulgaire et même grossier, que, ayant servi à désigner les cabarets de campagne où aimaient à se réunir les étudiants, il a passé dans le parler spécial des étudiants, que par là il a perdu son caractère populaire et qu'il est ainsi entré dans la langue commune, on a des données plus intéressantes que l'origine première du mot. Les mots de la langue des étudiants tiennent d'ailleurs une large place dans le livre. Et partout on verra dans le livre comment en passant d'un parler local à une langue spéciale ou à la langue générale et commune les mots changent de sens et de valeur expressive.

Le dernier article du volume, et le plus long, a un caractère à part ; tandis que tous les autres se rapportent à des faits modernes et que la plupart concernent des mots qui ne sont guère entrés dans la langue commune avant le XIX^e^ siècle, ce dernier article a pour objet les plus anciens termes du vocabulaire chrétien du germanique. M. Kluge y reprend et y développe l'idée que, avant l'influence de l'église romaine d'Occident, il y a eu un vocabulaire du christianisme chez les Germains; ce vocabulaire, que Wulfila employait déjà en partie, provient de l'église d'Orient : les mots qu'il comprend sont en partie grecs, ainsi le nom de l' « église » *kiriko* et le nom du « prêtre »

papa, et il est curieux, on le notera en passant, que le terme grec qui a désigné officiellement l'église au IVe siècle, κυριακή (κυρική) n'ait pu déplacer en grec le mot ἐκκλησία, mais ait trouvé accès à l'étranger : le fait est tout comparable au nom officiel du médecin de cour, *archiater,* qui n'a pas déplacé *medicus* en roman, mais qui a fait son chemin chez les étrangers, en basque et en germanique ; d'autres termes, comme le nom du « baptême », utilisent des éléments germaniques : en gotique, *daupjan* signifie à la fois « plonger » et « baptiser », alors que le sens de « baptiser » subsiste seul dans le mot allemand correspondant, dès la date la plus ancienne. L'influence de l'église d'Occident n'a pu déplacer ce vocabulaire ancien, qui paraît avoir pénétré par le haut allemand. M. Kluge cite parfois le slave ; mais il aurait pu renforcer sa thèse en utilisant les mots slaves plus qu'il ne l'a fait. Le mot slave *popŭ* vient sûrement du germanique, et aussi le mot *cĭrĭky, crŭky* « église », qui ne peut reposer que sur la forme germanique. L'ancien nom de *Krist* subsiste dans le verbe *krĭstiti* qui signifie « baptiser » ; ceci encore ne peut venir que du germanique. Ainsi tout le vieux fonds, antérieur à l'influence grecque directe, du vocabulaire chrétien du slave a son origine dans le vieux fonds, antérieur à l'influence catholique romaine, du vocabulaire chrétien du germanique. Les mots originairement germaniques de ce vocabulaire n'ont pas passé en slave ; de même que pour « saint », le germanique avait ses mots indigènes, comme got. *weihs* et *hailag,* le slave a ici *svętŭ,* qui est un vieux mot, identique au mot iranien zd *spəṇta-*. Mais un composé qui était calqué sur le latin, got. *armahairts,* a été à son tour calqué par le slave : v.-sl. *milosrŭdŭ.* — On remarquera d'autre part que le mot administratif v.-h.-a. *mūta,* où M. Kluge voit avec grande vraisemblance un emprunt au got. *mota,* a été emprunté au germanique par le slave.

Le remarquable volume de M. Kluge montre lumineusement une fois de plus combien est compliquée l'histoire des mots et comment elle consiste la plupart du temps en une suite d'emprunts. A. Meillet.

Otto Behaghel. — *Geschichte der deutschen Sprache* (mit einer Karte). Strassburg (Trübner), 1911, ix-354 p. in-8, geh. 6 M., geb. 7 M.

C'est le troisième volume du nouveau *Grundriss der germanischen Philologie,* et le second paru. Il a subi également un remaniement complet, mais qui n'a guère porté que sur le détail. La disposition générale du livre est la même. On connaît la façon de travailler de M. Behaghel. Le savant germaniste en a donné dans sa Syntaxe du Heliand un modèle illustre. Sa méthode consiste à émietter sa matière pour en remplir de petites cases, préparées d'avance en grand nombre. C'est un travail comparable à celui du naturaliste qui range des coléoptères dans une boîte ou des plantes dans un herbier. Méthode excellente quand il s'agit de déblayer un sujet, et d'une utilité incontestable ; c'est grâce à elle que s'est constitué le vaste et solide monument philologique, qui restera un des titres de gloire du xix^e^ siècle. Mais il y a des cas où cette méthode ne suffit pas, où l'on doit aller au delà des résultats qu'elle fournit, et particulièrement dans un ouvrage d'ensemble, où le lecteur cherche des idées et non de la poussière de faits.

Cette histoire de la langue allemande a été conçue et exécutée comme un ouvrage de botanique, comme la flore d'un pays donné. M. Behaghel y a vidé ses boîtes de fiches en une foule de petits paragraphes isolés, où les faits sont indiqués d'une façon précise et méthodiquement classés, mais d'où ne se dégage aucune idée générale. Fort utile comme répertoire, le livre ne répond pas à ce qu'on pouvait attendre du sujet. Peu de langues offrent une histoire plus riche et plus variée que la langue allemande ; peu ont été aussi complètement étudiées. Il était tentant de chercher à déterminer les lois de son évolution et pour ainsi parler d'en tracer la courbe. Et quelle tâche devait solliciter davantage l'érudition de M. Behaghel ? Il s'est

borné à éparpiller sa science tout au long des 350 pages de son livre.

C'est la phonétique qui lui a fourni le plus de matière ; on devait s'y attendre. La phonétique est pour le linguiste collectionneur un meuble à tiroirs des plus précieux. Grâce à la diversité infinie des dialectes, on trouve aisément à en remplir tous les compartiments. Il va sans dire que sur un domaine aussi vaste que celui de la langue allemande, la matière est abondante et variée. M. Behaghel note avec soin toutes les curiosités, toutes les raretés de la phonétique allemande. On sera frappé de l'importance qu'il accorde au dialecte de Gottschee ; ce n'est pas seulement parce que M. Tschinkel a publié une bonne *Grammatik der Gottscheer Mundart,* c'est surtout parce que ce dialecte, dans son isolement, présente plus que tout autre des transformations originales. Mais les grandes lois de l'évolution phonétique n'apparaissent pas. Même quand il traite de la Lautverschiebung, la préoccupation du menu fait empêche l'auteur de saisir l'ensemble du changement ; ou s'il essaie une interprétation des faits, comme à la page 234 et suiv., c'est pour résumer l'hypothèse puérile d'une influence des conditions barométriques ou celle d'une adaptation au système linguistique d'une population de race différente ; au lieu de renvoyer, p. 236, n., à M. Brandstetter, qui établit l'existence en malayo-polynésien d'une espèce de lautverschiebung, il eût été plus à propos de rappeler que l'arménien en a exécuté une, tout à fait comparable à celle de l'allemand.

La morphologie est traitée de la même façon, fragmentairement. Sur les rapports du prétérit et du parfait analytique, rien qu'une page, où la répartition géographique est simplement tracée. Sur l'évolution si caractéristique des prétérito-présents, éliminés en allemand quand ils n'étaient pas auxiliaires, pas un mot : mais en revanche trois ou quatre pages sur la forme même des prétérito-présents, où les accidents phonétiques isolés, les actions analogiques particulières sont soigneusement mentionnés. Et le reste à l'avenant.

La syntaxe est complètement laissée de côté : c'était

encore à prévoir. L'exposé des règles qui ont fixé au cours des âges la structure de la phrase demandait un effort de synthèse, qui se conciliait mal avec la méthode dont le livre est issu.

On pourrait appuyer de nombreuses preuves cette critique générale adressée à la conception même du livre. Mais il faut aussi reconnaître que l'auteur a remarquablement exécuté le livre qu'il a conçu. L'autorité de M. Behaghel en matière de philologie allemande, la sûreté et l'étendue de son information, la précision et la clarté de son exposé sont d'ailleurs hors de question. On consultera toujours l'ouvrage avec profit ; il est commodément disposé pour l'étude, bien ordonné, bien rédigé. Une abondante bibliographie enrichit, sans l'alourdir, presque chacun des paragraphes. Si l'on a insisté plus haut sur les critiques, c'est afin de montrer, par un exemple éclatant, les inconvénients d'une méthode que les linguistes devraient laisser aux philologues.

J. Vendryes.

Wilhelm Braune. — *Althochdeutsche Grammatik*. 3-4 Auflage. Halle, Max Niemeyer, 1911. xij-326 p. In-8. geh. 5 M. 50. gebd. 6 M. 50.

La deuxième édition de cet excellent ouvrage, vieille de vingt ans déjà, était depuis quelques années épuisée. On attendait la nouvelle avec impatience et curiosité. La curiosité sera déçue. L'ouvrage n'a pas subi de changements. L'auteur, cela va sans dire, a tenu son information au courant: la bibliographie s'est enrichie des travaux nouvellement parus ; et dans le texte sont scrupuleusement enregistrées toutes les hypothèses, critiques, discussions, dont la langue a été l'objet. Mais l'économie du livre n'a pas été modifiée ; on le retrouve tel qu'il était il y a vingt ans : même plan, mêmes divisions, mêmes paragraphes. L'auteur nous donne dans sa préface les rai-

sons du parti qu'il a pris : une refonte générale aurait coûté trop de peine et trop de temps, et devenait presque inutile, depuis la publication de grammaires spéciales comme celle de M. Schatz pour le vieux-bavarois et de M. Franck pour le vieux-francique, sans parler de celle que M. Bohnenberger annonce pour le vieil alaman. Le grand ouvrage de Wilmanns, conçu dans un dessein différent, fournissait d'ailleurs aux étudiants germanistes tout ce qui, dans la grammaire du vieux-haut-allemand, éclaire le développement historique de la langue. Enfin le matériel si considérable et si précieux des gloses était mis maintenant d'une façon complète à la portée de tous dans le Corpus de MM. Steinmeyer et Sievers. Toutes ces raisons sont excellentes. Il en est une que M. Braune ne pouvait dire, mais qui viendra à l'esprit de chacun : c'est que l'ouvrage avait atteint du premier coup, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue pédagogique, la perfection que l'auteur rêvait.

Et c'est bien en effet l'idée de la perfection qui vient à l'esprit devant ce répertoire admirable de précision et de sûreté ; mais d'une perfection d'un genre spécial, et qui appelle quelques remarques. Il est impossible d'imaginer une description de la langue plus minutieuse et plus exacte ; pour se diriger dans cette confusion inextricable de formes dialectales, on ne saurait trouver un guide plus expérimenté. Regrettons toutefois que la syntaxe ait été laissée de côté. C'est un défaut commun aux grammairiens de la génération précédente. La génération actuelle commence à s'en guérir. Ce sera l'étonnement de l'avenir que cette indifférence pour les questions de syntaxe, comparée surtout à la faveur qu'on accorde si largement aux questions de pure graphie. Comme si l'ordre et l'agencement des mots, la structure des phrases étaient dans une langue des caractères négligeables ! Comme si le tout du langage était dans la façon dont les mots ont été copiés par des scribes ignares ou étourdis ! M. Braune s'inquiète si peu de la syntaxe qu'il ne cite même pas le travail de M. Erdmann sur la langue d'Otfrid. Cette réserve faite, il convient d'ajouter que si le livre est admirablement

approprié aux besoins des philologues, il répond beaucoup moins aux exigences des linguistes. Non pas seulement parce que l'auteur, en dehors du gotique, ne fait place à la comparaison d'aucune langue et conserve à son exposé un caractère strictement descriptif. C'est l'esprit du livre qui est plus philologique que linguistique. La phonétique par exemple forme un bloc compact, où les questions de graphie et de prononciation se mêlent à l'histoire des sons, à la discussion des caractères dialectaux ; cela peut aider un philologue à interpréter commodément un texte, cela ne permet pas au linguiste de suivre aisément l'évolution du langage. De même dans la morphologie. Les paradigmes sont suivis de longues notes en petit texte, bourrées de variantes et de formes particulières. On chemine à travers une végétation touffue, exubérante, où l'esprit est arrêté à chaque pas et sollicité en tous sens. Mais dans ce fourmillement, à la longue, l'œil papillotte, et les arbres empêchent de voir la forêt. Il faudra qu'un jour ou l'autre quelqu'un dégage de ce vaste répertoire les traits essentiels et dresse la carte d'ensemble dont les apprentis linguistes ont besoin.

J. Vendryes.

Franz Jelinek. — *Mittelhochdeutsches Wörterbuch zu den deutschen Sprachdenkmälern Böhmens* (Germanische Bibliothek, hersgbn von W. Streitberg, I Sammlung, IV Reihe, 3 Band) Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung ; 20 *M.*

Le dictionnaire moyen haut allemand de M. F. Jelinek est, comme on le voit, d'une époque et d'une région bien déterminées. Il n'intéresse que l'allemand de Bohème, et il ne va que du XIII^e^ au XVI^e^ siècle.

Mais son intérêt dépasse de beaucoup ces limites qui peuvent paraître étroites à certains. D'abord il repose sur une documentation d'une grande richesse ; M. J. n'y donne pas seulement le vocabulaire des œuvres littéraires

de l'époque et du pays en question, mais aussi celui des documents administratifs et légaux de villes importantes telles que Iglau. Ces dernières sources sont beaucoup plus riches que les premières et l'on peut dire que ce sont elles qui constituent le fonds du dictionnaire.

Du coup nous avons en lui un répertoire précieux de la langue allemande commune qui s'est constituée en Bohème sous la dynastie luxembourgeoise. Cette κοινή a joué un rôle considérable, on le sait, comme celle de la Saxe orientale et des domaines de colonisation en général, dans la constitution de l'allemand moderne. Comme dans toute langue commune les contours y sont mieux arrêtés, les évolutions plus avancées, à tel point que M. J. a pu donner les mots de son dictionnaire avec le vocalisme moderne.

On voit comment le livre de M. J., pour être fondé sur des documents locaux, intéresse directement l'allemand en général. R. Gauthiot.

Victor Michels. — *Mittelhochdeutsches Elementarbuch.* 2te veränderte Auflage. Heidelberg (Winter), 1912. xv-324 p. in-8, geh. 5 M., geb. 6 M.

Il serait piquant d'opposer le *Mittelhochdeutsches Elementarbuch* de M. Michels à l'*Althochdeutsche Grammatik* de M. Braune. Les deux livres forment contraste. Tandis que M. Braune a voulu donner du vieux-haut-allemand une description définitive et complète, M. Michels s'est proposé seulement de fixer les traits caractéristiques du moyen-haut-allemand. Le premier a composé un répertoire méthodique, le plus riche de faits qu'on puisse souhaiter ; le second a écrit un manuel d'étude, où il n'a retenu que l'essentiel. Et tous deux ont fait une œuvre fort utile.

Le livre de M. Michels se recommande avant tout par des qualités pratiques : il est clair, bien ordonné, judi-

cieusement équilibré. La phonétique n'y déborde pas sur la morphologie, et la morphologie n'y absorbe pas la syntaxe. Cette dernière occupe la place qui lui revient de droit dans une grammaire descriptive ; les chapitres sur l'ordre et le groupement des mots, sur la subordination et la liaison des phrases sont parmi les meilleurs de l'ouvrage. Dans la phonétique même on remarquera le soin que prend l'auteur de traiter à part les questions d'orthographe, et aussi de distinguer toujours le traitement des sons en moyen-haut-allemand de l'histoire antérieure de ces mêmes sons. L'exposé y gagne en précision et en netteté. La plus grande difficulté de la tâche était dans la complexité des faits. M. Michels a su sans violence les ramener à une certaine unité. Dans une introduction de quelques pages, il a fort bien marqué les caractères propres du moyen-haut-allemand et montré comment la diversité des dialectes s'y atténue par l'effet d'une double tendance, à la fois populaire et littéraire ; d'une part les parlers locaux se mêlent et empiètent les uns sur les autres beaucoup plus que dans la période du vieux-haut-allemand ; et d'autre part les poètes tendent à se créer une langue spéciale, où les dialectismes ne sont que des survivances ou des négligences isolées, quand ce ne sont pas des artifices littéraires. C'est à la littérature que M. Michels s'est avant tout adressé pour composer son livre ; il a négligé avec raison le témoignage des chartes, des diplômes, des textes religieux en prose, ou du moins il ne l'utilise qu'à l'occasion et avec mesure. En revanche, c'est aux poètes, à Wolfram von Eschenbach, à Hartmann von Aue, à Gottfried de Strasbourg, à Walther von der Vogelweide, aux Nibelungen, qu'il emprunte la plus grande part de son matériel grammatical, notamment dans la morphologie et dans la syntaxe. Décision fort heureuse, puisque les étudiants qui liront le livre lui demanderont surtout une initiation à la lecture des poètes. Une abondante introduction sur les sources et surtout une brève, mais substantielle bibliographie à propos de chaque règle et presque sous chaque paragraphe complètent d'ailleurs les indications du texte. La base fondamentale de

l'exposé est naturellement le vieux-haut-allemand et par delà le vieux-haut-allemand le prégermanique, tel que l'a magistralement décrit M. Streitberg. M. Michels s'est inspiré de la belle *Urgermanische Grammatik* qui inaugure la collection dont son livre fait partie ; celui-ci n'en est pas le moins bon numéro.

Pour la seconde édition, il a subi de sérieux remaniements, notamment dans la morphologie et dans la syntaxe. La phonétique méritait aussi quelques corrections. L'auteur y a poussé trop loin son désir de simplifier les faits, et l'enseignement qu'il donne s'en trouve parfois faussé. Ainsi, p. 113, où il explique le cas des doublets *sarf, scharf* et *schal, sal* en disant qu'il s'agit sans doute d'un changement germanique commun ou même prégermanique (?) de *sk* en *s*. P. 108, il cite comme exemples de dissimilation *enelende* (de *elilenti*) et *samelen* (de *samenen*), ce qui est fort légitime, mais aussi *forhel*[*e*] de *forhen*[*e*] et *orgel*[*e*] de *orgene,* ce qui ne se comprend plus. On pourrait relever d'autres négligences du même ordre.

Pour augmenter encore les qualités pratiques du livre, M. Michels aurait dû multiplier les renvois d'un paragraphe à l'autre et surtout vérifier l'exactitude de ceux qu'il donnait : p. 124, l. 24, il faut lire § 131 au lieu de 122 et p. 148, l. 11, il faut lire § 56, 4. Tous les mots importants du choix de textes devaient figurer à leur place dans la grammaire et y recevoir leur explication ; il fallait alors que le lexique renvoyât exactement aux paragraphes de la grammaire. Mais le lexique laisse beaucoup à désirer à cet égard, et il contient des références fausses : p. 283, s. v. *vanc,* lire § 170 ; p. 298 et p. 307, sous les verbes *legen* et *sagen,* il fallait citer *geleit, geseit* et renvoyer au § 136 ; p. 311, s. v. *stân,* ajouter § 243 ; p. 317 manque le mot *wanc* dans la locution *ane wanc* (§ 183), absence d'autant plus regrettable que la locution figure dans le choix de textes.

J. Vendryes.

Carl von Kraus. — *Mittelhochdeutsches Uebungsbuch*. Heidelberg (C. Winter), 1912, vij-258 p. in-8, geh. 3 M. 60, geb. 4 M. 20.

C'est une collection de textes. L'auteur ne s'est pas proposé de fournir un échantillon des divers genres littéraires du moyen-haut-allemand. Son but a été de rompre l'esprit de l'étudiant aux difficultés philologiques de la langue. Les douze morceaux qui composent la collection — douze morceaux en vers d'étendue inégale — sont bien appropriés à cette gymnastique. Ils présentent chacun des difficultés d'ordre différent, quant à l'établissement du texte, la détermination du dialecte, la fixation du rythme, voire même l'interprétation. M. von Kraus en donne une édition quasi-diplomatique, avec un apparat assez abondant pour alimenter la critique ; il a lui-même collationné à nouveau la plupart des manuscrits dont sont tirés les textes, et la mise en regard de deux manuscrits ou même, comme dans le cas du poème de *Floire*, d'une édition antérieure et de manuscrits nouveaux, constitue pour l'élève une comparaison fort instructive. Malheureusement, l'élève ne pourra guère utiliser le livre sans le secours d'un maître. L'auteur n'a joint au texte que des renseignements bibliographiques ou des notes critiques : pas de lexique, pas de notes explicatives, pas de renvois à une grammaire. Le livre n'a rien de commun avec les excellents *Lesebücher*, si justement célèbres, de M. Braune pour le vieux-haut-allemand, ou de M. Kluge pour le vieil-anglais. C'est, comme dit l'auteur, un *Uebungsbuch* ; ce livre d'exercice est bien fait pour exercer la patience et la sagacité des débutants.

J. Vendryes.

O. Jespersen. — *Growth and structure of the English language*. 2e édition. Leipzig (chez Teubner), 1912, in-8, v-259 p.

Il n'y a plus à faire l'éloge de ce livre, dont la seconde édition reproduit avec très peu de changements la première. Mais, comme cette première édition a paru en un temps où le *Bulletin* n'avait pas encore organisé ses comptes rendus, il importe de signaler l'ouvrage à l'attention des personnes auxquelles il aurait par hasard échappé et d'avertir qu'on y trouvera plus encore que ne promet le titre. M. Jespersen connaît admirablement l'anglais — l'anglais du passé comme celui d'aujourd'hui — et il l'aime ; il voit avec raison dans l'anglais le type même d'une langue moderne dont la structure morphologique — sinon le système phonétique — est presque à tous égards satisfaisante et réalise une sorte d'idéal ; et comme on sait d'où l'anglais est sorti, qu'on en suit de siècle en siècle et presque d'année en année le développement, on a dans l'histoire de l'anglais un aperçu même de la manière dont se crée le type linguistique moderne, dont le français se rapproche aussi beaucoup, mais dont l'allemand et surtout le russe sont demeurés beaucoup plus éloignés. M. Jespersen a donc donné à cette histoire d'une langue particulière une portée générale.

Comme il a eu occasion d'insister dans son *Progress in language* sur le côté morphologique du développement, c'est le vocabulaire qui attire ici le plus son attention. Le vocabulaire anglais est l'un des plus complexes qui soient ; car outre la masse des emprunts au franco-normand, il comprend des mots germaniques d'origine scandinave en grand nombre, des mots latins et des éléments des origines les plus diverses. L'influence du latin écrit n'y est à certains égards guère moindre que celle qu'on observe en français, et les adjectifs correspondant à *mouth, nose, eye, mind*, etc. y sont *oral, nasal, ocular, mental*, c'est-à-dire, à quelques détails de prononciation près, les mêmes que

ceux qui répondent en français à *bouche, nez, œil, esprit* ; l'indépendance de l'adjectif par rapport au nom qui ailleurs servirait de primitif caractérise d'une manière éminente l'action qu'a exercée le latin écrit sur la formation des mots en anglais comme en français, et il en est résulté un affaiblissement considérable du pouvoir de formation de mots nouveaux tirés du fonds propre de la langue. L'histoire de l'anglais, ainsi comprise, éclaire constamment l'histoire des langues romanes, et notamment du français.

A. Meillet.

Enciklopedija slavjanskoj filologij. — Vypusk 3. *Grafika u. Slavjan.* I. V. Jagic'. I. *Vopros o runax u Slavjan.* — II. v. Gardthausen. *Grečeskoe pis'mo* (avec 4 planches hors texte). — III. I. V. Jagic'. *Glagoličeskoe pis'mo* (avec 36 planches hors texte). Pétersbourg (Académie des sciences), 1911, in-8, III-262 p.

M. Jagic' ne se contente pas de diriger l'encyclopédie de la philologie slave ; deux des cinq fascicules parus — et les deux plus gros — lui sont dus. Dans le fascicule annoncé ici, il donne en quelque sorte la conclusion des recherches sur l'écriture glagolitique qui n'ont jamais cessé de l'intéresser. Il fait l'histoire des théories émises sur l'écriture glagolitique, décrit les manuscrits conservés et suit le développement chronologique de chacun des signes de l'alphabet glagolitique. Son exposé a un caractère tout paléographique, et la question de la valeur précise des signes au point de vue phonétique n'est à peu près jamais touchée. Mais on a ici une base solide pour l'étude des documents glagolitiques qui représentent sans aucun doute le plus ancien type des documents slaves.

A. Meillet.

Rocznik slawistyczny (Revue slavistique) publiée par J. Los', K. Nitsch et J. Rozwadowski. Tome IV, Cracovie (chez Gebethner), 1911, in-8, v-346 p.

Comme l'année précédente, le précieux et excellent *Rocznik* des linguistes de Cracovie comprend trois parties : des mémoires généraux, des comptes rendus critiques, une bibliographie des publications de l'année relatives à la linguistique slave avec de brèves analyses des articles et un rappel des publications non mentionnées par erreur dans le volume d'avant. La bibliographie est toujours aussi utile, toujours faite avec le même soin.

Les mémoires originaux sont au nombre de deux ; l'un de M. Porzezinski, en allemand, discute les objections que j'ai faites entre l'existence de l'unité balto-slave et conclut à l'existence de cette unité. L'autre, de M. Rozwadowski, en polonais, avec résumé en allemand, repose sur l'étude détaillée d'une prononciation bulgare faite par M. Rozwadowski, il y a quelques années ; œuvre d'un linguiste qui connaît la portée des observations faites, cette étude présente un vif intérêt.

Les comptes rendus critiques sont au nombre de neuf et d'importance assez inégale. M. Los' traite en polonais de quelques éditions de textes polonais et, assez brièvement, du livre de M. Hujer sur la déclinaison slave. M. Mladenov expose clairement et discute en allemand les résultats des derniers travaux sur la dialectologie bulgare. Suit un article du signataire de cette note sur la nouvelle édition du *Handbuch* de M. Leskien. M. Lehr examine, dans un article en polonais, les dernières idées émises sur la seconde palatalisation en slave. M. Breznik consacre quelques pages en allemand au grand article de M. Diels sur l'accentuation slave. M. Vasmer présente, une fois de plus, de nombreuses observations personnelles à propos du remarquable dictionnaire de M. Berneker. M. Belic' discute, en allemand, la partie serbe de la *Phonétique* de M. O. Broch.

Enfin M. Nitsch traite, en polonais, du dictionnaire des dialectes polonais de Karlowicz.

A. Meillet.

A. Karlgren. — *Sur la formation du génitif pluriel en serbe.* Upsal (chez Appelberg), 1911, in-8, 50 p. (*Archives* d'études orientales publiées par J.-A. Lundell, vol. III).

Le génitif pluriel d'une grande partie des parlers serbes et d'une partie des parlers slovènes comporte un *-ā* final (un *-ē* dans le slovène de la région vénitienne), qui résulte d'un développement propre à ces groupes dialectaux. La cause de cette innovation est évidemment le fait que l'ancienne caractéristique *-ŭ* s'étant amuie, le génitif pluriel demeurait sans aucune marque et plus court d'une syllabe que les autres formes usuelles du pluriel ; ceci étant évident, M. Karlgren l'indique sommairement, sans y insister assez. Toutes les langues slaves présentant le même amuissement ont été amenées à caractériser le génitif pluriel d'une manière nouvelle, au moins dans une partie des cas, et surtout dans les thèmes masculins en *-o-*. Mais, alors que presque partout le point de départ de l'innovation est aisé à déterminer, on n'est pas arrivé encore à voir d'où sort le *-ā* serbe et slovène. Les essais d'explication n'ont pas manqué ; mais M. Karlgren n'a pas de peine à montrer qu'ils ne sont pas satisfaisants. Il en propose un nouveau d'après lequel *-ā* serait refait sur le locatif *-ax* sur le modèle des génitifs pluriels en *-ī* à côté des locatifs en *-ix*. Cela paraît au premier abord assez mince ; mais le moindre point de départ suffit là où une innovation est nécessaire, comme elle l'était ici. Et M. Karlgren sait confirmer son hypothèse par des concordances de détail. La démonstration, clairement écrite en français, est bien conduite et atteste un esprit d'une rare netteté.

P. 25 et suiv. l'auteur constate que le *-ā* final est, au xv^e^ siècle, plus fréquent dans les monosyllabes que dans les polysyllabes et en paraît surpris. Rien n'est plus

naturel : les formes monosyllabiques sont très souvent évitées dans la plupart des langues indo-européennes, quand il s'agit des mots principaux de la phrase, et non pas de mots accessoires qui se groupent avec des mots voisins.

A. Meillet.

M. Rešetar. — *Die serbokroatischen Kolonien Süditaliens.* Vienne (chez Hölder), 1911, in-4, 402 colonnes (titre et préface non paginés). [Schriften der Balkankommission, Linguistiche Abteilung, IX.]

La belle collection d'études linguistiques sur les Balkans publiée par l'Académie de Vienne, à laquelle on doit déjà tant de travaux précieux et pour la linguistique slave et romane et pour la linguistique générale vient de s'enrichir d'un nouveau volume que devront lire et étudier de près tous ceux qui s'intéressent au problème du développement des langues dans son ensemble.

Il y a en Italie méridionale, sur le versant adriatique, dans la province de Campobasso, trois villages qui emploient un parler serbo-croate de type štokavien. Les caractères du parler et les témoignages historiques établissent qu'il s'agit de colonies venues d'Illyrie, à une date relativement récente, pas avant le xv^{e} siècle. Les particularités du parler ont permis à M. Rešetar de définir exactement la région d'où pouvaient provenir les colons qui ont peuplé les villages en question. Il est curieux d'avoir la description d'un parler serbe isolé de l'ensemble du groupe depuis plusieurs siècles ; mais on ne peut s'attendre à y trouver, et on n'y trouve en effet, rien qui apporte des nouveautés importantes au point de vue de la dialectologie slave.

En revanche, il est très intéressant pour la linguistique générale de voir comment a évolué et comment évolue actuellement le parler de trois villages isolés au milieu de groupes linguistiques entièrement différents. Il s'est réalisé ici une expérience dont on aperçoit la portée. Ces trois

villages ne sont que le débris de tout un ensemble de colonies slaves qui ont été plus ou moins tôt italianisées. Pour les usages, elles sont déjà italianisées presque entièrement. Mais leur langue subsiste ; encore tous les gens cultivés ont-ils déjà pour idiome usuel l'italien ; les hommes qui font le service militaire et qui travaillent en dehors des villages s'italianisent aussi ; les femmes résistent davantage et gardent mieux l'idiome local. Or, dans ces conditions où l'on pourrait s'attendre à une dégénérescence complète, tout le système de la langue s'est rigoureusement maintenu. La grammaire est à peu près intacte. Si par exemple l'aoriste a disparu, il a eu simplement le même sort qu'il est en train d'avoir dans une grande partie des parlers serbo-croates, et qu'il a eu depuis longtemps en russe et en polonais.

Toutefois l'influence de l'italien n'a pas été sans conséquences. Les éléments phonétiques du serbo-croate se sont maintenus : les mots se reconnaissent au premier coup d'œil. Mais l'aspect phonétique général a changé ; au lieu que sur le sol serbo-croate, suivant l'ancien usage slave, toutes les voyelles ont gardé clairement leur timbre propre, le parler (identique) des trois villages a altéré le timbre des voyelles inaccentuées. Seules, les voyelles accentuées sont nettes ; les autres sont fortement réduites, et leur timbre tend à devenir indistinct. — D'une manière générale, la quantité est très troublée.

Toute conservée qu'elle soit, la flexion s'altère aussi ; l'altération des voyelles inaccentuées a d'ailleurs eu des conséquences graves en bien des cas. L'influence italienne tend à précipiter des changements qu'on observe dans d'autres langues. Le genre neutre, qui n'existe pas en italien, a disparu dans le parler des trois villages, tout comme en letto-lituanien par exemple, tandis que l'imparfait des verbes, qui trouvait en italien un parallèle, s'est maintenu, à la différence de ce qu'on observe ailleurs en serbo-croate. L'usage du génitif-accusatif des noms d'êtres animés se trouble.

Les formes anomales sont pour la plupart éliminées : la 1re personne du singulier est le plus souvent *hòćem*

« je veux » au lieu de *hȏću* et toujours *mȏrem* « je puis »; à la 3e personne du pluriel, *-u* est généralisé, et l'on a *nȏšu, stòju*. Les formes *dam* et *jim* n'existent plus. La flexion demeure purement slave, mais se simplifie et se réduit à très peu de formes distinctes.

M. Rešetar insiste avec raison, notamment col. 180, sur le fait que des changements observés dans le serbo-croate d'Italie et identiques à des changements réalisés sur sol serbe peuvent avoir eu lieu d'une manière tout à fait indépendante.

En somme, durant ses quatre siècles d'isolement, le serbo-croate a maintenu en Italie sa structure générale, en la simplifiant et en la normalisant. Et la prononciation tend à changer de caractère, elle prend un aspect d'ensemble italien ; mais les éléments phonétiques ont tous subsisté, alors même qu'ils sont étrangers à l'italien, et les voyelles par exemple admettent encore deux intonations distinctes.

C'est sur le vocabulaire que l'influence de l'italien a naturellement été le plus grande. Langue locale de simples paysans, le serbo-croate d'Italie n'a gardé que les termes de la langue courante et reçoit d'ailleurs tous les termes de civilisation et tout ce qui sert à des relations lointaines. Le serbo-croate d'Italie a emprunté et aux parlers locaux des Abruzzes et à l'italien commun. Pour « répondre » on y trouve à la fois *rìspuniti* (perfectif ; avec l'itératif *rìspun'ivati*) emprunté à la forme des Abruzzes et *rèspondìti*, venu de l'italien commun. La main droite conserve son nom slave, *ruka desna*, tandis que la gauche, moins stable comme toujours, reçoit une forme des Abruzzes : *ruka mang'ina*. Le verbe « envoyer » subsiste dans les formes fléchies : *šal'em*, etc., mais il est remplacé par *(in)viare* dans la forme fixe, et par suite aisément empruntable, de l'infinitif. On a même noté l'emprunt de l'article italien dans une phrase : *da mi kȁže le pûtĕ* « pour qu'il me montre les chemins ». Par malheur le temps de séjour dont a disposé M. Rešetar n'a pas permis une étude complète du vocabulaire, et l'on n'a sur ce sujet que des observations très fragmentaires.

Le volume se termine par une série de textes. Une partie notable de ces textes est due à M. Baudouin de Courtenay qui a visité les colonies slaves d'Italie avant M. Rešetar et qui, avec la générosité et le dévouement à la science qu'on lui connaît, a mis son recueil d'observations à la disposition de M. Rešetar. Les notations de M. Rešetar et de M. Baudouin de Courtenay se contrôlent l'une l'autre, et leur accord donne toutes les garanties d'exactitude qu'on peut souhaiter.

A. Meillet.

Sbornik filologicky, vydává III. *Třida české akademie. Ročnik* I Prague (*Académie des sciences*), 1912, in-8, 407 p.

La section philologique de l'Académie de Prague ajoute à ses publications ordinaires un recueil annuel d'articles, dont celui-ci est le premier. Ce recueil comprend trois parties : des articles sur la philologie tchèque, des articles sur la philologie des diverses langues slaves et indo-européennes en général, enfin une bibliographie des travaux relatifs à la philologie tchèque. Une grande partie des articles intéresse directement les linguistes, et il importe de signaler ici ce nouveau recueil.

La distinction entre la première et la seconde partie n'a rien de bien rigoureux : la grande série des notices étymologiques de M. Zubatý a pour têtes d'articles des mots tchèques et figure à ce titre dans la première partie ; mais c'est en réalité un mémoire sur l'étymologie slave en général.

Tous les articles sont en tchèque. En tant qu'ils concernent le tchèque ou les langues slaves en général, comme le travail utile, mais un peu superficiel de M. *Sedláček* sur l'accentuation des noms slaves, cela ne saurait soulever d'objections. Mais il est permis de se demander si, en rédigeant en tchèque et en publiant dans un recueil tout tchèque

son intéressant article sur les mots germaniques du type got. *hairdeis,* M. Janko ne complique pas outre mesure la tâche des germanistes et ne prive pas la plupart de ses confrères des indications utiles que renferme son travail. Et l'on peut douter que les observations très générales de M. Mathesius à propos de faits anglais se répandent beaucoup ; même pour qui connaît les langues slaves, la lecture d'un article de généralités en tchèque comme celui-ci peut prendre un assez long temps.

A. Meillet.

S. M. Kul'bakin. *Drevne-cerkovnǫ-slovianskij jazyk.* II *Morfologia* (p. IV-125 à 266-VII et deux non paginées) — III *Teksty* (L pages). Khar'kov (chez Dreder), 1911-1912.

Ces deux fascicules complètent le premier fascicule déjà annoncé ici. On y retrouvera les mêmes qualités de précision, de soin, d'exactitude, la même connaissance du sujet, le même souci d'indiquer les dernières publications sur chaque sujet particulier. L'auteur n'a pas cherché à y indiquer des vues nouvelles ; il se borne à exposer les théories connues et à faire son choix en les jugeant sommairement.

Le volume des textes renferme des extraits des textes vieux slaves connus avec un petit lexique et sera commode dans les cours.

Le volume de doctrine se compose de deux parties distinctes : un exposé de la morphologie du slave commun et une grammaire, brève, mais en somme assez complète du vieux-slave proprement dit. Ni dans l'une ni dans l'autre partie il n'est tenu compte de l'emploi des formes ; la syntaxe ne figure pas.

Voici quelques remarques de détail :

P. 128 M. Kul'bakin note avec raison que les noms radicaux athématiques ont été à peu près entièrement éliminés en slave. Toutefois il n'est pas évident que v. sl. *sněgŭ*

soit issu d'une forme athématique ; on en a des correspondants exacts dans lit. *snẽgas* et dans got. *snaiws,* et surtout la formation est d'un type tout à fait normal en indo-européen. La juxtaposition d'une forme thématique et d'une forme athématique n'est pas exclue, et, dans les thèmes verbaux, on en a un exemple sûr : véd. *bhárti* et *bhárati,* hom. φέρω et φέρτε.

P. 137, § 100. Des dérivés comme *ǫzostĭ* ou des comparatifs comme *ǫžĭjĭ* sont d'un type archaïque et continuent en slave le type indo-européen où les abstraits et les comparatifs étaient autonomes ; mais il n'en résulte à aucun degré que le suffixe **-ko-* de *ǫzŭkŭ* soit secondaire.

P. 153, § 119, on ne peut pas citer une forme skr. *bháraṃs* isolément ; et p. 154, § 123, il faudrait avertir que le participe skr. *vidus* est un thème, non une forme existante.

P. 160, § 135, il faut bien que le type de vocatif *konju* soit dû à un emprunt aux thèmes en *-u-* ; mais ce qui est à expliquer, c'est pourquoi l'on a recouru à cet emprunt ; l'explication est peut-être que la forme ancienne des thèmes en *-je-* avait un vocatif en *-i-*, qu'on ne comprenait plus, ou du moins faisait difficulté, comme il est arrivé en latin, v. Wackernagel, *Ueber einige antike Anredeformen* (Progr. Göttingen, 1912), p. 16 et suiv.

P. 210, § 188, l'explication des impératifs comme *daždĭ, vèždĭ, vižd*ĭ par une contamination de l'optatif en **-yē-* et de l'impératif en **-dhi* serait vraisemblable si la forme était propre au vieux slave ; mais les autres formes dialectales à *-ž* en russe, *-dz* dans les parlers occidentaux sont peu favorables à cette hypothèse.

A. Meillet.

St. Ivšic'. — *Prilog za slavenski akcenat.* Zagreb (Académie des sciences), 1911, in-8, 76 p. (Extrait du *Rad* de l'Académie d'Agram, clxxxvii, p. 133-208).

Un jeune slaviste croate, M. Ivšic', a observé dans des

dialectes serbo-croates une sorte d'accent montant tombant sur des voyelles longues, qu'il distingue de ˆ et de ´, et qu'il désigne par ˜ ; d'après lui une voyelle qui comporte cette sorte d'accent commence par un élément bas très bref et monte d'un coup à une hauteur sensiblement plus grande où elle reste jusqu'à la fin ; le type est donc ¯ —. Il se sert de cet accent pour expliquer un grand nombre d'anomalies de l'intonation et de l'accentuation serbe ; beaucoup de cas où la langue littéraire présente ˆ ont en effet d'après lui un ancien ˜ transformé en ˆ. Si par exemple on a en serbe littéraire *bîvāš* en regard du russe *byváješ,* c'est que l'on a eu *bīvāš* issu d'une forme accentuée sur l'*a* de contraction. On conçoit bien qu'un ancien **koroli* accentué sur le jer final ait passé à *koról'* en russe, et que **kralji,* aussi accentué sur le jer final, ait passé à *krālj,* d'où *krâlj* en serbe ; et ceci fournirait une jolie explication de la différence d'intonation entre le mot russe et le mot serbe correspondant. Mais on voit moins suivant quelle règle un ancien **vorotiš* serait devenu *vorótiš* en russe, et la raison de l'intonation étrange, en tout cas secondaire, de ces verbes russes n'apparaît pas clairement. L'idée de M. Ivšic' est séduisante ; elle est mise en œuvre avec une remarquable connaissance de la grammaire comparée des langues slaves ; mais son travail laisse subsister des obscurités.

En matière de grammaire comparée, M. Ivšic' est moins solide ; il prend à tort pour un accent réel le grave final purement graphique de la 3e personne du pluriel gr. εἰσί : il n'y a pas de forme tonique εἰσί. — Les exemples d'accentuation indo-européenne conservée en slave qu'il donne au début de son article ne sont bons qu'en partie : *bratŭ* n'appartient pas à la même flexion que skr. *bhrấtar-* et n'est par suite pas comparable pour la place du ton ; russe *snoxá* et serbe *snàha* concordent avec skr. *snuṣấ* et gr. νυός (ce dernier représentant mieux la forme indo-européenne) ; mais l'oxytonaison du mot slave pourrait être secondaire et résulter d'une application de la loi de progression du ton sur les syllabes rudes. — M. H. Pedersen n'a jamais prétendu avoir enseigné le premier l'extension de la loi de M. F. de Saussure en slave ; cette

extension a été enseignée à peu près en même temps par M. Fortunatov et par le signataire du présent article (on notera que M. *Ivšic'* paraît n'avoir pas eu les *Mémoires* de la Société sous la main).

A. Meillet.

Materyały i prace komsiyi językowej Akademii umiejętnos'ci w Krakowie. Tom V, Cracovie (Académie des sciences), 1912, in-8, 488 p. (avec une carte et une planche hors texte).

Le recueil de la commission linguistique de Cracovie est cette fois plus riche et plus varié que jamais. M. Los' y édite le texte d'un manuscrit du xv^e^ siècle relatif au vocabulaire de la traduction polonaise de la Bible, et de plus deux vieux textes polonais ; en outre il y étudie certains pronoms polonais. On y trouvera de plus un grand article de psychologie linguistique de M. Rudnicki où beaucoup de faits polonais sont utilisés, des mélanges de phonétique polonaise de M. Ulaszyn, une étude sur un parler local de M. Magier, une liste des mots du vocabulaire propre du parti socialiste dans le royaume de Pologne, deux articles de géographie linguistique de M. Nitsch sur la phonétique syntactique du polonais, enfin des lettres de gens du peuple publiées par M. Lehr avec des indications sur le parti que la linguistique peut en tirer. On voit combien le recueil continue d'être précieux pour l'étude du polonais à tous les points de vue.

A. Meillet.

L.-V. Sčerba. — *Russkie glasnye v kačestvennom i količestvennom otnošenii.* Pétersbourg (imprimerie Erlikh), 1912, in-8, xi-155 p. (avec 70 figures dans le texte, une planche hors texte et 5 tableaux hors texte) (1).

M. Sčerba publie ici le résultat de longues recherches qu'il a faites sur sa propre prononciation russe (russe de St-Pétersbourg) au laboratoire du Collège de France. Son étude a porté sur les problèmes les plus difficiles et les moins connus, ceux qui sont relatifs aux voyelles, qu'il a examinées à la fois au point de vue du timbre et de la quantité.

M. Sčerba est un phonéticien, mais il est aussi un linguiste général, disciple de M. Baudouin de Courtenay. C'est dire que la phonétique ne l'intéresse pas seule, dans ses réalités en quelque sorte matérielles. Il tient compte partout du côté psychique des faits, et ceci donne à son ouvrage un caractère propre, parmi les ouvrages de phonétique. Par exemple, il insiste avec grande raison, dans son introduction, à la suite de M. P. Passy, sur les distinctions phonétiques qui ont une valeur significative et sur celles qui ne servent à rien distinguer. Les phonéticiens qui examinent les faits d'une manière brute passent à côté de distinctions qui sont capitales dans la langue et courent risque d'insister sur des cas où la langue admet des variations très étendues, mais sans valeur. Il donne des exemples intéressants à cet égard, tirés de ses observations personnelles (inédites) sur un parler sorabe. — Ailleurs, p. 103, on trouvera une remarque importante sur la manière dont s'altèrent les voyelles inaccentuées : la diminution de quantité est un facteur essentiel.

Mais, dans l'ensemble, il s'agit d'une recherche de phonétique pure, conduite avec grand soin et où les pro-

(1) M. Sčerba a publié en outre, pour l'*Association phonétique internationale* (chez Teubner) un *Court exposé de la prononciation russe*, en 8 pages (dont une de titre), très bref, mais dense et précis.

blèmes sont fouillés dans le détail. Le timbre des voyelles est étudié à la fois au point de vue acoustique et au point de vue de la production physiologique des sons, et en distinguant entre voyelles accentuées et inaccentuées ; on verra là quelle voyelle singulière est le jery russe. M. Ščerba ne se fait d'ailleurs pas d'illusions sur le caractère un peu provisoire de ses recherches qui ont été faites avec des outils imparfaits. Quant à la quantité, il l'a examinée dans toutes sortes de positions, et l'on verra chez lui comment la quantité des voyelles dépend en une large mesure des voyelles qui les suivent. P. 132, l'auteur confirme, en ce qui concerne le russe, l'observation si importante, et maintenant classique, de la différence de quantité entre les voyelles ouvertes et les voyelles fermées, et il explique les faits divergents.

A. Meillet.

Baudouin de Courtenay. — *Ob otnošenii russkovo pis'ma k russkomu jazyku.* Pétersbourg (journal *Obnovlenie školy*), 1912, in-16, 132-v p.

Il s'agit d'un simple ouvrage de vulgarisation ; mais rien de ce qu'écrit M. Baudouin de Courtenay n'est indifférent, et, même quand il s'adresse au grand public, les linguistes trouvent chez lui matière à réflexion. Dans ce petit volume, destiné en somme à marquer les rapports entre la langue russe et l'alphabet russe, il prend les choses dès leur principe et montre comment langue et notation appartenant à des types entièrement distincts, évoluent séparément. Les linguistes, inévitablement dominés par l'écriture (les hommes qui ont inventé et perfectionné l'écriture ont été de grands linguistes, et ce sont eux qui ont créé la linguistique), ne sauraient réfléchir assez à la façon dont toute notation trompe, de par sa nature même.

A. Meillet.

Ed. Hermann. — *Ueber die Entwicklung der litauischen Konjunktionalsätze.* Jena, 1912, in-8, 98 p. et un tableau (Programme de la *Hansaschule,* à Bergedorf).

Les travaux de Schleicher et de Kurschat dont on a coutume de se servir pour le lituanien portent sur la langue moderne ; on sait d'ailleurs que, sauf la disparition de quelques traits archaïques, il n'y a pas de différence essentielle de prononciation ou de forme grammaticale entre la langue des textes du XVI^e^ siècle en divers dialectes et les parlers actuels. Les linguistes se servent donc sans scrupules du lituanien moderne et négligent le plus souvent les anciens textes. M. Ed. Hermann, dont l'attention s'est portée dès ses débuts sur la théorie des phrases subordonnées, a examiné les plus vieux textes lituaniens au point de vue des conjonctions qui y sont employées, et il est parvenu à des résultats neufs, curieux, qui montrent qu'on a trop négligé ces données.

Les conjonctions employées aujourd'hui appartiennent presque toutes à la famille de l'ancien indéfini-interrogatif *k-,* qui sert de relatif en lituanien dès l'époque des premiers textes. Mais ces mêmes vieux textes ont encore d'ordinaire pour la plupart des conjonctions formées à l'aide de l'ancien relatif **ja-* qui n'existe plus comme relatif à l'époque historique. Il y a donc eu entre le XVI^e^ siècle et les parlers actuels un changement radical ; un seul de ces textes présente dès lors à peu près l'état moderne. Du coup, on entrevoit le temps où le relatif du lituanien était *ja-,* correspondant au slave *je-,* à l'indo-iranien *ya-,* au grec ὁ-.

Toutefois M. Hermann se hâte un peu trop d'identifier lit. *jada* à sl. *jeda.* Au moins en vieux slave, l'emploi de *eda, jeda,* montre que cette particule est une forme de *da* élargie au moyen de la particule *e-* ; et la forme *eda,* sans *j-* initial, qui est sûre, confirme cette interprétation qu'impose du reste l'emploi de *eda* vieux slave.

Incidemment, M. Hermann signale un fait curieux : la

conjonction *idant* du lituanien occidental, qui est devenue rare, mais qui a joué au XVI^e^ siècle un grand rôle, a dans les textes reposant sur des parlers orientaux un équivalent *adunt* ; mais ceci n'empêche pas que les mêmes textes ont *idant,* qui est contraire à la phonétique du dialecte ; les conjonctions servant à introduire des subordonnées, qui sont un procédé de langue assez savante, sont donc sujettes par là même à être empruntées.

Le travail de M. Hermann, qui repose sur des dépouillements considérables, aboutit à des conclusions de grande valeur ; comme le travail sur les formes de la déclinaison publié par M. F. de Saussure, I. F. IV, il montre ce que pourra fournir une étude systématique des anciens monuments du lituanien.

A. Meillet

A. Doritsch. — *Beiträge zur litauischen Dialektologie.* Tilsit, 1912, in-8, CCXL-136 p. (fascicule 31 des *Mitteilungen der Litauischen literarischen Gesellschaft*).

Un jeune linguiste bulgare, disciple de M. Leskien, M. Dorič, a employé durant trois années, 1907-1908-1909, ses vacances à parcourir la Lituanie pour y étudier les parlers locaux. Il a pu ainsi recueillir des textes et des observations linguistiques sur tous les principaux types de parlers lituaniens, et l'ouvrage qu'il publie maintenant donne en quelque sorte un aperçu de toute la dialectologie du lituanien actuel.

Après quelques pages de généralités sur les limites du domaine lituanien et la répartition des dialectes, il décrit sommairement, d'après ses propres observations, onze parlers différents appartenant aux régions les plus distinctes. Puis viennent 74 pages de textes, tous en prose, presque tous textes de contes, dans les mêmes parlers. Le volume se termine par de copieux index.

Le séjour de M. Dorič dans chacune des localités sur

lesquelles ont porté ses enquêtes a été trop bref pour qu'il ait pu noter d'une manière complète et précise les faits d'intonation et d'accentuation. Mais il a relevé les données nécessaires pour caractériser au point de vue des traitements phonétiques et au point de vue de la morphologie les parlers étudiés. L'auteur tente de classer les parlers lituaniens, chose un peu vaine ; car chaque particularité a en somme ses limites géographiques propres en lituanien, où, par suite des circonstances historiques, il ne s'est pas constitué de grands dialectes régionaux bien définis.

Dans un chapitre spécial, p. ccx et suiv., M. Dorič énumère les formes d'un certain nombre de mots types relevés dans les divers parlers, et ceci sert de base à ses observations sur le groupement des parlers. Les relevés ont été faits au point de vue de la phonétique surtout ; mais, sans le vouloir, l'auteur a abouti à des résultats curieux relativement au vocabulaire lui-même : les noms de la « pomme de terre » énumérés sous *ėrčukai* varient essentiellement d'un parler à l'autre : *rapùkai, ropùtes, kardùpelei, bulbė̃,* etc. ; les désignations du « soulier » données sous *kùrpė* sont plus variées encore ; on remarquera aussi les indications données sous *ūsaĩ* « moustache ».

Les observations données sur les restes du duel sont à noter. Ainsi à Aszen, le duel se maintient à l'accusatif des substantifs, mais disparaît au nominatif. Là où il subsiste, le duel se conserve en général mieux dans le verbe que dans le nom, et c'est la 1re personne, pourvue d'une désinence très nette, qui se maintient le mieux. C'est exactement l'inverse de l'état grec.

Le livre de M. Dorič est très instructif et sera précieux. On y aperçoit l'état actuel du lituanien, les influences étrangères qu'il subit, le degré de vitalité de ses formes. Un pareil ouvrage donne une idée de l'intérêt que présenterait un atlas linguistique détaillé de la Lituanie.

A. Meillet.

K.-K. Buga. — *Baltica.* Varsovie, 1911, in-8, 62 p. (extrait du Russkij filologičeskij vêstnik, 1911).
K. Būga. — *Apie Lietuvių asmens vardus.* Vilna (Martin Kukta), 1911, in-8, 52 p.

M. Būga sait le lituanien à la fois comme une langue maternelle et comme une langue dont il a étudié attentivement la structure et les dialectes ; et cette connaissance approfondie donne à ses publications une saveur particulière.

Ses *Baltica* se composent de trois études distinctes : une sur les origines de *z* en lituanien, une sur la diphtongue *ui,* enfin une série de notes étymologiques. La note sur *z* est instructive à bien des égards : le passage dialectal de *zd* à *z* est à noter et explique bien des choses ; quant aux cas où inversement *zd* apparaît au lieu d'un ancien *z,* il y a lieu de se demander si l'on n'est pas en présence d'une substitution dialectale : des formes à *z* prises à des parlers où *zd* avait passé à *z* auraient été transposées en *zd* ; car un passage direct et spontané de *z* à *zd* est peu vraisemblable. Cette même note renferme de nombreuses observations sur le passage de *s* à *š* ; on y remarquera les exemples qui établissent le passage de *s* à *š* après labiale, fait parallèle à ce que l'on observe dans *āfš* de l'Avesta. — La note sur la diphtongue *ui* n'est pas moins curieuse ; cette diphtongue, dont M. Būga énumère les exemples, ne se rencontre pas seulement dans des mots empruntés ; elle apparaît aussi dans nombre de mots indigènes, et elle est alors très difficile à expliquer ; M. Būga propose un essai d'interprétation qui indique la voie à suivre. — Il y aurait bien des réserves à faire sur les étymologies de M. Būga, tant sur celles qu'il a groupées en une série que sur celles qu'il indique incidemment. Mais ceci n'enlève rien à l'intérêt du travail qui est plein de choses et complet sur les matières traitées.

L'article en lituanien sur les noms de personnes est

plus riche encore de faits précis. On y remarquera de longues listes de composés et des discussions philologiques.

A. Meillet.

Alexandre Kurschat. — *Litauisches Lesebuch.* Tilsit, 1911 et 1912, in-8, 175 p. (annexes aux programmes des gymnases de Tilsit, 1911 et 1912).

Le fils de l'illustre grammairien Kurschat publie cette chrestomathie lituanienne pour les besoins de son enseignement au gymnase de Tilsit. Mais tous ceux qui voudront étudier le lituanien y trouveront un excellent choix de textes dans le dialecte littéraire occidental ; ces textes sont accentués suivant le système de Kurschat, dont la parfaite correction phonétique est établie pour la région en vue de laquelle il a été fait. Mais M. Al. Kurschat ne dit malheureusement pas s'il a accentué suivant les principes généraux posés par son père dans la grammaire, ou suivant les observances — plus correctes — des textes du Nouveau Testament et du dictionnaire lituanien-allemand. M. F. de Saussure a établi qu'il n'y avait pas concordance exacte entre les deux. La chrestomathie comprend des morceaux bibliques, du Donaulitis, des fables de Rhésa, des contes et de la prose de Kurschat.

A. Meillet.

Adjarian. — *Hay barbaṙagituthiwn.* Moscou, 1911, in-8°, xii-306 p. et une carte (*Eminskij etnografi˘eskij sbornik,* publié par l'Institut Lazarev, vol. VIII).

En donnant, sans en modifier le fond, une édition arménienne de sa précieuse *Classification des dialectes arméniens,* M. Adjarian a joint à son exposé théorique des

spécimens de textes pour la plupart des parlers étudiés. Ces spécimens sont en partie inédits, en partie empruntés à des publications peu accessibles aux savants occidentaux. L'édition arménienne sera donc utile même aux personnes qui possèdent l'édition française qui a déjà été annoncée ici.

A. Meillet.

Huschardzan. — Festschrift aus Anlass des 100-jährigen Bestandes der Mechitharisten-kongregation in Wien (1811-1911) und des fünfundzwangigsten Jahrgangs der philologischen Monatschrift « Handes Amsorya », Vienne (Mechitharisten-Buchdruckerei), 1911, grand in-8°, xiv-435 p. et 3 planches hors texte.

Les Pères Mékhitharistes de Vienne ont fondé une revue qui sert de trait d'union entre les philologues européens et les Arméniens, le *Handes Amsorya*. La philologie arménienne leur doit la constitution précise de la notion de l'arménien classique au sens strict; jusqu'à eux, on n'avait pas su faire le départ entre la langue des plus anciens écrivains arméniens, celle des premiers traducteurs, et la langue des époques postérieures; grâce à eux, on sait exactement ce qui caractérise l'arménien classique. Ils commémorent par un imposant recueil deux dates qui leur sont chères.

Les articles qui composent ce recueil n'intéressent la linguistique que pour une partie, et ils sont de valeur très inégale. Il en est dont les auteurs sont des maîtres comme MM. Pedersen et Lidén, et dont les noms dont ils sont signés suffisent à garantir la valeur; ils sont courts (M. Lidén s'efforce d'établir que le groupe $*k_{\iota}\,w$- aboutit à *š*- en arménien, ce qui a déjà été indiqué, mais qui n'a jamais été étudié avec autant de détails; cf. Charpentier, I. F. xxv, 250 que M. Lidén ne cite pas; M. Pedersen a aussi omis de mentionner Charpentier, I. F., xxv, 244, à propos de *koriwn*). Il y en a de mauvais, et qu'il n'aurait pas fallu

admettre, celui de M. David Beg sur les rapports de l'arménien avec le celtique par exemple. Quelques-uns sont précieux parce qu'on y trouvera des données nouvelles sur des dialectes ; tel est le cas des articles de M. Maxudianz[1] sur la phonétique du parler de Zeitun et de M. Bittner sur les parlers arméniens de Valachie et de Moldavie. L'article de M. Zanolli sur la formation du pluriel en ancien arménien n'est pas heureux : on peut ne pas croire à l'hypothèse de M. Pedersen sur l'origine du *-kh* final arménien, mais on ne saurait la passer sous silence. On insistera ici seulement sur quelques articles qui appellent certaines remarques.

Le bref article de M. Adjarian (p. 288-289) sur les mots non articulés doit être signalé tout spécialement ; dans ces deux pages en arménien, M. Adjarian montre bien comment nombre de mots sont articulés d'une manière partielle, quelquefois seulement esquissés dans la prononciation ; il décrit ainsi d'une manière précise par exemple comment s'exécute à Van l'espèce de geste phonique signifiant « oui ». Au lieu d'être prononcés par expiration, les mots non articulés le sont parfois avec inspiration.

Sous le titre de *Armenische Streifen,* l'éminent orientaliste M. Jos. Marquart donne plusieurs notes dont la première est consacrée à étudier, au moyen d'anciens noms propres, la chronologie du vocalisme arménien. De la forme Τάοχοι de Xénophon il conclut par exemple que l'*o* thématique du nom *Taykh* existait encore en 400 av. J.-C., ce qui n'est du reste pas surprenant ; M. Marquart, dont la lecture est, on le sait, d'une rare étendue ne cite pas ce qu'a dit de ce nom le regretté Hübschmann, I. F., XVI, 277, et qui semble épuiser le sujet. L'enseignement donné p. 392 que les mots iraniens empruntés par l'arménien l'auraient été dès la période achéménide ne saurait passer pour prouvé ; il y a eu une influence « parthe » en Arménie bien avant l'établissement d'une dynastie arsacide au 1er siècle ap. J.-C., et c'est à ces

1. Il faut signaler à ce propos l'étude méthodique et rigoureuse que M. Maxudianz a publiée sur *Le parler d'Akn* (chez Geuthner, 1912) et dont j'ai dit ailleurs le vif intérêt.

Parthes, que sont sans doute dus les mots comme *axt* ou *gah* qui conservent en arménien la voyelle thématique *i* ou *u* de l'iranien ; on n'a aucune raison de remonter à l'époque achéménide. Or, M. Marquart enseigne, sans doute avec raison, que le nom d'*Artašēs* en arménien, Ἀρταξίας en grec ne représente pas *Artaxšaθra*. Mais il n'y a pas de raison de supposer un lien direct entre la représentation du ẓ intervocalique iranien par *r* en arménien dans les mots comme *aparankh* et la même représentation en tat; une langue qui, comme l'arménien, n'a pas de spirante douce sonore peut très bien représenter par *r* le ẓ d'une autre langue dans des mots empruntés, de même que le ẓ a pu évoluer indépendamment en *r* dans tel ou tel parler iranien ; tout ce qui subsiste de sûr, c'est que les emprunts arméniens ont été faits à un dialecte iranien du Nord-Ouest qui conservait le ẓ, et non pas aux dialectes perses proprement dits; à cet égard M. Marquart a entièrement raison.

Quant à l'article de M. J. Karst, *Zur ethnischen Stellung der Armenier,* on a peine à croire qu'il puisse être l'œuvre de l'auteur de l'excellent ouvrage qu'est la grammaire de l'arménien de Cilicie. Substituant à la notion précise de parenté de langue telle qu'on a réussi à la constituer, une notion vague de contacts entre langues de toute sorte, M. Karst exprime des doutes sur le caractère proprement indo-européen de l'arménien, et rapproche quantité de faits linguistiques arméniens de faits sumériens et de faits ouralo-altaïques; car M. Karst opère avec la notion de l'ouralo-altaïque, qu'on croyait vraiment surannée. Dans ses conclusions il mélange la question de langues à celle de races d'une manière qui semble plus surannée encore. On constate avec stupeur que *koyr* « aveugle » ne serait pas un emprunt à l'iranien, que *kin* « femme » (avec sa flexion si particulière et dont les anomalies sont si nettement indo-européennes), que *yaṙnel* « se lever », que la négation prohibitive *mi* avec son emploi si défini ne seraient pas des éléments indo-européens. Si l'arménien n'a pas le genre grammatical, ce n'est pas pour M. Karst qu'il ait perdu le genre comme l'ont fait l'anglais et le

persan à date historique, c'est qu'il représente un état indo-européen archaïque, un semi-indo-européen où le genre n'était pas encore développé ! Il est bien assuré que l'arménien renferme nombre de mots empruntés à des langues non indo-européennes, et il est probable que la forme spéciale prise par l'indo-européen en Arménie tient en grande partie à des actions locales; mais il est affligeant de voir un savant qui a rendu des services de premier ordre se perdre dans de pareilles aberrations, sans même se demander où à l'époque historique on trouve des développements linguistiques pareils à ceux qu'il suppose, plus affligeant encore de le voir se préparer à développer de pareilles « vues » dans un volume qui portera le titre, trop justifié, d'*Atlantis*. Hübschmann, dont la méthode était si sûre et si prudente, ne reconnaîtrait pas son élève.

Les articles philologiques du volume pourront aussi être utiles aux linguistes. On doit signaler surtout l'édition du palimpseste d'Agathange qui fournit de bons exemples de la graphie usuelle des anciens manuscrits arméniens.

A. Meillet.

A. Zanolli. — *Studio sul raddoppiamento, alliterazione e ripetizione nell' armeno antico,* Florence (Tipografia Galileiana), 1911, in-8, 98 p.

L'arménien n'a presque rien conservé des types verbaux à redoublement qui ont joué en indo-européen un si grand rôle. L'aoriste *arari* « j'ai fait », tout semblable à gr. ἀραρεῖν, est unique en son genre. Il ne subsiste aucun reste du parfait à redoublement. Mais on observe en arménien quantité de mots où le redoublement possède une force expressive et où il a la forme du redoublement intensif indo-européen, ou des formes de type analogue. Après M. Adjarian qui avait donné de ces formations une étude un peu brève, mais riche de données précises et bien classées, M. Zanolli a tenté d'examiner ces mots à

redoublement. Il est au courant de ce qui a été publié sur l'étymologie de l'arménien, et il s'efforce d'éclairer les faits arméniens par des rapprochements, un peu lointains et en général inutiles, avec les langues sémitiques.

L'exposé de M. Zanolli souffre d'ailleurs de plusieurs défauts assez graves. Tout d'abord, le travail n'est pas assez fait sur les textes ; M. Adjarian ayant déjà cité et classé les faits de redoublement, ce qu'il fallait tout d'abord c'était dater exactement les mots à redoublement et en marquer la valeur d'après les textes ; rien de ce travail philologique maintenant indispensable n'a été fait. Il fallait d'autre part déterminer exactement en quoi l'arménien a innové par rapport à l'indo-européen ; les types arméniens sont en partie construits d'une manière assez aberrante par rapport à ce que l'on connaît dans les autres langues de la famille ; or, cette confrontation n'a pas non plus été faite. Dans le détail, les fautes sont assez nombreuses, et surtout les marques d'inexpérience. Ainsi, p. 37, M. Zanolli semble croire que les factitifs en *-uçanem* renferment le verbe *çuçanem* ; p. 50, il ignore que *-iwn* est simplement la forme du nominatif dans des mots dont le génitif est en *-man,* et que la comparaison avec *paštawn*, *paštaman* établit que ici *-wn* représente *-mn* ; p. 58, il s'étonne de l'absence de l'*a* de composition dans deux exemples où, le second terme commençant par une voyelle, cet *-a-* ne saurait avoir de place ; p. 36 il manque à citer le curieux exemple *ołołem* ; etc. Et il cède vraiment un peu trop à ses hypothèses quand il cherche dans un mot tel que gr. ὄνομα un redoublement.

A. Meillet.

N. Jokl. — *Studien zur albanesischen Etymologie und Wortbildung.* Vienne (A. Hölder), 1911, in-8, 142 p. (*Sitzungsberichte d. k. Akad. d. Wissenchaften,* Phil.-hist. Kl., CLXVIII, 1).

Un jeune linguiste, M. Norbert Jokl, qui s'était fait

connaître jusqu'ici par d'intéressants travaux relatifs au slave, s'attaque maintenant à l'étymologie de l'albanais. Il étudie une longue série de mots, dont il tient une forte part pour indigènes, un certain nombre pour empruntés. Cette publication représente un travail considérable; l'auteur s'est adressé aux sources mêmes du vocabulaire albanais et a fait œuvre vraiment personnelle. D'autre part, il sait la grammaire comparée, et il y aura beaucoup à retenir de sa publication, très méritoire.

Mais il y a aussi des réserves à faire. Comme presque tous les auteurs qui font la chasse aux étymologies, M. Jokl a parfois perdu un peu le sens de ce qui comporte une preuve ou un commencement de preuve, et de simples coïncidences s'imposent à lui comme des choses évidentes. Le dernier de ses rapprochements est caractéristique à cet égard : il y a en albanais un mot *tsuī*, *tsuīɛ* « rocher » ; M. Jokl n'hésite pas : « es ist jedenfalls » hebr. *çur* « Fels », et il lui suffit de dire comme explication : « wahrscheinlich waren Juden die Vermittler » ; mais y a-t-il des Juifs qui emploient ce mot? ces Juifs sont-ils en relations avec les Albanais? l'albanais a-t-il subi une influence des parlers « juifs » ? s'il en a subi une, pourquoi ce peuple de montagnards aurait-il emprunté à des citadins un mot signifiant « rocher »? Quand on cherche des étymologies, il faut faire leur part aux concordances fortuites toujours possibles.

Les ressemblances fortuites sont d'autant plus à craindre qu'on a affaire à des mots plus courts, à des éléments plus réduits, et qu'on opère sur des langues qui sont séparées de celles avec lesquelles on fait les rapprochements par de plus longs siècles et par une évolution plus profonde. M. Jokl enseigne, sans le moindre doute, des rapprochements lointains, comme celui de πόλις et de πυλή ; il admet comme une chose évidente que le vieux nom indo-européen de l'endroit fortifié, skr. *pur-*, lit. *pilis*, gr. πόλις, se rattacherait à une racine signifiant « fermer », et du coup il a l'explication de l'albanais *mbūt*, *mbil* « je ferme » ; mais que peut-on tirer de là? P. 41 il voit dans le **wol-* de v. sl. *vlasŭ*, zd *varəsa-*, la racine **wel-* de lat. *uoluō* ;

mais un suffixe *-$k_{1}o$- avec k prépalatal n'est guère courant en indo-européen ; et dès lors son explication de alb. *krip* « cheveu » par lit. *kreĩpti* « tourner » — un mot dont le carctère indo-européen n'est pas établi par beaucoup de rapprochements — est plus que fragile. Il y aura donc lieu de lire avec critique l'ouvrage de M. Jokl. Mais nombre de ses rapprochements sont heureux et intéressants, notamment celui de la p. 20, de θε$\bar{r}$*ás* « je crie » avec russe *soro'ka,* tch. *straka,* lit. *szárka*, en regard de la forme avec *$k_{1}w$- initial : v. sl. *svraka*, alb. *so$\bar{r}$ε* ; on a là un bon exemple nouveau de l'alternance entre consonne et consonne + *w* à l'initiale.

A. Meillet.

C. Brockelmann. — *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen.* II. Band : *Syntax.* 1. Lieferung. Berlin (Reuther und Reichard), 1911, in-8, 112 p.

La publication du second tome (Syntaxe) du si utile *Grundriss* de M. Brockelmann se poursuit actuellement, et nous en avons reçu le premier fascicule. Il convient d'attendre que l'ouvrage soit complet pour en apprécier la composition et au besoin discuter certaines idées. Mais dès maintenant on peut dire qu'on retrouve ici les qualités habituelles des travaux de l'auteur : information vaste, zèle intrépide au travail, clarté dans le détail de l'exposition ; en revanche un défaut grave du premier tome du *Grundriss* reparaît ici : les classements adoptés ne mettent pas assez en valeur les faits les plus importants.

M. Brockelmann a adopté pour la transcription d'un k devenu spirant un signe unique (k barré, remplacé par $\bar{k}$ dans le présent compte rendu) au lieu de la graphie ambiguë *ch* ; celle-ci apparaît pourtant encore p. 68 : maltais *chif* (= *kaifa* « comment »).

Les questions de transcription ont naturellement peu d'importance dans un ouvrage consacré à la syntaxe. Il est pourtant pénible de voir l'incohérence des transcriptions de l'amharique, surtout pour les consonnes géminées ; en relevant ici quelques exemples, je signale en même temps plusieurs omissions : p. 17, l. 14, *'enaho* ; il faudrait *ənnaho* (l'occlusive glottale n'est pas prononcée en amharique) ; p. 18, ligne 14, *nū* est une erreur pour *naụ* ; à cet endroit on s'étonne de voir cité seulement *ənnaho* pour l'amharique, et *ənkā* pour le Tigriña seul, alors que *ənka,* son féminin et son pluriel, sont très fréquents en amharique ; p. 52, l. 13, *mablaṭ* pour *mablāt,* l. 14, *'aịdŏlam* pour *aịdŏllam,* l. 4 du bas, *naggarīt* pour *nagarīt,* p. 73, d, *'alāụaqnam* pour *alaụụaqnam* (à côté de *allu* bien transcrit), p. 79, l. 9 du bas, *'essāt* pour *əsāt* ; p. 82, l. 1 du bas, le correspondant du ge'ez *'əgalē* est très fréquent en amharique : *əgaliẹ* ou *əkaliẹ* ; un pronom très employé de sens analogue est *əntan* « l'individu (dont je ne sais pas le nom) » *əntən* « la chose (dont je ne sais pas le nom) » ; p. 84, l. 20, au lieu de *baǧǧeḵ* il faudrait *baǧəḵ* ; p. 85, l. 11, *bāịū* au lieu de *bāịịū* ; le cas est le même que pour l'exemple de la page 73 : on sait que dans les parfaits de tous les verbes amhariques trilitères, et ceux des bilitères qui n'ont pas une longue après la première radicale, la seconde radicale est géminée.

Pour l'arabe moderne on peut relever quelques omissions de faits intéressants ; p. 33, *möṣṣābnī* « si je pouvais être... » du tlemcénien n'est pas isolé ; *mənṣāb* « pourvu que, si seulement » est courant, sinon général en Algérie ; de même son presque synonyme *ma-đa-bī* (+ les pronoms suffixes) ; p. 61, e, remarque : en Algérie le singulier ancien du mot « tombeau » est généralement (peut-être toujours) remplacé par le pluriel ; p. 68, bas, la construction de *ụāḥəd* + l'article, comme correspondant d'un article indéfini un peu appuyé « un (certain) » est générale en Algérie ; p. 90, on s'attendrait à voir signaler l'emploi de *fi* en arabe moderne oriental comme substitut d'un verbe d'existence au présent ; de

même, p. 103 et ss. pourquoi l'emploi de l'algérien *rā-* comme verbe « être » n'est-il pas signalé?

Pour l'erratum je signale p. 70, l. 4 du bas, *hatṭṭṓṓṭ* pour *hatṭṓbṓṭ*.

Encore une fois, seuls des détails extérieurs ont été relevés ici; il y aura lieu de revenir, quand l'ouvrage sera tout entier paru, sur les vues d'ensemble et les exposés particuliers des questions de syntaxe.

M. Cohen.

W. Marçais. — *Textes arabes de Tanger*, transcription, traduction annotée, glossaire, in-8 écu, xvii-504 p. (Bibliothèque de l'Ecole des langues orientales vivantes). Paris, Imprimerie nationale, E. Leroux, éditeur, 1911, 12 fr.

Un ouvrage de M. Marçais est toujours attendu longtemps d'avance par les arabisants et les sémitisants: quand il a paru et qu'on a le livre entre les mains on trouve qu'il remplit l'attente et la dépasse. On reste étonné devant une telle documentation, une telle somme de travail et un tel scrupule dans les moindres détails. Et on peut admirer aussi dans ces Textes de Tanger une aptitude spéciale à tirer d'informateurs bénévoles, à force d'ingéniosité, ce qui dort en eux d'observations linguistiques et de dons littéraires: cette maïeutique au service de la linguistique est ce qu'on peut appeler le talent de l'enquêteur.

L'enquête de M. Marçais sur Tanger n'est pas intéressante pour les seuls linguistes: dans ces textes bien composés, de style varié, amusants, qui décrivent l'industrie du pain, la fête de la ʿanṣra, le jeu de la toupie, la vie des étudiants et les chansons des galopins, et dans les annotations mises au bas des pages de l'excellente traduction, on trouve de quoi réjouir bien des lecteurs: détails techniques sur des industries et des jeux, croyances et coutumes populaires, topographie tangéroise, scènes de mœurs, abon-

dance de proverbes, chansonnettes et savoureuses injures. Si l'on voulait critiquer ces morceaux il faudrait leur reprocher leur richesse même : parfois, à trouver à chaque ligne tant de choses intéressantes si bien condensées, on ressent une impression d'artificiel qui diminue un peu le plaisir de la lecture.

Mais ce compte-rendu s'adresse à des linguistes et il est temps de dire combien le livre de M. Marçais est utile pour l'étude de l'arabe marocain et maghribin en général.

Quand même ces textes tangérois ne seraient donnés qu'en écriture arabe non vocalisée, telle qu'elle figure sur les pages de gauche, leur dépouillement serait précieux pour les arabisants : la morphologie et la syntaxe du tangérois, qui étaient au reste déjà partiellement connues, s'y révèlent en d'abondants détails. La variété du style augmente le rendement utile pour l'étude linguistique : en effet les dialogues familiers et les exclamations énergiques font apparaître successivement les divers temps et personnes des verbes, les diminutifs des substantifs et des adjectifs, et un grand nombre de tournures usuelles que n'a pas gâtées le pédantisme de demi-savants.

C'est dans la transcription en caractères phonétiques qui occupe les pages de droite que se révèle la maîtrise linguistique de M. Marçais : il suffit de regarder même très rapidement les textes tangérois que d'autres auteurs avaient publiés auparavant (on en trouvera l'énumération à la page VII du livre) pour voir quel progrès l'audition fine et précise de M. Marçais fait faire à la connaissance du tangérois, — et par contre-coup à celle des autres dialectes maghribins.

Dans les quelques pages consacrées, en tête du livre, au système de transcription, M. Marçais a su fixer très brièvement quelques règles importantes au sujet du consonantisme tangérois : ainsi l'apparition de g au lieu de $ǧ$ ($ž$), par dissimilation quand une sifflante suit dans le même mot, l'apparition sporadique de la dentale emphatique sourde $ṭ$ au lieu de la sonore $ḍ$.

Je n'insisterai ici que sur la question du b ; en effet M. Marçais apporte dans son ouvrage un fait nouveau,

quand il note constamment le *b* spirant, ou *v* bilabial, qui remplace presque partout le *b* occlusif : le *b̌* (*b* spirant) ne figure pas dans les textes tangérois précédemment recueillis (bien que sa présence dans les listes de transcription des ouvrages de Fischer, *Marokkanische Sprichwörter* et Socin-Stumme, *Der Dialekt der Houwāra des Wād Sūs in Marokko* ait dû attirer l'attention des linguistes sur l'existence de ce phonème dans des parlers marocains).

D'après M. Marçais, p. xv, les seuls cas où *b* reste occlusif sont les suivants : c'est 1° quand il est géminé, 2° après *m*, 3° après *l* de l'article, sporadiquement dans quelques mots. Or on observera que dans les trois exemples cités page xv *b* se trouve une fois après *r*, deux fois après *l* : donc, sauf le cas de la gémination, chaque fois que paraît *b* occlusif, c'est après une liquide *l, r, m* ; à cette liste il faut ajouter *n*, car dans un grand nombre de cas *m* devant *b* représente un *n* assimilé, ainsi dans *ḥamběl*, pluriel *ḥnāb̌ěl*, voir p. 269. Toutefois il faut provisoirement s'en tenir à cette notion que l'occlusion du *b* n'est conservée que *sporadiquement* après *l, r, n*, car *b̌* (*b* spirant) apparaît après ces consonnes dans de nombreux exemples, ainsi *ṭolb̌a* p. 372, *dě̤rb̌ala* p. 294, *nb̌ăḥ* (où *nb̌* provient d'un ancien *mb*) p. 473. A la page 226, l. 6 du bas *b̌ăb̌ăh* pour *b̌ăb̌ăh*, à la p. 230 l. 18 *bẓ̄ăuᶻ* pour *bẓ̄ăuẓ*, et à la p. 364 l. 7 du bas *ḍåṛbō̤ᶻ* pour *ḍåṛb̌ō̤ᶻ* sont des fautes d'impression.

Dans ces textes de Tanger on trouve aussi notées pour la première fois dans des morceaux suivis toutes les consonnes emphatiques qui sont ignorées par l'alphabet arabe ; *ẓ* (*z* empathique), signalé déjà depuis longtemps, *l̤* (*l* emphatique), confondu abusivement avec *l* vélaire du russe par certains arabisants, enfin *ṛ* (*r* emphatique), dont M. Marçais a traité dans *Le dialecte arabe des Ūlâd brāhîm de Saïda*, p. 25, et qui apparaît avec une si grande fréquence dans l'arabe tel qu'il est actuellement parlé. Or une notation exacte de toutes les emphatiques prononcées dans les parlers sémitiques encore vivants est de première utilité pour l'étude de ce phénomène de l'emphase, qui est une particularité si remarquable des langues sémitiques.

Il n'y a rien à dire sur la transcription des consonnes

isolées utilisée par M. Marçais ; tous les caractères adoptés sont employés par divers sémitisants et ils sont connus de tous ; il faut seulement regretter que l'Imprimerie nationale, qui n'a au reste rien épargné pour l'impression de ce livre, ait dessiné sous *h* un croissant droit (*ḥ*) au lieu de l'usuel croissant couché (*ḥ*) pour transcrire le ح arabe.

Mais je ne suis pas d'accord avec M. Marçais pour la transcription de certaines consonnes géminées ; alors qu'habituellement il note la gémination par une simple répétition du caractère qui transcrit la consonne simple (ainsi *kk*), il note *ǧ, č, ṭ* géminés respectivement par *dǧ, tč, ṭ*, tout en reconnaissant (pp. xiii et xiv) que le *d* et le *t* de ces groupes ne sont pas des *d* ou *t* ordinaires ; il me semble qu'il vaudrait mieux noter *ǧǧ, čč, ṭṭ*, en avertissant seulement le lecteur que l'affrication ne se fait entendre qu'à la fin du groupe, ce que sait d'ailleurs tout arabisant ; M. Marçais lui-même n'a aucun scrupule à noter *k* géminé par *kk*, quoique qu'il sache fort bien que l'explosion du premier *k* est supprimée ; au reste, s'il voulait adopter un système de notation spécial pour la gémination des consonnes complexes que sont les affriquées, il aurait fallu transcrire aussi autrement que par *qq* la géminée du phonème particulièrement complexe qui est noté *q*.

Pour le vocalisme, M. Marçais a soigneusement distingué un assez grand nombre de timbres divers : il a eu raison de noter toutes les nuances les plus importantes que son oreille si fine lui a permis de discerner ; il n'y a aucun excès à noter quatre timbres d'*a* (deux dans l'orthographe vulgaire du français), trois timbres d'*e* et d'*o* (deux dans l'orthographe vulgaire du français), deux timbres d'*u* : cette notation est utile pour les phonéticiens spécialistes ou pour les arabisants qui s'intéressent à la phonétique — et elle ne saurait troubler les autres lecteurs, puisque les timbres nettement différents sont distingués par des caractères différents (*a, e, o, u,* etc.) et les nuances plus délicates seulement par des signes diacritiques au-dessus ou au-dessous des caractères : dans une lecture grossière il suffira de négliger ces signes diacritiques. Je regrette que M. Marçais ait fait une exception, unique d'ailleurs,

au principe qui vient d'être énoncé (un caractère différent pour une voyelle nettement différente), en transcrivant par *e*, *ĕ*, une voyelle qui est prononcée non pas exactement comme *e* muet du français, comme il est dit p. xvi, mais, à ce qu'il me semble, un peu plus fermée. Je pense qu'il y a avantage à supprimer dans la notation toute trace de confusion entre les timbres divers de *e*, voyelle prépalatale, et la voyelle arrondie dite *e* muet (cette confusion est évitée dans l'orthographe vulgaire du français par l'emploi des accents) ; par conséquent il vaut mieux faire usage pour la notation de l'*e* muet du signe *ə* (*e* renversé) bien connu maintenant des sémitisants, des romanistes et des phonéticiens, en réservant *e* à la notation d'un *e* moyen (entre *é* et *è* du français).

Il me paraît regrettable aussi que pour distinguer les diverses nuances vocaliques M. Marçais n'ait pas toujours adopté les signes déjà usités par la majorité des linguistes sémitisants ou romanistes ; ainsi *ä* est plus usuel que *e̤* pour noter la voyelle intermédiaire entre *a* et *e* ouvert (*ę*) ; d'autre part *ę* aurait dû être réservé à la notation de l'*e* fermé ordinaire, et non pas utilisé pour noter le son intermédiaire entre *e* fermé et *i*.

M. Marçais a noté trois voyelles rares qui ont un timbre « mélangé » ou « mixte », suivant le terme en usage chez les phonéticiens : celle qu'il a notée *ə*, utilisant ainsi pour une voyelle rare un signe bien connu par ailleurs dans un tout autre emploi (voir ci-dessus), aurait pu être transcrite par *y* ; c'est en effet ainsi qu'est notée, dans la transcription universellement adoptée, la voyelle du russe qui ressemble tout à fait par l'effet auditif sinon par le mode d'articulation à la voyelle tangéroise en question. Au reste pour ces trois voyelles rares on aurait désiré une description exacte au lieu des désignations obscures données par l'auteur : *ə*, entre *é* fermé labialisé (*eu* français de *peu*) et *u* français ; *o̤* entre *e* muet français et *o* ouvert, *ṳ* entre *ou* français et *u* français. On peut définir à la rigueur *å* (*a* fermé de la région vélaire) en disant qu'il est « entre *a* et *o* ouvert » : dans ce cas en effet on peut se contenter de caractériser les voyelles par leurs degrés

de fermeture différents, au moyen de l'élévation de la langue dans une même région (quoique l'avancement des lèvres ne soit pas indifférent) ; mais on ne saurait définir de même des voyelles où interviennent essentiellement plusieurs procédés articulatoires.

Au reste M. Marçais a bien voulu me décrire de plus près ces voyelles exceptionnelles ; et voici ce qui en résulte : *ü̯* et *ə* de Tanger sont deux variétés de la voyelle prononcée avec élévation du milieu de la langue, et avancement concomitant des lèvres (sans doute plus prononcé pour *ə*) ; Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik,* § 157, décrit deux variétés d'une pareille voyelle ; M. Marçais serait disposé à reconnaître *ü̯* dans l'*ü* norvégien et *ə* dans l'*u* suédois décrits par cet auteur. Quant à *o̯* il semble que c'est simplement un *ə* (*e* muet) extrêmement ouvert ; et en effet il apparaît quelquefois, comme substitut de l'*ə* ordinaire, au contact des laryngales et des emphatiques (qui comportent aussi un élément glottal), toutes consonnes peu favorables à l'élévation de la langue qui fait les voyelles fermées.

Pour *ü̯*, voici, d'après une communication de M. Marçais, dans quel cas il apparaît, au lieu de *ū* : c'est au contact des prépalatales, ou des laryngales *ḥ* et *h,* quand le voisinage de labiales ou de vélaires et arrière-vélaires (en y joignant les emphatiques) ne s'y oppose pas. L'autre voyelle (*ə* de Marçais) apparaît aussi au lieu de *ū,* sous l'influence d'une laryngale *ḥ, ʿ, h,* généralement dans une syllabe fermée ; prononcé brève, elle remplace quelquefois aussi une voyelle brève ancienne (*ŭ, ĭ, ă*), également au contact de laryngales.

C'est un des faits connus de la dialectologie de l'arabe moderne qu'à mesure qu'on s'avance dans l'Afrique du Nord vers l'Ouest le vocalisme apparaît de plus en plus réduit, en atteignant un maximum de réduction au Maroc : il est notable à cet égard que des voyelles anciennement longues qui ont conservé leur quantité dans des parlers algériens déjà fort évolués, comme ceux d'Alger-musulman et d'Alger-juif par exemple, sont abrégées en tangérois, ainsi *ḥămmăm* au lieu de *ḥămmām* « bain maure ». Mais

ce qui est le plus remarquable, c'est le traitement des anciennes voyelles brèves : le stade ordinaire des dialectes du Maghrib occidental (confusion de *ă, ĭ, ŭ* anciens en une seule voyelle *ə,* analogue à *e* muet du français) est dépassé à Tanger, en ce sens que le traitement ordinaire de ces anciennes voyelles brèves est leur disparition complète, d'où l'extraordinaire abondance de syllabes « sans élément vocalique », comme dit M. Marçais, page xv.

Pour représenter cet état, M. Marçais a adopté une double notation qui ne laisse pas que d'être un peu compliquée : un signe ˘ au-dessus de la ligne indique la place où on perçoit en quelque sorte l'absence de voyelle : en réalité il y a là une espèce d'élément vocalique rudimentaire, de durée minime et sans aucun timbre caractérisé, c'est-à-dire soit une sorte de silence très bref, soit un temps très court où on entend avec un bruit réduit l'extrémité (début ou finale) d'une consonne voisine : dans ce second cas la notation ˘ ne saurait suffire, a pensé M. Marçais, à caractériser entièrement le phénomène ; aussi a-t-il noté comme consonne-voyelle (au moyen d'un petit rond placé dessous, ainsi *r̥*) la consonne qui, dans toute sa durée ou dans une partie de sa durée, paraît constituer le « sommet de la syllabe ».

Mais cette notation cumulative ˘ et ̥ me paraît avoir des inconvénients : au reste c'en est déjà un que d'être cumulative. De précédents observateurs de dialectes marocains où la coupe syllabique paraît être la même qu'à Tanger (Fischer pour Rabat, Socin pour les *Houwara*) notaient seulement la consonne-voyelle : c'était, il est vrai, une notation relativement grossière, négligeant le fait, perceptible au moins à l'audition raffinée de M. Marçais, qu'un élément vocalique virtuel se trouve soit *avant* soit *après* la consonne qui *paraît* jouer le rôle de voyelle. Mais d'autre part si on note, comme le fait M. Marçais, la présence à un endroit ou à un autre, plus souvent *avant* la consonne, d'un élément vocalique virtuel, il paraît peu admissible que la consonne ou au moins la consonne entière joue tout à côté le rôle de voyelle. Elle me semble être plutôt un élément de groupe consonantique. Si forte

confiance qu'on fasse à la finesse de perception de M. Marçais, on ne peut se défendre d'être choqué quand on voit noter des hiatus de consonnes-voyelles, tels que *f˘ṣṣ˘-qâiɣ*, p. 11, l. 5, ou même un hiatus de consonne-voyelle et de voyelle longue, comme dans *mûr-˘lplâṣa*, p. 5, l. 9. La question est délicate, certes ; mais je pense qu'en général un judicieux emploi du signe ˘ pourrait suffire et qu'il faudrait considérer les consonnes environnantes comme des consonnes ordinaires soit isolées, soit servant d'éléments de groupes. On réserverait donc le signe des consonnes-voyelles pour le cas, qui se présente aussi, où on ne peut plus déceler la présence d'aucun élément vocalique même virtuel, même figuré par un silence infinitésimal : dans ce cas il arrive qu'une consonne continue au milieu d'un groupe fasse bien l'effet d'être le centre d'une syllabe, elle prend alors à l'audition un aspect spécial difficile à définir, mais bien reconnaissable, à ce qu'il me semble.

Dans un autre cas, je me permettrai de reprocher à M. Marçais un excès de notation qui a l'inconvénient de compliquer beaucoup l'impression sans être utile à la lecture : c'est la parenthèse couchée dont il réunit, à l'exemple de Socin, une voyelle avec une semi-voyelle déconsonantisée suivante : ainsi *daimɑn* ; il suffirait de noter une fois pour toutes d'une manière générale que deux voyelles qui se suivent ainsi font partie d'une même syllabe et doivent être prononcées sans hiatus marqué. Le cas inverse, celui du hiatus, se présente très rarement, et dans ce cas, si je ne me trompe, la voyelle qui est susceptible à l'occasion de devenir semi-voyelle (*i* ou *u*) précède toujours l'autre (*a*), ainsi *ɬeḍṭå*, p. 11, l. 12 : il suffirait, je pense, de marquer l'hiatus par un signe, les rares fois où il apparaît.

Pour l'accent, M. Marçais a fait l'effort de le noter partout tel qu'il l'entendait dans une prononciation un peu coupée (plutôt que ralentie), mais parfaitement courante, des textes recueillis ; c'était un travail difficile, vu le caractère peu marqué, faible et fuyant de l'accent d'intensité tangérois. C'est là un précieux document jeté dans la discussion déjà engagée par Fischer, Lüderitz, Kampff-

MEYER, sur l'accentuation du marocain : je ne m'y aventure pas ici ; c'est à M. Marçais de dire les conclusions qu'il a tirées de son étude. Je me contenterai de relever encore ici un détail typographique : il me paraît fâcheux de noter par l'accent circonflexe une voyelle longue accentuée (*â*), en face des longues inaccentuées notées au moyen du signe usuel (*ā*), alors que partout ailleurs l'accent est marqué par un apex ; ainsi *ă* inaccentué, *ǎ* accentué : il est préférable que le signe de la longue et celui de l'accent soient constants, et se cumulent à l'occasion (ainsi *ǎ*). Plusieurs sémitisants ont conservé cette habitude de noter par l'accent circonflexe une longue accentuée ; il me semble que c'est là un double et fâcheux manquement au principe ordinaire de l'écriture phonétique : « un signe par élément du langage ».

Le dépouillement complet et patient des textes donnés par M. Marçais dans la forme qu'ils ont dans sa transcription permettrait sans doute de construire une phonétique complète du tangérois, et aussi une morphologie du même parler : mais n'est-ce pas à lui d'achever ce travail qu'il possède déjà tout entier dans son esprit et qui ne lui demandera qu'un petit effort de rédaction ? On ne saurait se contenter des quelques observations insérées dans l'exposé du système de transcription, pour la phonétique seulement, et de celles qui sont éparses un peu partout dans le Glossaire dont il nous reste à parler, pour la phonétique et la morphologie : une étude systématique, qui serait la première description complète d'un dialecte marocain bien défini, serait précieuse. Les textes publiés dans ce livre prouvent combien l'information de M. Marçais est précise et riche ; d'autre part il a montré ce qu'il peut en tirer, quand il veut bien systématiser, dans le petit article intitulé *L'alternance vocalique a-u (a-i) au parfait du verbe régulier (1re forme) dans le parler arabe de Tanger,* dans *Zeitschrift für Assyriologie*, tome XXVII : il ne saurait donc s'étonner qu'on le presse de compléter son ouvrage par une réalisation qui serait extrêmement utile aux études de dialectologie maghribine.

Il nous restera encore d'autres désirs à exprimer

après la lecture de la seconde partie du livre, le Glossaire, qui est à lui seul un ouvrage ; il faudrait y mettre en sous-titre : notes de lexicographie et de morphologie arabes, et particulièrement maghribines, à propos de textes tangérois.

En effet ce glossaire n'est nullement analogue à un lexique de chrestomathie : il ne contient, encore qu'étendu (page 215 à page 504), qu'une infime partie des mots contenus dans les textes qui précèdent ; pour traduire ces textes il faut recourir à des dictionnaires maghribins : le *Supplément aux dictionnaires arabes* de Dozy et surtout le dictionnaire de Beaussier.

M. Marçais a relevé, pour les étudier presque tous, les pronoms, des mots invariables, les noms de parenté : l'étude de ces éléments de vocabulaire permet de fixer certaines caractéristiques de la morphologie tangéroise. Par ailleurs l'auteur a traité d'une grande quantité de mots qui ont à Tanger un aspect phonétique inusuel au Maghrib, ou sont remarquables par quelque caractère morphologique, ou par un sens plus ou moins propre au tangérois. Enfin les mots d'étymologie obscure et les mots d'emprunts foisonnent dans ce glossaire, où l'ordinaire a été négligé : on y trouvera en particulier quantité d'emprunts romans.

Sur chaque mot étudié, M. Marçais précise pour le tangérois des détails de forme ou de sens, puis décrit la situation du mot au Maroc, en Algérie, en Tunisie ; ainsi presque dans chaque article plusieurs dialectes se trouvent mentionnés : la documentation remarquable que possède l'auteur sur les parlers maghribins lui permet d'en ébaucher ici la lexicographie comparée. On aimerait à voir ces renseignements étiquetés en des cartes linguistiques : il faut espérer que M. Marçais exécutera un jour ce projet auquel il a pensé ; si on notait sur des cartes les aires de répartitions de différents phonèmes, de différentes formes, et de différents mots, on donnerait à la linguistique maghribine un cadre qui lui manque encore.

M. Marçais ne se contente pas d'avoir enquêté personnellement sur de nombreux parlers de cette région et d'avoir

dépouillé soigneusement tous les ouvrages qui en traitent, en y comprenant naturellement tout ce que nous possédons sur l'arabe andalou. Il connaît aussi à fond tout ce qui a été écrit sur les dialectes orientaux de l'arabe, et a une documentation personnelle sur certains ; il est aussi merveilleusement au courant de ce qui concerne la langue classique et de ce qu'on peut savoir des variations dialectales anciennes de l'arabe ; enfin il ne se refuse pas à l'occasion des incursions sur le domaine d'autres langues sémitiques, du turc, du persan. Lecture immense, contrôle critique et utilisation ingénieuse des renseignements pris dans les livres, voilà ce qu'on rencontre à chaque page de ce glossaire, qui est un nouveau petit supplément aux dictionnaires arabes, relativement peu abondant en articles, mais riche par l'exubérante documentation de chacun de ces articles.

Regrettons que M. Marçais n'ait pas voulu ajouter des index à ce glossaire : certes, il n'est pas mauvais de le lire d'un bout à l'autre si on veut y chercher des renseignements variés sur tel ou tel dialecte ; mais c'est une peine trop considérable quand on ne veut être renseigné que sur certains points particuliers. Or seul l'auteur aurait pu, moyennant un travail relativement court, classer tous les matériaux cités : ainsi on aurait eu un index des mots d'Alger-musulman, d'Alger-juif, de Nedroma et autres villes, d'arabe oriental, d'arabe classique, des emprunts aux langues romanes, etc., etc., et le livre serait devenu facilement utilisable pour un public plus étendu.

Si considérable que soit la documentation de l'auteur, des savants spécialisés sur des domaines légèrement différents, et ayant pratiqué d'autres parlers arabes, trouveront aisément à y ajouter. Pour ma part le peu de documentation indépendante que je pouvais avoir a été mis à sa disposition, avant et pendant l'impression du livre ; je ne peux citer ici que de très menus détails retrouvés par M. Marçais lui-même ou par moi après le dernier bon à tirer.

L'assertion de M. Marçais (p. 229), que dans *ṛ'ad* « tonnerre » la présence de la laryngale médiale suffit à justifier le schème du mot (on attendrait plutôt **ṛa'd*

d'après le classique *ra'd*[un]) ne semble pas se vérifier au moins pour Alger-juif où *r'ad* me paraît aussi exceptionnel que *brəq* (voir M. Cohen, *Le parler arabe des juifs d'Alger,* p. 148).

A propos du tunisien et constantinois *fāra* (au sens propre « souris ») employé au sens de « mollet » (voir p. 232), M. Marçais signale maintenant la référence à Nöldeke, *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft,* p. 81, où il est question d'un mot d'arabe classique qui aurait signifié à la fois « souris » et « muscle » ; j'ajoute que, sans sortir des langues sémitiques, le mot amharique *aiïiṭ* dans l'Abyssinie moderne a, outre son sens propre de « rat, souris », celui de « muscle du bras, biceps » (voir Armbruster, *English-amharic vocabulary,* sous *biceps*) ; on spécifie même que la souris qu'on imagine exister dans le bras a l'extrémité de la queue placée au pli du coude.

Le sens « emporter » de *'abba* (voir p. 377) n'existe pas en Algérie qu'à Tlemcem et à Nedroma comme le dit M. Marçais ; il est représenté encore à Alger-juif dans une formule (voir M. Cohen, *ouvr. cité,* p. 396).

A propos de *gurna* « abattoir », *ɛlgurna,* nom d'un quartier de Tanger (voir p. 440), il y a lieu de se demander s'il ne faudrait pas faire un rapprochement avec le nom de la ville de Livourne, anciennement en rapports actifs avec la côte barbaresque : voir à Alger-juif la forme *lgūṛnå* de ce nom (M. Cohen, *ouvr. cité*, p. 442) et à Tunis-juif *qahal ɛlgrāna* « communauté livournaise », nom appliqué à la communauté des juifs immigrés d'Europe (Vassel, *Littérature populaire des juifs tunisiens*, p. 18).

Je voudrais avoir, dans ce qui précède, indiqué l'importance du dernier ouvrage de M. Marçais. J'ai dit ce qu'il n'a pas donné, et ce qui nous reste à espérer de lui : souhaitons qu'il se rende à un appel où je suis sûr d'être l'interprète de nombreux arabisants, et souhaitons-le d'autant plus que s'il était seul préparé sur ce domaine à faire ce qu'il a fait, seul aussi il peut actuellement donner le complément qu'il n'a pas encore écrit.

M. Cohen.

G.-J. Afevork. — *Il verbo amarico,* Roma, 1911, in-8, 205 pages.

La conjugaison amharique est d'une extrême complication, qui reproduit en partie l'état sémitique ancien mais présente aussi des innovations récentes. Dans les grammaires de l'amharique, même les plus complètes de celles qui ont été publiées jusqu'ici, seules les formes vraiment usuelles sont étudiées. On manquait donc de renseignements sur quelques points qui ont leur importance, ainsi des détails de vocalisation et de gémination ou non-gémination de certaines consonnes dans des formes dérivées relativement rares, mais cependant usitées.

Cet ouvrage de M. Afevork est donc bienvenu ; l'auteur a donné un catalogue, d'une abondance inédite, des formations verbales à la forme simple et aux formes dérivées, et n'a pas hésité à écrire de longs paradigmes clairement imprimés, la gémination de consonne marquée par un signe spécial ; ils seront très utiles. Il faut louer certaines innovations, comme l'adjonction, aux infinitifs et participes qui sont généralement donnés avec les verbes, de certaines autres formations nominales dont l'aspect dépend nettement de la conjugaison des verbes de même racine. On pourrait par contre critiquer en maints endroits les classements adoptés ; il convient aussi de faire des réserves, malgré la persistance de l'auteur à les soutenir, sur certaines de ses idées à propos de l'accentuation de l'amharique.

Je ne veux pas discuter ici les points de détail, ni relever les lacunes qui restent encore à combler. Mais il était bon de signaler ce volume utile, fait par un Abyssin, et qui est une contribution importante à l'étude de la langue amharique.

M. Cohen.

J. Calloc'h C. S. E. — *Vocabulaire Français-Gmbwaga-Gbanziri-Monjombo* précédé d'éléments de grammaire. In-8, 204 p.

Vocabulaire Français-Gbea précédé d'éléments de grammaire, in-8, 170 p.

Vocabulaire Français-Ifumu (Bateke), précédé d'éléments de grammaire ; préface de A. Meillet, professeur au Collège de France, in-8 iv-346, p. Paris, 1911 (Geuthner).

En rendant compte l'année dernière dans le Bulletin du *Vocabulaire Français Sango* du P. Calloc'h, M. A. Meillet a annoncé l'apparition de ces trois volumes et en a signalé l'intérêt linguistique.

Les deux premiers volumes font, en effet, connaître des langues non bantoues parlées au Congo français sur les limites du domaine bantou ; or, jusqu'ici les documents sur les idiomes de cette région faisaient complètement défaut.

Les parlers gmbwaga, gbanziri et monjombo sont trois dialectes d'une même langue parlés sur l'Oubangui ; le gbea est un dialecte de la langue parlée par la grande tribu des Mandjia (Mombé) répandue entre le 13e et 17e de longitude Est et le 4e et 7e de latitude Nord, ces quatre idiomes sont certainement issus d'une langue primitive commune ; ils n'ont pas de classes nominales, le substantif est invariable, le nombre est indiqué par un mot postposé et le genre des êtres animés (lorsqu'il y a lieu) par un mot préposé, la morphologie du nom ne présente donc aucun trait commun avec celle des parlers bantous. Le P. Calloc'h dit que les formes verbales sont peu nombreuses; parmi celles qu'il signale plusieurs rappellent les formes bantoues correspondantes (cf. gbea *li* ou *le* qui est postposé au verbe pour exprimer le passé et le suffixe *-ile* qui caractérise le passé dans le plupart des parlers bantous), il est possible que ces formes aient été empruntées aux parlers bantous, à une date ancienne ; mais l'hypothèse d'une unité primitive lointaine ne doit pas être écartée, car d'une

part les pronoms du gbea ressemblent aux pronoms bantous et d'autre part la comparaison des pronoms gmbwaga, gbanziri, monjombo et gbea montre que les morphèmes grammaticaux ont été profondément altérés dans les trois premiers dialectes.

Le vocabulaire gbea renferme quelques vocables qui sont certainement bantous (Ex. *njani* : « herbe », *sua* ; « leopard », *kono* « maigre », *kua* : « os » *njo* : « tête » *kala* « sec, etc.), mais il est possible que l'auteur ait recueilli des mots étrangers sans le savoir.

Le vocabulaire français-ifumu fait connaître un dialecte de la langue des Teke qui sont établis aujourd'hui sur les deux rives du Congo ; jusqu'ici seul le dialecte itio de leur langue était connu, l'ouvrage du P. Calloc'h permettra de faire une étude de dialectologie qui pourrait être intéressante ; l'auteur signale en ifumu quelques noms de choses qui prendraient au pluriel le préfixe *ba,* généralement réservé dans les parlers bantous aux noms d'êtres animés ; si le fait est exact il mérite d'être relevé ; mais il est probable que les formes citées par le P. Calloc'h sont empruntées au nkoundou, langue congolaise qui remplace régulièrement la nasale labiale des préfixes par *b* d'où nkoundou *ba* = teke *ma*.

Le nom de nombre *pfuna* « mille » est probablement emprunté à l'arabe et montre que même au Congo le linguiste rencontrera des emprunts aux langues sémitiques.

En publiant ces ouvrages le P. Calloc'h a rendu de grands services à la linguistique africaine ; les langues du Congo sont loin d'être aussi bien connues que celles de la côte orientale, espérons que d'autres voyageurs s'inspireront de l'exemple donné et que l'Administration de la Colonie ainsi que les Sociétés savantes tiendront à honneur d'encourager toutes les tentatives ayant pour but de faire connaître les parlers indigènes.

L. Homburger.

P. Askell Benton BA. FRGS. — *Notes on some languages of the Western Sudan,* in-8, viii-304 p. Oxford, 1912.

M. Benton, fonctionnaire de l'administration coloniale anglaise, a tenté de réunir dans un seul volume tout ce qui a été écrit ou imprimé sur le Bornou et tout particulièrement sur les langues parlées dans ce pays.

L'ouvrage comprend 24 vocabulaires inédits de Barth, des extraits de manuscrits de ce dernier conservés au Musée britannique, des notes sur les langues des Bolantchis et des Boudoumas, des énigmes et proverbes haoussas, une bibliographie, etc. Il est superflu d'insister sur l'intérêt que présente ce recueil de documents, mais il y a lieu de féliciter l'auteur sur sa découverte des vocabulaires de Barth.

L. Homburger.

Haut-Sénégal-Niger (Soudan français). — Séries d'études publiées sous la direction de M. le gouverneur Clozel. Première série. *Le pays, les peuples, les langues, l'histoire, les civilisations,* par M. Delafosse. Tome I. *Le pays, les peuples, les langues.* Paris (chez Leroux), 1912, in-8, 428 p. (avec 28 figures et 7 cartes).

De cette grande publication officielle en trois volumes, due tout entière à notre confrère M. Delafosse, seul le premier volume annoncé ici intéresse directement la linguistique, et, dans ce premier volume, seules les pages 357-426. Mais, dans la mesure où les langues ne s'expliquent que par les conditions sociales du pays — surtout dans une région à populations aussi variées que le Soudan —, l'ouvrage tout entier sera utile au linguiste, et il ne devra négliger ni le second volume consacré à l'histoire, ni le troisième, où est exposée la civilisation indigène, et où se trouve l'index de tout l'ouvrage.

La linguistique ne peut, dans un livre de ce genre, occuper qu'une place restreinte. Mais la compétence de M. Delafosse, qui connaît par lui-même la plupart des langues de ce pays, donne aux indications qu'il fournit un prix singulier.

M. D. y reconnaît neuf groupes distincts, dont l'un, l'arabe, est d'introduction relativement peu ancienne et l'autre, le berbère, appartient à l'Afrique du Nord et n'intervient que grâce à la population saharienne des Touaregs, avec un nombre d'individus restreint, 60 000 environ. M. D. trouve donc dans la colonie étudiée des représentants de sept groupes soudanais : groupe voltaïque (mossi, etc.), mandé, peul, sénoufo, songaï, wolof et haoussa. Il indique les domaines de chacun, et caractérise, à plusieurs points de vue, chacun de ces idiomes. Son exposé, quelque peu abstrait, donne une idée précise de la diversité de langues parlées au Soudan, qui néanmoins reconnaissent peut-être une origine commune et qui, en outre, sont sans doute apparentées au bantou ; le livre de M. Westermann, *Die Sudansprachen* (cité p. 360, mais non repris dans la bibliographie), bien que portant sur un nombre restreint de langues, l'article de M^lle^ Homburger sur le wolof et un prochain article du même auteur sur le peul tendent en effet à démontrer l'unité d'origine de la plupart des langues proprement africaines.

M. D. fait de plus ressortir le rôle des langues communes qui tendent à se créer actuellement ; au Soudan comme ailleurs, l'émiettement des langues locales a conduit à instituer des langues communes comprises par des gens dont les parlers locaux sont divers. La seule langue écrite est l'arabe, et un arabe très différent de l'arabe parlé là même où le parler courant est arabe. Avant que le *kan ghé* mandingue remplace les parlers locaux, il est à souhaiter qu'on examine de près chacun de ces parlers : une simple grammaire comparée des parlers mandingues aurait pour la linguistique un intérêt de premier ordre. Les indications de M. D. fournissent un cadre excellent qu'il reste maintenant à remplir. On est effrayé, en parcourant la bibliographie de M. D., de constater que, pour la plu-

part des idiomes et pour des idiomes parlés par un grand nombre d'hommes, il n'existe que des vocabulaires sommaires, ou qu'il n'a même absolument rien été publié. La linguistique soudanienne est à faire, et il est urgent de la faire sans retard. Car les conditions changent rapidement et les faits se transforment. Tout retard apporté à l'étude rend le travail plus difficile ou impossible.

A. Meillet.

H. Gaden. — *Le poular, dialecte peul du Fouta sénégalais.* Première partie ; *Étude morphologique.* Paris (Leroux), 1912, in-8, v-66 p. (Collection du *Monde musulman*).

L'un des principaux maux dont souffre la linguistique africaine est le caractère incertain et souvent trop sommaire des données. Les langues ont été décrites par des Européens qui les savaient d'une manière souvent très imparfaite et avec qui les indigènes se servaient volontiers de procédés simplifiés pour se mettre à la portée de leurs interlocuteurs. Il faut se méfier de l'aspect de « petit nègre » qu'ont parfois les langues africaines d'après les descriptions qu'on en donne : ce petit nègre a été souvent fait pour l'usage des blancs. M. Gaden a tenu à se mettre à l'abri de cette cause d'erreur ; bien qu'il ait la pratique du peul, il a fait écrire par des indigènes relativement cultivés des récits qui ont servi de base à son étude ; puis il a examiné ces textes avec l'aide de l'un des deux lettrés qui lui ont fourni ses documents. On est donc en présence de la langue telle qu'elle apparaît aux indigènes dont la culture est le plus développée. On ne saurait avoir des données meilleures.

D'autre part, M. Gaden s'en est tenu avec pleine raison à un dialecte défini, le poular ; et ceci permet une précision évidemment impossible à obtenir quand on prétend

décrire l'ensemble d'une langue parlée sur un domaine étendu.

M. G. n'insiste pas sur la prononciation. Il l'indique très sommairement, et une très grande partie du chapitre intitulé *Système phonétique* est consacrée à exposer les alternances de phonèmes employées dans la morphologie du peul.

Aussi M. Gaden apporte-t-il à l'étude du peul une rigueur nouvelle. On sait que la grande caractéristique du peul est l'existence de classes entre lesquelles se répartissent les substantifs. Ces classes sont marquées avant tout par des pronoms enclitiques postposés. Mais de plus il y a lieu de tenir compte des alternances des consonnes initiales des mots. Or, on enseignait jusqu'ici que l'alternance des diverses classes des noms de choses et d'animaux est inverse de celle que présente la classe (unique) des noms de personnes; M. Westermann enseigne encore formellement cette doctrine dans son *Handbuch,* p. 201. M. Gaden montre que les faits sont plus compliqués. Sans doute l'alternance du type *Pul-o* « Peul » : *Ful-be* « Peuls » ne se retrouve dans aucune classe de choses ou d'animaux ; sans doute aussi, certains noms de choses et d'animaux offrent en effet entre le singulier et le pluriel l'alternance exactement inverse, par exemple *hundu-ko* « bouche » : *kundu-le* « bouches ». Mais il y a nombre de cas où ces noms n'offrent pas d'alternances, soit *pattu-ki* « acacia gommier », pluriel *pattu-le*. Tout ce qui est vrai, c'est que le type d'alternances que présente la classe des noms de personnes ne se retrouve dans aucune autre.

L'exposé de M. Gaden, toujours précis et bien calculé, est parfois un peu sec et abstrait : comptant sur les textes qui formeront la seconde partie de son travail, l'auteur a donné trop peu d'exemples, et la clarté se ressent parfois de cette rareté des faits concrets. Mais on le lira avec un vif intérêt. De l'exposé des classes il ressort bien par exemple que la plupart des classes se composent maintenant de mots qu'il est impossible de ramener à une notion unique, à peu près comme nos catégories de masculin et de féminin. M. Gaden en donne une preuve saisissante : que l'on

emprunte un nom de chose étranger dont la finale correspond à la forme d'un des éléments qui caractérisent les classes, la classe à laquelle on le rattache ne dépend pas du sens mais de la finale du mot (p. 51).

On souhaitera que M. Gaden continue ses recherches qui font réaliser un grand progrès à la connaissance d'une langue soudanaise importante entre toutes, et au point de vue pratique et au point de vue linguistique.

A. Meillet.

L. Cadière. — *Le dialecte du Bas-Annam*, esquisse de phonétique (Extrait du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient,* XI, 1), 110 p. gr. in-8.

Ce n'est pas une fonétique complète et métodique que nous donne ici M. Cadière. Il a laissé de côté tout ce qui concerne les intonations, et on ne saurait le lui reprocher, car on ne doit jamais demander à un auteur ce qu'il n'a pas eu l'intention ou les moyens de fournir. Son étude ne porte que sur les consonnes et le timbre des voyelles, et encore n'envisage-t-il que les questions qui lui ont paru les plus intéressantes, c'est-à-dire particulièrement les cas où le Bas-Annamite diffère du Aut-Annamite. Nous aurions aimé un tableau de correspondance plus complet: lorsqu'un renseignement manque i a-t-il omission de la part de l'auteur? i a-t-il coïncidence absolue avec le Aut-Annamite?

Quoi qu'il en soit cette plaquette est d'une importance considérable pour l'Indo-chinois et même pour la linguistique générale.

Bien que l'istoire des langues indo-chinoises soit en somme inconnue, c'est de la grammaire comparée que nous apporte M. Cadière. Il rapproche constamment le Bas-Annamite du Aut-Annamite, et il ressort clairement de cette comparaison que le Bas-Annamite présente un état d'évolution beaucoup plus avancé d'une manière gé-

nérale que le Aut-Annamite. Cet état coïncide pour certains traits avec celui du Cochinchinois ; pour le reste, c'est tantôt l'un tantôt l'autre dialecte qui se montre plus conservateur. Ainsi *v* + *voy.* est devenu en Bas-Annam *v* + *y* + *voy.* comme en Cochinchine ; mais *kw, gw, ngw,* qui subsistent en Cochinchine, sont devenus en Bas-Annam *hw* (dont la prononciation ressemble souvent à celle de *f* bilabial) ou même simplement *w* sans aspiration.

Cette étude confirme nettement l'ensemble des idées exposées par l'auteur dans sa *Monographie de la semi-voyelle labiale en sino-annamite et en annamite,* dont nous avons signalé les mérites (*Journal asiatique,* 1911, p. 563). Or cette monografie était essentiellement téorique ; c'étaient des ipotèses et des déductions « logiques », comme dit l'auteur, reposant presque exclusivement sur des matériaux livresques, sur des dépouillements de dictionnaires, sur des comparaisons de formes dont la parenté même est souvent incertaine. Il n'échappera à personne combien il est intéressant de retrouver les mêmes faits dans la comparaison de deux dialectes bien vivants et dont la parenté est indiscutable.

Au point de vue de la fonétique générale, on notera que les occlusives vélaires *kw, gw, ngw,* qui deviennent *hw*, sont les premières occlusives à perdre leur occlusion. sans doute parce qu'elles sont articulées entre deux organes mous (cf. A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale,* p. 13, extrait de *Rivista di Scienza* « *Scientia* », IV, 8). On remarquera aussi que *khw* est devenu *ph,* un *ph* qui paraît être un *f* bilabial (l'auteur n'est pas très précis sur ce fait, § 47). Ce changement rappelle l'évolution qui a transformé en grec qh^w en φ, c'est-à-dire en un *p* aspiré ; le *p* aspiré devient naturellement *f* bilabial lorsqu'il continue à évoluer. Mais une autre explication est possible : *kh* se prononce χ en Bas-Annam comme en Cochinchine, non pas un χ vélaire, mais antérieur ; si l'évolution est récente, c'est χw qui est devenu directement *f*. Ces faits ne sont pas nouveaux ; ce qui l'est davantage, c'est l'influence des labiales. Elles

déterminent une palatalisation : *êp, êm* deviennent *ip, im* ; *v* + *voy* devient *v* + *y* + *voy*. On remarque fréquemment dans nos langues occidentales qu'une labiale finale de sillabe donne une nuance vélaire à la voyelle précédente. Ce n'est pas que les labiales soient en rien vélaires, mais leur articulation indépendante tend à donner aux cavités buccales une forme analogue à celle qui est nécessaire pour la prononciation correcte d'un *o* fermé ou d'un *u*. Au surplus cette vélarisation ne se produit que sur une voyelle articulée entre le milieu de la voûte palatine et l'arrière-bouche ; si la voyelle est antérieure ou palatale la forme qu'elle a imprimée au résonateur buccal diffère trop de celle qui convient aux voyelles vélaires pour qu'une action analogue puisse apparaître. Mais comment une labiale finale peut-elle transformer un *ê* (*e* fermé) en *i* ? comment un *v* peut-il dégager un *y* après lui ? Ceci paraît tenir aux caractères propres de la prononciation annamite. Les consonnes finales sont en annamite uniquement implosives, mais leur implosion est très brusque et extrêmement violente, « happante » selon l'expression pittoresque du capitaine Dubois. Une labiale violente exigeant pour son occlusion un brusque resserrement des mâchoires, la langue, qui avait pris la position nécessaire pour *e* fermé, est rapprochée du palais par ce resserrement et occupe par le fait la position que demande la voyelle *i*. L'apparition d'un *y* après *v* initial s'explique d'une manière analogue. Les consonnes initiales sont caractérisées par la netteté et la dureté de l'attaque et par la tension extrême des muscles pendant toute leur durée ; la voyelle qui vient après a dès le début toute l'intensité et toute la netteté qu'elle aura plus tard (cf. les bonnes descriptions du capitaine Dubois dans les ouvrages que nous avons examinés dans ce *Bulletin,* n° 59). La langue, qui était notablement étalée contre le palais pour l'articulation tendue d'un *v,* ne peut pas prendre brusquement la position requise pour la voyelle suivante, sans passer momentanément, pendant que les lèvres changent de forme, par celle qui produit un *y*.

Maurice Grammont.

Fr. Boas. — *Handbook of American languages.* Part I, with illustrative sketches. by R. B. Dixon, P. E. Goddard, W. Jones and T. Michelson, J. R. Swanton, and W. Thalbitzer. Washington, 1911, in-8, VII-1069 p. (Bureau of American Ethnology, Bulletin 40).

M. Boas, l'auteur bien connu de tant de travaux précieux sur les Indiens d'Amérique, a entrepris de publier un exposé d'ensemble des langues des indigènes américains, et en voici le premier volume.

Il ne saurait être question d'une grammaire comparée des langues de l'Amérique : on sait trop que, si quelques-unes de ces langues ont été admirablement décrites, beaucoup sont mal connues ou inconnues, que le travail de description est loin d'être achevé, que le groupement en petits groupes dialectaux commence seulement de se faire et qu'une grammaire comparée des groupes qui pourront être reconnus pour apparentés n'est même pas amorcée. Le recueil est donc un recueil de descriptions, et la comparaison même entre plusieurs parlers de l'une des langues décrites n'y tient presque aucune place. Quelques particularités dialectales seulement sont notées à l'occasion.

Ce premier volume renferme la description de dix langues, chacune comprenant un exposé des principes de la langue et un petit texte; l'espace occupé par chaque langue varie, entre 40 et 140 pages. Les dix langues traitées cette fois appartiennent au Nord du continent américain. Toutes les descriptions ne sont pas l'œuvre de M. Boas lui-même ; il a traité seul le tsimshian, le kwakiutl, le tchinook et, en collaboration avec M. Swanton, le siou. M. Goddard a eu pour sa part l'athapask (hupe), M. Swanton le tlingit et le haida, M. Dixon, le maidu, M. W. Jones (avec la collaboration d'un linguiste qui s'est déjà fait un nom dans l'étude des langues de l'Inde aryenne, M. T. Michelson) l'algonquin ; enfin l'éminent connaisseur de l'esquimau, M. Thalbitzer, a été chargé du domaine qu'il connaît si bien. Toutes ces des-

criptions sont sommaires ; mais les faits y sont exposés d'une façon brève, si bien que chacun des exposés suffit à donner une idée assez complète de la langue étudiée. Les notations phonétiques employées diffèrent souvent trop de celles dont se servent d'ordinaire les linguistes et ne sont pas toujours commodes.

Le plus comparatif des dix exposés est celui de M. Thalbitzer, et c'est aussi celui où les caractéristiques de la langue analysée, qui est très originale, sont analysées de la manière la plus approfondie. Il y a là une esquisse vraiment admirable dans sa brièveté.

L'ouvrage commence par une introduction où M. Boas expose quelques principes très justes de linguistique général sous une forme claire. Ces pages doivent être recommandées à tous ceux qui s'intéressent à la linguistique générale. M. Boas sépare très bien les notions de langue, de race et de civilisation ; chacune des trois études est à faire séparément, et l'on n'a jamais le droit de conclure de ce que certains hommes ont en commun l'un des trois éléments qu'ils auront en commun l'un des trois autres. — P. 27, M. Boas semble attribuer l'existence nécessaire des éléments grammaticaux à l'impossibilité d'exprimer chaque notion par un terme spécial ; le principe est plutôt que la phrase, pour laquelle le langage humain est fait, n'est guère claire sans formes grammaticales. Il faut bien distinguer entre les mots principaux, qui expriment des idées autonomes, et les mots accessoires, qui complètent ceux-ci et en indiquent les relations.

Le manuel que dirige M. Boas sera utile à bien des points de vue. D'abord, en permettant de prendre une vue générale des langues de l'Amérique, il prépare immédiatement le travail de comparaison auquel il faudra bien arriver enfin. D'autre part, il fournit aux linguistes le moyen de prendre une idée de langues de demi-civilisés très variées ; ils y verront que les langues de « sauvages » ne sont rien moins que simples ; ils y verront aussi que, si certaines catégories grammaticales comme celles du nom et du verbe, y sont bien distinguées en principe, d'autres le sont peu et mal ; la distinction des nombres

proprement dits joue par exemple dans beaucoup de ces langues un très petit rôle. On souhaitera que ce recueil soit activement poursuivi ; car la linguistique des langues américaines est celle qui promet les trouvailles les plus intéressantes et les plus profitables à la théorie générale des langues.

A. Meillet.

P. Rivet. — *Affinités du Miránya.* Paris, 1911, in-8, 38 p. (*Journal de la Société des Américanistes de Paris,* n. s. viii, 117-152).

P. Rivet, *La famille linguistique Peba.* Paris, 1911, in-8, 36 p. (*Journal de la Société des Américanistes,* n. s., viii, 173-206).

M. Rivet poursuit avec la même méthode rationnelle et précise la tâche qu'il s'est donnée de reviser les familles des langues qu'on a constituées dans la partie équatoriale de l'Amérique du Sud et de déterminer dans la mesure du possible les parentés qui unissent ces langues. Les matériaux dont il dispose laissent beaucoup à désirer ; car il ne peut utiliser que des vocabulaires ; des déterminations de parentés de langues fondées sur de simples concordances de vocabulaire sont nécessairement incertaines dans une certaine mesure. M. Rivet arrive toutefois, en tenant compte du degré de vraisemblance des emprunts, à rendre très probable que le miránya appartient au groupe guarani, et le peba au groupe caribe. Mais ces deux langues renferment un grand nombre de mots qui se retrouvent dans d'autres groupes et qui doivent dès lors passer pour empruntés ; comme l'indique avec raison M. Rivet, on n'a pas pour cela le droit de traiter ces langues de jargons.

A. Meillet.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 61

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 16 NOVEMBRE 1912 AU 21 JUIN 1913

SÉANCE DU 16 NOVEMBRE 1912.

Présidence de M. HUART, ancien président.

Présents : MM. J. Bloch, Boudreaux, Caballero, M. Cohen, Deloustal, Deny, Gauthiot, M^lle^ Homburger, M. Huart, M^lle^ Kantchalovski, MM. Lejay, E. Lévy, Marouzeau, Mazon, Meillet, Mélèze, Pelliot, Reby, Thomas, Vendryes.

Communications. M. Marouzeau communique à la Société diverses notes sur la fixation du latin classique, en ce qui touche le vocabulaire, la valeur et le développement des morphèmes. A la suite de sa communication une discussion s'engage à laquelle prennent part MM. Meillet, M. Cohen et Huart.

M. REBY expose le système de la flexion des pronoms dans les langues caucasiques du Sud.

M. THOMAS met en doute l'origine germanique des

verbes vieux français *croissir : croistre* et *espeloir : espelre* où il préfère voir des mots d'origine romane.

Séance du 7 Décembre 1912.

Présidence de M. Ferrand, vice-président.

Présents : MM. Ferrand, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, I. Lévy, Marx, Meillet, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Elections. Sont élus membres de la commission des finances, MM. Deny, I. Lévy, Marouzeau qui acceptent.

Séance du 18 Décembre 1912.

Présidence de M. Ferrand, vice-président.

Présents : MM. Acher, J. Bloch, Boyer, M. Cohen, Deny, Ferrand, Gauthiot, M^lle^ Homburger, M. Huart, M^lle^ Kantchalovski, MM. Lacombe, Lejay, E. Lévy, I. Lévy, Magnien, Mazon, Meillet, Reby, Vendryes.

Nécrologie. M. Vendryes signale la perte que la Société a éprouvée en la personne de M. Mowat, qui depuis peu d'années avait été obligé de renoncer à suivre les travaux de la Société, dont il avait été l'un des fondateurs.

L'administrateur fait part du décès de M. Monseur survenu le 6 décembre 1912 et rappelle sa carrière, d'après des notes fournies par M. Boisacq, notre confrère. Monseur était né à Liège en 1860 ; il avait étudié le sanskrit à l'école pratique des Hautes Études à Paris et à l'Université de Berlin, était entré à la Société en 1885, avait été

chargé d'un cours de sanskrit à l'Université libre de Bruxelles en 1888; depuis 1890, il enseignait à la même Université la grammaire comparée du grec et du latin. Bien que son activité se fût dirigée surtout vers le folklore, il s'intéressait toujours vivement aux questions linguistiques.

Commission des Finances. Le rapport annuel sur la gestion du trésorier et de l'administrateur pendant l'année 1912 est lu par M. Deny. Le rapport est adopté à l'unanimité et des félicitations sont votées au trésorier.

Messieurs,

Après examen des comptes de votre trésorier, votre Commission a arrêté les chiffres suivants pour les recettes et les dépenses de la Société du 16 décembre 1911 au 18 décembre 1912.

Recettes :

Report d'exercice	5 101 fr.	29
Cotisations annuelles de 1910	40	»
— 1911	319	90
— 1912	2 486	20
— 1913	32	»
Cotisation perpétuelle	200	»
Subvention de l'État	1 000	»
Vente de publications	51	»
Intérêts des dépôts	23	25
Rentes de la Société	1 568	»
Total	10 821 fr.	64

De cette somme totale il faut mettre à part les revenus de la fondation Bibesco qui s'élèvent actuellement, déduction faite de la somme de 1 000 francs remise comme prix à M. Bally, à 474 fr. 66, dont 290 fr. 83 représentent les intérêts de la fondation en 1912. La Société sera donc en mesure de décerner à la fin de 1914 un nouveau prix Bibesco.

Dépenses :

Factures de l'éditeur	3 560 fr.	»
Frais généraux, service, gratifications	337	30
Indemnité de l'administrateur	400	»
Confection de la table du tome XVII des *Mémoires*	100	»
Frais de banque	27	40
Prix Bibesco	1 000	»
Solde à la Société Générale	5 147	54
Solde en caisse du trésorier	249	40
Total égal	10 821 fr.	64

Le budget des dépenses n'atteint cette année encore qu'un chiffre moyen; ce qui tient à ce que nous n'avons eu aucune dépense à faire pour notre *Collection Linguistique*. Déduction faite des 474 fr. 66 de la fondation Bibesco, la Société possède en propre 4 922 fr. 18. De ce total il faut mettre à part une somme de 800 francs provenant de cotisations perpétuelles et qui sera employée, conformément aux statuts, à l'achat de rentes 3 pour 100 sur l'État. Le reste, soit 4122 fr. 28, n'est grevé d'aucune charge spéciale. La Société peut en disposer librement.

Notre situation financière se maintient donc satisfaisante. Elle serait parfaite si certains membres de la Société mettaient plus d'empressement à s'acquitter de leur cotisation. Notre trésorier n'a pas réussi, malgré des appels réitérés, à faire rentrer en temps utile toutes les cotisations pour 1912. Il recommande aux retardataires de se mettre en règle avec lui le plus tôt possible et en général à tous nos confrères de se conformer aux statuts qui exigent le paiement de la cotisation dans les trois premiers mois de l'année courante.

L'exactitude dans les paiements sera dans l'année qui vient d'autant plus nécessaire que nous prévoyons pour l'exercice 1913 de lourdes dépenses. Les finances de la Société vont être mises à une rude épreuve par la publication du livre de M. Cohen qui formera le tome IV de notre *Collection Linguistique*. Cet ouvrage dont l'impression est très coûteuse, devra naturellement ne faire aucun tort aux fascicules de nos Mémoires dont plusieurs sont déjà prêts et en partie imprimés. Nous serons forcés de faire appel au crédit spécial de 800 francs, provenant du don annoncé à la séance du 16 décembre 1911 (voir *Bulletin*, n° 60. p. vj). Et même en utilisant cette somme, notre situation financière à la fin de 1913 sera vraisemblablement difficile.

I. Lévy. J. Marouzeau.
J. Deny.

Paris, le 18 décembre 1912.

Élection du Bureau. Il est procédé à l'élection du Bureau pour l'année 1913, au scrutin secret. Le Bureau est composé comme il suit :

Président :	M. G. Ferrand.
Premier Vice-Président :	M. Lévy-Bruhl.
Second Vice-Président :	M. Delafosse.
Secrétaire :	M. M. Bréal.
Secrétaire-adjoint :	M. A. Meillet.
Administrateur et bibliothécaire :	M. R. Gauthiot.
Trésorier :	M. J. Vendryes.

Les pouvoirs des membres du Comité de publication, MM. Boyer, Havet, Huart, Léger et Thomas, sont renouvelés à l'unanimité.

Communications. M. E. Lévy expose quelle est l'origine de la forme *šnəríə* « Sainte Vierge » usitée en judéo-allemand occidental. Il montre quelles sont ses relations avec le mot *schnettele* « prier » d'une part et d'autre part avec toute une série de mots systématiquement altérés en allemand du XIV^e^ au XV^e^ siècle. Des remarques sont faites par MM. Meillet, Reby, Ferrand, Gauthiot, Cohen et Boyer.

M. A. Meillet propose une explication des finales en *-tŭ* de 3^es^ personnes du vieux slave. Il propose de voir dans le *-ŭ* la notation d'un affaiblissement du jer final. Observations de MM. Gauthiot, I. Lévy, Boyer.

Séance du 18 Janvier 1913.

Présidence de M. Ferrand, président.

Présents : MM. J. Bloch, de Charencey, M. Cohen, Delafosse, Ferrand, Gauthiot, M^lle^ Homburger, MM. Huart, Lacombe, Lejay, E. Lévy, Loth, Marouzeau, Meillet, Pelliot, Thomas, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Présentation. MM. Meillet et Boyer présentent pour faire partie de la Société M. Virolleaud, élève diplomé de l'École spéciale des Langues Orientales Vivantes.

Nécrologie. Le secrétaire-adjoint fait part à la Société du décès du capitaine Laray, dont l'attachement à la Société de Linguistique et l'intérêt pour l'étude du langage ne se sont jamais démentis.

Divers. Le secrétaire adjoint annonce que le comité chargé de l'administration du fonds spécial, créé l'année dernière au profit des études linguistiques, a décidé d'or-

ganiser des conférences destinées à faire connaître des idées nouvelles sur le langage. Les deux premières seront faites par M. Bally à la Sorbonne, à l'amphithéâtre Descartes, à 9 heures du soir le 14 et le 17 février.

Communications. M. Vendryes traite de l'étymologie et du sens du latin *mundus* et des formes correspondantes dans les langues celtiques. Observations de MM. Cohen, Marouzeau, Meillet.

M. Delafosse cite et commente un certain nombre de mots soudanais du moyen âge, tirés d'auteurs arabes. Des remarques sont faites par MM. Gauthiot, M. Cohen, Ferrand et par M^lle^ Homburger.

Séance du 15 Février 1913.

Présidence de M. Ferrand, président.

Présents: MM. Acher, Bally, J. Bloch, de Charencey, M. Cohen, Deny, Ferrand, Gauthiot, M^lle^ Homburger, MM. Lacombe, Lejay, E. Lévy, Lévy-Bruhl, Loth, Marouzeau, Meillet, Reby, Sacleux, Smirnov, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élection. M. Virolleaud, élève diplômé de l'École des Langues Orientales est élu membre de la Société à l'unanimité.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : la Stadtbibliothek de Hamburg, par MM. Gauthiot et Vendryes, et M. Barthélemy-Petiot, par MM. Vendryes et Meillet.

Nécrologie. Le secrétaire-adjoint rappelle le souvenir du D^r^ Rosapelly, décédé récemment à Appoigny (Yonne). Il montre comment le D^r^ Rosapelly avait été amené à s'occuper avec intérêt et succès de phonétique instrumentale et de linguistique et comment il était devenu un

membre actif de la Société de linguistique, qu'il a présidée en l'année 1900, jusqu'au jour où la maladie l'a obligé à la retraite.

Communications. M. Meillet communique rapidement les résultats de l'étude qu'il a faite des composés en arménien.

M. Bally expose comment le langage journalier et le vocabulaire se pénètrent et combien est fuyante la délimitation entre les formules de la langue courante et le vocabulaire proprement dit. Observations de MM. de Charencey, Meillet et Vendryes.

M. Loth traite de l'étymologie du v. irl. *brollach : bronllech* « poitrine, sein », où il voit un mot composé.

M. de Charencey examine la question des relations de parenté des langues caucasiques.

Séance du 15 Mars 1913.

Présidence de M. Ferrand, président.

Présents : MM. Acher, J. Bloch, Boudreaux, de Charencey, Ferrand, Gauthiot, M^lle^ Homburger, MM. Lacombe, E. Lévy, Mazon, Meillet, Reby, Regard, Rivet, Sacleux, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Nécrologie. Le Président de la Société rappelle brièvement, à propos de la mort récemment survenue de M. de Saussure ce que ce grand savant a été pour la Société de Linguistique qu'il a contribué pour une large part à administrer pendant les années nombreuses où il en a été le secrétaire-adjoint (1883-1891) et ce qu'il a créé en France pendant les dix années de son enseignement à l'École des Hautes Études (1881-1891).

Le secrétaire-adjoint rappelle à son tour quelle a été

l'action profonde de ce maître. Son exposé paraîtra dans le Bulletin de la Société.

Élections. Sont élus à l'unanimité membres de la Société : la Stadtbibliothek de la Ville libre de Hambourg, et M. Barthélemy-Petiot.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. Regard, élève de l'École des Hautes Études, par MM. Vendryes et Meillet, de Créqui-Montfort, membre de la Société les Américanistes, par MM. Rivet et Gauthiot, M. Arensdorff, commis aux Affaires indigènes de l'Afrique Orientale française, par M. Boyer et M^lle^ Homburger.

Divers. Après délibération la Société décide de supprimer les échanges de ses Mémoires.

Communications. M. Ferrand expose à la Société dans quelles conditions il a été amené à rechercher les sources du *Muhit* et à tâcher de les éditer. Il appelle l'attention de ses collègues sur différents mots qui ne sont évidemment pas arabes. Des remarques sont faites par MM. Gauthiot, J. Bloch, Deny, Vendryes.

M. Meillet montre comment a dû se produire en slave la confusion des formes du masculin et du féminin au pluriel et au duel des démonstratifs.

Séance du 19 Avril 1913.

Présidence de M. Lévy-Bruhl, vice-président.

Présents : MM. Acher, Boudreaux, Boyer, de Charencey, M. Cohen, Delafosse, Deloustal, Duchesne, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, M^lle^ Homburger, M. Huart, M^lle^ Kantchalovski, MM. Lejay, E. Lévy, Lévy-Bruhl, Loth, Marouzeau, Mazon, Meillet, Reby, Regard, Thomas, Vendryes.

Assistant étranger : M. Fränkel, privatdozent à l'Université de Kiel.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Nécrologie. Le secrétaire-adjoint fait part du décès de M. Champion, l'éditeur et l'ami de la Société de Linguistique. Il exprime la sympathie de la Société et dit quelle part elle prend au deuil qui frappe ainsi MM. Édouard Champion, le collaborateur de M. Honoré Champion, et Pierre Champion, l'un de nos confrères. Il fait remarquer que M. Champion est l'un de ces éditeurs trop rares qui n'ont pas craint d'entreprendre la publication de travaux scientifiques et, en particulier linguistiques, quelquefois considérables ; ainsi son nom restera attaché à la publication de l'Atlas linguistique de M. Gilliéron.

Élections. Sont élus à l'unanimité membres de la Société : MM. Regard, 195, rue de l'Université, Paris ; — de Créqui-Montfort, membre de la Société des Américanistes ; Arensdorff, élève de l'École des Langues Orientales.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. Fränkel, privat-docent à l'Université de Kiel, par MM. Meillet et Gauthiot, et R. L. Turner, fellow of Christ's College Cambridge, par MM. S. Lévi et J. Bloch.

Communications. M. Pelliot fait voir quelles relations existent entre la qualité des consonnes initiales anciennement sonores du chinois et le ton dont est affecté le mot. Ainsi tandis qu'aux tons 2, 3 et 4 les sonores anciennes sont représentées par des sourdes simples, au ton 1 elles le sont par des sourdes aspirées. Ces correspondances, formulées par Edkins il y a une soixantaine d'années, soulèvent des difficultés qu'examine M. Pelliot. Des remarques sont faites par MM. Meillet et Loth.

M. Gauthiot essaie de donner le sens exact du mot avestique resté obscur jusqu'ici *mərəzu-*. Puis il cherche à préciser le sens technique des adjectifs indo-européens **mr̥gʰu-* « court » et **dl̥gʰo-* « long ». A côté de leur signification générale et vague, ils semblent avoir eu une valeur précise, qui est temporelle.

Séance du 24 Mai 1913.

Présidence de M. Lévy-Bruhl, vice-président.

Présents : MM. Acher, Arensdorff, J. Bloch, de Charencey, de Créqui-Montfort, Homburger, Huart, Lejay, Lévy-Bruhl, Reby, Regard, Rivet, Thomas, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Présentation d'ouvrage. H. Huart présente à la Société le compte rendu qu'il a fait du livre de M. Marçais, *Textes Arabes de Tanger,* dans la revue *der Islam,* t. IV, p. 148-151.

Elections. Sont élus à l'unanimité membres de la Société : MM. Fränkel, privat-docent à l'Université de Kiel, et R. L. Turner, fellow of Christ's College, Cambridge.

Communications. M. Thomas signale les mots *boueretna* et *bouerena* dans le Corpus des Glossaires latins, qui représenteraient un plus ancien *bouirêtina,* nom de l'arrête-bœuf ou bugrane, sorte de plante. Il étudie à ce propos les formes anciennes ou vulgaires du nom de cette plante en français, *bouvrande, bugrane, bugrave (?)*

Observations de M. Acher.

M. Rivet entretient la société des travaux qu'il poursuit en commun avec M. de Créqui-Montfort sur les langues de la Bolivie. Dans un territoire grand deux fois et demie comme la France il a trouvé 28 familles linguistiques, dont 17 spéciales à ce territoire. Toutefois, de ces 17 familles, il a pu déjà en faire disparaître 8 qu'il a fondues dans les autres. Il montre les difficultés que présente l'étude des langues américaines et indique les résultats auxquels on peut cependant arriver en utilisant des matériaux même fort imparfaits.

Observations de MM. Vendryes et Lévy-Bruhl.

M. de Charencey expose que l'histoire de l'écriture chez les Mexicains présente de nombreux exemples d'idéogrammes ayant pris une valeur phonétique, et termine par l'interprétation de quelques signes.

Séance du 21 Juin 1913.

Présidence de M. Huart, ancien président.

Présents : MM. Acher, J. Bloch, Boudreaux, Marcel Cohen, Delafosse, Gaudefroy-Demombynes, Mlle Homburger, MM. Huart, Lejay, Ernest Lévy, Isidore Lévy, Marouzeau, Mazon, Meillet, Pelliot, Regard, Vendryes.

Présentation et Election. Est présentée par MM. G. Lacombe et de Urquijo et élue à l'unanimité membre de la Société la Bibliothèque municipale de la ville de Bayonne.

Communications. M. Meillet expose quel est, d'après les déchiffrements de M. S. Lévi, le système des formes nominales en tokharien B. On distingue un cas sujet et un cas régime ; la plupart des rapports sont exprimés par des postpositions qui concordent en partie avec celles employées en tokharien A. Les formes du pluriel se distinguent nettement de celles du singulier. Dans l'ensemble, le système est tout nouveau, et il est difficile de le ramener à ses origines.

Observations de MM. Vendryes, Pelliot.

Il est donné lecture d'une série de notes de M. Cuny sur des étymologies latines : *uesculum, exīlis, clāua.*

La séance étant la dernière de l'année, le procès-verbal en est immédiatement lu et adopté.

CONFÉRENCES

Notre confrère M. Ch. Bally, professeur à l'Université de Genève, a bien voulu faire deux conférences organisées par la Société, le vendredi 14 février 1913 : *Le langage et la vie,* et le lundi 17 février : *Le langage et le progrès.*

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 1er AOUT 1913

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Volumes isolés :	tomes II, III, IV, V, VI, chacun.	**15** fr
—	tome VII.	**12** fr.
—	tomes VIII et suivants.	**18** fr.
Fascicules isolés : chacun.		**3** fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires.		**4 fr. 50**

Les numéros du *Bulletin*, dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.

N.-B. — Le 1er nº du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IV-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome I des *Mémoires*, et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

De plus, la librairie Champion publie, sous les auspices de la Société, une *Collection Linguistique* ; les membres ont le droit d'acheter, *avec réduction de 50 °/₀* chacun, un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.

On est prié de s'adresser directement à M. Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, Paris (VI).

Ont déjà paru : *Les Dialectes Indo-européens*, par A. Meillet, prix réduit **2** fr. **25**.

Mélanges Linguistiques, offerts à M. F. de Saussure, prix réduit **5** fr. **25**.

Les Eléments dialectaux du Vocabulaire latin, par A. Ernout, prix réduit **3** fr. **75**.

Le parler arabe des Juifs d'Alger, par Marcel Cohen, prix réduit **12** fr. **50**.

Sous presse, pour paraître en octobre, *Le vers français*, par M. Grammont.

Le port est à la charge de l'acheteur (v. p. 4 de la couverture).

NÉCROLOGIE

FERDINAND DE SAUSSURE

Parmi les savants qui, de 1875 à 1880, ont renouvelé la grammaire comparée des langues indo-européennes, il n'en est pas qui ait apporté plus d'idées neuves que Ferdinand de Saussure, ni dont l'influence ait été plus profonde sur tout le développement ultérieur. Après plus de trente ans écoulés, les idées qu'exprimait F. de Saussure dans son travail du début n'ont pas épuisé leur fécondité. Et pourtant ses disciples ont le sentiment qu'il n'a pas à beaucoup près tenu dans la linguistique de son temps la place que devaient lui valoir ses dons géniaux, et il leur semble que sa mort, prématurée certes mais survenue cependant après de longues années d'activité, a privé les linguistes d'un grand nombre de vues capitales.

Ferdinand de Saussure est né le 26 novembre 1857 dans une de ces maisons de gentilshommes français réfugiés à Genève où la plus haute culture intellectuelle est depuis longtemps une tradition : il était le petit-fils du célèbre naturaliste de Saussure.

Après avoir fait à Genève ses études secondaires et y avoir commencé en 1875-76 ses études universitaires, il a été par une heureuse inspiration conduit à l'Université de Leipzig où il est resté durant quatre semestres : 1876-1877 et 1877-1878 ; auprès de G. Curtius, qu'étonnaient les idées nouvelles, se groupaient alors de jeunes maîtres qui

transformaient la grammaire comparée : M. Leskien, qui venait de recevoir une chaire de slave, M. Brugmann, privat-docent et qui devait un jour succéder à Curtius, Osthoff, Hübschmann, M. Braune. C'est dans ce groupe jeune et actif que s'échangeaient les idées et que se préparaient les travaux qui devaient en peu d'années donner à la grammaire comparée des langues indo européennes un aspect tout nouveau. L'étudiant de vingt ans qu'était alors F. de Saussure pouvait se mêler en égal aux échanges de vues qui se produisaient. Je tiens de lui qu'il avait déjà reconnu, en apprenant le grec au gymnase, que l'α, dans les cas tels que grec τατός, ne pouvait représenter autre chose qu'une nasale : il avait ainsi deviné la découverte des nasales voyelles qui est un des premiers beaux titres scientifiques de M. Brugmann. Dès le 13 mai 1876, il était entré à la Société de linguistique ; dès le 13 janvier 1877, on commençait à donner à la Société lecture d'une longue communication du nouveau membre ; et les fascicules du volume III des *Mémoires* de la Société imprimés en 1877 renferment plusieurs articles du jeune auteur. Les premiers de ces articles, celui sur le suffixe indo-européen *-t-*, celui sur les verbes latins en *-eo,* sont encore en partie engagés dans des théories de l'époque antérieure, et ce sont des œuvres de jeunesse, maintenant caduques en grande partie. Mais déjà l'article sur le traitement du groupe *-tt-* en latin est d'une fermeté singulière. Et le grand mémoire sur les différents *a* indo-européens, qui a été lu dans la séance du 21 juillet 1877 et publié dans les p. 359-370 du tome III des *Mémoires,* apportait une découverte décisive : la preuve de l'antiquité indo-européenne de l'opposition *e* et *a, o,* par le fait que les gutturales sont représentées en sanskrit par des palatales telles que *c* devant un ancien *e,* par des gutturales telles que *k* devant un ancien *a* ou *o* ; F. de Saussure ne devait pas être le seul à attacher son nom à cette trouvaille qui tranchait de manière définitive une longue contestation et qui donnait une base solide aux nouvelles théories ; M. Collitz la publiait de son côté vers le même temps ; d'autres encore la faisaient indépendamment.

Mais ce que seul pouvait un esprit capable d'ordonner toutes les trouvailles de détail et d'en faire un système, c'était de poser dans son ensemble la théorie du vocalisme indo-européen. Un an plus tard, en décembre 1878, au moment où il venait d'avoir 21 ans, l'étudiant de six semestres publiait le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes,* dont le titre porte la date de 1879. F. de Saussure suivait alors à Berlin les cours de Zimmer et de M. Oldenberg. Mais l'élève avait toute la maturité d'un maître.

Voici le principe de la doctrine. Toutes les alternances vocaliques qu'offrent les anciennes langues indo-européennes sont ramenées à celles d'une seule et même voyelle qui tantôt a la forme *e,* tantôt la forme *o,* et tantôt manque tout à fait. Ce que l'on appelle les voyelles *i* et *u,* ce ne sont pas des voyelles proprement dites ; ce sont les formes vocaliques de sonantes qui apparaissent ailleurs sous la forme de seconds éléments de diphtongues ou de consonnes *y* et *w* ; les voyelles *i* et *u* ne sont que des *y* et *w* voyelles, parallèles à *r̥, l̥, n̥, m̥,* en regard des consonnes *r, l, m, n.* Même les voyelles *ā, ē, ō* des types tels que ἵστᾱμι, τίθημι, δίδωμι du grec se ramènent au type général ; tout se passe comme si elles étaient composées de *e* (alternant avec *o,* zéro) et d'un élément spécial, qui apparaît à l'état isolé en sanskrit comme *i,* en latin comme *ă,* en grec comme ᾰ, ε, ou ο, à savoir le type de skr. *pitár-,* gr. πατέρ-, lat. *pater-*. Le vocalisme indo-européen était ainsi réduit à un système rigoureux où toutes les alternances régulières employées dans les formes grammaticales trouvaient leur place naturelle et qui s'impose par là même à l'esprit avec la clarté de l'évidence. La théorie de l'élément qui est représenté en sanskrit par *i,* en latin par *a,* etc., conduisait à poser des racines dissyllabiques dont cet élément constitue la seconde tranche ; toute une série de formes des sonantes, les sonantes « longues », étaient expliquées par là. Les verbes sanskrits du type *punâti* et grecs du type δάμνᾱμι étaient tout éclairés par cette doctrine : ils entraient dans la série du type skr. *yunákti* qui, du

coup, se dénonçait comme ayant une antiquité indo-européenne, bien qu'elle soit attestée dans le seul groupe indo-iranien. La découverte du système des voyelles indo-européennes trouvait sa vérification par ceci qu'elle permettait pour la première fois d'interpréter correctement de nombreux faits et de phonétique et de morphologie. Rien ne trahit la jeunesse ou l'inexpérience : les faits utilisés sont nombreux, et ils sont cités avec une admirable sûreté ; l'auteur avait dès lors une érudition immense, mais déjà il savait aussi n'en montrer que juste ce qui était nécessaire pour le sujet étudié. Jamais, ni avant ni après le *Mémoire*, il n'a paru sur la grammaire comparée un livre si sûr, si neuf et si plein.

Le *Mémoire* a suffi pour classer du coup F. de Saussure parmi les maîtres de la linguistique de son temps. Mais il n'a pas produit aussitôt tous ses effets. Des linguistes qui avaient avant lui étudié le vocalisme et qui n'y avaient vu que désordre reprochaient au système de F. de Saussure d'être fait à la règle et au compas, comme s'il n'existait pas dans chaque langue un ordre rigoureux. D'autres empruntaient au système telle ou telle de ses parties, sans s'apercevoir que tout s'y tient et que les fragments détachés les uns des autres perdent leur signification. Le premier livre de grammaire comparée publié en Allemagne où il soit complètement tenu compte du *Mémoire* et où les résultats en soient estimés à leur prix est l'*Ablaut* de M. Hirt, en 1900.

La dissertation de doctorat, apportée à Leipzig en février 1880, fait un singulier contraste avec le *Mémoire*. Autant est vaste le sujet du *Mémoire* et autant les théories qui y sont soutenues ont de portée pour toute la grammaire comparée et, par le caractère de régularité reconnu aux faits de langue, pour toute la linguistique, autant la dissertation, *De L'emploi du génitif absolu en sanskrit,* parue à Genève avec la date de 1881, est un simple article technique. F. de Saussure s'attache à y déterminer un emploi particulier, assez peu fréquent, d'un cas en sanskrit classique. Le travail montre quelle était la solidité des connaissances de l'auteur et quelle était en sanskrit

l'étendue de ses lectures. Ce devait être le dernier ouvrage publié par l'auteur.

A la rentrée de 1880, F. de Saussure se fixe à Paris, où il trouvait des linguistes qui développaient aussi les idées nouvelles : M. L. Havet, James Darmesteter, Bergaigne, d'autres encore. Dès le 4 décembre 1880, il prend part activement aux discussions de la Société de linguistique. A la rentrée de 1881, M. Bréal, toujours empressé à ouvrir la voie aux jeunes talents, abandonnait sa conférence de grammaire comparée à l'École des Hautes-Études pour lui faire place ; et le 5 novembre 1881, F. de Saussure était chargé d'enseigner à l'École la grammaire comparée des langues germaniques ; son titre a été élargi ensuite, et l'enseignement de la grammaire comparée purement et simplement restitué. Le 16 décembre 1882, F. de Saussure devenait secrétaire adjoint de la Société de linguistique en remplacement de M. L. Havet, qui abandonnait ses fonctions. Jusqu'à son départ de Paris, les procès-verbaux des séances ont été rédigés par lui, avec la ferme élégance qui lui était propre ; mais ces procès-verbaux ne rappellent que trop rarement les observations par lesquelles, avec une discrétion et une courtoisie exquise, où se devinait souvent une douce ironie, F. de Saussure indiquait les points faibles des communications qu'il venait d'entendre ou en marquait l'intérêt.

F. de Saussure n'a donné à l'École des Hautes-Études que neuf années d'enseignement, d'abord de 1881 à 1889, puis, après un an d'interruption, une nouvelle année en 1890-1891. Mais durant ce peu de temps, son influence a été immense : pour ne parler que des purs linguistes, L. Duvau, G. Mohl, morts avant le temps, MM. M. Grammont, G. Dottin, P. Boyer et le signataire de ces lignes ont fortement subi son action. F. de Saussure était en effet un vrai maître : pour être un maître, il ne suffit pas de réciter devant des auditeurs un manuel correct et au courant ; il faut avoir une doctrine et une méthode et présenter la science avec un accent personnel. Les enseignements particuliers que l'étudiant recevait de F. de Saussure avaient une valeur générale, ils préparaient à

travailler et formaient l'esprit ; ses formules et ses définitions se fixaient dans la mémoire comme des guides et des modèles. Et il faisait aimer et sentir la science qu'il enseignait ; sa pensée de poète donnait souvent à son exposé une forme imagée qu'on ne pouvait plus oublier. Derrière le détail qu'il indiquait, on devinait tout un monde d'idées générales et d'impressions ; d'ailleurs, il semblait n'apporter jamais à son cours une vérité toute faite ; il avait soigneusement préparé tout ce qu'il avait à dire, mais il ne donnait à ses idées un aspect définitif qu'en parlant ; et il arrêtait sa forme au moment même où il s'exprimait ; l'auditeur était suspendu à cette pensée en formation qui se créait encore devant lui et qui, au moment même où elle se formulait de la manière la plus rigoureuse et la plus saisissante, laissait attendre une formule plus précise et plus saisissante encore. Sa personne faisait aimer sa science ; on s'étonnait de voir cet œil bleu plein de mystère apercevoir la réalité avec une si rigoureuse exactitude ; sa voix harmonieuse et voilée ôtait aux faits grammaticaux leur sécheresse et leur âpreté ; devant sa grâce aristocratique et jeune, on ne pouvait imaginer que personne reproche à la linguistique de manquer de vie.

A partir de 1891, c'est à l'Université de Genève, sa patrie, que F. de Saussure enseigne le sanskrit et la grammaire comparée ; dans les dernières années de sa vie, il avait de plus accepté d'y enseigner la linguistique générale. Cet enseignement a produit de nouveaux disciples dont deux se sont déjà fait un nom : M. Bally et M. Sechehaye.

Quand, en juillet 1908, quelques-uns des anciens élèves de F. de Saussure, auxquels s'étaient joints d'autres savants, lui ont offert un recueil de mélanges publié par la Société de linguistique, ils n'ont pu indiquer assez par là leur dette vis-à-vis de leur maître. Pour ma part, il n'est guère de page que j'aie publiée sans avoir un remords de m'en attribuer seul le mérite : la pensée de F. de Saussure était si riche que j'en suis resté tout pénétré. Je n'oserais, dans ce que j'ai écrit, faire le départ de ce que je lui dois ; mais je suis sûr que l'enseignement de F. de Saussure

est pour beaucoup dans ce que des juges bienveillants ont parfois pu trouver à y louer.

Après le *Mémoire,* qui n'a dû sans doute sa publication qu'à la belle hardiesse de la première jeunesse, F. de Saussure n'a plus estimé avoir poussé assez avant la théorie d'aucun fait linguistique pour l'exposer au public. Il n'était pas de ceux qui se hâtent de publier leurs idées avant de les avoir mûries, avant d'en avoir fait un système complet et cohérent et d'avoir rendu compte de toutes les difficultés. Trop soucieux de faire œuvre définitive, il n'a plus rompu le silence que pour publier des notes assez brèves, souvent de simples bas de pages des *Mémoires* de la *Société de linguistique*. Ses derniers articles n'ont sans doute paru que par suite de l'obligation où il se croyait tenu de donner quelques pages à certains recueils ; le scrupule avec lequel il tenait sa parole, le zèle avec lequel il s'associait à des manifestations collectives étaient touchants pour qui savait avec quelle répugnance il se décidait à toute publication. Ses principaux articles figurent désormais dans des recueils de mélanges : Mélanges Graux, Mélanges Renier, Mélanges Leskien, Mélanges Nicole, Mélanges L. Havet, Mélanges Thomsen ; et il est permis de se demander si les belles recherches sur les déplacements de l'accent lituanien auraient jamais été même indiquées au public sans le Congrès des orientalistes de Genève où F. de Saussure, l'un des organisateurs, se jugeait obligé de faire une communication. Ce n'est parfois qu'une question posée par hasard qui laisse entrevoir avec quelle connaissance des choses et quelle netteté de pensée F. de Saussure envisageait certains sujets, ainsi les noms de parenté, sur lesquels on peut lire une note de lui dans A. Giraud-Teulon, *Les origines du mariage et de la famille* (Genève, 1884), p. 494-503. Ces trop rares publications, arrachées à la conscience scientifique de l'auteur par le sentiment de certains devoirs, ont été riches de résultats nouveaux et capitaux.

En 1884, dans les *Mélanges Graux,* F. de Saussure met en évidence le principe du rythme des mots grecs : les successions de trois brèves tendent à être évitées par la

langue. L'originalité de la remarque consiste en ceci qu'il ne s'agit pas d'une formule phonétique rigide, mais de la constatation d'une tendance qui se fait jour par des moyens variés. Il a suffi d'étendre cette constatation au sanskrit et sans doute aussi au latin pour déterminer le principe fondamental du rythme indo-européen, qui était un rythme purement quantitatif.

En 1887, dans les *Mélanges Renier,* l'article sur les *Comparatifs et superlatifs germaniques de la forme inferus, infimus* a moins de portée ; mais une fois de plus l'auteur y présente un système de faits rigoureusement cohérent, et la précision des conclusions, la rigueur de l'exposé en font un modèle.

La courte note de la p. 161 du volume VI des *Mémoires* sur Βουκόλος, communiquée à la séance de la *Société de linguistique* du 5 décembre 1885, résoud élégamment une assez grosse difficulté de la question des labio-vélaires indo-européennes.

La note des *Mémoires,* VI, 246-257, communiquée à la Société dans la séance du 8 janvier 1887 et complétée le 2 avril de la même année, sur *Un point de la phonétique des consonnes en indo-européen,* montre avec quelle profondeur F. de Saussure avait réfléchi sur la question, si obscure et délicate, de la syllabe. De la constitution même de groupes tels que *-etro-* en indo-européen il résulte que *-etro-* et *-ettro-* étaient indiscernables, et par suite que, devant un mot tel que **bhitro-,* on ne saurait dire s'il faut couper **bhi-tro-* ou **bhi(t)-tro,* c'est-à-dire si la racine est **bhi-* ou **bhid-*.

La dernière série de petites notes que F. de Saussure ait donnée aux *Mémoires* est celle du volume VII, p. 72-93, en 1889 ; elle est toute pleine d'observations ingénieuses sur les faits les plus variés.

Au volume IV des *Indogermanische Forschungen,* dédié à M. Leskien, a été donnée une étude *Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique en lituanien* (p. 456-470). C'est un modèle de critique linguistique des textes lituaniens du XVI^e^ siècle : «La valeur d'une forme est tout entière dans le texte où on la puise,

c'est-à-dire dans l'ensemble des circonstances morphologiques, phonétiques, orthographiques qui l'entourent et l'éclairent ».

Dès ce moment, F. de Saussure travaillait à la question de l'intonation et de l'accent en lituanien, dont il projetait de faire un exposé complet. Le 8 juin 1893, il fait à ce sujet une première communication à la Société de linguistique, sur les relations entre l'intonation et la quantité. Une seconde communication, faite en septembre 1894, au Congrès des orientalistes de Genève, apportait la règle relative au déplacement de l'accent en lituanien en fonction de l'intonation. Le livre annoncé n'a pas paru, et l'on n'a un aperçu du système que F. de Saussure avait constitué et qu'il n'a pas trouvé assez achevé à son gré que par deux articles : un article développé, commencé au volume VIII des *Mémoires* (en 1894), où il est établi en quelles conditions apparaissent à l'intérieur des mots lituaniens les deux intonations, douce et rude (cet article n'a jamais été terminé, et il est le dernier que F. de Saussure ait donné aux *Mémoires*) ; puis un résumé, très condensé, de toutes les règles relatives aux déplacements de l'accent lituanien, dans l'*Anzeiger* annexé aux *Indogermanische Forschungen,* VI, 157-166. L'article et le résumé ont servi de base à tout ce qui s'est fait depuis sur l'accentuation lituanienne, et ils ont illuminé du même coup l'intonation lette et l'accentuation slave. Mais rien ne remplacera l'exposé que F. de Saussure aurait pu faire lui-même et qui aurait mis un ordre définitif dans un sujet particulièrement embrouillé. F. de Saussure redoutait par-dessus tout de voir gâcher les questions de ce genre par des indications partielles qui, ne portant que sur des détails du sujet, présentent tout sous un jour faux. Il n'y a pas de vérité scientifique hors d'un système complet où tous les faits sont mis à leur place juste. Faute de l'exposé de F. de Saussure, l'accentuation lituanienne et l'accentuation slave demeurent dans une pénombre.

A partir de cette date, les publications s'espacent de plus en plus. F. de Saussure aborde des sujets nouveaux, en partie étrangers à la linguistique, comme le poème des

Nibelungen ; il y applique son esprit puissant, perspicace et systématique ; mais il ne se résoud à rien livrer de ces longues réflexions.

Ayant accepté de publier deux inscriptions phrygiennes provenant de la mission Chantre en Cappadoce, il déchiffre avec un soin et une pénétration admirables ces monuments mutilés et inexplicables et les publie dans la *Mission en Cappadoce* de Chantre (Paris, 1898). Perdu dans un volume qui n'a aucun caractère linguistique, cet article a été peu remarqué. Les observations qu'il contient sur le suffixe -ηνος (dor. -ᾱνος) de noms de peuples ont toute la rigueur et la précision qui caractérisent F. de Saussure : il y reconnaît un suffixe emprunté à une langue asiatique, sans doute au phrygien. Et il tire incidemment de cette remarque des conclusions frappantes : « Absolument le seul ethnique ancien qui, ne se rapportant pas à l'Asie, finit pour les Grecs en -ηνός, est Τυρσηνός, dorien Τυρσᾱνός. Du fait qu'on ait Τυρσηνός en grec, le nom est une extraordinaire confirmation, pour ce qui concerne les Étrusques, de leur origine orientale (étant dans la double impossibilité d'avoir été inventé par les Grecs qui ne connaissaient pas -ηνός, ou par les Latins qui disaient *Etrusci, Tusci*). Pour ce qui est de l'origine de -ηνός lui-même, un nom comme Τυρσηνοί, clairement asiatique et cependant antérieur à l'influence perse, est la meilleure preuve que le nom n'avait rapport qu'à l'Asie Mineure seule. »

Les trois derniers articles se rattachent directement aux théories du *Mémoire*. C'est la note étymologique, *D'Ωμήλυσις ἀ Τριπτόλεμος*, *Mélanges Nicole* (1885), p. 503-514, où se trouve une observation neuve et imprévue sur un fait de vocalisme grec, la note *Sur les composés latins du type agricola, Mélanges L. Havet,* p. 459-471, et la note de la *Festschrift V. Thomsen* (1912), p. 202-206, sur *Les adjectifs indo-européens du type caecus « aveugle »,* où le vocalisme radical *a* de nombreux adjectifs indiquant des infirmités est attribué à une sorte d'action analogique portant sur le vocalisme.

Des réflexions sur la linguistique générale qui ont occupé une grande partie des dernières années, rien n'a été

publié. F. de Saussure voulait surtout bien marquer le contraste entre deux manières de considérer les faits linguistiques : l'étude de la langue à un moment donné et l'étude du développement linguistique à travers les temps. Seuls les élèves qui ont suivi à Genève les cours de F. de Saussure sur la linguistique générale ont pu jusqu'ici profiter de ces idées ; seuls, ils connaissent les formules précises et les belles images par lesquelles a été illuminé un sujet neuf.

Déjà la santé de F. de Saussure s'altérait ; dans l'été de 1912, il devait suspendre son enseignement, et le 22 février 1913 il mourait. Il avait produit le plus beau livre de grammaire comparée qu'on ait écrit, semé des idées et posé de fermes théories, mis sa marque sur de nombreux élèves, et pourtant il n'avait pas rempli toute sa destinée.

A. Meillet.

A. BAILLY

Notre confrère A. Bailly, né à Orléans, le 16 décembre 1833, et mort dans sa ville natale le 12 décembre 1911, était l'un des plus anciens et des plus fidèles de nos membres. Il a été un de ces hommes qui se soucient plus de faire œuvre utile que de mettre leur personne en évidence. Professeur, membre du jury de l'agrégation de grammaire, il n'a cessé de rendre à l'enseignement de la grammaire des services excellents, et le jour où il a quitté le jury de l'agrégation a marqué le commencement d'une décadence de l'enseignement grammatical en France. Il a écrit pour l'enseignement des ouvrages où se reconnaissait le linguiste. L'œuvre à laquelle son nom reste surtout attaché est cet admirable dictionnaire grec, qui est entre les mains de tous les hellénistes et qui atteste chez son auteur une forte connaissance de la langue, une rare puissance de travail et une culture linguistique complète ; ce dictionnaire, qui a eu six éditions de 1895 à 1910, demeurera le fondement des études de grec en France.

A. Meillet.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

L. Boutan. — *Pseudo-langage,* Bordeaux, 1913, in-8, 79 p. et 1 planche (extrait des *Actes de la société linnéenne de Bordeaux,* avril 1913).

Il importe beaucoup de savoir en quelle mesure les sons émis par divers vertébrés, et notamment par des mammifères, peuvent passer pour un langage. Un zoologiste, M. Boutan, qui a eu occasion d'observer durant plusieurs années un petit singe anthropoïde, un gibbon, apporte à ce sujet des observations précises qui permettent de bien poser le problème. Ayant élevé un jeune gibbon, capturé en très bas âge avant d'avoir subi l'influence d'autres gibbons, M. Boutan a constaté que l'animal était arrivé à produire les sons caractéristiques de son espèce. Les émissions vocales du gibbon, se produisant ainsi spontanément et non par éducation, diffèrent essentiellement du langage, dont le développement chez l'enfant n'est concevable que par l'effet de l'éducation. Les observations de M. Boutan montrent donc que, même chez un animal aussi élevé que le gibbon, les sons émis n'ont pas le caractère d'un langage conventionnel servant aux relations sociales.

M. Boutan cite incidemment une expérience faite sur un perroquet, qui serait arrivé à prononcer une véritable phrase. Mais les deux mots rapprochés par le perroquet ne l'ont été que parce que tous deux étaient associés à un même objet, et rien n'indique que dans le rapprochement fait il y ait rien de pareil à une phrase. On a pu observer

chez des animaux des émissions qui traduisent un sentiment ou qui sont destinées à provoquer un acte chez d'autres individus ; mais on n'a pas observé de phrases.

A. Meillet.

V. A. Bogorodickij. — *Lekcij po obščemu jazykovêdêniju*, Kazań (Université), 1913, in-8, iv-247 p.

Faisant obligatoirement un cours de linguistique générale, les professeurs de grammaire comparée des Universités russes sont amenés à éditer ce cours qui répond à un besoin des étudiants, et cette circonstance, jointe au goût bien connu des Russes pour les généralités, explique qu'il paraît en Russie plus que partout ailleurs des précis de linguistique générale.

Pour établir celui qui est annoncé ici, notre confrère, M. Bogorodickij, n'a eu qu'à extraire certains chapitres généraux d'un de ses ouvrages antérieurs et à en ajouter quelques autres. Il a composé ainsi un ouvrage où toutes les principales questions de la linguistique générale sont abordées et qui, plus que tout autre ouvrage sans doute actuellement, mérite vraiment le titre de *Précis de linguistique générale*.

Conformément au tour d'esprit de l'auteur, ce précis insiste surtout sur le côté physiologique et sur le côté psychologique de la linguistique. A ces deux points de vue, M. Bogorodickij a fait d'importantes recherches personnelles, dont témoigne cet ouvrage même. La façon dont il se sert de l'apprentissage du langage par les enfants (sans que l'ouvrage, si important, de M. et Mme Stern soit signalé), des fautes de langage, de l'aphasie est très personnelle, et le chapitre sur les fautes en particulier est tout à fait remarquable ; les faits sont analysés d'une manière fine et pénétrante, et ce chapitre mérite d'être étudié de près par tous les linguistes. Le chapitre sur l'aphasie se compose presque uniquement d'observa-

tions de l'auteur, soigneusement décrites, ce qui est peut-être excessif dans un livre de cette sorte, mais qui montre à quel point l'ouvrage est original à certains égards.

En ce qui concerne les actions sociales et la linguistique historique, M. Bogorodickij est plus dépendant des autres, plus court aussi. On se demande même pourquoi, ayant à donner un stemma des langues indo-européennes, il reproduit celui de Schleicher, qui est périmé. La fameuse classification des langues en isolantes, agglutinantes, incorporantes et flexionnelles est adoptée un peu trop docilement.

Le caractère propre de ce manuel, c'est que les faits linguistiques y sont examinés du dehors, et par un linguiste qui ne les voit pas en grammairien, mais en naturaliste et en psychologue. On y trouvera une foule d'idées. et de faits. Dans une nouvelle édition, on souhaitera que l'auteur donne des indications bibliographiques un peu plus larges.

A. Meillet.

Ch. Bally. — *Le langage et la vie*. Genève (Atar), 1913, in-8, 113 p.

Ce petit volume renferme le texte, un peu arrangé, de deux conférences qui ont été faites une fois à Genève et une autre fois à Paris, dans une salle de la Sorbonne, pour la Société de linguistique. M. Bally, qui vient de succéder à son illustre maître F. de Saussure à Genève, y présente sous la forme la plus générale les idées qui forment le fond de ses ouvrages, maintenant classiques, sur la « stylistique ».

Le principe est incontestable, et personne ne le contestera à l'auteur : le langage n'est pas seulement l'outil dont se sert l'intelligence pour exprimer des idées ; il est avant tout un moyen d'action, et, comme tel, il comporte des aspects très divers suivant les personnes sur lesquelles le sujet parlant doit agir et suivant les conditions de son action ; il exprime tout ce qui est dans les centres ner-

veux du sujet parlant, et, par suite, tout ce qui est rendu par le langage est mêlé de sentiment ; le sentiment tient, dans la parole, autant et plus de place que l'expression des idées. Comme l'a reconnu la psychologie moderne, un nom commun, un concept est avant tout un groupement affectif ; un nom désigne un ensemble de choses qui se comportent de même par rapport aux buts que peut atteindre l'activité humaine (cf. E. Rignano, *L'évolution du raisonnement,* I, dans *Scientia,* XIV, N°. xxx, 4). Il suffit de formuler ce principe pour en apercevoir l'évidence ; mais il suffit aussi de parcourir les ouvrages de linguistique pour s'apercevoir qu'on n'en tient guère de compte[1]. Comme il s'agit de notions évidentes une fois qu'elles sont formulées, on peut regretter que M. Bally ait un peu trop insisté pour les démontrer et qu'il ait, surtout dans la première conférence, trop développé des principes de philosophie courante moins originaux que ses idées sur la linguistique.

M. Bally montre bien la nécessité d'étudier les faits linguistiques à l'état statique et de ne pas se borner à l'étude de l'histoire des langues qui a dominé toute la linguistique au XIX^e^ siècle ; c'était une idée familière à F. de Saussure, et M. Bally emploie incidemment le terme même dont se servait F. de Saussure : il faut étudier les faits dans leur *synchronie* (et non pas seulement dans la *diachronie*). Mais il est permis de se demander si M. Bally ne se fait pas illusion en espérant qu'on pourra étudier les faits linguistiques autrement que d'une manière analytique (p. 42) ; il n'y a qu'une manière d'étudier scientifiquement les faits linguistiques, comme tous les phénomènes naturels et sociaux, c'est de les analyser. Le naturaliste qui veut étudier un être vivant dans son ensemble, le sociologue qui veut étudier une société tout entière font œuvre d'artistes, et non pas de savants.

M. Bally croit que, pour aboutir à étudier le langage

1. Il faut toutefois mentionner ici un ouvrage, qui n'y a malheureusement pas été signalé en son temps, K. O. Erdmann, *Die Bedeutung des Wortes* (Leipzig, 1910, 2^e^ édition), où la valeur affective des mots est complètement montrée.

en tant que moyen d'action et moyen d'expression, il faudrait partir « de la pensée et de la vie » ; on ne pourra se rendre compte des résultats qu'on obtiendrait ainsi qu'une fois que l'étude sera faite. Il est à craindre qu'elle ne soit bien difficile et que les conclusions ne manquent de précision. La conférence de M. Bally n'exprime à ce point de vue qu'un désir, elle ne fournit même pas à proprement parler un programme de recherches.

Il n'y a pas besoin d'ignorer l'histoire de la langue pour se rendre un compte exact de son présent, et peut-être au contraire. Quoique j'aie étudié l'histoire du français, j'ai souvent enseigné dans mes cours que, en français, le féminin des adjectifs se forme en ajoutant une consonne (variable suivant les cas) à la forme du masculin : *grand* | *grande, petit* | *petite, mauvais* | *mauvaise, long* | *longue,* ou, en faisant varier une consonne finale : *sec* | *sèche, veuf* | *veuve,* etc., ou en ajoutant une consonne et en faisant varier le vocalisme : *bon* | *bonne,* etc., et j'ai aussi enseigné que le pluriel se caractérise, dans les mots à initiale vocalique, par un *z* préfixé : *l'homme* | *les hommes, un enfant* | *des enfants, j'aime* | *nous aimons,* etc. (cf. p. 43 du livre étudié). La connaissance de l'histoire ne nuit pas à de pareilles constatations. — Si les grammaires enseignent que le pluriel de *il aime* est *ils aiment* avec un *-nt* final, ce n'est pas la faute de la linguistique historique ; c'est que les grammairiens doivent enseigner l'orthographe officielle ; il n'est pas au pouvoir des linguistes de la modifier non plus que la langue, même s'ils la jugent défectueuse.

Dans sa seconde conférence, M. Bally discute la question de savoir si les langues progressent, et il conclut qu'on n'en peut rien savoir. Évidemment avec raison, et un peu trop évidemment ; car il faudrait, pour savoir si les langues progressent, avoir défini un état idéal, dont personne n'a encore convenu. Mais il y a une question réelle, qui comporte sans doute une solution, et que M. Bally ne pose guère : les langues ne s'adaptent-elles pas progressivement à l'état de civilisation où est parvenue l'humanité ? et comme la part de l'intelligence devient de

plus en plus grande, la langue ne devient-elle pas de moins en moins concrète, de plus en plus intellectuelle? On a souvent noté que la disparition du nombre duel concorde généralement avec le progrès de la civilisation. Les formes verbales, qui anciennement exprimaient surtout le degré d'achèvement de l'action, tendent à exprimer plutôt la notion plus abstraite du temps. La question aurait valu d'être posée, surtout par un linguiste qui vise à diminuer l'importance attribuée à l'élément intellectuel dans le langage.

P. 90 et suiv. M. Bally se demande si l'article conservera sa valeur. On peut croire que l'usage l'affaiblit progressivement comme il affaiblit tous les éléments linguistiques. On peut se représenter un temps où cet affaiblissement en amènerait la ruine, de même que l'infinitif, après avoir été créé à grand' peine, a disparu de langues telles que le grec moderne ou le bulgare actuel. Mais il reste vrai que l'article ne donne encore de signes de faiblesse ni en français, ni en anglais, ni en allemand. Et le fait que, outre les sens défini et indéfini, les articles français *la, le* et *les, un, une* et *des* servent à indiquer le nombre des substantifs n'a rien ôté à leur signification et ne menace en rien la constance de leur emploi ni leur valeur significative.

Tout en retenant l'idée fondamentale de M. Bally, on se demandera donc si l'ardeur de son prosélytisme ne l'a pas conduit à exagérer.

A. Meillet.

Kr. Nyrop. *Grammaire historique de la langue francaise.* Tome quatrième (Sémantique). Copenhague (Gyldendalske boghandel), 1913, in-8, viii-496 p.

L'idée de consacrer, dans une grammaire historique, un volume entier à étudier le sens des mots est quelque chose de neuf et qui marque une révolution dans les usages des linguistes. L'ample grammaire de M. Nyrop est

assurément la première où pareille place soit faite à la sémantique, et ceci suffirait à lui donner une originalité remarquable.

L'exposé de M. Nyrop dépasse du reste, et de beaucoup, les limites d'une sémantique du français ; c'est bien plutôt une sémantique générale, où les exemples sont pris en français, mais où ont trouvé place toutes les idées qui ont été émises sur la théorie des sens des mots, et où les faits produits mettent toujours en évidence des notions valables pour toutes les langues. C'est le plus complet et le plus largement informé de tous les ouvrages qu'on ait écrits sur la sémantique[1]. Et il ne s'y agit pas seulement des changements de sens des mots, mais de tout ce qui concerne le sens des mots aussi bien à un moment donné qu'au cours de l'histoire ; les deux points de vue, le point de vue statique et le point de vue historique, ne sont pas toujours distingués : bien souvent cela n'aurait été ni commode ni utile, et une séparation tranchée aurait conduit à des redites. Mais les deux points de vue sont considérés.

L'étude du français ne perd rien à cette manière générale d'envisager les choses. On sait avec quelle précision M. Nyrop sait le français, quelle est l'étendue de sa lecture, comment il possède toute l'histoire de la langue. Le nombre des faits cités est immense ; et il ne s'agit pas de citations sèches de mots ; des extraits de textes caractéristiques d'écrivains de toute époque, et jusqu'aux romans parus dans les dernières années, montrent comment ont senti la valeur des mots les Français qui ont le mieux possédé leur langue. Il ne s'agit pas d'un sec précis, mais d'un ensemble de données empruntées à la langue vivante ; la linguistique de M. Nyrop est toute nourrie de la meilleure littérature et de l'observation de la réalité.

1. On signalera ici, incidemment, un ouvrage où l'on trouvera aussi beaucoup de faits intéressants pour l'histoire du vocabulaire : *Der deutsche Wortschatz* de K. Bergmann, à Giessen, chez Tœpelmann ; c'est un recueil, méthodiquement classé, de faits intéressants relevés dans la nouvelle édition du dictionnaire allemand de Weigand, faite par M. Hirt.

Voulant présenter à ses lecteurs toutes les idées relatives au sujet traité, M. Nyrop n'a pas cherché à systématiser. Les faits sont considérés successivement sous divers aspects, et si les exemples produits varient d'un chapitre à l'autre, c'est que l'auteur a tenu à faire passer dans son livre le plus de faits possible ; en réalité, les mêmes faits auraient pu servir à illustrer des idées indiquées dans plusieurs chapitres distincts. Peut-être cependant regrettera-t-on que, à chaque fois, les faits soient présentés à un seul point de vue ; un lecteur inattentif pourra être porté à en conclure que chacun s'explique par un seul ordre de considérations, ce qui serait inexact. Soit l'exemple classique du mot *plume* servant à désigner un objet en fer ; pour rendre compte du changement de valeur du mot, il faut tenir compte de plusieurs circonstances, que M. Nyrop envisage à propos d'autres mots, mais dont seule la réunion a provoqué le changement : d'abord un changement technique, la substitution d'un outil de fer aux plumes d'oiseaux employées jusque-là ; en second lieu, le fait que l'on se sert de mots non pas seulement en pensant à la forme, à l'aspect de l'objet désigné, mais aussi et surtout aux services que l'on en attend (chose en général trop peu remarquée et qu'il ne faut jamais perdre de vue ; et c'est pour cela qu'on parle si aisément des pieds d'une table, d'un pied de lampe, etc.) : la plume de fer rend les mêmes services que la plume d'oiseau ; enfin pareil changement de sens n'a pu se produire que chez des scribes, habitués à voir dans la plume l'objet qui sert à écrire ; il serait inintelligible chez des éleveurs d'oiseaux de basse-cour, chez des fabricants de literie, chez des plumassiers. En montrant dans le fait relatif à *plume* une métonymie et une catachrèse, § 600, M. Nyrop, qui interprète du reste les faits d'une manière exacte, fait une concession trop grande à une ancienne manière, scolastique, de considérer les faits de sens et ne met pas en première évidence les conditions réelles du phénomène. — Il y a deux faits capitaux qui dominent tous les changements de sens : d'une part, le fait que, dans chaque groupe d'hommes, dans chaque condition sociale, les mots prennent des sens particuliers,

et que en passant de ces situations spéciales à la langue générale, ils changent de valeur, et, d'autre part, le fait que tout emploi fait d'un mot ou d'une alliance de mots leur ôte une part de leur valeur expressive, si bien que les mots expressifs ont besoin d'être constamment renouvelés. Ces idées capitales, bien marquées dès le début, se trouvent un peu noyées dans la foule des idées accessoires et des divisions qui surviennent ensuite.

Dans le détail, on peut chicaner M. Nyrop sur quelques faits malgré sa rare compétence. Les exemples de synonymes parfaits donnés § 48 sont en partie contestables : *héritier* n'est pas synonyme de *légataire* ; un *légataire* est un héritier qui n'hérite qu'en vertu d'un legs fait expressément ; le mot *héritier* est plus général et désigne toute personne qui hérite soit naturellement, par suite de parenté avec le *de cujus,* soit par suite d'un legs ; on peut être un héritier naturel, on n'est jamais un légataire naturel, et inversement, on ne dira guère un *héritier* en parlant de quelqu'un qui vient de recevoir, à titre de legs particulier, une petite partie d'une succession. Un *confrère,* c'est-à-dire le membre d'une société à laquelle on appartient, n'est pas la même chose qu'un *collègue,* c'est-à-dire le membre d'une administration dont on fait aussi partie : un savant est le confrère d'un autre savant dans une société savante et son collègue dans une Université. Là même où les mots expriment exactement une même idée, ils ne l'expriment pas avec la même intensité ; je ne dirai pas dans une même circonstance que je suis *fatigué* et que je suis *las,* bien qu'il me soit malaisé d'indiquer par une définition la nuance qui sépare les deux mots. Et l'on ne dira pas d'un même homme qu'il est *rond* et qu'il est *carré* en affaires ; la nuance affective diffère d'un cas à l'autre. M. Nyrop finit par indiquer § 51 qu'il n'y a pas de synonymes ; et telle est sans doute la vérité. Si deux mots sont synonymes exactement, l'un des deux sort de l'usage.

Il n'est pas probable que *populari* ait rien à faire avec *populus* § 58, et il est certain que lat. *paricida* ne renferme pas le mot *pater* (§ 239). Si le mot *riche,* dont le sens ancien

est « royal, princier » a pris le sens de lat. *diues,* c'est qu'il y a eu un temps où le chef était aussi le riche, à l'époque féodale ancienne ; M. Nyrop semble présenter les choses d'une manière inverse, § 116. — P. 464, il aurait été bon d'indiquer que le Loyson-Bridet cité est un pseudonyme du regretté Marcel Schwob.

On peut ainsi faire à l'auteur, qui a remué une masse de faits énormes, de menues chicanes. Mais il importe de redire que tous ceux qui feront de la sémantique désormais auront dans ce livre un véritable trésor de faits et d'idées.

A. Meillet.

Jac. van Ginneken. S. J. — *Het gevoel in Taal en Woordkunst.* Tweede Deel. De gevoelsinvloed op taal en letteren. Eerste Werkplan : Het woordenleven en het gevoel. Hoofdst, I, II, III, IV. Lier (Jozy van In), 1912, in-8, p. 97 à 353 (extrait des Leuvensche Bijdragen, X, 1 et 2).

Les mots ont une valeur affective autant et plus qu'une valeur intellectuelle ; si l'on formule cette idée, personne n'y contredira sans doute : quand on dit que « le temps est clair », ceci est associé non seulement à une idée, mais au moins autant à un sentiment, et à un sentiment très vif. Néanmoins la sémantique n'a pas jusqu'à présent tiré un parti suffisant de cette constatation dont la justesse est évidente, et qui est sans doute d'autant plus juste qu'elle s'applique à une langue d'hommes moins civilisés. Le livre du P. van Ginneken, qui a pour objet de montrer le rôle du sentiment dans le sens des mots, est donc neuf, et il apporte à la sémantique le redressement de beaucoup de vues.

Après avoir rapidement passé en revue les changements de sens dus à d'autres causes que le sentiment et avoir étudié les figures, l'auteur étudie en deux grands chapitres les adjectifs qui expriment les choses senties par les organes des sens : lumière, sons, odeurs, etc., et les mots

qui expriment l'activité des divers organes du corps. Partout on trouve à la fois le psychologue, le lettré et le linguiste.

Les vues de l'auteur sont particulièrement saisissantes dans le chapitre sur les organes des sens : des adjectifs comme *clair, sombre, obscur, dur, mou, chaud, froid,* etc., expriment des états affectifs autant et plus que des perceptions de nature intellectuelle, et le résultat est que ces adjectifs se prêtent à exprimer tous les sentiments analogues à ceux que produit la perception des choses qu'ils indiquent. Un adjectif comme *dur* n'exprime pas seulement le fait matériel de la dureté ; il éveille en nous un certain état de sensibilité qui ressemble à celui qu'on éprouve en une foule de circonstances, et l'on sera amené ainsi à dire : *cela est dur,* là où il ne s'agit pas de phénomènes du toucher. De pareils faits ont lieu dans toutes les langues ; le P. van Ginneken en donne de nombreux exemples, et l'on pourrait multiplier les exemples pareils à l'infini. La démonstration est éclatante.

La partie relative aux actions des organes du corps n'est pas moins juste ; mais ici les faits sont moins évidents ; ils se retrouvent moins pareils en différentes langues. Il arrive même à l'auteur de citer des faits assez peu probants. Quand il rapproche, p. 262, *se ficher* et *afficher,* en expliquant le sens directement, il lui échappe que *se ficher* (on dit plutôt *se fiche*), au sens de « se moquer », est en français le substitut d'un autre verbe, très courant, évité seulement dans la société polie. Plus encore que la phonétique, la sémantique exige une étude spéciale de chacun des mots utilisés, et les sémantistes qui comme le P. van Ginneken, se donnent le rôle — indispensable — de dégager les principes généraux courent le risque d'invoquer parfois des exemples inexacts.

Bien que l'étymologie ne soit pas l'objet principal que l'auteur a en vue, il présente incidemment des remarques intéressantes. Il rapproche p. 188 gr. ἥρως du got. *swers,* et il défend le rapprochement soutenu par M. Bréal de *onus* et de *honor.* On devra tenir compte du rapprochement proposé p. 267 entre skr. *dhārayati* et *dhṛṣṇoti,* qui trouve

au point de vue sémantique un bon appui dans gr. τλῆναι, τολμᾶν. Mais il aurait mieux valu ne pas parler p. 308 de la possibilité de découper i.-e. **dekm̥* « dix » en « deux mains » ; quoi de commun entre **de-* et **duwō* « deux » ? Le P. van Ginneken cite assez souvent du sanskrit, et pas toujours avec bonheur. Il a une érudition assez large et assez solide pour ne pas utiliser ce qu'il sait médiocrement.

Dans sa préface, il attire l'attention sur ses bibliographies. Elles sont en effet remarquables. Ce ne sont pas de ces bibliographies techniques, qu'on emprunte à des ouvrages antérieurs en les modernisant. Ce sont des listes raisonnées d'ouvrages incroyablement divers et dont la réunion suppose des recherches très longues et des lectures immenses, mais qui rendront par là même de singuliers services à tous ceux qui, après le P. van Ginneken, étudieront le même sujet.

A. Meillet.

J. P. B. de Josselin de Jong. — *De waarderingsonderscheiding van « levend » en « levenlos » in het Indogermaansch vergeleken met hetzelfde verschijnsel in enkele Algonkin-talen. Ethno-psychologische Studie.* Leyde (van der Hoek), 1913, in-8, xii-224 p.

Cet ouvrage sur le genre grammatical est une thèse de Leyde ; il sort immédiatement de l'enseignement de M. Uhlenbeck. Les faits indo-européens y sont éclairés par la comparaison avec des faits analogues observés dans des dialectes algonquins, et les faits linguistiques par des faits ethnographiques. Il s'agit, on le voit, d'un type de linguistique assez nouveau et très intéressant.

M. de Josselin de Jong tient pour acquise une idée de son maître ; c'est que derrière les notions de genre de l'indo-européen commun on entrevoit une distinction plus ancienne d'un cas actif (le nominatif masculin-féminin) et d'un cas passif (l'accusatif masculin-féminin et le nomi-

natif-accusatif neutre). Il classe un certain nombre de groupes de mots indo-européens dans ces deux catégories. Il examine ensuite si les mots de même sens sont de la catégorie animée ou de la catégorie inanimée dans trois dialectes algonquins : il est curieux par exemple que l' « ongle » soit du masculin en indo-européen et du genre « animé » en algonquin, tandis que la « tête » est du neutre en indo-européen et du genre inanimé en algonquin. Et, après avoir comparé les deux séries de faits et en avoir marqué les analogies et les différences, il constate que les demi-civilisés n'ont pas sur l'opposition d' « animé » : « inanimé », ou plutôt « actif » : « passif », les mêmes idées que les Européens d'aujourd'hui. Il utilise pour cela les études les plus récentes sur la mentalité des sauvages, et il fait grand usage notamment des travaux de MM. Hubert et Mauss et de M. Lévy-Brühl.

La direction dans laquelle a cherché M. de Josselin de Jong est la bonne, et il y a tout lieu d'espérer qu'on arrivera ainsi à éclaircir les notions de genre sur lesquelles on a beaucoup écrit, et en partie assez inutilement. L'opposition de *animé* : *inanimé* sera du reste plus aisée à éclaircir que celle de *masculin* : *féminin*; car elle se trouve dans un grand nombre de langues, et elle tend constamment à se rétablir : l'espagnol, les langues slaves, l'arménien oriental, certaines langues de l'Inde par exemple l'ont restaurée de diverses manières. — Il va sans dire que le travail de M. de Josselin de Jong n'est qu'un premier essai ; il n'échappe nullement à l'auteur qu'il a bâti sur une base trop étroite. Les faits indo-européens n'ont pas non plus été critiqués d'assez près : on ne peut mettre sur le même plan des mots isolés très probants comme le nom de l'ongle et des mots appartenant à des types de formation où le genre est déterminé par la formation même, comme les thème en *-es-* tels que lat. *corpus* : *corpus* prouve très peu. Mais cette première indication est déjà précieuse, et il y a ici l'amorce de toute une étude ultérieure.

M. de Josselin de Jong ne fait pas assez état de la façon dont le genre se présente en indo-européen ; il aurait

convenu de rappeler que l'expression du neutre n'est pas de même nature que celle du masculin et du féminin. En indo-européen l'opposition du masculin et du féminin se marque *uniquement* dans l'adjectif qui se rapporte éventuellement à un substantif, non dans le substantif lui-même ; p. 31, il est dit que l'opposition de lat. *equos* : *equa* est indo-européenne ; rien n'est moins certain, comme le montre le gr. ἵππος, et comme il résulte du fait que la plupart de ces formations de noms de femelles d'animaux ont été créées au cours du développement particulier de chaque langue ; c'est sans doute un pur hasard que lat. *equa,* skr. *áçvā* et lit. *aszvà* coexistent ; la forme a pu aisément se développer dans les trois langues indépendamment. Et le contraste de masculin et de féminin s'exprime non par la flexion, mais par le thème. — Au contraire, le neutre indo-européen n'est distingué du masculin-féminin qu'au nominatif-accusatif ; mais la distinction a lieu aussi bien dans le substantif que dans l'adjectif. — D'autre part, il n'est pas légitime de rapprocher l'accusatif masculin *equom* du nominatif-accusatif neutre *iugum* ; la rencontre de forme peut être toute fortuite : dans le type athématique tout entier et dans le type en *-ā-* (où la forme du singulier neutre à valeur collective fournit le « pluriel » du neutre), le nominatif-accusatif neutre est caractérisé par la désinence zéro ; et cette désinence zéro se retrouve souvent au nominatif masculin-féminin. Les observations assez fortement glottogoniques du premier chapitre ne s'appuient pas sur une discussion assez approfondie de l'état de choses indo-européen. Mais il est pleinement légitime — et plus encore que ne l'a fait l'auteur — d'opposer le neutre, c'est-à-dire le genre inanimé de l'indo-européen au masculin-féminin, qui est le genre « animé ». Et il n'en faut pas plus pour justifier le rapprochement avec les faits algonquins et la comparaison finale.

A. Meillet.

Otto Jespersen. — *Lehrbuch der Phonetik,* zweite Auflage, mit zwei Tafeln. Leipzig und Berlin (Teubner), 1913, vj-259 pages, in 8.

M. Jespersen appartient, comme on sait, à cette école de phonéticiens qui font l'étude des sons par l'observation directe. Une oreille fine et exercée, des organes phonétiques assouplis par la pratique de langues variées, un diagnostic prompt et sûr s'appliquant à démêler les rapports entre l'organe et le son, entre l'articulation et l'effet auditif, tels sont les auxiliaires indispensables de leurs enquêtes. Les instruments qui permettent de mesurer les différences de position des organes et de représenter par des chiffres la tension des muscles ou l'amplitude des ondes leur sont inutiles ; ils ne font pas de phonétique expérimentale. Ils ne mêlent pas davantage la phonétique historique à la phonétique descriptive. S'ils signalent des changements, ce sont ceux que le langage parlé présente à l'état naissant ou que les tendances linguistiques de chaque sujet parlant préparent et annoncent.

L'ouvrage dont nous rendons compte ici en deuxième édition est justement un des plus caractéristiques de ce genre d'études : il représente éminemment la phonétique descriptive. Si nous ajoutons qu'il est rédigé d'un bout à l'autre avec cette sobre élégance et cette claire précision qui sont les qualités maîtresses de M. Jespersen, nous en aurons défini le mérite essentiel, qui est un mérite tout pratique : l'ouvrage est admirablement approprié à l'enseignement des langues vivantes.

Il comprend trois parties. La première est consacrée à l'examen de l'appareil vocal humain ; celui-ci y est démonté pièce par pièce et analysé dans tous ses détails. La seconde partie énumère les diverses catégories de phonèmes que peut produire l'appareil ainsi décrit, les consonnes, puis les voyelles, et les variétés de chacune. Enfin, dans la troisième partie sont étudiées les combinaisons de phonèmes qui constituent les mots, l'action réciproque

de ces phonèmes les uns sur les autres, en particulier l'accommodation, les variations de quantité, d'intensité, de hauteur.

M. Jespersen a pris comme base de son étude trois des principales langues de l'Europe, l'allemand, le français et l'anglais, auxquelles se rapportent toutes les parties de la description. S'il fait appel au danois pour ajouter parfois un exemple topique, ce n'est pas parce que le danois est sa langue maternelle, mais parce que l'ouvrage, avant d'avoir une édition allemande, avait été d'abord rédigé en danois et s'adressait par suite aux gens de cette langue. La description, qui est poussée très loin, repose sur une connaissance personnelle des quatre langues, de leurs nuances et de leurs finesses, des variétés de prononciation que déterminent les différences des dialectes ou des classes sociales. C'est la meilleure étude comparative qui existe. Les professeurs de langues vivantes y peuvent trouver à chaque page des remarques fécondes et des exemples suggestifs.

Sous le titre « Nationale Systematik » l'auteur a résumé dans son dernier chapitre les caractéristiques qui distinguent chacune des langues considérées : ce résumé termine dignement l'ouvrage, dont il forme peut-être la partie la plus originale, dont il indique en tout cas nettement le but et la portée. Quand on veut connaître la phonétique d'une langue donnée, il ne suffit pas d'analyser tous les phonèmes de cette langue, il faut en étudier encore l'économie. Le dernier chapitre de M. Jespersen est un excellent exposé d'économie phonétique.

L'histoire des langues, avons-nous dit, ne tient pas de place dans ce livre. Cela ne signifie pas que l'historien du langage n'ait rien à y prendre. Mainte remarque au contraire, tirée de l'observation des langues vivantes, éclaire utilement l'histoire des langues mortes et permet d'en interpréter les transformations. Ainsi, il n'est pas inutile aux linguistes d'apprendre que le danois actuel est en train d'accomplir une lautverschiebung comparable à celle du vieux-haut-allemand ; et la description que donne M. Jespersen des occlusives danoises, p. 103, fait comprendre

très clairement le principe même et le mécanisme de la lautverschiebung. Il s'agit des occlusives « à glotte ouverte » : l'air, accumulé dans la bouche pendant l'occlusion, s'échappe lors de l'explosion, et le temps qu'il faut à la glotte pour se mettre en position de vibrer, produit un retard de sonorité. Ce double phénomène explique aisément la transformation de l'occlusive sourde en une aspirée ou en une affriquée, qui aboutissent elles-mêmes parfois à la spirante. Nous avons là un excellent exemple du secours que peut prêter à la phonétique historique la phonétique descriptive. M. Jespersen est moins heureux dans sa note de la page 121, où, abordant le terrain de la phonétique historique, il répond à une critique de M. Gauthiot (dans ce *Bulletin,* t. XVI, p. ccclxxj) au sujet de son interprétation de la loi de Verner. La comparaison de l'anglais moderne ne vaut pas contre les arguments d'ordre historique et comparatif qui prouvent que la cause efficiente de la loi de Verner était bien un ton musical et non pas un accent d'intensité.

En dehors de ce cas, qui est un cas de pure interprétation linguistique, il est malaisé de prendre l'auteur en défaut. La description qu'il donne des sons du français est d'une exactitude et d'une pénétration qui ne laissent rien à désirer. Nous lui soumettrons seulement deux ou trois remarques. P. 83, pour le mot *sauf,* la notation *so·f* (avec *o* long) est-elle exacte ? Cet adjectif nous paraît avoir toujours l'*o* bref par opposition à son féminin, *sauve* ; cet *o* bref d'ailleurs peut être ouvert, comme dans le groupe *sain et sauf,* ou fermé comme dans la prononciation habituelle de *sauf vot' respect,* mais, normalement du moins, il n'est pas long. — P. 135, la prononciation *cavayé, miyeu, miyon* des mots *cavalier, milieu, million,* donnée ici comme observée chez des gens cultivés, n'est en tout cas qu'un provincialisme. — P. 153, n. 6. Il y a sans doute une erreur d'interprétation sur la graphie *je respequette* tirée par l'auteur de la Lanterne de Boquillon ; il est peu probable que l'auteur de cette graphie ait voulu noter une prononciation *respəkète*, rimant avec *becquette* ou *jette.* Cette prononciation nous est totalement inconnue. Nous

croirions plutôt qu'il s'agissait de marquer la séparation du *c* et du *t*, qui est en effet fréquente dans le langage des casernes, où un sous-officier semi-lettré prononce couramment *respèkətə* comme *prompətement* ou *dompəteur*.

J. Vendryes.

Vox. — *Internationales Zentralblatt für experimentelle Phonetik*, neu gegründet mit Unterstützung der Hamburgischen wissenschaftlichen Stiftung. Berlin (Fischer) et Hamburg (Friedrichsen), 1913. Trois fascicules parus, 176 p. in-8 (avec de nombreuses figures et des planches hors texte). — Prix : 10 mk. pour six fascicules par an.

M. Gutzmann dirigeait depuis longtemps une revue où, à côté des questions médicales relatives à la phonation, il admettait des articles de phonétique et où notamment M. Panconcelli-Calzia donnait une précieuse revue des travaux sur la phonétique. La nomination de M. Panconcelli-Calzia à la direction de l'institut phonétique créé à Hambourg et l'appui de la *Hamburgische wissenschaftliche Stiftung* ont permis de faire de la revue médicale de M. Gutzmann une revue de phonétique pure, dirigée par MM. Gutzmann et Panconcelli-Calzia, où seront étudiées toutes les questions relatives à la phonation, et où paraîtra désormais la bibliographie de M. Panconcelli-Calzia.

Voici donc qu'un nouveau périodique consacré à la phonétique va paraître en même temps que la *Revue de phonétique* de MM. Rousselot et Pernot. Tandis que la *Revue de phonétique* fournit surtout des études portant sur les faits de prononciation et s'efforce d'apporter au linguiste des résultats — et les deux premiers volumes déjà entièrement parus sont riches de résultats, il importe de le signaler, — les fascicules parus de *Vox* présentent surtout, à côté d'articles médicaux, des notes sur des perfectionnements de la technique expérimentale. On sait d'ailleurs que le principal effort des phonéticiens porte actuelle-

ment sur les procédés à employer pour aboutir à des résultats solides. Malheureusement, il n'est pas aisé aux chercheurs français de travailler à ces perfectionnements ; les recherches de cet ordre sont coûteuses, et nos laboratoires sont trop mal pourvus de ressources pour les poursuivre aisément. Le linguiste trouvera dans les fascicules parus de *Vox* plus de moyens pour réaliser des travaux que de résultats qu'il puisse dès maintenant utiliser. On souhaitera que la nouvelle revue prospère pour apporter les résultats des recherches entreprises.

A. Meillet.

A. Musehold. — *Allgemeine Akustik und Mechanik des menschlichen Stimmorgans.* Berlin (Springer), 1913, in-8, vii-135 p. et 6 planches hors texte.

Ce petit volume, qui a été beaucoup loué par un aussi bon juge que M. Gutzmann, n'est pas un livre de linguistique. Mais il convient de le signaler aux linguistes parce qu'ils y trouveront, avec des figures très nettes et avec de superbes photographies montrant l'action des cordes vocales dans la voix chantée, un exposé particulièrement clair des principes physiques et physiologiques de la phonation.

A. Meillet.

J. Poirot. *Recherches expérimentales sur le timbre des voyelles françaises.* Helsingfors, 1912, in-4, 95 p. et 1 planche hors-texte, plus 3 pages d'Errata (*Acta societatis scientiarum fennicae,* xlii, 2).

— *Beiträge zur Kenntnis der Quantität in den finnisch-ugrischen Sprachen.* Helsingfors, 1912, in-8, 104 p. et 3 planches hors-texte (*Mémoires de la Société finno-ougrienne,* xxxi).

M. Poirot, qui avait déjà publié des recherches appro-

fondies de phonétique expérimentale, publie maintenant, peu de temps après son grand ouvrage sur les méthodes de la phonétique expérimentale, deux mémoires très différents l'un de l'autre et qui proviennent de recherches exécutées avec des méthodes bien distinctes.

Le mémoire sur les voyelles du français consiste en une étude analytique des courbes obtenues en enregistrant avec un phonographe les voyelles françaises prononcées par l'auteur. L'appareil employé pour les expériences est du type décrit par les savants viennois, MM. Benndorf et Pöch. On avait déjà des études analogues sur les voyelles allemandes, hollandaises, suédoises et finnoises. Le résultat le plus frappant est que l'analyse révèle l'existence de trois centres de résonance, dont deux ont pu être déterminés exactement. Les conclusions de cette étude ont ceci d'inquiétant pour le linguiste qu'elles ne concordent pas exactement avec les classifications de voyelles que suggèrent et les positions articulatoires et, dans la plupart des cas, l'histoire des langues. Du reste, les recherches de ce genre sont à la fois très laborieuses et très délicates ; elles ne sont encore qu'à leur début ; elles devront être multipliées, et M. Poirot lui-même compte les poursuivre en en faisant varier les conditions. Les linguistes doivent s'attendre à être obligés de modifier certaines de leurs idées. Mais on n'est pas encore à la veille du moment où l'on pourra définir les voyelles de chaque langue au moyen de l'analyse des courbes fournies par le tracé phonographique ; ce serait pourtant le seul procédé rigoureux, et l'on n'aura de descriptions phonétiques certaines que le jour où ce travail sera fait. En le préparant, M. Poirot rend un grand service.

L'autre mémoire n'est pas moins intéressant. On sait quelle est l'importance de la quantité des voyelles et des consonnes dans les langues finno-ougriennes. Or, les problèmes relatifs à la quantité sont de ceux que la phonétique expérimentale permet de résoudre le plus sûrement et qu'il est le plus malaisé de résoudre sans elle. Les recherches publiées ici portent sur trois langues : le kalmuk (qui n'est pas une langue finno-ougrienne ; le titre

du mémoire est donc impropre), le mordve et le zyriène (la partie relative au zyriène est la moins satisfaisante, parce que le sujet examiné était mauvais). Les expériences n'ont pas été faites dans les meilleures conditions : faites à Helsingfors sur des sujets qui s'y trouvaient pour un temps limité et dont on ne disposait que très peu, sujets qui du reste parlaient d'autres langues que leur parler natal et qui étaient loin de leur pays depuis longtemps, elles ont été faites d'une manière nécessairement hâtives ; l'auteur lui-même en signale avec une grande loyauté les défauts. On a contesté l'exactitude des coupes que l'auteur a faites de certains tracés ; ceci limite la portée de certaines des conclusions, la durée respective des phonèmes pouvant être discutée. Les expériences ont été trop peu variées ; il n'a pas été tenu assez compte par exemple des différences naturelles de quantité qu'il y a, on le sait, entre les voyelles les plus ouvertes comme *a* et les voyelles les plus fermées comme *i* et *u*, différences qui apparaissent du reste néanmoins en quelques cas dans ces expériences mêmes. Enfin il est à regretter que les expériences aient porté uniquement sur des mots isolés ; ce n'est que dans des phrases que la quantité se développe normalement, et, si le temps durant lequel on disposait des sujets ne permettait pas d'enregistrer beaucoup de phrases, il aurait été bon d'en enregistrer quelques-unes comme moyen de contrôle pour les mots isolés que M. Poirot a seuls étudiés. Malgré ces inconvénients, dont le peu de temps dont a disposé l'auteur est la principale cause, le remarquable mémoire de M. Poirot apporte à la phonétique finno-ougrienne et même à la phonétique générale d'utiles précisions.

A. Meillet.

Beiträge zur Sprach- und Völkerkunde. Festschrift für Alfred Hillebrandt. Halle a. d. S. (Buchhandlung des Waisenhauses), 1913, in-8 [VII-]- 188 p.

Ce recueil de mélanges, dédié à l'indianiste bien connu

de Breslau par ses anciens élèves, comprend trois articles qui intéressent la linguistique.

Le plus important est celui où M. E. Lewy défend par de bonnes raisons le principe de l'action du substrat linguistique, du gaulois sur le gallo-roman, du dravidien sur l'indo-aryen, etc.

M. Neisser étudie quelques mots védiques, et M. Slotty donne un premier aperçu d'une recherche qu'il compte poursuivre sur un emploi du subjonctif grec avec κε(ν) ou ἄν.

A. Meillet.

Mélanges offerts à M. E. Picot par ses amis et ses élèves. Paris (Rahir), 1913, 2 vol. in-8, lxxx-558 p. et 648 p.

Ces deux beaux volumes somptueusement imprimés en l'honneur du philologue éminent, du bibliographe érudit et de l'homme universellement aimé qu'est M. Picot donnent une idée de la vaste érudition du savant auquel ils sont dédiés. Ils renferment quelques articles de linguistique. On remarquera dans le 1er volume des *Étymologies françaises* de M. de Charencey, un article de M. Wallensköld sur le sort de la voyelle protonique en roumain, une notice de M. Mazon sur l'histoire de la notion morphologique de l'aspect chez les grammairiens russes, une discussion sémantique sur l'origine de *tuer* par M. Nyrop, et, dans le 2e volume, une notice de M. Ch. Beaulieux sur le premier traité d'orthographe française imprimé. Beaucoup d'articles de ce beau recueil touchent d'ailleurs plus ou moins directement à la linguistique.

A. Meillet.

R. Gauthiot. — *La fin de mot en indo-européen.* Paris (Geuthner), 1913, in-8, 229 p.

L'auteur rattache ce livre à la série de travaux que des

linguistes français ont publiés, à la suite de la *Dissimilation* de M. Grammont, sur les règles générales de l'évolution phonétique ; et c'est, depuis 1895, date de la publication de la thèse de M. Grammont, le premier livre où une question de phonétique générale évolutive soit ainsi traitée dans son ensemble. Comme la *Dissimilation* de M. Grammont, c'est un livre sur l'indo-européen en même temps que sur la phonétique générale ; et, en ce sens, il se rattache directement au *Mémoire* de F. de Saussure. M. Gauthiot a étudié le traitement des fins de mots dans tout son ensemble et il a montré la place des finales dans le système de l'indo-européen. Il a fait un livre construit, dont le plan est rigoureux et où tout se tient d'un bout à l'autre.

Il est inutile de résumer ici les vues de l'auteur : le livre est si serré, si plein de choses et si solidement articulé qu'il se prête mal à être résumé, et d'ailleurs aucun savant qui s'intéresse soit à la linguistique générale soit à la théorie de l'indo-européen ne pourra se dispenser de le lire et de l'étudier avec attention. La définition qui y est donnée de la fin de mot « la finale indo-européenne comprend la dernière tranche vocalique plus les éléments consonantiques ou semi-consonantiques qui suivent » est fondamentale. La consonne qui précède la finale ou tenue extrême du mot n'appartient pas à la fin de mot. Ceci suffit à éclairer toute l'histoire des finales dans les langues indo-européennes, et pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que cette définition est aussi de grande portée pour la théorie de la syllabe.

Le livre devra être étudié avec attention ; car il n'est pas facile à lire. La rédaction est aussi brève que possible. Les faits ne sont cités le plus souvent que par allusion et pour les gens qui savent déjà ; l'auteur a évité de répéter ce qui traîne dans les manuels. L'exposition gagnerait à être plus claire et plus explicite en bien des cas. Ainsi, dans le chapitre final, où il est démontré que le sentiment de la finale existait en indo-européen, M. Gauthiot, constate bien que, là où l'accent a pris une place fixe, cette place n'est jamais la syllabe finale du mot ; elle est

tantôt la première syllabe, tantôt l'avant-dernière, tantôt enfin la dernière ou l'avant-dernière suivant des règles de quantité ; mais il l'indique d'un mot, sans y insister ; c'est à peine si le lecteur non averti le remarque, alors qu'il s'agit d'un fait capital, qui a eu sur tout le développement des langues indo-européennes une influence décisive : l'inaptitude de la finale à recevoir l'accent fixe est une des données essentielles de la linguistique indo-européenne. Cette inaptitude s'applique à l'accent de hauteur en éolien ou en latin ; elle s'applique ailleurs à un accent où l'intensité a sa part. Si, dans son désir de garder à son livre une unité absolue, M. Gauthiot n'avait évité de parler des développements modernes où intervient l'accent d'intensité, il aurait pu noter ce fait significatif que, là où comme en français et en arménien l'accent pénultième a entraîné l'amuissement total des finales, l'accent devenu final tend à reculer sur la pénultième, ainsi dans une partie des parlers arméniens, ou à se déplacer de quelque autre manière, comme on commence à l'observer en français, et cet accent qui, à en juger par ses effets en ancien français et en ancien arménien, a dû être fort (sans être, pour cela, du type germanique) tend à s'affaiblir. Un accent fixe peut se loger sur l'initiale ou sur la pénultième du mot ; il n'occupe la finale que par accident, et il y reste malaisément.

On reprochera sans doute à M. Gauthiot de n'avoir pas utilisé ses formules générales pour résoudre les difficultés qui subsistent dans la théorie des finales de certaines langues. Le livre porte sur l'indo-européen, et, pour les langues qui comme le germanique présentent un état troublé par un accent d'intensité actif, on conçoit que M. Gauthiot n'ait pas essayé le départ, difficile ou impossible, entre ce qui provient des tendances indo-européennes à l'affaiblissement de la fin de mot et ce qui est dû à l'accent d'intensité propre au germanique ; un examen des finales germaniques, sur lesquelles on a déjà écrit des livres entiers, aurait dérangé sans utilité le plan de l'ouvrage. Mais il n'aurait peut-être pas été superflu de discuter d'un peu plus près les finales slaves. Le slave est connu tardive-

ment ; mais dans son développement ancien il n'est pas intervenu d'altération due à l'accent, et le rythme quantitatif de l'indo-européen s'y est maintenu jusqu'au seuil de l'époque historique, partiellement même jusqu'à présent. P. 46 et suiv., M. Gauthiot utilise le grand fait, signalé par l'école russe de M. Fortunatov, que les longues et les diphtongues finales de l'indo-européen sont toutes abrégées dès l'époque du slave commun ; par analogie avec ce qui se passe en lituanien, où toutes les voyelles finales ont subi un abrègement, M. Gauthiot suppose que *o* a été abrégé et que l'altération d'une partie des *o* indo-européens en *ŭ* s'explique par là ; l'explication est évidente ; mais pourquoi ne pas mentionner qu'une partie des *ō* et *ā* indo-européens est représentée en slave par *y*, c'est-à-dire a subi une altération analogue à celle de *o* en *ŭ*, et que l'explication est la même ? il y avait là une confirmation décisive.

Au point de vue théorique, M. Gauthiot n'a pas assez mis en évidence ce qui est strictement propre à la fin de mot en le distinguant de ce qui pourrait provenir de la généralisation de certains traitements dont on a l'équivalent à l'intérieur du mot. Les faits vraiment probants sont ceux qui sont propres à la finale et dont ne peut rendre compte aucun fait de phonétique syntactique. Il est bien certain que le passage de *-s* à *-ḥ* et de * *az* à *-o* en sanskrit, que l'abrègement des voyelles et diphtongues finales en slave commun, que l'amuissement de *-s* finale en slave, que l'amuissement de toutes les occlusives finales en grec sont des traitements de finale : on n'observe les mêmes faits à l'intérieur du mot en aucune circonstance, et ce n'est que la position en fin de mot qui les justifie. La prononciation sonore des consonnes finales des mots devant toute voyelle et devant toute sonante, telle qu'on l'observe en indo-iranien et telle qu'on en a des traces en slave, est aussi un trait spécifique des finales. — Mais il n'est pas évident que la prononciation qu'on observe en toute position dans telle ou telle langue ait été générale dans toutes les finales ; M. Gauthiot n'indique pas assez et surtout ne rappelle pas assez souvent que les traitements observés résultent souvent de généralisations : si l'on

n'avait les langues aryennes de l'Inde qu'à l'état de prâkrits, et si l'on n'avait pas le védique (avec le sanskrit), on ne soupçonnerait pas que le traitement *-o* de **-as* final résulte de la généralisation d'un traitement tout particulier : celui de **-as* devant consonne sonore suivante. On peut très bien supposer que l'amuissement des occlusives finales en grec ou de *-s* finale en slave a été d'abord propre à certaines positions, puis que le résultat a été généralisé ; ces traitements ne cessent pas pour cela d'être des traitements phonétiques propres à la fin de mot mais on n'a pas le droit d'affirmer qu'ils aient été phonétiquement universels à la fin des mots. Les langues tendent à unifier la forme des mots, et, dans la façon dont apparaissent les finales, il convient de faire très large la part à la généralisation de certains traitements.

Pur linguiste, M. Gauthiot n'a pas fait la théorie psychologique des faits qu'il étudie. Chose curieuse, il dégage à peine le fait général de la débilité de la fin de mot : il ne signale qu'en passant, p. 60 et suiv., l'usure universelle de la fin de mot au cours de l'histoire des langues indo-européennes. Arrivé à l'explosion consonantique qui introduit la fin du mot proprement dite, le sujet parlant relâche son effort et tend à laisser tomber la voix : la consonne finale se borne à une implosive, la voyelle s'abrège, l'articulation devient incomplète. Ceci est d'autant plus frappant que jusque-là les lois de la phonétique générale indiquent une action régressive : toutes choses égales d'ailleurs, une consonne dissimile une autre consonne placée avant elle, et non après elle, dans le mot. Il y a là un contraste très curieux, et qu'il aurait valu la peine de mettre en lumière et d'expliquer.

Dans sa sobre brièveté, le livre de M. Gauthiot est l'œuvre d'un savant qui domine son sujet et qui, ayant des idées nettes, les expose avec vigueur ; il est de ceux qu'on quitte à regret ; car il fait penser.

A. Meillet.

O. Keller. *Die antike Tierwelt.* Zweiter Band : Vögel, Reptilien, Fische, Spinnentiere, Tausendfüssler, Krebstiere, Würmer, Weichtiere, Stachelhäuter, Schlauchtiere, mit 161 Abbildungen in Text und auf Tafeln, sowie zwei Lichtdrucktafeln. Leipzig (Engelmann), 1913, in-8, xv-618 p.

Avec ce beau volume, se termine la grande description que M. O. Keller a entrepris de donner de tous les animaux connus et nommés par les auteurs de l'antiquité classique. On connaît, par le premier volume sur les mammifères qui est entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à ces questions, quelle est la manière de M. O. Keller et quelle merveilleuse richesse d'information on trouve chez lui. En un temps où l'on insiste avec raison sur l'obligation pour les étymologistes d'étudier les choses en même temps que les mots, on oublie parfois un peu trop que M. Keller a été le premier à donner l'exemple et à nourrir l'étymologie d'une connaissance approfondie des objets étudiés. Son grand ouvrage sur les animaux de l'antiquité est un modèle à cet égard.

L'auteur y tient compte à la fois des textes et des monuments figurés, des descriptions exactes et des légendes. Il donne ainsi une idée aussi fidèle que possible de la façon dont les anciens se représentaient chaque animal et des sentiments qu'il leur inspirait, c'est-à-dire en d'autres termes qu'il fournit vraiment le « sens » des mots désignant des animaux : le linguiste n'a pas assez fait quand il a identifié au point de vue du naturaliste l'animal dont parlent les anciens ; il lui faut encore connaître tout l'ensemble de notions et de sentiments qui entoure chaque animal, et c'est ce que donne M. Keller. Il y a là quelque chose de capital, et qui est de nature à renouveler l'étude du vocabulaire.

Philologue classique plutôt que comparatiste, M. Keller a relativement peu insisté sur l'étymologie des noms cités. On sera parfois tenté de le trouver un peu hardi

néanmoins ; on ne lui accordera pas volontiers que l'*a* de lat. *apis* par exemple puisse être un ancien *n* voyelle ; c'est là un traitement grec ou sanskrit, dont le latin n'offre pas l'équivalent, et *apis* reste malaisé à relier à d'autres mots. Mais, dans l'ensemble, les vues admises par M. Keller sont correctes, et il laisse avec raison beaucoup de noms sans étymologie plutôt que de céder au fâcheux travers des étymologistes qui veulent tout expliquer.

En achevant ce grand ouvrage, M. Keller a bien mérité de la linguistique.

A. Meillet.

Per Persson. — *Beiträge zur indogermanischen Wortforschung* (Skrifter utgifna af kungl. humanistiska Vetenskaps-samfundet ; Uppsala, Band 10, 1 : 2). 2 vol. in-8, 1912, viij-1113 p. 27 kr. (= 30 M.).

M. Per Persson s'est fait dans la linguistique indo-européenne une spécialité à laquelle il a en quelque sorte attaché son nom : celle de l'étude des « déterminants de racine ». Dans ses *Studien zur Lehre von der Wurzelerweiterung und Wurzelvariation* (Uppsala, 1891), qui sont restées classiques, il a posé le principe de sa doctrine et montré, en réunissant une masse d'exemples, quelle en était l'extension. A vrai dire, si le principe est inattaquable et parfaitement justifié, l'application en est souvent contestable et arbitraire. Il s'agit en somme de déviations du type normal des racines indo-européennes ; il s'agit d'une collection de formes aberrantes, et si l'on entrevoit bien la cause initiale de l'aberration, le détail en échappe et la loi du phénomène est malaisée à établir. Quand on rencontre, pour exprimer l'idée de « s'agiter, trembler », trois racines aussi rapprochées de forme que **tres-* (skr. *trásati*), **trem-* (gr. τρέμω) et **trep-* (skr. *tyráh*), il est naturel de supposer qu'à un élément radical de forme *tre-* s'est ajoutée une consonne adventice *s*, *m* ou *p*. L'examen d'un bon nombre de racines indo-européennes conduit à une con-

clusion analogue. Mais l'interprétation du phénomène est des plus malaisées. Il est possible que la consonne finale de la racine soit un ancien élément de dérivation, dont on aurait perdu le sentiment. C'est l'idée de M. Per Persson. L'infixe nasal, caractéristique de certaines formations verbales, est devenu dans beaucoup de langues partie intégrante de la racine : on peut admettre de même qu'un ancien suffixe ait été rattaché indissolublement à la racine à laquelle il s'ajoutait. Ainsi la racine **kleus-* contiendrait la racine **kleu-* augmentée d'un ancien suffixe *-s-* (cf. **kleu-es-*). Alors les consonnes *s, m* ou *p* seraient aussi dans les racines **tres-, *trem-* et **trep-* d'anciens suffixes. Mais il n'y a pas de formation indo-européenne qui soit caractérisée par un suffixe *-p-* et d'autre part l'indo-européen n'admettait pas de racine d'un type **tre-* ; de telle sorte qu'à s'en tenir au point de vue strictement morphologique l'hypothèse n'est pas vérifiable. Cela se présente assez souvent. Mais elle conserve cet intérêt méritoire et durable de nous faire pénétrer plus avant que tout autre dans les mystères de la période linguistique qui a préparé l'indo-européen. C'est bien de pré-indo-européen qu'il s'agit dans cette étude des conditions morphologiques de la formation des racines. La racine, que la grammaire comparée nous présente comme une unité fondamentale et insécable, qui est même la seule unité à laquelle l'indo-européen nous ramène, apparaît dans la théorie de M. Per Persson comme un composé relativement récent d'éléments parfaitement discernables.

La théorie a été depuis vingt ans discutée et critiquée ; ce qu'il y en a de meilleur a passé dans le *Grundriss* de M. Brugmann et est devenu depuis un objet courant d'enseignement. Néanmoins, M. Per Persson a cru devoir à nouveau la soutenir et l'appuyer d'exemples. C'est là l'objet fondamental, sinon complètement avoué, des deux volumes qu'il vient de publier.

Le premier n'est qu'une série d'étymologies, mais groupées par familles de mots et où l'auteur se préoccupe beaucoup moins d'élucider l'origine d'un mot donné que de montrer l'extrême variété des formations tirées d'une

même racine. Les chapitres sont nombreux, touffus, encombrés d'exemples et rappellent assez par l'abondance de l'érudition les travaux que publiait, surtout vers la fin de sa vie, Hermann Osthoff. On sent que M. Per Persson a déballé là d'un seul coup des fiches accumulées pendant de longues années d'étude. L'impression d'ensemble est assez confuse, d'autant plus que l'auteur se borne le plus souvent à discuter les étymologies d'autrui. Il y a cependant çà et là nombre d'observations personnelles qui ont leur prix. On ne devra pas en tout cas consulter ce premier volume sans se reporter aux addenda (p. 925-958), qui sont remplis de références nouvelles.

Le second volume est plus satisfaisant, parce qu'il est plus systématique. L'auteur y défend à nouveau sa théorie des déterminants de racine. D'abord il discute quelques-unes des principales critiques qui ont été adressées aux déterminants consonantiques, notamment par MM. Bloomfield (p. 593), Hirt (p. 611), Bartholomae et Sütterlin (p. 619). Mais il s'attache surtout à reprendre la question des déterminants vocaliques. Ici il se trouvait à nouveau en conflit avec M. Hirt. Une des originalités du livre de ce dernier sur l'*Ablaut* avait été, on s'en souvient, de poser sous le nom de *base* des éléments radicaux plus complexes que les simples racines du système de de Saussure mais dont il faisait des entités primitives et insécables, dont les variations seraient réglées par les lois d'alternance vocalique. Cette hypothèse est néfaste à la théorie des déterminants. Toute une partie de la doctrine de M. Per Persson en était atteinte. Tandis que l'existence des déterminants consonantiques ne peut guère être mise en doute et qu'en tout cas à la mettre en doute on ne fait qu'augmenter le nombre de « racines » indo-européennes, en revanche l'existence des déterminants vocaliques n'est valable que dans un certain système de vocalisme, celui-là même qu'a posé F. de Saussure et qu'ont repris après lui Hübschmann, Osthoff et M. Brugmann. Il s'agit de savoir si dans la « base » **bhere-*, le second *e* est un élément suffixal, susceptible de devenir à l'occasion par une combinaison hystérogène, un détermi-

nant de racine, ou bien s'il a de tout temps fait partie de la racine **bhere-*, comme le suppose la théorie du degré allongé de M. Streitberg. A vrai dire, dans les deux hypothèses, comme le remarque fort justement M. Per Persson (p. 629), nous sommes sur le terrain glottogonique. Et peut-être bien n'y a-t-il souvent entre les deux doctrines qu'une différence de point de vue. Le classement des faits reste à peu près le même ; la part de l'analogie est équivalente, ou peu s'en faut ; et il reste après comme avant des exceptions inexplicables. Toutefois M. Per Persson a le mérite d'avoir réuni (p. 632-704) un nombre imposant d'exemples, dans lesquels une racine *udāttā* (ou de type *seṭ-*) alterne avec une racine *anudāttā* (ou de type *aniṭ-*), et il conclut, non sans apparence de raison, qu'il est illégitime d'établir entre les deux une limite trop tranchée ; par suite la distinction du type *seṭ-* et du type *aniṭ-* pourrait bien n'être qu'une question de déterminant, le premier type comportant un élément vocalique mobile de plus que l'autre. Mais les types *seṭ-* et *aniṭ-* alternent aussi avec des bases de types *exēi- exei-* et *exēu- exeu-* (p. 767-834). C'est une raison de plus pour croire que les éléments *-ei* et *-eu* sont aussi des déterminants. Enfin dans un troisième chapitre (p. 834), M. Per Persson, poursuivant son enquête, réunit les cas où les divers procédés d'élargissement sont attestés à la fois et où notamment les déterminants vocaliques se compliquent de l'addition de déterminants consonantiques. Tout cela est instructif et suggestif ; mais nous retombons dans le défaut général signalé au début de ce compte rendu, qui est dans le caractère souvent invérifiable d'une doctrine reposant sur des faits fragmentaires et exceptionnels.

J. Vendryes.

S. Feist. — *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen.* in-8, xu-573 pp. — Berlin (Weidmann), 1913.

« Utile et raisonnable », telle était suivant M. R. Gau-

thiot (*Bulletin*, n° 58 [1910], pp. ccclxxxviij-cccxc) la caractéristique de la brochure (*Europa im Lichte der Vorgeschichte und die Ergebnisse der vergleichenden indogermanischen Sprachwissenschaft*) qui annonçait en quelque sorte l'ouvrage que M. Feist soumet aujourd'hui à l'appréciation du grand public. Telle est aussi celle du présent livre. On peut ajouter qu'il est clair et intéressant et que la lecture en est agréable et facile. L'auteur a continué à se tenir au courant des derniers travaux et il a corrigé les erreurs sur lesquelles M. R. Gauthiot avait attiré son attention à propos de sa précédente publication. Il reste malheureusement encore bien des petites fautes de détail dont quelques-unes seront énumérées tout à l'heure, et ses adversaires — il en aura sans doute de nombreux — ne manqueront pas de tirer avantage de ces faiblesses pour essayer de lui enlever toute autorité ; dans l'ensemble pourtant, tout se tient bien et l'on est heureux de saluer un livre qui est en somme le bienvenu étant donnée la dispersion extrême de la science. Autrefois ce n'était qu'au bout de longues années de lectures et d'études que l'on pouvait acquérir une idée d'ensemble de ces questions d'antiquité indo-européenne. Depuis peu cependant nous avions le *Reallexicon* de M. O. Schrader [1901] et l'ouvrage de M. Hirt sur les Indo-européens (*Die Indogermanen*) [1905-1907] qui ont dû singulièrement faciliter la tâche de M. Feist au point de vue de la conception d'ensemble. On sait que l'ouvrage de A. Pictet « *Les origines indo-européennes* » [1859-1863] était déjà un essai dans ce genre et qu'il avait été précédé [1845] d'une courte étude de A. Kuhn « *Zur ältesten Geschichte der indogermanischen Völker* ». En outre, pour les Germains et les peuples voisins au moins, Müllenhoff avait essayé de reconstruire la préhistoire européenne. Malgré tant de travaux y aurait-il encore à glaner chez les écrivains de l'antiquité au même point de vue ? C'est ce que permet de croire le livre de M. Feist. En effet, pp. 296-297, il cite le passage fameux de Tacite (*De moribus Germanorum*, cap. XII) : *...ignauos et imbelles et corpore infames caeno ac palude*, INIECTA *super* CRATE *mergunt*) et il n'en rapproche pas d'au-

tres passages des auteurs latins qui prouvent que ce genre de supplice était également connu des anciens Latins et de la Rome primitive, ce qui eût été pourtant précieux pour sa thèse. Il s'agit sans doute d'un usage italo-germanique, remontant donc à l'époque de la civilisation indo-européenne du Nord-Ouest. Le premier de ces passages (Tite-Live I, 51, 9) a trait au supplice de Turnus ordonné par les Latins à la suite d'une ruse de Turquin :... *deiectus ad caput aquae Faustinae* CRATE *superne* INIECTA... Le second se rapporte aux soldats exécutés sur l'ordre de Postumius (Tite-Live IV, 50, 4) : ...*quos necari* SUB CRATE *iusserat*. Le troisième se lit chez Plaute (*Poenulus*, 1025-6) ; ce n'est qu'une allusion, mais elle suppose nécessairement qu'il s'agit d'un usage autrefois courant : *sub* CRATIM *ut iubeas se supponi atque eo | lapides imponi multos ut sese neces*. On sait que les mots qui désignent l'instrument de ce supplice sont identiques en latin et en germanique : v. h. a. *hurt* « claie » (cf. le got. *haúrds* « porte » qui a changé de sens), germ. comm. **xurþiz*, lat. *crātis*, soit indo-européen (du Nord-Ouest) **kr̥tis*, dont on rapproche encore le v. prussien *corto* « saepimentum », le gr. κάρταλος « corbeille en pointe » < *« natte », sk. *kaṭaḥ* « natte », soit « objet tressé », sk. *cr̥táti* « figit, iungit » (Thurneysen, *Thesaurus*). Il y a là un heureux accord entre les résultats de la grammaire comparée et le témoignage des textes anciens et c'est en travaillant dans ce sens que l'on peut le mieux escompter des résultats acceptables pour la préhistoire des peuples de langue indo-européenne.

Toutefois il ne faut pas dissimuler que presque tous les textes ont déjà été utilisés à ce point de vue. On le voit du reste chez M. Feist comme chez MM. Schrader et Hirt.

Passons aux observations de détail. L'habitude qu'on a sans doute en Allemagne de prononcer le latin avec le même accent d'intensité que les mots allemands a entraîné les deux grosses fautes **tūnica*, p. 236 et **lūpus*, p. 181 (le dernier de ces monstres s'étale également dans la deuxième édition du précieux *Lateinisches etym. Wörterbuch* de M. A. Walde, p. 447). — P. 243. M. Feist donne correctement tous les sens du gr. φορμός :

1) natte, couverture ; 2) panier ou corbeille, etc... Il en résulte que le sens primitif est « tissu de jonc ou de sparte » comme le définit Bailly et qu'il n'a par conséquent rien à faire avec φέρω, mais qu'il convient de le rapprocher du gr. φᾶρος, φάρος « manteau » issu de *φάρϝος, lette *burwes* plur. « petite voile », ce que fait au reste M. K. Brugmann (*Abrégé*, p. 140). Il s'agit évidemment d'une autre racine *bher-* [1] signifiant quelque chose comme « tresser ». — P. 266 à propos de νίφα (= lat. *niuem*) il serait bon de noter que ce précieux archaïsme n'est attesté que par un passage d'Hésiode (*Tr. et J.*, v. 537). Il n'en est pas moins sûr. — Page 271, le got. *wit* a été lumineusement expliqué par M. Meillet comme procédant de **we-dwo* « nous deux ». — P. 273, malgré M. R. Gauthiot, on voit que M. Feist ne s'est pas encore décidé à admettre l'explication pourtant évidente de M Meillet qui tire directement v. sl. *sŭto* de i.-e. **k₁ṃtóm*. La nature labiale de la nasale explique le timbre spécial de la voyelle slave. — P. 302 : C'est une erreur de voir dans Τευταμίδης un composé contenant **teutā* : c'est un simple patronymique de Τεύταμος qui est attesté chez Plutarque. Serait-il vraiment croyable que Τεύταμος fût une « Rückbildung » tirée de l'homérique Τευταμίδης? — P. 368 : M. Feist aurait pu signaler l'opinion de M. C. Jullian qui pense que *Ligures* aurait été le nom donné aux Italo-Celtes avant leur séparation. M. Feist au reste ne semble connaître ni M. Jullian (*Histoire de la Gaule*) ni M. Déchelette (*Manuel d'archéologie préhistorique*) qui pourtant auraient été pour lui des aides précieux. — P. 385 : il semble bien que toutes les langues anatoliennes (sauf le phrygien) soient apparentées entre elles. — P. 408 : ce qui est dit de l'alphabet sémitique n'est pas au courant. — P. 408 : le sémitique commun n'est pas l'arabe classique quoi qu'en pensent certains sémitisants, cf. K. Ahrens (*ZDMG*, t. 64 [1910], pp. 161-194). — P. 411 : c'est *rîmu* qui est la forme assyrienne : la forme citée *re'ém* « bœuf sauvage, buffle » est hébraïque.

1. Rien ne prouve que celle-ci ait des formes dissyllabiques comme celle qui signifie « porter, produire ».

— P. 413 : Comme l'a fait ressortir M. Meillet dans la troisième édition de son *Introduction* [1912], les « racines » indo-européennes ne sont pas de pures abstractions. — P. 445 : il y a erreur d'interprétation pour le mot tokarien *ckācar* ; le second *c* en effet n'y correspond pas à *g* (γ de θυγάτηρ) mais à *t* (τ du même mot). C'est *k* qui correspond à γ et au *h* de *duhitár-*. — P. 448 : il y a des inconvénients graves à représenter la spirante gutturale sonore du germanique commun par *j* au lieu de ȝ ou ȝ. Il eût fallu dire aussi que suivant M. Trautmann, à l'initiale des mots au moins, les représentants germaniques de i.-e. **gh*, *bh*, *dh* ont d'abord été *g*, *b*, *d* non spirants. — P. 446 et suivante : la découverte du tokharien n'empêche nullement de maintenir la division des langues indo-européennes en langues *satəm* et en langues *centum* et de voir l'origine de cette division dans un fait dialectal de date indo-européenne. Le tokharien est une langue *centum* et voilà tout. La seule idée que l'on se voie désormais forcé d'abandonner, c'est que les langues *satəm* étaient toutes à l'orient du groupe des langues *centum*. — P. 483 : Si on a bien compris ici M. Feist, le germanique ne serait d'après lui qu'un dialecte indo-européen (le celtique) transformé, surtout au point de vue phonétique, sous l'influence des habitudes articulatoires de la population préindo-européenne qui l'aurait adopté. Il est inutile de dire que cette thèse paraîtra inadmissible à tout le monde. Il est singulier que M. Feist n'ait pas hésité à la donner sous cette forme. L'hypothèse que M. Meillet avait formulée (*Dialectes indo-européens*) savoir que le germanique est un dialecte indo-européen (indépendant de tous les autres) qui trahit dans sa phonétique des consonnes l'influence d'une langue antérieure, est au contraire très plausible bien qu'elle ne soit pas absolument nécessaire.

Enfin, p. 414 suiv., nous voyons que M. Feist a dû prendre position vis-à-vis des travaux de M. H. Möller qui, comme on le sait, tendent à rapprocher pour en montrer la parenté, le groupe indo-européen et le groupe sémitique. Il se déclare opposé aux idées de M. H. Möller. Mais il n'est pas juste de dire que les rapprochements

institués par ce savant ne concernent absolument que le vocabulaire. Ces rapprochements reposent en effet sur des règles phonétiques très précises et c'est ce qu'a reconnu M. R. Gauthiot dans le compte rendu qu'il a fait du *Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch* (*Bulletin,* n° 60, pp. xxvij-xxix) bien qu'au fond il paraisse du même avis que M. Feist. Il ne manque pas non plus de points de contact morphologiques entre les deux groupes comme M. Feist semble le laisser croire : c'est ce qu'on a essayé de faire voir en quelques mots (*Revue de phonétique,* t. 2 [1912], p. 232 et n. 1). Quoi qu'il en soit, la question reste ouverte et il est évident que, si elle est un jour résolue par l'affirmative, bien des choses seront à changer dans la dernière partie du livre de M. Feist.

Il convient en terminant de le louer une fois de plus, comme l'a fait M. R. Gauthiot, de l'allure raisonnable et modeste de ses propositions, qui contraste heureusement avec les affirmations téméraires et arbitraires de certains archéologues.

A. Cuny.

H. Güntert. — *Ueber arische Reimwortbildungen.* Erster Teil. Heidelberg (Winter), 1913, in-8, 56 p.

Dans ce travail, par lequel il s'est habilité comme privatdocent à l'Université de Heidelberg, M. Güntert étudie les racines indo-iraniennes qui, comme *gras-*, *ghas-*, *bhas-* et *vas-* ont à la fois des sens voisins et des finales pareilles. Il écarte l'idée que ces concordances, dont le nombre est élevé, soient dues au hasard, et il les explique les unes par le fait que des racines de sens pareils ont été ramenées à des formes pareilles, les autres par le fait que des racines de formes pareilles ont modifié leur sens par analogie. L'explication vaut sans doute dans plus d'un cas, et il est très plausible que **skābh-* ait été modifié en *skambh-*, sous l'influence de **stambh-* par exemple. On peut admettre à la rigueur que skr. *gádati* ait remplacé indo-iran. **gátati,* que font attendre got. *qiþa* et arm. *koc̣em,* sous l'influence

de *vádati* : suivant une belle remarque due à F. de Saussure, une racine indo- européenne qui commence par une sonore simple ne finit pas par une sonore simple. Mais on a l'impression que M. Güntert exagère la portée de son idée. Là où la ressemblance ne porte que sur la racine, et non sur la formation, elle est trop peu frappante pour avoir pu exercer une grande action, et tel est précisément le cas pour la racine par où il commence : la concordance du présent skr. *bábhasti* et de l'aoriste skr. *ághaḥ* (M. Güntert parle à tort d'un présent *ghasati*) n'est pas telle qu'elle ait pu avoir l'influence qui lui est attribuée. La ressemblance des racines telles que *pā-* et *trā-* « protéger » est vraiment trop faible, limitée à une voyelle finale fréquente dans les racines indo-européennes, pour avoir une signification.

Du reste, les faits de ressemblances de cette sorte ne jouent dans les langues qu'on peut observer qu'un rôle restreint. Je n'ai pas le sentiment que l'on attribue grand prix en français à une ressemblance comme celle de *frapper* et de *taper*, pourtant très nette ; et le fait que *battre* est d'une forme tout autre ne choque assurément personne. On ne pourra se prononcer sur le rôle de ces faits délicats dans une période préhistorique que quand ils auront été étudiés à fond aux époques historiques.

P. 3, M. Güntert s'exprime de façon à faire croire que « là où il n'y a pas de langue écrite, *langue* et *langue vulgaire* ne font qu'un » ; rien n'est moins évident ; il peut y avoir une littérature traditionnelle sans écriture, et tel était sans doute le cas du monde indo-européen, à en juger par des survivances comme celle des druides gaulois, qui avaient des traditions et qui évitaient de se servir de l'écriture.

A. Meillet.

J. Baudiš. — *Zur Wortzusammensetzung im Indogermanischen.* Prague (Rivnač), 1912, in-8, 27 p. (*Sitzber d. kön. böhm. Ges. d. Wiss., Hist. Kl.*, 1912).

M. Baudiš se demande si -θάμος, dans le type des com-

posés indo-européens tels que ἱππόδαμος, avait une valeur nominale ou une valeur verbale. Mais la question a-t-elle un sens bien précis? La composition indo-européenne semble être un reste d'un temps où la flexion ne s'était pas encore constituée ; or, en ce temps, les formations radicales devaient être indifféremment nominales ou verbales, suivant l'emploi ; on sait que les « racines » indo-européennes fournissent à la fois des formes nominales et des formes verbales, et que seule la flexion différencie le nom du verbe. Quant à la concordance de la place du ton dans le type ψυχοπομπός et dans les aoristes (thématiques) dont s'autorise M. Baudiš, elle prouve d'autant moins que le vocalisme radical des aoristes ne concorde pas avec celui du type -πομπος. Malgré toute la science dépensée en linguistique et en psychologie, les questions de ce genre ne paraissent pas comporter de solution, et le plus sage est de se borner à constater les faits indo-européens, sans prétendre les expliquer.

A. Meillet.

Thomas Fitzhugh. — *Indoeuropean rhythm.* Charlottesville (Anderson brothers), 1912, in-8, 201 p. (*University of Virginia, Bulletin of the School of Latin,* n° 7).

Depuis plusieurs années, l'auteur publie sur l'ancienne métrique latine des brochures obscures qui ne convainquent personne. Il s'attaque cette fois à l'indo-européen ; il n'est pas à présumer qu'il soit plus heureux que dans ses tentatives précédentes.

A. Meillet.

H. Oldenberg. — *Rgveda. Textkritische und exegetische Noten. Siebentes bis zehntes Buch.* Berlin (Weidmann), 1912, in-4, III-392 p. (*Abhandlungen de l'Académie de Göttingen, Phil. hist. kl.,* N. F., XIII, 3).

Ce second volume achève le grand commentaire que

M. Oldenberg a donné du Rgvegda, et dont le premier volume a déjà été signalé ici. A vrai dire, l'auteur se défend d'avoir voulu écrire un commentaire. Très abondantes, sensiblement complètes en ce qui concerne la métrique, la langue et le détail philologique, ces notes ne visent nullement à fournir une exégèse complète du texte ; il est à peine utile de le dire, car la tâche serait irréalisable.

Un livre de ce genre se juge surtout à l'usage qu'on en fait, et le premier volume est paru depuis assez longtemps maintenant pour qu'on puisse l'apprécier : toutes les fois que le linguiste aura à se servir d'une forme védique, il agira prudemment en consultant les notes de M. Oldenberg avant d'en faire usage ; jamais il ne manquera de trouver soit un renseignement utile, soit une raison de se défier de la forme ancienne qu'il voulait utiliser. Plus souvent il aura recours à ce bel instrument de travail, et plus il admirera la sûreté de l'auteur, l'étendue de sa science et de son information, la solidité de son jugement.

On ne saurait être bon védisant sans être linguiste. Le grand index des sujets traités qui termine le volume est comme un sommaire des questions grammaticales qui peuvent se poser aux védisants, et le linguiste pourra tirer parti de tout ce qu'il contient. Il y apprendra souvent à se défier de formes qui seraient curieuses, mais qui sont suspectes, ou dont la valeur est mal établie. Dès la première page, le sens linguistique de l'auteur se manifeste quand il refuse de rapprocher de la racine *math-* le commencement *ath-* de *átharvan-* et *átharyu-* ; aux arguments qu'il donne on peut ajouter que le slave et le baltique présentent la nasale de **mentho-* comme faisant partie intégrante de la racine, et ceci exclut tout rapprochement du skr. *math-* avec *ath-*. Des remarques comme celle de la p. 95 sur *tatanaḥ,* de la racine *tan-,* mais avec rappel de *stan-,* montrent la finesse de l'auteur et son sens admirable des choses de l'Inde.

Les comparatistes qui ont à se servir de formes védiques devront toujours avoir les notes de M. Oldenberg à leur portée.

A. Meillet.

E. Felber. — *Die indische Musik der vedischen und der klassischen Zeit.* Studie zur Geschichte der Rezitation, nach den Platten des Phonogramm-Archives der kais. Akademie. — Mit Texten und Uebersetzungen von B. Geiger. Wien (Hölder), 1912, in-8, 189 p. (Sitzsber. d. kais. Ak. d. Wiss. in Wien, Phil. Hist. Kl., 170, 7).

A l'aide d'enregistrements phonographiques faits dans l'Inde par un savant envoyé en vue de recherches d'un tout autre ordre, M. Felber, aidé de M. Geiger, étudie ici toute une série de textes poétiques de divers ordres, les uns récités, les autres chantés, et qui présentent ce vif intérêt d'offrir tous les intermédiaires possibles entre la récitation pure et simple et le chant le plus net. M. Felber peut montrer ainsi qu'il n'y a nulle part de limite tranchée entre le parlé et le chanté.

Tous les morceaux étudiés sont transcrits en notes musicales et deviennent par suite aisément accessibles à l'étude. M. Felber s'exagère un peu la fidélité de la tradition hindoue, et son titre donnera quelques illusions. Les langues modernes de l'Inde sont singulièrement éloignées du type védique, et le ton en particulier ne s'y est pas maintenu comme le ton du grec ancien subsiste dans l'accent du grec moderne. Dans ces conditions, il est permis de douter que la récitation actuelle et le chant des Hindous donnent une idée bien juste de la récitation et du chant des prêtres de l'époque où ont été composés les Védas. Le fait que la récitation et le chant diffèrent d'une région de l'Inde à l'autre suffirait à montrer qu'on n'a pas gardé complètement l'état de choses ancien. Mais le premier point pour avoir une idée de cet état ancien est d'examiner ce qui en subsiste aujourd'hui, et le livre de M. Felber ouvre la voie à tout un ordre de recherches dont on doit souhaiter qu'elles soient poursuivies activement.

P. 49. M. Felber identifie le svarita védique au périspomène grec ; ces deux types de ton n'ont rien de commun, on le sait.

A. Meillet.

A. Meillet. *Altarmenisches Elementarbuch,* in-8, x-212 p., Heidelberg (C. Winter), 1913 (*Indogermanische Bibliothek,* I, 1, 10)[1].

La grammaire de l'arménien classique de M. Meillet est purement descriptive, sans un seul aperçu de grammaire comparée ; et elle n'est même pas « historique », en ce sens que l'auteur s'est efforcé d'y décrire un moment précis et un aspect rigoureusement déterminé de la langue: seul, l'arménien des premiers traducteurs y est exposé. On sait en effet que, après avoir été fixé par les premiers traducteurs des livres sacrés et par des écrivains comme Eznik, l'arménien classique a servi durant de longs siècles de langue savante à la nation arménienne ; il a subi durant ce temps des changements de détail appréciables. Mais, comme il est impossible de déterminer en quelle mesure ces changements traduisent des innovations de l'usage parlé, M. M. a cru opportun de se limiter à l'usage des plus anciens écrivains, qui seul fournit un type complètement cohérent.

La langue des premiers traducteurs a été bien reconnue et décrite par les Pères Mékhitharistes de Vienne, et on l'enseigne correctement dans les écoles arméniennes. Mais elle n'était jusqu'à présent exposée nulle part dans les grammaires faites à l'usage du public européen. M. M. a voulu combler cette lacune. Il a utilisé les grammaires arméniennes auxquelles il renvoie ; mais il a dû fonder en grande partie son exposé sur une étude personnelle des textes, surtout pour la syntaxe ; car il n'existe aucun ouvrage donnant des exemples avec des renvois. En ce sens, l'ouvrage est neuf.

D'autre part, sans rompre avec le plan traditionnel des

1. Ce compte rendu devait être fait par M. Gauthiot ; mais notre confrère, en mission linguistique dans le Turkestan russe, n'a pu prendre part à la rédaction du *Bulletin* ; l'auteur s'est permis d'annoncer lui-même son ouvrage.

grammaires, l'auteur a cherché à l'améliorer et à l'adapter au type spécial de la langue décrite. Le chapitre de phonétique, n'étant pas historique, se borne à une description de la prononciation, telle qu'on peut la restituer d'après les maigres données qu'on possède. Les alternances vocaliques, qui jouent en arménien un si grand rôle, sont présentées en un chapitre spécial, simplement à titre d'alternances, et sans aucune hypothèse sur leurs origines historiques. Les principes de la formation des mots, souvent si transparente en arménien, sont brièvement indiqués. Viennent ensuite deux grands chapitres, l'un sur la flexion nominale, l'autre sur la flexion verbale, et la grammaire proprement dite se clôt par un chapitre sur la structure des phrases. Mais l'emploi des noms et des verbes a été décrit avec la flexion du nom et du verbe. L'auteur a surtout insisté sur les traits qui caractérisent le plus spécialement l'arménien. A propos des noms, les groupes de noms sont étudiés en détail ; à propos des verbes, les groupes de verbes sont aussi examinés. M. M. a toujours visé à mettre en évidence le plus possible l'originalité de l'arménien. Autant que les dimensions du livre l'ont permis, il a donné des exemples, le plus idiomatiques possible.

Le paragraphe consacré au redoublement est bizarrement placé; bien qu'il y soit question du redoublement à la fois dans le nom et dans le verbe, il est donné dans la subdivision des formations nominales. L'auteur a été d'autre part gêné par le fait qu'il n'écrivait pas sa langue maternelle ; ainsi au § 106 *b*, il dit que les subjonctifs aoristes perdent leur *-i-* ; mais on ne sait de quel *i* il s'agit. L'errata, quoique assez long, n'indique pas toutes les fautes ; ainsi, p. 62, on lira *orum* et non *srum*, et p. 182, il faut lire *zohanoç*, et non *zshanoç* ; par deux fois on lit Akk. là où il faut Abl. au § 53.

L'ouvrage se termine par des textes, en partie difficiles, et par un index avec traduction des mots qui figurent dans la grammaire et dans les textes.

A. Meillet.

Friedrich von Kraelitz-Greifenhorst. *Studien zum Armenisch-Türkischen.* Wien, 1912 (S. W. A. W., 168).

Le but de cette brochure est d'étudier le turc qu'une partie des Arméniens de Turquie, ayant perdu leur langue maternelle, emploient comme langue courante. L'auteur en trace d'abord les limites, d'une manière assez inexacte. Il cite Constantinople, Smyrne, Cilicie, quelques villages de Trébizonde, les *villes* Bara, Chulguma, Kartikam, Turs au Caucase, etc. Ces dernières localités ne sont que de petits villages. Les Arméniens de Constantinople et de Smyrne n'ont pas perdu l'arménien, c'est-à-dire qu'ils n'emploient pas le turc comme langue maternelle. Au contraire M. v. Kr. n'a pas cité toute l'Anatolie (Brousse, Yozghad, Césarée, Kötahia, Konia, Angora, Kastamuni, Aïdin, Balikéser, etc.), où la masse de la population arménienne a perdu sa langue maternelle et ne parle que le turc (cf. la carte dans ma *Classific. des dial. Arm.*, Paris, 1909)[1].

Le turc a quatre formes différentes dans la bouche des Arméniens; 1. le dialecte turc d'Anatolie qui est usité chez les Arméniens d'Anatolie ou chez ceux qui en sont émigrés. 2. le turc vulgaire de Constantinople que les Arméniens de cette ville emploient quand ils parlent turc; 3. le turc littéraire que les fonctionnaires arméniens de la Porte, etc. emploient au besoin; 4. des mots turcs, sans doute d'origine orientale, qui diffèrent des trois précédents et ne sont usités que dans la conversation arménienne chez les Arméniens de Constantinople. Ainsi un même mot est prononcé à la manière littéraire : *ɣurbet;* dans la langue vulgaire de Constantinople : *qurbet;* chez les Arméniens d'Anatolie : *gurbet,* et, dans une phrase arménienne, en dialecte arménien de Constantinople : *xurbet.*

1. L'auteur se trompe aussi quand il dit que ce n'est que le quart de la population arménienne qui habite l'Arménie. A elle seule l'Arménie russe compte 1 200 000 Arméniens parmi ses habitants.

Il y a donc quatre parlers turcs arméniens, bien distincts. Chaque Arménien de Constantinople emploie ainsi trois dialectes, suivant le cas et la personne à laquelle il parle.

M. v. Kr, qui n'a pas eu l'occasion de vivre en Turquie, ne connaît guère l'existence de ces quatre dialectes et se base sur quantité de livres imprimés par les Arméniens, à Constantinople, à Smyrne, à Venise et à Vienne, en langue turque, avec des caractères arméniens.

La langue de ces livres est purement et simplement le turc littéraire, et elle ne présente aucun intérêt. Cependant M. v. Kr. trouve que cette langue a des particularités spéciales : changements phonétiques, différences de vocabulaire et de syntaxe, qui ne se trouvent pas dans le turc parlé par les Turcs même. Les pages 16-30 de la brochure sont consacrées à relever ces changements phonétiques. A mon avis ce chapitre n'a rien de réel, car dans ces prétendus *changements phonétiques* il n'y a que des erreurs de transcription, des particularités dialectales, des erreurs sur l'origine des mots ou des fautes des auteurs.

1. *Erreurs causées par la transcription de l'arménien.* — Les Arméniens qui écrivent le turc se servent de leur alphabet national. Cet alphabet, quoique riche, n'a naturellement pas la rigueur qu'on exige d'une transcription scientifique. D'ailleurs les auteurs arméniens qui écrivent le turc, sont souvent d'une éducation médiocre et entièrement dépourvus de connaissances linguistiques. Il arrive donc souvent qu'un même phonème turc soit transcrit en arménien de différentes manières, mais qui *ont, dans la prononciation, toujours la même valeur*. M. Kr. ne fait pas attention à cela. Ainsi après avoir dit (p. 5) que t. *q* est transcrit par *k*, il trouve que cette consonne turque est ailleurs changée en k^c en arménien (p. 21). Mais les anciens *q* et k^c ont pris la même valeur dans la prononciation littéraire des Arméniens de Constantinople, de façon que le changement phonétique qu'on croit trouver n'existe pas. Ajoutons que M. Kr. ne connaissant pas les menues particularités de l'orthographie arménienne occidentale, transcrit ces mots en mettant en face de chaque lettre de l'alphabet arménien son correspondant européen, et, en

s'attachant toujours à la lettre de cette transcription artificielle, trouve des lois là où il n'y en a pas. P. ex : page 17 il trouve que *y* turc est tombé dans les mots *senai, ziade* (= turc *senayi, ziyade*), etc., car il transcrit ces mots : *senai, ziade,* etc. Mais l'arménien prononce *ai, ia* comme *ayi, iya* : par ex. : *Rusia* (lire *Rusiya*) « Russie ». Donc, la transcription est fautive et la loi n'existe pas.

Pages 18-19, il trouve que *k, g* sont changés, chez les Arméniens, en *ky, gy* devant *ā, ū,* dans les mots d'origine arabe et persane, mais que devant les voyelles brèves et dans les mots d'origine turque, ils restent *k, g*. Il cite pour ce dernier 11 exemples, comme *khiwrekh* = t. *kyürek, keoz* = t. *gyöz,* etc. Mais les Arméniens prononcent *gik* devant *e, i, ö, ü* comme *gy, ky,* sans marquer la yodisation par une lettre spéciale. Donc, la loi n'existe pas non plus ici.

P. 30, M. v. Kr. trouve une loi phonétique spéciale aux Arméniens, à savoir la dissolution de la voyelle longue en deux voyelles brèves *e* + *a* ; p. ex.: *alea, manea,* (= t. *aʿlā, maʿnā*), etc. Illusion ! La vérité est que les consonnes *l, n* sont prononcées en turc littéraire *lʸ, nʸ,* et que les formes arméniennes (litt. *alea, manea* ; lire : *alʸa, manʸa*) en sont une transcription fidèle.

Pour éviter toutes ces fautes, il faudrait non pas transcrire les lettres des mots écrits en caractères arméniens, mais en donner la vraie lecture.

2. *Erreurs causées par les transcriptions européennes.* — La transcription des mots turcs en usage chez les savants européens est très défectueuse ; on ne transcrit pas ce qu'on lit, mais ce qu'on écrit ; p. ex.: des lettres qui sont également prononcées *s,* sont transcrites à la manière de l'arabe : *s, ṣ* ; de même on transcrit *q, k* deux lettres prononcées *k,* etc. Il est très incommode de représenter le phonème *ə* par *y*. M. Kr, représentant ce même phonème par *y* pour la graphie turque et par *ə* pour la graphie arménienne, est porté à trouver des différences de prononciation (cf. p. 11 b) qui n'existent pas.

Les Grecs, les Juifs, ainsi que les Européens qui habitent la Turquie, prononcent mal le turc ; le plus gênant

est, pour eux, le phonème *ə* qui manque en grec et dans les langues européennes, et, comme conséquence de ce manque, tout le système de l'harmonie des voyelles est altéré. Mais les Arméniens qui possèdent cette espèce de *ə* dans leur langue, prononcent exactement comme les Turcs. Ainsi on prononce en turc : *bulənəyor, oləyor, durəyor, vurəyorlar,* ou en changeant *ə* en *u* : *bulunúyor, olúyor, durú yor, vurúyorlar*, etc. Les Arméniens ont les deux prononciations et les deux graphies. Les Grecs, les Juifs et les Européens prononcent *buluniyor, oliyor, duriyor, vuriyorlar,* etc. M. Kr. transcrit ces mots turcs suivant la prononciation européenne et, par conséquent, trouve des changements dans l'harmonie vocalique chez les Arméniens !

3. *Particularités dialectales.* — Nous avons dit plus haut que les Arméniens ont quatre dialectes ou prononciations différentes du turc. Quoiqu'on publie presque toujours en turc littéraire, il arrive souvent que des formes d'un autre dialecte se glissent par erreur. M. Kr. utilise ces dernières pour trouver des changements phonétiques qu'il attribue aux Arméniens. Soit par exemple le mot prononcé chez les Turcs *dāima* (forme littéraire) ou *dayma* (forme vulgaire) ; les Arméniens écrivent *dayima*, *daima* ou *dayma* ; et cette dernière forme n'est pas une création arménienne, comme le croit M. Kr., pour en conclure à la permutation de la voyelle en la consonne correspondante (p. 8), mais un simple emprunt au turc vulgaire. De même *anglamak, dinglemek, anglatmak,* etc. (p. 22) sont des formes du turc d'Anatolie ; le nouveau caractère que les Arméniens ont inventé pour transcrire le turc *ṅ* se trouve seulement dans des livres dont les auteurs sont originaires d'Anatolie, car cette prononciation n'existe pas à Constantinople.

Nous avons donné ici quatre exemples seulement ; mais toute la brochure de M. Kr. est fondée, d'un bout à l'autre, sur des mots de ce genre ; elle ne présente qu'une comparaison du turc littéraire avec le turc vulgaire (ou dialectal) attribué par erreur aux Arméniens.

4. *Différences d'origine.* — Les Turcs ont fait beaucoup d'emprunts à l'italien ; les mêmes emprunts se trouvent

aussi en arménien. Comme les Italiens avaient jadis à Constantinople une colonie considérable qui avait de bonnes relations avec les Arméniens, il est à croire que les emprunts de l'arménien à l'italien ont été faits par voie directe. M. Kr. les tient pour des emprunts au turc et trouve quelques changements phonétiques à décrire ; par exemple : ital. : *piazza* > arm. *piaça*, turc *piasa* (cf. p. 20, 21).

5. *Fautes des auteurs.* — M. Kr. cite une quantité de formes arméniennes qui n'existent dans aucun dialecte ; par exemple : *mexrab* (p. 21, 25), *kyavur* « infidèle » (p. 20, 22), *xavf* (p. 15), *yanləz* (p. 18), *eški* (p. 18), etc., etc. Toutes ces formes doivent être des fautes d'impression.

D'autres fois c'est M. Kr. qui se trompe et donne de fausses lectures du turc ; par exemple : *oka* : lire *okka* (p. 17), *şaušmaḳ, gjāur, ḳaušmaḳ, čauš, ṭauḳ, auj* : lire *savušmak, gyavur, kavušmak, čavuš, tavuk, avuj* (p. 20), *sijāḥat, şifir* : lire *seyahat, səfər* (p. 25), *hulāşa, āhar* : lire *xülasa, axer* (p. 25), *gūnāgūn* : lire *gönagön* (p. 26), *fulān* : lire *filan* (p. 26), *bedājet* : lire *bidayet* (p. 26), *hukūmet, jekun, mezkūr* : lire *hükümet, yekün, mezkür* (p. 29), etc. Il trouve (p. 16) que les formes *mevkəsə, jamisinde* (p. 16) sont des fautes, qu'il corrige : *mevkəə, jamiinde* ; mais c'est M. Kr. qui se trompe, car ces deux dernières formes n'existent pas en turc.

Les pages 30-33 sont consacrées à l'étude des formes et de la syntaxe ; ici aussi les fautes de transcription conduisent l'auteur à des erreurs. P. 31 l'auteur dit que les Arméniens emploient, pour l'accusatif des thèmes vocaliques, le suffixe-*i*, au lieu de-*yi* ; mais les exemples qu'il cite doivent être lus : *mekaleyi, maziyeyi*. D'autres particularités de syntaxe se trouvent aussi dans le turc vulgaire ; l'auxiliaire *etmek* (p. 32) est la forme courante du turc vulgaire, dont la forme littéraire est *itmek* (p. 33) ; l'irrégularité de l'ordre de la phrase est due à l'influence du français, d'où est traduit l'exemple cité.

Enfin p. 36-38, M. Kr. donne une liste de mots turcs qui seraient usités chez les Arméniens seulement. Il est curieux de voir dans cette liste des mots tout à faits usuels

en turc, comme *yalvarmak, yenilmek, yigirmi, čend, teyzə*, etc. etc. La forme *parladəj* (d'où *parladəǰə*) n'est pas juste, et il n'est pas étonnant qu'elle ne se trouve dans aucun dictionnaire. Il faut couper le mot en *parladə-ǰə*, où le suffixe *-ǰə* indique le métier ; *quttu, qutsuz* sont des mots tatares ; *hami, il* sont des formes du turc oriental, non usitées chez les Arméniens de Turquie.

En résumé, la brochure de M. Kr. est le résultat de fausses transcriptions et de l'incohérence des termes de comparaison. Si l'on avait écarté ces deux erreurs, on aurait trouvé qu'il n'y a pas de dialecte arméno-turc.

H. Adjarian.

Sahak Vardapet Amatuni. — *Hayoç baṙ u ban*. Vagharshapat (couvent d'Etchmiadzin), 1912, in-8, xx-708 p.

Les dialectes arméniens ont une grande quantité de mots que la littérature ancienne ne connaît pas. Une partie de ces mots est sans doute fabriquée par le peuple, de date postérieure ; d'autres sont des mots anciens qui par hasard seulement ne se trouvent pas employés dans les vieux textes. Depuis longtemps les Arméniens se sont adonnés à recueillir ces deux espèces de mots de la bouche du peuple. Parmi ces recueils de mots dialectaux le plus riche et le plus complet est celui qui vient d'être publié par M^gr^ Sahak Amatuni, du couvent arménien de Saint-Etchmiadzin. Le travail contient à peu près 14 000 mots.

Quoique ce chiffre soit grand, il présente à peine la moitié du trésor des mots dialectaux. Nous avons aussi préparé un dictionnaire pareil (encore inédit) ; il a 30 000 mots ; et je crois qu'il reste beaucoup à y ajouter.

H. Adjarian.

M. Abeghean. *Aśxarhabari śarahwsuthiwn.* Vagharshapat (chez l'auteur, à l'Académie), 1912, in-8, 364 p.

Cette syntaxe de la langue littéraire arménienne orientale est sans doute ce que l'on a écrit de mieux sur la grammaire de l'arménien moderne. On y trouvera une grande richesse d'exemples bien classés et bien analysés, et quiconque voudra faire la théorie de l'arménien moderne ou en acquérir une connaissance approfondie devra recourir à ce livre. Suivant le procédé de Miklosich, l'auteur part toujours de la forme, et il décrit minutieusement les emplois de chaque forme. Par suite, il ne reconnaît à sa langue que cinq cas : nominatif, datif, ablatif, instrumental et locatif. Le génitif se confond entièrement avec le datif : dans le pronom, les formes proviennent partie du datif, ainsi *inj, khez*, partie du génitif, ainsi *iran, nran.* Il n'y a pas d'accusatif distinct : le complément direct est exprimé par la forme du nominatif pour les êtres inanimés, par la forme du génitif-datif pour les êtres animés. Il y a donc en arménien oriental une distinction des genres animé et inanimé, comme dans le masculin slave.

Il est fâcheux que l'auteur n'ait pourvu ce livre ni d'index ni même d'une table des matières. La consultation en est rendue assez malaisée par là.

A. Meillet.

A. Meillet. — *Aperçu d'une histoire de la langue grecque.* Paris (Hachette), 1913, xvi-368 p. In-8, 3 fr. 50.

Voici, je crois bien, le chef-d'œuvre de M. Meillet, ce qu'il a écrit à la fois de plus large et de plus profond, de plus original aussi, et ce que nul autre que lui n'aurait pu écrire comme il l'a fait.

Ceux qui ont suivi ses travaux depuis une dizaine d'années, soit dans nos *Mémoires,* soit ailleurs — surtout ail-

leurs —, savent quelle a été l'orientation de son esprit et quelles préoccupations dominantes ont dirigé ses recherches. Il ne s'est jamais contenté d'examiner à fond la grammaire de chacun des dialectes indo-européens et d'en poursuivre le développement historique avec toute la précision minutieuse d'un philologue ; mais il s'est efforcé de faire servir cette étude à la détermination de principes généraux qui s'appliqueraient à tous les dialectes. Phonéticien, il a établi quelques-unes des lois les plus nettes de l'évolution des sons ; grammairien, il a dégagé les raisons intimes des transformations des morphèmes ; ayant toujours comme but, quand il étudiait les langues, d'atteindre le langage en général.

Mais le langage n'a jamais été pour lui une entité abstraite et idéale. Avec un sens très net des réalités, il s'est bien gardé de séparer le langage des générations humaines qui le créent et le renouvellent sans cesse. Son premier soin a été de mettre en lumière le caractère social des faits linguistiques. Par des exemples restés classiques, il a montré comment les variations du vocabulaire, les changements de sens et les changements de mots étaient dus aux actions réciproques des groupements sociaux. Puis, étendant les mêmes conclusions aux faits de phonétique et de morphologie, qui sont l'ossature du langage, il a fait ressortir les deux tendances dont le conflit domine toute évolution linguistique : la tendance à la différenciation qui par un développement naturel produit la diversité et l'émiettement des patois, la tendance à l'unification qui crée les langues communes et qui est d'ordre sociologique. Cette conception nouvelle des choses appelait une transformation dans l'application de la méthode. Celle-ci sans doute n'a pas changé de nature ; elle est restée aussi prudente et aussi ferme ; mais elle s'est en quelque sorte retournée. Alors que jusque-là elle dirigeait de préférence sa lumière vers l'intérieur et éclairait pour quelques spécialistes les recoins mystérieux de la structure intime des langues, elle projette maintenant vers l'extérieur des feux à longue portée, dont tout esprit cultivé peut apprécier l'ampleur et l'éclat. Ainsi, M. Meillet, qui dans ses

premiers travaux ne voulait être que linguiste, qui était le plus circonspect, le plus réservé des linguistes[1], désavouant d'avance les applications qu'on aurait pu faire à d'autres disciplines de ses théories linguistiques, a été conduit peu à peu à fournir aux physiologistes et aux psychologues des données qu'ils n'ont pas manqué d'utiliser, et apporte finalement aux historiens et aux sociologues des règles nouvelles d'une portée aussi solide que hardie. En un mot, sa doctrine, telle qu'elle se dégage de ses derniers travaux, a toute l'ampleur d'une philosophie linguistique. Il lui restait cependant à l'expérimenter sur les données de l'histoire. Pour cela, le domaine du grec lui fournissait le champ le plus riche d'exemples qu'il pût souhaiter. De là sans doute est né le présent livre, où les linguistes trouveront la meilleure illustration d'une théorie générale du langage, et les hellénistes l'analyse la plus pénétrante de l'histoire du grec.

Le leitmotiv du livre est en quelque sorte dans l'opposition des deux tendances que nous rappelions plus haut : différenciation et unification. Cette opposition domine les trois parties qu'il renferme et fait l'équilibre de tous les développements ; qu'il s'agisse de la préhistoire du grec, de la constitution des langues littéraires ou de la constitution de la κοινή — ce sont là les trois divisions qu'a adoptées M. Meillet — nous sommes toujours ramenés au conflit des deux tendances. Le grec sort d'une langue commune, qui est l'indo-européen. Mais la tradition n'est rien moins que continue et le résultat n'a aucune unité. Si loin que l'on remonte dans l'histoire, le grec offre au contraire l'image d'une superposition de petites unités, déjà brisées et morcelées. Il y a eu le groupe achéen, dont nous n'avons plus que des restes épars, dans l'arcadien, le cypriote et le pamphylien ; le groupe éolien, assez peu homogène, si l'on en juge par ses représentants, le lesbien, le béotien et le thessalien ; le groupe ionien-attique, le plus

1. Meillet, « der nüchternste aller modernen Sprachforscher », a écrit M. Feist, *Beitr. z. Gesch. d. deutschen Sprache,* XXXVI (1910), p. 332.

important littérairement et celui qui a eu dans l'histoire les destinées les plus brillantes ; enfin le groupe occidental, le dernier venu en Grèce, dont le dorien n'est qu'une subdivision.

Tous ces groupes sont autant de substrats, qui, suivant les lieux, se recouvrent l'un l'autre et qui recouvrent même par endroits un vieux fond linguistique préhellénique qui n'avait rien d'indo-européen. Mais il s'en faut que ces différents substrats aient la même valeur. Chacun possédait pour ainsi dire, un coefficient particulier de force ; il y eut entre eux une lutte de dominance et de résistance, dont les vicissitudes constituent en somme toute l'histoire du grec. Leur force respective, ils la tiraient d'abord des conditions économiques et sociales dans lesquelles ils se développaient. Ainsi de bonne heure en Asie Mineure, l'ionien a constitué une κοινή qui a peu à peu submergé les parlers éoliens ; ainsi en Sicile, le dorien a tendu de même à s'étendre en une κοινή sur toutes les grandes villes. Pourquoi ces deux tentatives de langue commune sont-elles les seules qui aient abouti à date ancienne, et pourquoi notamment partout ailleurs qu'en Sicile le dorien est-il resté à l'état de parler local sans extension, c'est à des causes sociales qu'il faut le demander.

Mais il faut tenir compte aussi des conditions politiques. L'événement le plus considérable pour le développement de la langue grecque a été sans contredit l'expansion de l'empire achéménide, qui a ruiné les cités grecques florissantes de l'Ionien et forcé l'axe du monde grec à se déplacer. Il faut lire les pages pénétrantes dans lesquelles M. Meillet développe cette idée originale, que la fortune d'Athènes, si accidentelle en soi et si éphémère, a été liée à deux grands faits politiques, la création de l'empire achéménide et la création de l'empire macédonien : c'est le premier qui a fait la gloire d'Athènes, et le second sa ruine. Mais entre les deux faits, dans l'espace d'un siècle, il s'est trouvé qu'Athènes réunissait les conditions les plus favorables à la puissance et à l'expansion. Les succès politiques d'Athènes ont assuré la prédominance du dialecte attique, et quand une κοινή hellénique s'est définiti-

vement constituée, grâce surtout à l'extension de l'empire macédonien, c'est le dialecte attique qui en a été l'élément essentiel. Cette κοινή à base attique a englobé les autres, la κοινή dorienne en Sicile, la κοινή étolienne développée à partir du IIIe siècle dans le centre de la Grèce ; elle a utilisé même la vieille κοινή ionienne ou du moins ce qui en subsistait. Le tableau où M. Meillet décrit ainsi la formation de la langue commune est des plus vivants et des plus suggestifs : les causes de la prédominance de l'attique, celles aussi qui ont déterminé l'apport plus ou moins considérable de chacun des parlers locaux, apparaissent en pleine lumière. Mais ce qui est plus lumineux que tout, c'est la façon dont se présente la κοινή ainsi constituée. Pour pénétrer la nature même de la κοινή, pour la définir et la préciser l'érudition philologique ne suffisait pas ; il fallait l'intuition du linguiste, fort de la méthode comparative. En effet cette langue commune à son tour s'effrite et s'émiette ; elle est traversée de nombreuses lignes d'isoglosse qui s'entrecroisent et ne coïncident pas. Et alors se produit pour le grec ce qui a eu lieu déjà pour l'indo-européen, ce qui a lieu en même temps pour le latin ; car l'histoire est un perpétuel recommencement. Mais si les causes sont les mêmes, les résultats varient, parce que les circonstances modifient les conditions mêmes des choses. Et nous sommes ramenés encore à tenir compte des conditions sociales et politiques, différentes pour le grec ancien et le latin (v. p. 264), pour le grec moderne et le roman (v. p. 326).

Il est un facteur important dont nous n'avons encore rien dit et auquel M. Meillet consacre une des trois grandes divisions de son livre ; c'est le facteur littéraire. Ce n'est pas la moindre originalité de cet ouvrage de linguistique que de réhabiliter les langues littéraires, si honnies, si décriées par tant de linguistes. Ce sont sans doute par définition des langues spéciales, quelquefois même des langues religieuses. Mais elles sont le produit naturel des sociétés qui les créent et elles contribuent pour une part souvent prépondérante à l'extension et aux transformations du langage. En même temps que langues spéciales, ce sont

à leur manière des langues communes ; même les œuvres littéraires les plus nettement dialectales n'ont jamais de caractère local (v. p. 148). Les langues littéraires représentent toujours une certaine civilisation qui domine les parlers locaux. Nous apprenons ici comment et pourquoi la langue épique, d'abord éolienne et peut-être achéenne, s'est trouvée en Asie Mineure prendre une couleur ionienne qu'elle a définitivement gardée ; comment et pourquoi la lyrique chorale s'est développée chez les Doriens, où d'ailleurs elle devait être représentée par des étrangers, le béotien Pindare ou l'ionien Simonide, comment elle a pour caractéristique d'être non-ionienne plutôt que dorienne (v. p. 215-217) ; enfin comment la prose attique s'est substituée à la prose ionienne, comment la lyrique chorale dorienne et la poésie iambico-trochaïque ionienne se sont combinées pour former la langue de la tragédie, et quelles ont été finalement les raisons décisives de la prédominance littéraire d'Athènes, dans tous les genres.

Que d'aperçus profonds ! que d'avenues largement ouvertes ! Et pourtant le livre n'apporte guère de faits nouveaux ni même dans le détail, d'interprétations nouvelles. Pris isolément, les exemples qu'il contient sont bien connus et figurent dans tous les manuels de grammaire grecque. M. Meillet a emprunté les éléments de son livre à une foule de travaux, signés de savants variés, et sa part personnelle, à l'exception peut-être d'une seule question [1], consiste à reproduire en général des hypothèses déjà exposées par lui-même. Sauf le chapitre sur les origines de la métrique grecque, il n'y a rien d'inédit dans

1. Nous voulons parler de l'accent grec, sur lequel la doctrine de l'auteur paraît s'être modifiée (v. p. 296 et suiv., p. 358). Il n'est plus question ici d'une transformation de l'accent de hauteur en accent d'intensité, mais simplement d'une substitution d'un rythme accentuel à un rythme quantitatif : c'est par là que s'expliqueraient les altérations de timbre attestées sur les papyrus dès le IIIe s. av. J.-C. et même les chutes de voyelles en grec moderne. Mais M. Meillet ne joue-t-il pas sur le mot accent ? Plus d'un lecteur en tout cas aura peine à saisir exactement le sens de cette nouvelle doctrine. M. Meillet ne pouvait la développer ici, étant donné le caractère de son livre ; il est à désirer qu'il écrive un article pour la reprendre et la fixer.

ce livre. Ce qui en fait toute la nouveauté, c'est la disposition, où les faits ont chacun une valeur démonstrative et sont groupés pour concourir à l'établissement de la thèse. C'est un plaisir délicat, pour quiconque a conservé quelques traces de la culture grecque, que d'y retrouver tant de faits déjà connus, mais dressés sur un plan tout nouveau et combinés pour la réalisation d'une synthèse, qui fait autant d'honneur au linguiste qu'à l'helléniste.

Helléniste, M. Meillet l'est à plus d'un titre ; d'abord par une connaissance de l'histoire de la langue, dont la variété et la précision sont vraiment déconcertantes et que pourraient envier bien des spécialistes ; mais aussi par un sentiment très pénétrant du génie grec. Sous le manteau nécessairement austère de la langue philologique, on sent percer discrètement l'émotion qui naît de l'étude personnelle et directe des œuvres artistiques ou littéraires. Dans tel passage où M. Meillet parle de l'art grec, sa phrase s'échauffe et s'anime d'une façon qui ne lui est guère habituelle. Et cela ne sent pas la surcharge ou le hors-d'œuvre ; l'émotion naît du fond même du sujet. Les raisons qui dès l'origine en Grèce ont poussé l'art et la littérature à la stylisation d'éléments humains expliquent aussi maint détail de l'histoire de la langue. Ces raisons sont dans le génie même du peuple ; c'est elles qui ont fait la beauté de son art et le rayonnement de sa littérature. Tout cela, M. Meillet l'a senti ; et voilà pourquoi sans doute entre tant de langues, dont il aurait aussi bien pu tracer l'histoire, il a choisi de préférence la langue grecque.

Ainsi, c'est indirectement à un triomphe suprême de l'hellénisme que nous devons ce livre, d'allure si classique, si plein d'idées, si harmonieux de composition, si limpide de forme, si grec à la fois et si français.

J. Vendryes.

H. Hirt. *Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre.* Eine Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Griechischen. Zweite umgearbeitete Auflage. Heidelberg (C. Winter), 1912, in-8, xvi-652 p. (Indogermanische Bibliothek, I, 1, 2).

La première édition du manuel de grammaire comparée du grec de M. Hirt était un livre assez court où l'auteur semblait s'être proposé surtout de faire connaître ses vues sur le vocalisme indo-européen. Dans cette nouvelle édition, M. Hirt est resté fidèle à ses idées ; mais il a refait son ouvrage entièrement, et il l'a beaucoup développé, beaucoup amélioré. Il en a fait un manuel lumineux, où une heureuse disposition typographique fait bien ressortir la netteté du plan et la clarté de la pensée. M. Hirt est peu philologue ; mais il a beaucoup d'idées et en linguistique générale et en grammaire comparée ; ses idées, répandues d'un bout à l'autre du livre, en rendent la lecture à la fois agréable et suggestive. L'étudiant qui utilisera ce manuel devra se garder de croire que tout ce qui y est enseigné soit bien établi ; mais il se trouvera devant un système ordonné, et de plus il verra passer devant lui une foule de notions qui lui seront neuves et qui lui ouvriront l'esprit.

Le tort de M. Hirt est de présenter ses idées sous la forme la plus absolue, et sans marquer assez où cesse la démonstration, où commencent les simples vues de l'esprit. Veut-il aborder la morphologie, il commence par affirmer qu'il n'y a pas entre le nom et le verbe une distinction essentielle. C'est vrai en un sens ; mais il n'est pas moins vrai que, en indo-européen, le nom et le verbe constituent deux systèmes radicalement distincts et que, réserve faite de quelques formes comme le vocatif singulier et la 2e personne du singulier de l'impératif, les ressemblances entre nom et verbe y sont très lointaines. On peut entrevoir un temps où, bien loin avant l'époque indo-européenne proprement dite, nom et verbe étaient peu distincts ; mais

c'est de la préhistoire de l'indo-européen. Et, en aucun cas, ceci n'autorise à dire que le verbe est d'origine nominale ; là où la langue distingue mal entre nom et verbe, comme en chinois, on ne peut pas dire qu'un mot donné soit nom plutôt que verbe; il est l'un ou l'autre suivant le sens et suivant le rôle dans la phrase. On ne peut pas plus dire que le nom est antérieur au verbe qu'on ne peut dire que le verbe est antérieur au nom. Et surtout est-il à propos de poser de pareilles questions de métaphysique du langage dans un simple manuel de grammaire comparée du grec ?

L'excès d'affirmation se retrouve un peu partout dans le livre, et là même où M. Hirt a sans doute raison. Ainsi p. 261, M. Hirt exprime très sagement des doutes sur l'hypothèse de M. Brugmann que, dans les cas où le grec répond par κτ, le celtique par *t* (et sans doute le tokharien par *kt*) à skr. *kṣ*, lat. *x*, etc., on aurait affaire à un groupe indo-européen ayant compris une spirante ; mais il fonde son doute sur le fait que les langues à accent musical ont rarement des spirantes; a-t-on fait là-dessus une enquête suffisante? et de ce que les langues du Soudan à accent de hauteur n'ont en effet guère de spirantes a-t-on le droit de tirer des conclusions absolues ? Le grec moderne conserve son accent où l'élément de hauteur est très sensible et où l'intensité est médiocre, et pourtant il est extraordinairement riche en spirantes.

Pour prouver que, dans une finale paroxytonée de la forme ⏑⏑́, le ton recule en grec d'une syllabe, M. Hirt use de beaucoup d'exemples non probants. Et, du point de vue de la méthode générale, il vaut la peine de critiquer quelques-uns de ces exemples. Ainsi le contraste de ἄγριος et de véd. *ajr(i)yaḥ* est invoqué p. 278; mais il ne s'agit pas ici de mots si usuels, si solidement fixés dans la mémoire qu'ils existent indépendamment du type général dont ils font partie; c'est le type général qu'il faut envisager, et non tel ou tel mot isolé; or, ce type comporte toutes les places possibles du ton : de *vasnám*, le védique a *vásn(i)yaḥ*, tandis que de *sómaḥ* il a *som(i)yáḥ*; il n'y a donc rien à tirer de ἀγρός : ἄγριος. Si même skr. **jātiyaḥ* était attesté,

on n'aurait le droit d'en rien conclure pour γνήσιος, qui n'est pas superposable. En somme, dans les adjectifs en -*to*- le grec a généralisé le type paroxyton, qui est l'un des types védiques, et qui se retrouve en germanique dans got. *aufeis* en face du gr. αὔσιος ; la thèse de M. Hirt ne reçoit de là aucune confirmation, tandis qu'un mot comme πεδίον, dont il n'est rien dit, constitue une redoutable difficulté. — P. 276, il est fait état du pluriel ἔλθετε de l'impératif en regard du singulier ἐλθέ. Mais c'est méconnaître la situation toute spéciale de la 2e personne du singulier de l'impératif ; d'ailleurs, on conçoit que l'impératif ἔλθετε ait été influencé par l'indicatif ἦλθετε (sans augment ἔλθετε). Et l'on n'arrive pas à saisir ce que M. Hirt veut dire quand il invoque à l'appui de sa thèse γενοῦ (ancien γενέο) en regard de γένεσθε.

Avec des formules plus précises, certaines preuves apparentes s'évanouissent. Pour établir que des mots dissyllabiques admettent la variation de place du ton du type πόδα, ποδός, M. Hirt s'appuie sur πατρός, δουρός, etc. Il faut d'abord écarter πατρός ; car dès l'instant que -τερ- apparaît au degré zéro, on ne voit pas pourquoi le ton aurait reculé sur πα plutôt que de frapper la finale, et πατρός ne prouve évidemment rien. Quant à δουρός (et à γουνός, et aussi à κυνός, en face de κύων), on y voit que la place du ton dans ποδός, θηρός, etc., ne tient pas à la forme monosyllabique du nominatif, mais à la forme monosyllabique du thème : la règle de place du ton du type πόδα, ποδός s'applique donc aux thèmes monosyllabiques, tels que δορϝ-, κυν-, etc., tout comme à ποδ-, θηρ-, etc., mais non pas pour cela à des mots dissyllabiques.

P. 292, M. Hirt avance, avec une hardiesse déconcertante, que le suffixe i.-e. *-*tāt*- de skr. *sarvátāt*, gr. ὁλότης repose sur la racine **tewə*- et ne saurait être séparé de *-*tūt*-. Mais on a aussi remarqué que *-*tā-t*- est à *-*tā*-, ce que *-*tū-t* est à *-*tū*-, et M. Brugmann a eu bien raison de dire (*Grundr.*, II², 1, p. 453) qu'il n'y a pas le plus petit fait à l'appui de l'hypothèse admise ici par M. Hirt. Le sens de « force » ne transparaît nulle part dans la formation. — Mais, ici comme souvent, M. Hirt a surtout en vue de démontrer une

idée générale. Il veut montrer que les suffixes indo-européens proviennent de seconds éléments de composés dont le sens concret s'est effacé ; quand il s'agit de suffixes développés à date récente, en grec même, comme -ωδης ou -ωψ, la chose se laisse, sinon démontrer avec évidence, du moins indiquer avec une grande vraisemblance ; mais, quand il s'agit de suffixes existant déjà en indo-européen, comme *-*tāt*-, toute affirmation est arbitraire : si l'on n'avait que le français, pourrait-on deviner que le -*ment* d'un adverbe comme *comment* est un mot ayant signifié « esprit » ?

M. Hirt a le grand mérite de faire dominer tout son exposé par des idées générales ; mais les bases sur lesquelles repose sa doctrine sont parfois trop étroites ou même directement contredites par les faits. Ainsi l'accord du grec et du védique indique que le participe actif présent-aoriste du type athématique admettait deux formes, l'une à alternances vocaliques, à savoir le type de skr. *yán, yatáḥ,* gr. ἰών, et l'autre sans alternance, à savoir le type de skr. *dádhat, dádhataḥ,* ou de *bíbhrat, bíbhrataḥ,* qui se présente en grec, sous une forme un peu différente, dans τιθείς. A ne voir que les faits, le participe actif de l'aoriste en *-*s*- appartient au second type, car le védique a *dhákṣat* (*dákṣat*) et le grec δείξας ; vocalisme et place du ton concordent en védique et en grec ; M. Hirt préfère partir d'un type **deiksént-, *deiksn̥tós,* dont ni le vocalisme suffixal ni la place du ton ne trouvent le moindre appui dans aucun fait : il n'y a pas une forme d'aoriste en -*s*- qui porte le ton sur un élément qui suive -*s*-. Et l'auteur ajoute que, à côté de **deikséntṣ,* il a dû exister aussi **deiksónts,* et que cette forme a servi de participe futur ; mais pourquoi δείξων ne serait-il pas tout simplement le participe du type **déikse-,* dont M. Hirt s'est très sagement décidé à reconnaître l'existence pour expliquer δείξω ?

On est souvent tenté de contredire M. Hirt ; ses preuves manquent souvent de solidité, ses affirmations sont souvent aventurées ; mais il a fait un livre qui se tient d'un bout à l'autre et qui fait réfléchir. L'auteur est bien au courant des derniers travaux et il en tire parti sans se laisser dominer par eux ; sa bibliographie est riche et com-

modément disposée. Son livre doit être chaudement recommandé à tous ceux, élèves ou maîtres, qui peuvent lire avec critique et qui savent apprécier le talent.

A. Meillet.

K. Brugmann. — *Griechische Grammatik.* Lautlehre, Stammbildungs- und Flexionslehre, Syntax. Vierte vermehrte Auflage, bearbeitet von A. Thumb, mit Anhang über griechische Lexikographie von L. Cohn. München (Beck'sche Buchhandlung), 1913, in-8, xx-772 p. (*Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft,* de J. von Müller, II, 1).

M. Brugmann n'a pas dû abandonner sans quelque regret cette remarquable grammaire grecque, si pleine et si riche, et qui a tant fait pour donner aux hellénistes le sens de ce qu'est le développement historique d'une langue. Mais on conçoit qu'il tienne à réserver toutes ses forces pour achever la lourde tâche de la seconde édition du *Grundriss* que, seul, il peut mener à bien. Et en remettant à son ancien élève M. Thumb le soin de préparer cette nouvelle édition, il savait qu'il confiait son livre à un savant dont la compétence est assurée par beaucoup d'ouvrages personnels excellents et dont le jugement est sûr et modéré. Entre les mains de M. Thumb, la grammaire de M. Brugmann gardera ses mérites anciens et acquerra des perfections nouvelles.

Cette fois, les circonstances n'ont pas permis à M. Thumb de remanier profondément le texte de M. Brugmann. La bibliographie a été très bien mise au courant ; il a été tenu compte des publications faites depuis la 3e édition ; M. Thumb a profité de sa connaissance des dialectes anciens, de la κοινή et du grec moderne pour faire des additions et corrections de détail ; ainsi le § 588 sur le sort de l'infinitif est entièrement nouveau ; on y voit comment l'usage de l'infinitif commence à se restreindre à l'époque hellénistique, et une perspective s'ouvre sur le développement du

grec moderne ; l'auteur a çà et là substitué ses vues propres à celles de M. Brugmann. Mais, dans l'ensemble, le livre est demeuré le même. Aussi regrettera-t-on que, le texte ayant été en général conservé, les numéros des paragraphes aient été modifiés ; si M. Thumb avait gardé les numéros des paragraphes, les lecteurs auraient pu se servir des renvois faits à l'édition précédente ; ce maintien était facile ; car l'ancienne édition avait 653 paragraphes et celle-ci en a 682 ; quelques subdivisions dans des paragraphes existants et quelques paragraphes bis au besoin auraient résolu toutes les difficultés.

Les généralités du début n'ont été que peu changées, et peut-être trop peu. Ce qui est dit des « lois phonétiques » est clair, mais trop simpliste ; les changements phonétiques ne sont pas de simples faits d'histoire naturelle ; ce sont des procès historiques très compliqués. Les petites additions de M. Thumb n'apportent à ce point de vue aucune amélioration. Ainsi, au bas de la p. 10, il constate qu'il y a des lois phonétiques vraiment sans exception, comme la perte de l'aspiration initiale en grec médiéval et moderne ; de ceci personne ne doute : là où un type articulatoire disparaît, comme *l* mouillée ou *r* de la pointe de la langue en français moderne, la disparition est absolue, puisque les sujets parlants perdent la capacité d'articuler à la manière ancienne ; mais ce n'est pas sur les cas de ce genre que portent les réserves des linguistes qui ne croient pas à des lois phonétiques constantes. La question qui se pose est de savoir si, dans les conditions complexes où se développe et se transmet le langage, on peut admettre comme principe général de méthode la règle de la constance des correspondances phonétiques. — M. Thumb se laisse parfois aller à une manière un peu trop linéaire d'envisager le développement linguistique : p. 170, quand il parle de οὐδείς et de οὐθείς, il paraît admettre que οὐδείς, qui a fini par triompher dans la κοινή, serait une continuation de οὐθείς, qui a dominé en attique durant un temps ; on n'a aucune raison de le croire ; en réalité, οὐθείς est une forme attique qui a duré tant qu'a duré dans les milieux cultivés l'influence attique et qui a succombé parce qu'elle

n'avait pas dans la plus grande partie du domaine grec entamé οὐδείς dans l'usage ; le domaine ionien n'a jamais dû connaître réellement οὐθείς, et οὐδείς de la κοινή continue l'ancien οὐδείς, et non pas l'innovation attique οὐθείς. Ce n'est pas par des transformations de procédés articulatoires, c'est par des réactions de parlers les uns sur les autres que les faits s'expliquent ici. L'étude des langues modernes a montré qu'il faut toujours avoir présente à l'esprit la possibilité de ce genre d'explication.

Les additions prêteront parfois à la discussion. Ainsi p. 216, M. Thumb ajoute une assez longue remarque sur l'origine des adjectifs verbaux en -τέος. Il y cherche des dérivés d'infinitifs en *-*teu-*, dont le grec n'a pas trace. Il serait plus naturel, semble-t-il, d'y voir les correspondants des adjectifs sanskrits en *-tav(i)ya-*, qui ont en plus un suffixe secondaire fréquent *-(i)ya-*, mais qui ont exactement la même valeur. Sans doute ces adjectifs en *-tav-(i)ya-* n'existent pas dans le Rgveda : mais le fond de la langue du Rgveda repose, on le sait, sur le parler d'une région particulière de l'Inde ; et le sanskrit des textes plus récents, védiques ou non védiques, a emprunté à d'autres parlers des éléments anciens que le parler sur lequel repose la langue du Rgveda n'a pas conservés ; personne ne peut douter que l'infinitif classique en *-tum* ne soit ancien et ne réponde au supin lat. *-tum*, v. sl. *-tŭ*, etc. L'adjectif en *-tav(i)ya-* n'est sans doute pas moins ancien. On a donc dans gr. -τέος, skr. *-tav(i)yaḥ* le reste d'une ancienne formation indo-européenne.

Voici quelques remarques de détail.

P. 17 et suiv. M. Thumb a modifié le classement des dialectes grecs. Il compte huit groupes distincts. Mais convient-il de séparer, comme il le fait, l'éléen du groupe du Nord-Ouest ? et peut-on mettre sur le même plan la distinction entre dorien et groupe du Nord-Ouest et la distinction entre dorien et éolien ? Le groupe du Nord-Ouest est-il plus différent du dorien que le béotien ne l'est du lesbien ou l'attique de l'ionien ?

P. 36, le contraste entre ὄνομα et ἀνώνυμος en ionien-attique a suggéré l'hypothèse, non indiquée ici, que l'υ de

ἀνώνυμος serait dû à une dissimilation ; occid. et éol. ἔνυμα pourrait devoir son υ à l'influence de ἀνώνυμος, ou peut-être au fait qu'un seul ο joint à l'action de la nasale suivante aurait suffi à la dissimilation dans les groupes occidental et éolien.

P. 37. Ce n'est certainement pas au perse que les Grecs ont emprunté le nom des Mèdes : *ma. to. i* à Idalion, Μῆδοι en ionien. Car dans les noms perses, l'*ā* est rendu par α en ionien-attique. L'emprunt est antérieur à l'époque achéménide et n'a par suite rien de spécifiquement perse, soit que les Grecs aient connu directement les Mèdes, soit, ce qui est plus probable, qu'ils aient reçu le nom par l'intermédiaire des populations d'Asie Mineure. — A ce propos il y aurait lieu de se demander comment s'explique Πέρσης : l'*ā* du perse *Pārsa* y est représenté par ε, comme si l'ionien en avait fait η, abrégé en ε ; ceci indiquerait un emprunt ancien, antérieur à l'empire achéménide ; mais, d'autre part, le thème en *-o-* est représenté par un thème ionien en *-η-*, comme dans les emprunts d'époque achéménide, et non par un thème en *-ο-*, comme dans Μῆδοι.

P. 119, l'affirmation que le -σσ- de ion. ἐρέσσω, κρέσσων, μέλισσα et le -ττ- des formes attiques correspondantes sont analogiques est difficile à justifier. On ne voit pas comment le -σσ- (-ττ-) issu de **-kĵ-* a pu agir. Etant donné que, chez Homère, l'emploi de -σσ- et de -σ- est assurément réglé par des raisons de rythme, il semble naturel de supposer que le fait homérique repose sur une réalité linguistique et que -σσ- (-ττ-) ou -σ- ont prévalu en ionien-attique suivant les exigences du rythme quantitatif : ὅσσος se réduit naturellement à ὅσος, mais μέλισσα, dont la réduction à *μέλισα donnerait une suite de 3 brèves, a gardé son -σσ- (-ττ-).

P. 133. Quelques-unes des étymologies indiquées sont discutables. Si παθεῖν, πέπονθα sont à rapprocher du lit. *kenczù*, on a là un bon exemple du gr. θ reposant sur i.-e. *th*, malgré πλατύς en face de skr. *pṛthúḥ* et πετάννυμι en face de zd *paθan-* ; mais la généralisation absolue de π dans πένθος et πείσομαι, sans aucune trace de τ, ne va pas

sans difficultés. Le rapprochement du gr. πρέπω avec arm. *erewim* « je parais » va mieux pour le sens que celui avec *corpus,* admis par M. Brugmann et maintenu par M. Thumb. Le π de πλεύμων n'est-il pas un ancien *p*? on le croirait à en juger par lat. *pulmō,* et skr. *kloman-* devrait son *k-* à une dissimilation. Le *kṣ* de skr. *kṣiṇóti* en regard de φθίνω est une ancienne sonore aspirée, comme le montre prâkrit *jhīṇa-,* et, ici comme p. 151, on ne peut utiliser ce cas comme exemple de sourde aspirée.

P. 134. Le traitement de $*g^{w}$ devant *i* ne va pas sans difficulté ; mais il n'y a pas un exemple sûr du traitement ē devant ι ; et il est tout à fait arbitraire d'attribuer le traitement β de βιός à la position en hiatus ; car l'ι étant constamment voyelle, la consonne précédente ne saurait être affectée par la position en hiatus ; le rapprochement de *dieu* donnant *guieu* en français populaire ne vaut pas ; car on sait que l'*i* du fr. *dieu* note un simple yod, et que cet *i* n'a rien à faire avec une voyelle.

P. 162 et suiv. Ce qui est dit de la phonétique syntactique prêterait à bien des discussions. Avec son n° 5 du § 133, p. 164, M. Thumb a fait une heureuse addition. Dans l'ensemble, la théorie est restée ce qu'elle était. On notera seulement ici un menu détail : on ne saurait dire que ἄβροτος soit pour ἄμβροτος ; ce qui est vrai, c'est que ἄμβροτος est le composé formé à date ancienne, alors que le groupe μρ- subsistait, et ἄβροτος un composé formé postérieurement sur βροτός quand le groupe μρ- avait été éliminé. Il importe de bien mettre en évidence le caractère réel des faits et leur succession historique.

P. 176. M. Thumb a laissé subsister l'affirmation que, vers le début de l'ère chrétienne, un accent d'intensité a pris en grec le dessus sur l'accent de hauteur. Tout ce que l'on sait, c'est que le rythme quantitatif tend alors à s'effacer et qu'il a en effet disparu du grec moderne. Mais aucun fait ne prouve qu'il y ait eu alors un accent d'intensité notable en grec, ni que la ruine du rythme quantitatif ait été provoquée par un accent d'intensité très notable.

P. 177. Il aurait convenu de modifier l'exposé des into-

nations. Le grec et le lituanien s'accordent à ne fournir des traces de différences d'intonation dans les voyelles longues ou les diphtongues qu'en syllabe finale. Un i.-e. **ert-* est régulièrement rendu en lituanien par *eřt-*, et une intonation lit. *ért-* indique **er* + voyelle + *t*, en général i.-e. **ərət-*. On n'a donc pas de raison de croire que la loi des trois syllabes soit responsable de l'indistinction de toute intonation dans les longues et les diphtongues grecques en syllabe non finale ; du reste, si la loi des trois syllabes peut expliquer que le grec n'admette pas μούσης comme μοῦσα, même à supposer que ὑ de λύπη représente l'intonation ancienne, la « loi des trois syllabes » ne déterminerait pas λῦπαι. — Quant à l'hypothèse que les diphtongues « rudes » valaient deux mores et les « douces » trois, elle ne repose sur rien ; tout au plus peut-on dire que les rudes avaient un seul sommet, et les douces deux ; mais douces et rudes ne valent jamais que deux temps en vers, et, au point de vue purement quantitatif, il n'y a pas de différence entre les unes et les autres. L'abrègement des longues rudes finales est un fait proprement lituanien, et qui s'explique à l'intérieur du lituanien.

P. 183. Il y aurait beaucoup à discuter sur ce qui est dit de l'accentuation ; en particulier, il est arbitraire de partir d'un type *ἄποδαιην, avec préverbe tonique ; jamais les préverbes ne sont toniques en grec, et, quand ils reçoivent un ton, c'est comme dans ἀπόδος, un ton secondaire, et non le ton propre d'un mot comme ἄπο. — Et à ce propos, on notera qu'il n'est nullement légitime d'identifier les notions d'atone et d'enclitique ou proclitique : les préverbes grecs sont atones, mais ils ne sont ni enclitiques ni proclitiques chez les auteurs où ils ont gardé leur autonomie, comme Homère et Hérodote. Il en est de même de ἀλλα, de φημι par exemple, qui sont atones sans être proclitiques ou enclitiques.

Dans la morphologie, les données positives ne sont pas toujours assez indiquées, ni avec assez de précision. Ainsi, p. 248, la façon dont les choses sont présentées pourrait donner à croire que ἐωθεῖα est la forme ionienne ordinaire du féminin ; rien n'est moins vrai, on le sait. C'est à ce

point de vue en particulier que, même dans cette 4e édition, la grammaire de Brugmann-Thumb ne dispense pas d'une nouvelle édition de celle de G. Meyer, et c'est sur ce point que, dans une 5e édition, M. Thumb pourrait utilement apporter bien des précisions.

Cette grammaire est un ouvrage trop excellent pour qu'on ne le souhaite pas parfait.

A. Meillet.

Passow's *Wörterbuch der griechischen Sprache* völlig neu bearbeitet von W. Crönert, Lieferung I u. II (α-ἄλφιτον). Göttingen (Vandenhœck u. Ruprecht), [1912 et 1913], in-8, 320 colonnes (160 pages).

La nouvelle édition du dictionnaire de Passow par M. Crönert a commencé de paraître. D'éminents hellénistes ont déjà dit tout le profit que l'on en tirerait, et M. von Wilamowitz-Moellendorff l'a recommandée à ses confrères. Il convient de la signaler aussi aux linguistes. Quelques étymologies du premier fascicule laissent à désirer, notamment ἄγων, qu'on est surpris de voir rapprocher de ἄγω et ἀγαθός rapproché de all. *gut*; mais l'éditeur s'en est sans doute rendu compte, et, grâce à la collaboration d'un linguiste excellent qui est aussi un véritable helléniste, M. Fraenkel, désormais chargé de la partie étymologique, ces menues taches disparaissent à partir de la feuille 8; l'intervention de M. Fraenkel se marque déjà dans de brèves notices comme le groupement de ἄλσος, ἅλμα et Ἄλτις. La disposition des articles est claire, et le livre est bien lisible quoique le caractère soit un peu menu. Il suffira au linguiste de parcourir certains articles, avec leurs citations abondantes et leur belle collection de renvois, pour avoir une idée de l'histoire des mots; ainsi ἁγνός est un mot de la langue religieuse et poétique, peut-être éolien, tandis que le mot attique ἅγιος triomphe avec la κοινή; l'article ἀγωνία montre joliment comment ce mot

signifiant « lutte » a pu passer au sens de « agonie », qui ne s'est du reste pas réalisé en grec même.

Quant un mot comme ἄϊσιμνος a été l'objet d'une étude détaillée qui en fixe l'usage, la valeur et l'étymologie, ne vaudrait-il pas la peine de donner un petit renvoi bibliographique? Cela compléterait utilement les renvois indiqués à des passages. — Pour les mots de type peu courant on aimerait à avoir des renvois précis sur les formes : le génitif ἄλκαρος de ἄλκαρ est-il vraiment ancien? Le datif ἀλκί, conservé dans la formule hom. ἀλκὶ πεποιθώς, n'a évidemment rien à faire avec ἄλκις, et tout le début de l'article ἀλκή est confus.

Le principal regret qu'on éprouve, c'est que l'achèvement de l'ouvrage n'est prévu que pour d'ici à une vingtaine d'années. On souhaitera que la collaboration de MM. Maas et Mittelhaus, qui est désormais assurée, et l'aide apportée par M. Aly (pour l'ionien), par M. Fraenkel (pour l'étymologie), par M. Häckert (pour Polybe et Strabon) permettent d'abréger ce délai ; les éditeurs cherchent à s'attacher de jeunes collaborateurs ; il faut espérer qu'ils en trouveront. Car, sous sa forme nouvelle, le dictionnaire de Passow suppléerait, pour les besoins du linguiste, au grand Thesaurus grec que la génération actuellement vivante ne verra sans doute pas.

A. Meillet.

E. Fraenkel. — *Geschichte der griechischen Nomina agentis auf* -τήρ, -τωρ, -της (-τ-). Zweiter Teil. Entwicklung und Verbreitung der Nomina im Attischen. Entstehung und Accentuation der Nomina auf -της. Strasbourg (Trübner), 1912, in-8 (vi)-275 p. (Untersuchungen z. idgen Sprach- und Kulturwissenschaft, von Thumb u. Brugmann, 4).

Avec ce second volume, se termine l'étude complète, solide et approfondie que M. Fraenkel a consacrée aux noms d'agent en grec. L'auteur a montré là tout ce que,

avec une connaissance profonde de la philologie grecque, un linguiste peut tirer de l'étude d'une seule formation, et il a donné un bon modèle de ces recherches définitives dont la grammaire comparée a besoin désormais.

Le volume précédent renfermait la description des noms d'agent dans tous les dialectes autres que l'attique. Cette fois M. Fraenkel décrit l'état attique. Puis il détermine ce qui est suivant lui l'origine de la formation proprement hellénique en -τᾱ- (ion.-att. -τη-), y compris l'accentuation. De longs et copieux index (p. 216-274) donnent une idée de l'imposante masse de faits qu'a réunie M. Fraenkel et de la variété des questions qu'il a touchées chemin faisant.

Pour exposer l'idée essentielle de toute la première partie de ce second volume, à savoir que l'attique a perdu l'usage des suffixes -τήρ et -τωρ et qu'il développe largement l'usage de -της, il n'aurait pas fallu tant de pages. Mais l'auteur donne une suite de petites monographies très intéressantes et qui seront précieuses pour faire l'histoire de la langue grecque. Ainsi la formation de πρεσβευτής est joliment expliquée, p. 64 et suiv., par le fait que les ambassadeurs étaient d'abord nommés au pluriel πρέσβεις : on n'envoyait pas un seul ambassadeur ; on a recouru à πρεσβευτής pour désigner un ambassadeur isolé ; mais d'abord πρεσβευτής ne s'employait pas au pluriel. Les remarques sur οἰκοδεσπότης, p. 77, ne sont pas moins jolies. C'est aussi une fine observation que celle des pages 5-6 sur la liberté avec laquelle les poètes qui, comme les tragiques, ont un vocabulaire artificiel, créent des mots nouveaux que les dialectes dont ils s'inspirent n'auraient pas admis. Et ce ne sont là que des exemples. L'ouvrage fourmille d'observations intéressantes, un peu trop juxtaposées parfois et qui émiettent l'intérêt. — P. 9, M. Fraenkel donne ῥήτωρ pour un mot vraiment attique ; en ce qui concerne l'usage, c'est assurément vrai ; mais la forme serait anomale en attique, et l'on est tenté de se demander si le mot ne serait pas emprunté à la Sicile comme la rhétorique elle-même. On a commencé, dans les dernières années, à prêter attention aux emprunts de vocabulaire que les par-

lers grecs se sont faits les uns aux autres ; mais on est loin d'avoir vu de ce côté tout ce qu'il y a à faire, et, même quand on aura examiné tous les cas où un indice précis fait reconnaître ou soupçonner un emprunt, on ne devra jamais oublier que l'on ne peut *en aucun cas* affirmer l'authenticité d'un mot dans un parler particulier. — P. 12, la différence entre *ō* et *ŏ* n'a rien à faire avec la différence entre δοτήρ et δώτωρ : *ō* et *ŏ* représentent également le degré vocalique zéro.

Quant à l'origine de la formation en -τηϛ, M. Fraenkel repousse avec raison l'opinion souvent reproduite qu'on se trouverait en présence d'anciens abstraits. Même les faits slaves qu'on invoque à l'appui ne prouve pas : ils sont secondaires. A vrai dire, certains de ses arguments sont bien frêles, et en particulier celui qui est résumé p. 148 ; l'attique a pu perdre une formation qui existait en grec commun. Il repousse aussi, et sans doute avec raison, l'opinion qui voit dans les mots en *-ā-* du type latin *agricola* le développement de formes de racines dissyllabiques. Mais sa propre théorie repose sur une base bien étroite, et il est aventuré de faire reposer sur une flexion rare, à peine attestée en védique, comme celle du véd. *ratheṣṭhā́ḥ*, toute une grande formation du grec. J'ai toujours cru, et il paraît de plus en plus évident, que quelle qu'en soit l'explication en indo-européen, divers dialectes ont hérité d'un emploi du suffixe **-ā-* pour former des noms d'agent masculins, surtout composés ; cet emploi s'est bien maintenu en slave : *vojevoda* (et ceci est d'autant plus remarquable que le slave n'a presque pas de composés anciennement), en arménien (type instr. *ənkeraw* « par le compagnon »), en latin (*agricola*) et en dorien (πεζομάχας). Si le type a disparu par ailleurs, c'est que, en dehors du grec, du latin et de l'arménien, on a de bonne heure réservé le type en *-o-* au masculin-neutre et le type en *-ā-* au féminin. Le type grec de noms d'agent en *-τᾰ-* résulterait d'une contamination de ce type en *-ᾰ-* avec le type en *-τ-* des composés, et ce n'est sans doute pas une innovation du grec.

En effet, p. 185, M. Fraenkel montre excellemment que les nominatifs homériques (sans doute éoliens) en *-ᾰ* comme

εὐρύοπα et μητίετα sont bien d'anciens nominatifs, et non des accusatifs, et il y reconnaît avec raison un ancien *-ə, après M. W. Schulze. On a ici, non pas la désinence étrange dont parle l'auteur et qui apparaîtrait comme un *deus ex machina,* mais le degré zéro de la finale -ā-, le même qu'on a dans les nominatifs féminins sanskrits en -ī (de *-iə) et grecs, latins ou celtiques en -iă (de *-iyə) et *-yă, la finale de skr. *pátnī* et de gr. πότνια, δέσποινα. Et c'est une véritable trouvaille que d'avoir reconnu cette même finale, avec la désinence -s ajoutée, dans véd. *çvitīciḥ (que suppose le pluriel *çvitīcáyaḥ*) et dans les mots comme véd. *vṛkátiḥ*. Le skr. *pattíh* « fantassin » est ancien, comme le montre le correspondant vieux perse lu par M. Weissbach à Naxš-i- Rustam, *pastiš* ; le type en *-tā-, avec nominatif *-tə et *-təs est donc indo-iranien en même temps que grec, et, par suite, indo-européen.

A. Meillet.

V. Magnien. — *Le futur grec,* 2 vol. (I. *Les formes.* — II. *Emplois et origines*). Paris (Champion), 1912, in-8, xii-448 p. et 337 p.

Le futur est dans le système des formes grecques un élément d'aspect étrange qui en dérange toute l'économie : en grec, comme déjà en indo-européen, les thèmes verbaux expriment l'aspect de l'action, non le temps, et, dans la mesure où le temps est exprimé par des formes verbales, c'est par la flexion ou par une particule de caractère spécial, l'augment. On est surpris de voir un thème verbal grec exprimer le temps. — D'ailleurs — et M. Magnien n'a pas assez mis ce grand fait en évidence — l'opposition du présent et du futur n'est pas, comme celle du présent et du passé, de celles qui trouvent une expression dans toutes les langues indo-européennes et dans beaucoup de langues d'autres familles ; beaucoup de langues indo-européennes n'ont pas constitué un futur proprement dit, beaucoup d'autres langues n'ont pas de futur. Et, là même où

un futur se constitue, comme il est arrivé en latin, il ne subsiste pas à la longue et il est remplacé par de nouvelles formes dans les langues romanes. — Enfin, l'origine même du futur grec est obscure, et beaucoup de détails de la formation attendent une explication. Le sujet méritait une étude d'ensemble. M. Magnien vient de la donner aussi ample qu'on la peut souhaiter ; et si, faute d'avoir disposé les faits de manière à en montrer la succession, il n'a pas à vrai dire écrit l'histoire du futur grec annoncée dans l'avant-propos, il en a du moins rassemblé tous les éléments avec une rare puissance de travail, et il a fourni toutes les données avec lesquelles il sera aisé d'écrire cette histoire.

Le premier volume apporte des résultats précis et définitifs surtout pour le futur du type λείψω. Pour la période grecque commune, on peut affirmer désormais deux principes :

1° Dans la mesure où il s'agit de racines qui comportent des alternances vocaliques, le futur I offrait le degré *e* du vocalisme radical, soit πείσομαι, en face de πάσχω, ἔπαθον et de πέπονθα.

2° Le futur I avait constamment les désinences moyennes : le moyen πείσομαι, en regard de πάσχω, ἔπαθον et πέπονθα, n'était pas une anomalie ; il représente la norme d'une époque antérieure. A l'époque historique, cette particularité ne subsiste plus que dans des verbes forts ou anomaux, et les verbes réguliers comme λείπω, τιμῶ, βασιλεύω n'admettent plus que λείψω, τιμήσω, βασιλεύσω,

M. Magnien n'a pu dégager ces deux principes essentiels que grâce au soin qu'il a eu de faire une collection sensiblement complète des faits et de les bien classer. — L'étude des verbes dérivés est tout aussi complète que celle des verbes radicaux. On trouvera dans le premier volume du livre, consacré aux formes, toutes les données dont on aura besoin pour décrire le futur grec. M. Magnien a dépouillé pour cela la plupart des auteurs antérieurs à l'époque alexandrine.

Là où M. Magnien expose ses vues, on a souvent à regretter qu'il ne soit pas parvenu à la pleine netteté. Ainsi, en posant, p. 235 et suiv., la théorie des futurs en -ήσομαι,

-ήσω, tels que αἰσθήσομαι, βοσκήσω, etc., l'auteur constate très bien que ces formes apparaissent souvent à côté d'aoristes radicaux, comme ἠσθόμην, et après double consonne (il faudrait dire : après un groupe de consonnes), c'est-à-dire dans les cas où, « sans l'η, le futur eût été le plus souvent méconnaissable ». L'observation est très juste ; mais elle aurait gagné à être présentée d'une manière un peu plus développée, et en mettant en relief le phénomène : le futur est en général une forme de type nouveau en grec, et par suite, la formation en est transparente ; là où les circonstances phonétiques sont telles que le type ordinaire ne puisse pas être transparent, on recourt à ces insertions d'éléments adventices sans valeur morphologique propre, qui permettent de laisser leur clarté aux éléments morphologiques significatifs. Il y a là un fait très curieux de morphologie générale, et la plupart des langues en fournissent de notables exemples.

P. 255, M. Magnien attribue au futur en -σω des rapports remarquables avec les abstraits en -σις. Mais il aurait dû indiquer qu'il y a là une simple coïncidence. Le vocalisme radical différait à l'origine : zéro dans les abstraits, *e* dans les futurs ; et le -σ- de -σις repose, comme on sait, sur -τ- : si l'on compare φάτις et φήσω, on voit combien les deux formations étaient éloignées l'une de l'autre. La rencontre dont parle M. Magnien est réelle, elle est curieuse, et elle n'a pas été sans conséquences ; mais il aurait fallu en rendre compte historiquement, et c'était chose aisée.

Le second volume, sur l'emploi des formes du futur, est moins solide, et ce n'est pas entièrement la faute de l'auteur : il y a dans la façon dont on interprète la valeur des formes d'une langue quelque chose de nécessairement subjectif. M. Magnien veut montrer que, encore à l'époque historique, le futur grec a une valeur nettement désidérative ; λείψω signifierait encore « je veux laisser, je vais laisser » autant et plus que « je laisserai ». Quantité de passages se laissent en effet interpréter ainsi ; mais le plus souvent on n'a pas le sentiment d'*être obligé* d'interpréter de cette manière : ἔρχεο πευσόμενος d'Homère signifie « va t'informer » ; mais de ce que, en latin, on mettrait en pa-

reil cas le supin après « aller », conclura-t-on que le supin a une valeur désidérative ? M. Magnien est si dominé par son idée qu'il y ramène des faits qui n'ont rien à faire avec elle ; ainsi p. 140 et suiv., il donne pour preuve du fait que l'indicatif futur grec n'est pas proprement un futur deux circonstances :

1° Le fait que l'indicatif présent peut exprimer une action future. Mais de ce que l'on dit : *je pars demain,* conclura-t-on que *je partirai* n'est pas un futur en français ? Dans les gāthās de l'Avesta, on lit *yå zī ånharə yåsčā həntī yåsčā.... bavaintī* « celles qui ont été, celles qui sont et celles qui seront » (Y. XXXIII, 10) ; pourtant *bavaiti* n'est assurément pas un futur .

2° Le fait que le subjonctif peut exprimer une action future. Mais de ce que l'on dit en français : *je vais partir demain,* résulte-t-il que *je partirai* ne soit pas un futur ?

Toutefois l'exposé de M. Magnien montre clairement que le futur est très proche du désidératif.

Une brève conclusion tire de là les conséquences et en même temps confirme cette valeur désidérative en montrant que le futur grec s'explique dans tous ses détails par d'anciennes formations de désidératif. L'idée avait été indiquée déjà ; mais M. Magnien la précise dans le détail et en fournit la démonstration complète.

En somme, si l'on peut reprocher à l'ouvrage des gaucheries de forme, si l'on y aperçoit souvent des traces d'inexpérience qui ont entraîné de trop longs errata, on doit à M. Magnien des conclusions neuves qui resteront, et l'on peut dire que, après lui, la question des formes et de l'origine du futur grec est résolue. L'auteur, qui a dû prendre sur ses loisirs de professeur de lycée le temps de réunir une si grande masse de faits et de rédiger un si long ouvrage, a fourni un effort considérable, et d'autant plus pénible qu'il avait à lutter contre des insuffisances de préparation première, dues à ce que, ayant étudié en province à Nancy, il n'a jamais reçu d'enseignement régulier de la grammaire comparée ; mais cet effort a été utile, et les résultats acquis sont importants.

A. Meillet.

D. Barbelenet. — *De la phrase à verbe être dans l'ionien d'Hérodote*. Paris (Champion), 1913, in-8, 144 p.

La langue d'Hérodote se distingue de l'attique de Platon ou d'Aristophane par un trait frappant : Platon et Aristophane font librement usage de la phrase nominale pure partout où le verbe « être » n'a pas à exprimer la personne, le nombre, le temps ou le mode ; Hérodote au contraire emploie la copule d'une manière sensiblement constante. D'autre part, c'est le plus ancien prosateur grec dont on ait le texte au complet, et le seul qui représente proprement la prose ionienne. Il valait la peine d'examiner comment est constituée la phrase nominale chez Hérodote, et, en donnant ce travail comme thèse complémentaire, M. Barbelenet a fait œuvre utile.

Un bref chapitre suffit à montrer l'extrême rareté de la phrase nominale pure chez Hérodote. M. Barbelenet croit que l'état de choses offert par le texte de l'historien répond à l'usage de l'ionien chez les gens instruits. C'est probable en effet ; mais il y aurait lieu de faire quelques restrictions. D'abord un texte comme celui d'Hérodote donne un récit et quelques discours ; mais la conversation familière n'y apparaît nulle part : on ne saurait donc en tirer qu'une description de la norme d'une langue un peu tendue et artificielle. D'autre part, il s'agit d'un exposé tout intellectuel ; or, c'est surtout dans les phrases affectives qu'apparaît la phrase nominale pure dans certaines langues : le Français, qui ne peut dire que « cet événement est fâcheux » dans un exposé intellectuel, peut s'exclamer « fâcheux ! » ou dire « quel fâcheux événement ! ». Le texte d'Hérodote est instructif, mais dans une mesure strictement limitée.

Ce qui occupe la plus grande partie de l'exposé de M. Barbelenet, c'est une discussion des valeurs sémantiques des divers types de la phrase nominale à copule, suivant la place des trois éléments : sujet (S), verbe (V) ou prédicat (attribut, A). Les six combinaisons possibles

de ces trois types sont examinées en détail. Le type le plus courant et le plus inexpressif est SAV, et secondairement AVS; la copule prend une valeur particulière dans le cas SVA, et aussi dans le cas ASV. Les ordres VAS et VSA ont une valeur expressive forte. Les recherches de M. Barbelenet confirment la doctrine de la liberté absolue de l'ordre des mots en grec ; mais elles montrent que, si l'ordre des mots est libre, il n'est pas arbitraire et que chaque ordre a sa valeur propre.

Un mémoire d'objet aussi particulier ne comportait pas une théorie générale de la phrase nominale. Mais, dans les recherches de cet ordre, il conviendra sans doute de mettre bien en évidence un principe général qui ressort de l'étude même de M. Barbelenet, comme de celle de M. Marouzeau sur le latin. Toute phrase est la mise en rapport de deux termes, un sujet et un prédicat, et de deux seulement. Chacun des deux termes peut être simple ou complexe, et la complexité du sujet ou du prédicat est illimitée ; mais toujours *un* sujet s'oppose à *un* prédicat. La phrase nominale à copule n'est pas une phrase à trois termes. De deux choses l'une : ou la copule n'a aucune valeur propre, et alors elle est un simple élément accessoire du prédicat : c'est alors que, comme en latin ancien, elle suit le prédicat (ordre SAV de M. Barbelenet) ; ou la copule a une certaine valeur propre, et alors on est en présence d'un type à prédicat complexe, où le prédicat proprement dit est une détermination du verbe ; il s'agit d'une phrase nominale verbale du type du fr. *il se trouve bien*, *il paraît grand,* etc.; la valeur du verbe peut s'atténuer progressivement dans les phrases de ce genre, et il y a tous les degrés imaginables entre **esti* signifiant « il existe, il y a » et **esti,* simple copule ; c'est dans ce second cas, où le verbe « être » a une valeur propre, qu'on a des ordres comme SVA de M. Barbelenet, ou l'ordre, à valeur un peu différente, de *deus est bonus* en latin. En somme, en grec et en latin anciens, l'ordre SAV est celui d'une phrase nominale, où figure une copule élément accessoire du prédicat, et l'ordre SVA est celui d'une phrase verbale-nominale, où le verbe peut du reste avoir une

valeur aussi affaiblie qu'on le voudra. Cette remarque générale semble propre à éclairer la question, si délicate, de la place du verbe « être ».

Les choses restent d'ailleurs très compliquées. Ainsi M. Barbelenet simplifie un peu trop quand, dans une phrase telle que κακοῦ οὐδὲν ἦν σφι μῆχος, il admet que « le verbe suit le sujet » ; le sujet est l'ensemble complexe κακοῦ οὐδὲν μῆχος, et ce sont ces chevauchements, fréquents en grec, qui y rendent presque inextricable l'étude de l'ordre des mots ; M. Barbelenet a très bien montré lui-même comment l'étude de la place du participe ὤν serait trop compliquée pour être pratiquement réalisable et ne vaudrait sans doute pas la peine infinie qu'elle coûterait.

Mais, si la place de la copule après le prédicat est conforme aux règles générales de position des mots en indo-européen, elle n'a rien de nécessaire en elle-même. On ne voit pas pourquoi, au § 32 (p. 42) de son livre, M. Barbelenet trouve cette position « attendue » : les langues romanes et les langues germaniques modernes offrent une autre position : *Dieu est bon, Gott ist gut,* sans que cela fasse la moindre difficulté.

On ne manquera pas d'utiliser le grand *Errata* que M. Barbelenet a ajouté à son livre et qui, on le notera, ne figure pas dans les exemplaires déposés pour la soutenance de la thèse qui serviront aux échanges universitaires.

A. Meillet.

E. Hermann. — *Griechische Forschungen.* I. *Die Nebensätze in den griechischen Dialektinschriften, in Vergleich mit den Nebensätzen in der griechischen Literatur und die Gebildetensprache im Griechischen und im Deutschen.* Leipzig (Teubner), 1912, in-8, viii-316 p. et 2 tableaux.

Depuis le grand article sur les phrases subordonnées (K. Z., XXXIII) qui a commencé de le faire connaître,

M. E. Hermann est demeuré fidèle à cette question, et, après son livre sur les subordonnées en lituanien, voici que, à la veille de sa nomination à la chaire de grammaire comparée nouvellement créée à Kiel, il publie tout un grand ouvrage sur les subordonnées en grec.

M. Hermann ne s'est pas donné, il faut l'avouer, autant de peine à beaucoup près pour composer son livre que pour en réunir les matériaux. Il a relevé dans les inscriptions des dialectes autres que l'attique tous les faits relatifs à la question des subordonnées ; il a rapproché ces faits de ceux qu'offrent les textes littéraires ; on trouvera donc chez lui un grand ensemble de données. Ce matériel considérable une fois réuni, M. Hermann l'a discuté et critiqué avec soin, et il en a tiré des conclusions qui semblent très solides. Mais l'exposé est malaisé à lire : après une discussion de la notion de *Nebensatz,* il énumère, en les classant d'après l'élément qui les introduit, relatif ou conjonction, tous les exemples qu'il a relevés dans les inscriptions de chacun des parlers ; puis, dans un nouveau chapitre, il reprend les mêmes faits chez les auteurs de chaque dialecte. Ici intervient un grand chapitre où M. Hermann discute, de la manière la plus judicieuse, les rapports qui existent entre la langue parlée et la langue écrite. Puis il examine chacun des types de subordonnées en grec, et enfin il conclut en discutant les origines indo-européennes. Chacune des questions soulevées revient donc trois ou quatre fois, et, comme chaque relatif, chaque particule est étudiée à part, et chaque parler local, chaque langue littéraire aussi séparément, on n'arrive nulle part à avoir une vue d'ensemble du sujet. Si les faits avaient été rapprochés les uns des autres, les conclusions auraient été plus faciles à apercevoir.

Ces conclusions sont du reste certaines, à ce qu'il semble : l'indo-européen a possédé un relatif **yos,* qui est maintenu clairement en indo-iranien, en grec, dans les inscriptions phrygiennes, en slave (dans *jĭže,* et sans *že,* dans la conjonction *je* du vieux slave), en baltique (dans des conjonctions) et à l'état de traces dans une conjonction en germanique. L'affirmation que indo-iran. *yadi* se retrouverait

dans thess. μεσπ-οδι (ainsi coupé par M. Hermann) est naturellement très fragile ; on a déjà vu, à propos de l'ouvrage sur le lituanien, que le rapprochement de skr. *yadi* avec v. sl. *jeda, eda* est sans valeur. La concordance de l'indo-iranien et du grec prouve que le relatif pouvait, dès l'indo-européen, être suivi de formes appartenant au groupe de l'indéfini.

Dans l'étude sur les formes des inscriptions, on regrettera que les formes de la κοινή achéenne-étolienne aient été considérées comme locales : il faut bien distinguer entre les inscriptions vraiment locales et les inscriptions composées dans cette κοινή. — On regrettera aussi que, conformément à l'usage, M. Hermann ait cru devoir munir d'accents et d'esprits les textes épigraphiques cités ; il est inutile de dire une fois de plus combien ce procédé est arbitraire et antiscientifique, et l'on sait assez dans quels embarras il jette les éditeurs.

P. 253, si οὖ manque chez Hérodote, ce peut être parce que cette conjonction ionienne, inconnue du dorien, n'était pas entrée dans l'usage de la cité anciennement dorienne d'Halicarnasse. C'est par des faits de ce genre que se manifeste souvent le substrat ancien dans les cas de changement de langue. Il serait curieux d'entrevoir ici une influence du parler maternel d'Hérodote.

On doit attirer spécialement l'attention sur le grand chapitre relatif à la différence entre langue écrite et langue parlée et à la manière dont les langues communes se répandent. Il est plein d'observations excellentes.

A. Meillet.

J. Handel. — *De lingua communi in titulos ionicos irrepente*. Lemberg (Gubrynowycz), 1913, in-8, 71 p. (Studia Leopolitana, editor St. Witkowski, I).

Cette dissertation est l'œuvre d'un élève d'un savant qui s'est fait une place distinguée parmi les philologues qui étudient la κοινή, M. Witkowski. M. Handel y pour-

suit un ordre de recherches indiqué par M. Thumb, et où sont entrés déjà M. Kieckers et M. Buttenwieser, en examinant comment la κοινή prend, dans un domaine déterminé, la place des parlers locaux ; il s'occupe de l'ionien et montre bien comment des formes attiques s'insinuent en ionien dès le v^e^ siècle, et comment au III^e^ il n'y a plus, dans les inscriptions (ce qui ne veut pas dire dans l'usage parlé), que des survivances de l'ionien. L'auteur est au courant des travaux faits sur la κοινή ; il a bien disposé les faits et les a discutés avec critique ; son recueil de faits sera utile. Mais il semble qu'il aurait fallu faire un départ entre deux types d'inscriptions : celles dont les auteurs ont voulu écrire en ionien, mais ont laissé échapper quelques atticismes qui trahissent une action plus ou moins précoce de l'attique, et celles dont les auteurs ont voulu écrire en κοινή atticisante, mais ont laissé échapper des ionismes qui trahissent leur parler familier. Pour toutes les inscriptions de quelque étendue, le départ entre les deux cas est aisé à faire : une inscription où -ιᾶ, -ρᾶ remplacent dans la première déclinaison -ιη et -ρη se dénonce comme renonçant délibérément à l'ionien. Une forme comme φρητρα, à Milet, renferme une survivance ionienne, mais c'est une forme qui voulait être et qui était en fait une forme de κοινή. Faute d'avoir fait ce départ essentiel, l'auteur ne permet pas à son lecteur de se rendre compte du caractère des faits utilisés.

A. Meillet.

A Maidhof. — *Zur Begriffsbestimmung der koine, besonders auf Grund des Attizisten Moiris.* Würzburg (Kabitsch), 1912, in-8, VI-97 p. (*Beiträge zur historischen Syntax der griechischen Sprache,* de Schanz, Heft 20).

Cette brochure, qui fait partie de la *Festgabe Schanz,* pose un problème intéressant. Tout le monde se sert aujourd'hui du mot κοινή pour désigner la langue de l'époque hellénistique, sur laquelle repose le grec moderne. Le

terme est antique ; mais on sait mal quelle en était la valeur chez les anciens ; M. Maidhof a entrepris de le déterminer. Il semble que le terme ait été employé avec des valeurs diverses. Mais, au moins pour l'atticiste Moiris, le mot κοινόν désigne une manière de parler vulgaire par opposition à l'usage attique, seul admis par l'auteur ; ailleurs Moiris oppose la langue des Ἀττικοί à celle des Ἕλληνες ; en quelques cas, ἑλληνικόν et κοινόν s'équivalent, ainsi : ξυμφώνως, Ἀττικοί, συμφώνως Ἕλληνες καὶ κοινῶς ; Moiris oppose parfois κοινόν à ἑλληνικόν, et les deux termes s'opposent bien encore à l'attique, mais il est malaisé de les distinguer ; M. Maidhof croit qu'alors κοινόν désigne l'usage vulgaire, et ἑλληνικόν l'usage littéraire de son temps ; mais ce n'est pas évident pour tous les cas. Un cas curieux est celui où Moiris oppose σπάδων κοινόν à εὐνοῦχος Ἕλληνες, c'est-à-dire le mot propre au terme de la langue officielle ; dans son intéressant compte rendu (*Monatschrift für höhere Schulen*, XII, 392-395), où il rend pleine justice au travail de M. Maidhof, M. Thumb tire argument contre l'auteur de ce que c'est εὐνοῦχος qui a survécu en grec moderne ; mais on conçoit bien que, dans un cas de ce genre, le mot en usage à la cour ait eu assez de prestige pour s'imposer à l'usage courant et que le terme brutal ait fini par disparaître ; c'est ce qui arrive souvent aux noms propres des choses qu'on évite de nommer en parlant poliment. — En somme il semble que l'usage fait par les modernes du nom de Κοινή ne contredise pas celui que faisaient les anciens.

A. Meillet.

Stamatios B. Psaltes. — *Grammatik der Byzantinischen Chroniken*. Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1913 in-8, xvi-394 p. (*Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik*, von P. Kretschmer u. J. Wackernagel, 2).

Depuis l'époque attique, la langue de la prose grecque

est fixée, et les innovations qui s'introduisent dans la langue écrite ne traduisent que d'une manière très incomplète, sur très peu de points, les changements qui s'opéraient dans la langue parlée, et surtout dans la langue parlée des gens non instruits. Les papyrus, la traduction des Septante, les ouvrages du Nouveau Testament donnent une idée des innovations de la période hellénistique ; mais après le IIe siècle, ap. J. C., on sait mal ce qui se passe. La langue écrite change peu, au moins en apparence, et entre l'état antique et l'état moderne, il y a un grand hiatus que l'histoire ne permet pas de combler. Un savant grec, qui a étudié en Allemagne, M. Psaltes, a entrepris de tirer parti des textes des chroniques byzantines pour l'histoire de la langue. Sans doute les chroniqueurs écrivent la même langue savante que tous leurs contemporains : mais on rencontre chez eux diverses traces de parler courant, et ce sont ces traces que M. Psaltes s'est efforcé de relever et d'utiliser pour déterminer la chronologie des changements linguistiques en grec.

Le recueil de faits, classés dans l'ordre usuel, qu'il présente sera utile ; le travail n'est du reste pas très personnel, et, une fois les faits signalés, M. Psaltes se borne en général à signaler les explications qu'on en a proposées, sans en apporter de nouvelles. L'ouvrage aurait même sensiblement gagné à être allégé du perpétuel rappel des opinions émises dans des ouvrages bien connus, qui atteste la lecture étendue de M. Psaltes, mais n'ajoute rien à ce que l'on sait.

Le principal défaut du livre est une certaine absence de critique. Au seuil d'une étude de ce genre, on s'attend d'abord à trouver une discussion minutieuse de chacun des textes étudiés. De quels manuscrits se sont servis les éditeurs ? De combien ces manuscrits sont-ils postérieurs aux originaux et quelle fidélité peut-on leur attribuer ? Quelle est la valeur des éditions ? — Et, ceci posé, quel est le caractère propre de chaque auteur ? quel est son pays d'origine ? — De tout cela pas un mot. Les textes des éditions sont admis tels quels, sans discussion, sans contrôle, et les auteurs rapprochés les uns des autres, comme si un Byzantin originaire de la région même de Byzance était immé-

diatement comparable à un Cappadocien par exemple. On conçoit tout ce qu'un procédé de travail aussi mécanique ôte de valeur aux résultats apportés par M. Psaltes.

En tout ce qui concerne l'aspect phonétique des mots, les faits allégués ne valent évidemment que pour le texte des manuscrits, et l'on n'en peut conclure à l'usage des auteurs que sous le bénéfice des réserves les plus expresses. — D'ailleurs, même pour les faits qui proviennent sans doute des auteurs, M. Psaltes n'a pas toujours assez fait la critique de ses données. Il ne semble notamment avoir de l'état de choses du latin vulgaire qu'une idée assez peu précise : ainsi, quand il discute, p. 17 et suiv., les graphies telles que ὀρρία, ὄρια pour lat. *horrea,* il se réfère à Dittenberger pour expliquer que l'ι résulterait d'une prononciation de l'*e* latin proche de *i* en pareil cas ; ne sait-il pas qu'en roman, *-eum* ne se distingue pas de *-ium*? La notation par ε de l'*ĭ* latin, indiquée p. 23 et suiv., traduit le fait roman élémentaire de la confusion de *ē* et de *ĭ* latins classiques dans la prononciation latine vulgaire *e* fermé. Il y a là de véritables naïvetés. — La nasale de λήμψομαι, dont il est question p. 78, n'a rien de phonétique assurément. — On voit trop que l'auteur a procédé en philologue, non en linguiste.

Dans la morphologie, on ne trouve pas toujours de réponse aux questions que l'on se pose. On serait curieux par exemple de savoir où en est l'infinitif chez les chroniqueurs ; un relevé mécanique des faits ne suffirait pas pour l'indiquer ; mais un examen particulier de certains tours aurait sans doute fourni des indications ; la question n'est même pas posée. Et si la formation du futur à l'aide de θέλω n'apparaît pas chez les chroniqueurs, on peut l'expliquer de deux manières, ou par l'inexistence de la forme, ou par le fait que, sentie comme nettement vulgaire, elle a été évitée par les écrivains, tandis que ceux-ci écrivaient les tours par ἔχω, dont ils se méfiaient moins.

Néanmoins, en s'en servant avec les précautions critiques qu'il faudra, on pourra tirer bon parti de l'ouvrage de M. Psaltes. On y verra comment la plupart des traits qui caractérisent le grec moderne étaient fixés dès les périodes

anciennes de l'histoire byzantine. La langue qu'écrivent les chroniqueurs masque presque toujours l'usage courant ; leurs négligences — et celles de leurs copistes — le laissent parfois entrevoir, et c'est le mérite de M. Psaltes d'avoir rassemblé des faits intéressants à cet égard.

A. Meillet.

C. Juret. — *Dominance et résistance dans la phonétique latine*. Heidelberg (Winter), 1913, in-8, xii-263 p. (*Studien zur lateinischen Sprachwissenschaft,* von Niedermann und Vendryes, I).

Ce livre original et fermement pensé inaugure brillamment une nouvelle série commencée par l'actif éditeur de Heidelberg, M. Winter, et dont il a remis la direction à MM. Niedermann et Vendryes. Il se compose de deux parties distinctes que relie bien une idée commune. Dans la première partie, M. Juret examine quels traitements différents subit une consonne latine suivant sa position dans la syllabe ; dans la seconde, il étudie les chutes de voyelles latines. L'idée commune, qui est juste, c'est que la force d'action des phonèmes les uns sur les autres et leur capacité de résistance varient suivant leur position dans la syllabe ; de là le titre un peu énigmatique du livre. M. Juret est un esprit systématique ; il ramène tout rigoureusement à son idée principale, et, avec une rigueur logique qui ne fléchit jamais mais qui, appliquée à la souple réalité des faits linguistiques, donne parfois une légère impression d'artifice ou de casuistique, il va jusqu'au bout de sa pensée, dont il tire toutes les conséquences.

L'auteur est peu philologue ; on ne devra pas chercher dans son ouvrage de données philologiques neuves, et à la soutenance de la thèse (le livre a servi de thèse principale pour le doctorat à Paris), M. Havet qui a beaucoup loué l'ordonnance et l'esprit du livre, a pu signaler plu-

sieurs petites erreurs ; le *temptare,* que M. Juret s'efforce d'expliquer p. 52, n'existe pas en réalité ; le *bacca* de Priscien dont il est question p. 58 n'est sans doute qu'une graphie fautive de *uacca* dans un manuscrit qui confond *b* et *v* ; *Iūpiter* de la p. 37 n'existe pas, on n'a que *Iuppiter* ; p. 106, on a *audīn* et non *audĭn* ; la quantité de la syllabe initiale de *cărināre* cité p. 142 est sûre. D'autre part l'information de M. Juret en matière de grammaire comparée est parfois incomplète : p. 133, il n'y a pas lieu d'essayer de retrouver l'*e* du gr. -μενος en latin dans le type *alumnus, Vertumnus,* car le suffixe du participe présent moyen admettait en indo-européen des vocalismes divers, et l'Avesta offre *-mna-* correspondant au latin *-mnus* ; ainsi disparaît la difficulté qui gênait M. Juret. De même, p. 126, à l'appui de la forme **-no-* du suffixe des adjectifs désignant une matière dont l'auteur a besoin pour expliquer *īlignus,* etc., il aurait été bon de citer le type de v. sl. *slanŭ, želĕznŭ, kaměnŭ,* etc. Ces corrections ne nuisent pas en général aux démonstrations de M. Juret ; elles les renforcent plutôt. Et l'on admirera la sûreté avec laquelle a écrit un savant qui est en grammaire comparée un autodidacte, qui n'a guère reçu que par lettres des conseils de M. Niedermann, de M. Vendryes ou de moi-même, et qui a travaillé seul dans la petite ville d'Altdorf, en Suisse.

L'effort fait pour tout subordonner à des principes généraux est excellent. Mais il dépasse parfois la mesure. Le fait que *-zd-* se réduit à *-d-* en allongeant la voyelle précédente, type *nīdus,* ne donne droit de rien conclure pour *-zb-* ou *-zg-* ; car le rapport entre *z* et *d* est autre que celui entre *z* et *b* ou *g* ; et l'espèce de doute dont M. Juret entoure une étymologie aussi évidente que celle du lat. *mergō,* cf. skr. *májjati,* lit. *mazgóti,* est surprenant.

M. Juret veut trop ramener les traitements syntactiques aux traitements de l'intérieur du mot. Ceci l'entraîne dans des embarras ; l'amuissement de *-s* final de l'ancien latin demeure un phénomène phonétique malgré toute la peine que prend l'auteur pour établir le contraire, p. 86 et suiv. ; il aurait fallu tenir compte de ce que

la chute de *-s* se produit dans des formes grammaticales diverses, et dans le verbe aussi bien que dans le nom. — Les finales latines ont des traitements propres ; l'*ă* final de *ita* ou de *tempora* subsiste, tandis qu'un *ă* intérieur devient *i* ou *e* suivant le cas ; un *-ĭ* final est sujet à tomber, quoique M. Juret ait peine à l'admettre, et M. Juret ne sera pas suivi quand il conteste que *ager* sorte phonétiquement de **agros, sacer* de *sakros* (inscription du Forum), ou *mens* de **mentis*.

M. Juret insiste beaucoup sur le principe, juste, que le traitement des consonnes est le même à l'intérieur du mot, après consonne, et à l'initiale du mot ; ce traitement s'oppose au traitement, souvent tout autre, des intervocaliques. Mais il ne faut pas conclure de là que le traitement de l'initiale soit dû à une généralisation des cas où la consonne initiale se trouvait après consonne finale d'un mot précédent. L'initiale du mot est une position à part : elle se trouve souvent après une pause, ou même si c'est à l'intérieur d'une phrase, le mot n'est pas toujours lié à un mot précédent et il en est souvent séparé par un léger intervalle ; les phrases de la langue courante sont courtes, et les groupes de mots y sont souvent séparés ; du reste, comme l'a indiqué autrefois M. Havet, tout indique que en latin les mots étaient assez nettement séparés les uns des autres dans la phrase, et la syllabe initiale latine occupe à tous égards une situation spéciale. D'autre part si l'intervocalique a un autre traitement que l'initiale, c'est qu'elle tend à subir une altération à laquelle les consonnes initiales ou postconsonantiques échappent naturellement : c'est un grand fait de phonétique générale que la tendance à affaiblir, surtout à ouvrir, les consonnes intervocaliques ; il se produit une sorte d'assimilation de ces consonnes aux voyelles qui les entourent des deux côtés ; rien de pareil ne peut avoir lieu pour une consonne qui vient après une pause, longue ou brève, ou après une consonne. La communauté ordinaire du traitement des consonnes initiales ou intérieures après consonne provient simplement de ce que, dans ces deux cas, les consonnes ne sont pas soumises à une cause spé-

ciale d'altération qui atteint les intervocaliques. Faute d'avoir vu ce grand fait, M. Juret, en posant des règles justes en fait, donne souvent dans sa première partie une impression qui manque d'exactitude au point de vue théorique. Il y a d'ailleurs des traitements initiaux dont on ne retrouve pas l'équivalent à l'intérieur du mot, et par exemple *f* issu de *dh* ou de *g*^{w}*h* ne se retrouve nulle part à l'intérieur, tandis que c'est le traitement normal de l'initiale : *faciō, formus,* etc.

La théorie de la chute des voyelles est pleine d'observations excellentes. C'est sans doute une idée heureuse que de faire intervenir le rythme quantitatif ; comme en sanskrit et en grec, les séries de trois brèves semblent évitées en latin ; comme en germanique (M. Juret a eu le tort de ne pas signaler cette analogie), les voyelles se syncopent plus facilement après une syllabe longue qu'après une syllabe brève. Il y a là de véritables trouvailles. Et c'est aussi une trouvaille que d'expliquer par une métathèse de *ri* en *er* (l'*i* devenant *e* sous l'influence de *r*) *ter, tertius* et *cernō,* et par suite aussi *sacerdōs,* etc., p. 161 ; l'exemple *ter* de **tris* est certain ; *tertius* n'est pas moins incontestable ; et, quant à *cernō,* on ne saurait l'expliquer par une influence de *dēcernō,* car l'influence des verbes à préverbe sur les simples ne paraît guère se manifester en latin à une date ancienne.

En somme le livre de M. Juret représente un des plus grands efforts, et le plus heureux qu'on ait fait depuis longtemps, pour expliquer la phonétique latine. En examinant les faits dans leur ensemble et en les ramenant à quelques principes généraux, en en faisant un système, il a fait apparaître l'ordre dans ce qui fait au premier abord l'effet d'un chaos, et l'on peut dire que, grâce à lui, un important progrès a été réalisé.

A. Meillet.

A. Ernout. — *Historische Formenlehre des Lateinischen.* Deutsche Ubersetzung von H. Meltzer, Heidelberg (Winter), 1913, in-8, xii-204 p. (Indogermanische Bibliothek, II. Sprachwissenschaftliche Gymnasialbibliothek, von M. Niedermann, V).

Ce petit livre de M. Ernout est destiné à fournir pour la morphologie l'équivalent de ce qu'est le manuel de M. Niedermann pour la phonétique: un précis où la grammaire latine soit exposée historiquement, mais sans intervention d'aucune comparaison avec les langues étrangères, soit avec le grec, soit même avec l'osco-ombien. Poser le problème ainsi c'est dire que bien des choses demeureront inexpliquées; car seule la comparaison avec l'osco-ombien, avec le celtique et avec l'ensemble des langues indo-européennes permet d'apprécier des faits caractéristiques comme le médio-passif en *-r,* les subjonctifs du type *uenat* ou *faxit,* etc. Néanmoins M. Ernout a réussi à expliquer beaucoup de choses en renvoyant à la phonétique de M. Niedermann, à faire apparaître les relations respectives des formes et la structure générale de la langue et, même quelquefois à laisser entrevoir une évolution, quoique le latin soit une langue très fixée, qui a très peu varié des plus anciens textes aux plus récents, et où l'on connaît très peu de formes dialectales offrant un intérêt pour le grammairien. L'étudiant qui pratiquera ce livre y élargira beaucoup ses idées, et même les linguistes avertis y trouveront un aperçu des particularités grammaticales du latin, dont beaucoup sont peu connues.

Une édition française de ce précis est sous presse ; mais, n'étant plus tenu par les conditions strictes de la collection, l'auteur y insérera de brèves notes comparatives, à peu près comme l'a fait M. Vendryes dans son *Accentuation grecque.*

A. Meillet.

A. Grenier. — *Étude sur la formation et l'emploi des composés nominaux dans le latin archaïque.* Nancy, 1912, in-8, 218 p.

Ce livre, qui a servi à notre confrère M. Grenier de thèse complémentaire par le doctorat ès lettres, est fondé sur une idée juste : les composés sont essentiellement un procédé de langue savante, soit technique, soit poétique; et M. Grenier cherche à classer les composés latins suivant la technique dont ils relèvent. Le travail est peu approfondi; l'auteur a réservé le meilleur de son activité pour sa grande thèse sur *Bologne villanovienne et étrusque,* qui a reçu des archéologues un très bon accueil. Des erreurs innombrables dans les indications de quantité témoignent déjà d'une certaine précipitation. Mais, parti d'un principe correct et l'appliquant systématiquement, l'auteur est arrivé à des résultats intéressants qu'il expose d'une manière claire et agréable.

Le latin n'est pas riche en composés, et M. Grenier cherche à expliquer ce fait sans y réussir tout à fait. Le principe général y suffit sans doute : il y a peu de composés en latin ancien parce que la vieille culture indo-européenne ne s'est pas conservée chez les Romains. On ne rencontre à Rome aucune littérature vraiment originale ; la civilisation s'est développée sous des influences étrangères, en particulier étrusques et grecques. Pas plus que les Gaulois, les Romains ne semblent avoir beaucoup employé l'écriture dans les périodes anciennes de leur histoire : la rareté des inscriptions archaïques à Rome n'est sans doute pas fortuite, et il est permis de penser que l'écriture n'était pas employée à des usages sacrés, à peine à des usages officiels. Mais d'autre part la vieille civilisation indigène disparaissait; Rome n'a pas l'équivalent des druides. Le signe le plus net de cette rupture de Rome avec le passé indo-européen est l'abandon des noms propres de personnes composés qui se sont si bien maintenus en Gaule et dont les Latins n'ont plus trace. Il est probable que les Romains

sont allés plus loin que les peuples italiotes voisins dans cet abandon des vieilles traditions ; ainsi le nom de la nation, **teutā*, caractéristique de l'indo-européen occidental, s'est conservé en osque et en ombrien, tandis qu'il n'y en a pas trace à Rome.

Le principe qui domine l'ouvrage est du reste appliqué trop mécaniquement, et d'une manière parfois superficielle. On voit mal en quoi *ātrōx* et *ferōx* entrent dans les langues spéciales de l'agriculture et des métiers : il s'agit de vieux composés, d'un type existant déjà en indo-européen et qui, perdant dès avant la période historique leur caractère de composés, ont fourni de véritables suffixes. Le mot *uesticeps* n'est sans doute pas un terme de métier ; le fait de changer de type de vêtement accompagne chez l'enfant le passage d'un groupe à un autre ; il s'agit d'un terme ayant une véritable valeur sociale. Des mots comme *caelicola* ou *siluicola* doivent avoir eu une valeur religieuse. Les composés *bipēs* et *quadrupēs* ont des équivalents en védique, en iranien, en grec ; ils remontent à l'indo-européen, et il est vain de chercher à les attribuer à telle ou telle langue technique latine. Il ne faut pas abuser d'un principe même juste.

La forme de certains composés avertit parfois de leur caractère récent : un composé comme *uitisator* d'Accius ne peut pas être ancien ; car, en indo-européen, on n'employait pas le suffixe **-ter-* des noms d'agent au second terme des composés, comme l'a bien montré en dernier lieu M. Fraenkel, et le latin est resté fidèle à ce principe ; les composés conformes aux règles de la langue sont du type *opifex*. M. Grenier dit avec raison que *nōmenclātor* n'est pas un vrai composé ; mais il n'en indique pas la preuve.

Enfin, on pourrait reprocher à M. Grenier des à peu près dans la façon de traiter les faits linguistiques : quoi qu'il en dise p. 11, jamais, par exemple, un juxtaposé **manū-suētus* n'aurait pu aboutir à *mansuētus*. Il est vrai que son objet n'était pas d'étudier la forme des composés.

A. Meillet.

D. Barbelenet. *De l'aspect verbal en latin ancien et particulièrement dans Térence.* Paris (Champion), 1913, in-8, vi-478 p.

Ce grand ouvrage, qui a servi de thèse principale à l'auteur, est le résultat d'un travail prolongé durant de longues années. A cette longue préparation il doit ses mérites : la question a été envisagée sous toutes ses faces, et les faits minutieusement étudiés ; mais il lui doit aussi certains défauts : isolé en province et vivant seul avec un travail auquel il consacrait les loisirs rares et trop morcelés que lui laissaient sa tâche de professeur de lycée et sa santé délicate, l'auteur a souvent perdu de vue que la question étudiée par lui n'était pas familière à tout le monde ; il lui arrive de parler de « la règle » sans dire de quelle règle il s'agit et sans l'indiquer nulle part ; constamment Plaute signifie dans l'ouvrage les deux pièces de Plaute qui ont été dépouillées au point de vue de l'aspect, et ces deux pièces seulement ; ainsi l'aisance de la forme et la clarté ont souffert. Il a manqué à l'auteur le moyen de se concentrer durant un an ou deux pour saisir fortement son sujet et pour amener à la pleine clarté les idées que, dans un labeur longtemps prolongé et qui inspire un profond respect, il s'est formées peu à peu. Il faut ajouter que M. Barbelenet, qui, à la différence de la plupart des philologues, a reçu une culture mathématique, recourt assez souvent au langage des mathématiciens ; et ces images tirées des mathématiques sont loin d'éclaircir les choses pour la plupart des grammairiens qui ne sont pas géomètres.

Il y a néanmoins une idée nette dans le livre ; et, quand on le lit d'un bout à l'autre, on la trouve exprimée avec précision en plusieurs endroits ; on la retrouve partout présente à l'esprit de l'auteur. M. Barbelenet part de l'idée juste que la notion d'aspect varie d'une langue à l'autre et que par suite il faut trouver pour chaque langue une définition particulière, soigneusement précisée. Il est vain

de vouloir appliquer au sanskrit, au grec et à l'arménien une même définition de l'aoriste ; il l'est plus encore de vouloir appliquer au perfectif du slave, du baltique, du gotique et du latin une même formule. Il faut surtout se méfier du slave, qui, par le fait même qu'il offre la forme la plus systématique de l'aspect, se prête le moins à fournir une formule applicable à d'autres langues. D'ailleurs les faits d'aspect ne se conçoivent que par rapport aux thèmes « temporels » ; or, ces thèmes varient d'une langue à l'autre, et le latin qui a ici un système tout à fait original a deux thèmes distincts, l'un de *perfectum,* l'autre d'*infectum,* fournissant chacun une série complète de formes, et notamment, à l'indicatif, au présent, au prétérit et au futur. Les grammairiens qui ont décrit la valeur des « temps » latins n'ont pas toujours tenu compte de ce système si rigoureusement agencé. Et surtout malgré plusieurs articles ou brochures déjà publiés sur la question, ils ont presque tous négligé la nuance « d'aspect » que les préverbes donnent aux verbes latins, au moins à l'époque républicaine. C'est cette nuance, délicate et fuyante, que M. Barbelenet cherche à fixer.

Le « perfectif » latin, c'est-à-dire dans la plupart des cas un verbe non itératif précédé d'un préverbe à sens concret très faible, n'exprime pas l'action achevée : c'est le thème de perfectum qui a ce rôle. Le thème de perfectum qui, au point de vue morphologique, est un mélange de parfait et d'aoriste, ne répond exactement pour le sens ni au parfait grec (quoi qu'en dise M. Barbelenet, p. 18) ni à l'aoriste grec. Mais quelle nuance lui reste-t-il à exprimer ? Ce ne serait pas simplement la nuance de « déterminé », c'est-à-dire de l'action dont on envisage le terme. M. Barbelenet s'efforce de démontrer que, partout où il y a une opposition nette des aspects en latin, le perfectif exprime un changement de direction de l'action : *dum* avec un imperfectif signifie « tandis que », et avec un perfectif « jusqu'à ce que » ; on a par exemple : *dum haec dubitas, menses abierunt decem* avec *dubitas* « imperfectif », mais : *maneo dum haec quae loquitur cognosco* avec *cognosco* perfectif.

On pourrait dire qu'il est arbitraire d'attribuer au verbe latin de l'époque républicaine la nuance de sens supposée par M. Barbelenet. Mais ce ne peut être un hasard que les verbes pourvus de préverbes dénués de sens concret bien net ne soient pas employés en principe à l'imparfait ou au participe présent, ni à l'infinitif après un verbe signifiant « commencer ». Il y a là une rencontre frappante avec l' « imperfectif » slave. Pour écarter les exemples qui font difficulté. M. Barbelenet recourt à des analyses dont certaines peuvent passer pour subtiles, mais dont quelques-unes sont réellement fines, ainsi celle de l'emploi de *commorabere,* p. 38.

Désormais la question de l'aspect est posée en latin d'une manière telle qu'on ne pourra plus en esquiver la discussion ; une définition est proposée ; toutes les œuvres d'un auteur tel que Térence ont été examinées en détail, toutes les formes relevées, et beaucoup d'autres textes ont été discutés à ce propos ; une comparaison complète a été instituée entre les verbes simples et les verbes pourvus de préverbes, et l'on possède de longues listes qui permettent d'instituer entre les « perfectifs » et les « imperfectifs » une comparaison. Les latinistes devront examiner cette notion nouvelle pour eux. Pour le linguiste, l'état latin est intéressant, comme l'état lituanien, parce qu'il n'offre pas la rigueur de l'état slave et qu'on y voit comment la nuance de perfectif aurait pu devenir un élément essentiel de la langue ; on sait que, au contraire, elle s'est résorbée et a disparu à l'époque impériale.

Malheureusement, l'exposition est souvent pénible et obscure ; ainsi, p. 130, à la suite de la formule que, après les verbes signifiant « commencer » on emploie l'imperfectif, comme en slave et en gotique, M. Barbelenet ne donne pas immédiatement les exemples, et il intercale deux remarques qui n'ont rien à faire avec la question et qu'on a peine à saisir au premier abord. Il y a là un « toutefois » que je n'arrive pas à comprendre. Des obscurités de ce genre se rencontrent souvent.

M. Barbelenet n'a pas toujours appliqué avec assez de rigueur les principes justes qui l'ont dirigé : dans son cha-

pitre sur les itératifs, il ne fait pas seulement état des véritables itératifs latins, comme *dictare* ou *uolitare,* mais aussi de verbes de toute sorte, à valeur durative, qui s'opposent à des verbes moins nettement duratifs. Cette union d'un cas comme v. sl. *kupovati* aux itératifs proprements dits a un sens en slave où la catégorie de l'itératif a un rôle strictement défini ; on ne voit pas que, en latin, il y ait rien de pareil. — A ce propos on notera qu'une formation comme *speculari* doit passer pour dénominative, tout comme *tolerare* (p. 177) ; seulement les noms d'où sont dérivés ces verbes ne sont pas conservés.

Ce n'était sans doute pas non plus une bonne idée que de commencer l'exposé par un chapitre, assez peu net, sur les verbes accompagnés d'un complément exprimant le temps. M. Barbelenet interprète de manière très contestable le type grec connu ἐβασίλευσε τριάκοντα ἔτη : il n'y a pas ici d'asyndète, et ce type est précieux pour montrer que l'aoriste grec ne comporte aucune indication relative à la durée ou à l'absence de durée ; on voit bien par cet exemple que l'aoriste grec exprime l'action purement et simplement, tandis que le présent exprime l'action qui se développe et se poursuit (non l'action qui dure).

Ce qui fait la difficulté de ces études sur l'aspect, c'est qu'elles obligent à formuler abstraitement des notions fuyantes, dont les sujets parlants ne prennent pas conscience et qui se marquent seulement par certains contrastes.

A. Meillet.

J. Brüch. — *Der Einfluss der germanischen Sprachen auf das Latein.* Heidelberg (Winter), 1913, in-8, xii-203 p. (Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, V, 1).

Dans ce livre, parfois longuet, M. J. Brüch étudie en détail les plus anciens emprunts du latin vulgaire au germanique. Le travail semble fait avec soin, les mots sont exa-

minés à tous les points de vue, et l'on verra surtout avec un vif intérêt par quels groupes sociaux, surtout par l'armée, et dans quelles conditions spéciales ont été faits ces emprunts, dont le nombre n'est pas très grand. La méthode pour l'étude du vocabulaire est maintenant posée, et l'auteur sait la manier, tenant compte à la fois de la forme du mot dans la langue originale et dans celle qui emprunte, de l'objet désigné, des groupes d'hommes par lesquels se fait l'emprunt et des changements de sens ultérieurs; les mots empruntés doivent se faire leur place, et nulle part le sens n'évolue davantage. Pour la commodité du lecteur, on regrette que M. Brüch n'ait pas donné une liste complète des emprunts, comportant d'une part la forme germanique, de l'autre les formes romanes, les unes et les autres avec un sens précis; quand on veut se rendre compte de l'histoire d'un mot donné, on est obligé de feuilleter le livre d'un bout à l'autre, et il aurait été bon de réunir quelque part l'ensemble des données, avec des renvois aux paragraphes où chaque question est traitée. Le livre a d'ailleurs des index complets qui permettent de tout retrouver aisément, mais non sans une assez grande perte de temps.

A. Meillet.

C. Battisti. — *Le dentali esplosive intervocaliche nei dialetti italiani*. Halle. a. S. (Niemeyer), 1912, in-8, VII-248 p. (*Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft* W. Meyer-Lübke *...gewidmet,* Teil III. = *Beihefte z. Zeitsch. f. rom. Phil.,* 28 a).

Pour apprécier ce troisième cahier des *Prinzipienfragen* dédiées à M. Meyer-Lübke, il faudrait être un romaniste, et en particulier bien connaître les parlers italiens. On ne saurait essayer de le discuter ici. Mais il est permis d'en marquer l'intérêt : la tendance à l'affaiblissement, ou plus exactement à l'ouverture, des consonnes intervocaliques est l'une des plus évidentes de la phonétique générale évolu-

tive. Or, en particulier pour les dentales *t* et *d*, les traitements qu'offrent les parlers italiens sont des plus variés : conservation, passage à la spirante *þ* ou *đ* et de la spirante à *r*, sonorisation de *t*, amuissement complet de *t* ou de *t* et *d*, on observe à peu près tous les faits possibles, et ce n'est pas un des moindres mérites de M. Battisti que d'avoir montré, par un cas minutieusement observé, quelle peut être la diversité des faits dans un domaine où les parlers ont évolué d'une manière sensiblement autonome.

Il y a même des traitements tout à fait singuliers, et qui rappellent des faits lointains ; à Sienne, les dentales intervocaliques sont de caractère « cérébral » tandis que les initiales sont des dentales pour lesquelles la langue est moins relevée ; ceci rappelle un fait prâkrit, à savoir le passage de *n* intervocalique à *ṇ* (*n* cérébrale) ; or, on sait que les prâkrits altèrent fortement les consonnes intervocaliques ; le passage de *n* à *ṇ* est un affaiblissement parallèle à celui de *m* en *w* nasal des prâkrits. En français même, d'après M. Rousselot (*Revue de phonétique*, II, 268), la langue est portée en bas pour *t*, en haut pour *d* et *n* ; or, on sait que *t* est plus fortement articulé que *d* et *n*.

L'ouvrage de M. Battisti a aussi un grand prix en ce qu'il montre comment une même tendance aboutit séparément à des résultats pareils dans divers dialectes apparentés : ce n'est que le hasard de l'amuissement plus ou moins précoce d'une voyelle inaccentuée qui fait que l'on a une sourde dans *sente* en français, mais une sonore dans *semda, senda* en rhéto-roman, de lat. *semita*. — L'idée, empruntée à M. Schuchardt, de résultats phonétiques obtenus par la combinaison d'une tendance phonétique et d'une action morphologique, p. 210, est d'un vif intérêt. — Mais on regrettera que l'auteur, qui a fait un bon index des mots étudiés, n'ait pas donné aussi un index des phénomènes phonétiques discutés et analysés. Il aurait rendu aux phonéticiens un service ; car son livre est un précieux recueil d'évolutions phonétiques. Il est vrai que M. Battisti s'est plus préoccupé de déterminer des aires et de faire des reconstructions historiques que de donner des exemples de déve-

loppements phonétiques. La phonétique générale est pour lui un moyen, non un but. Conformément à son but, il traite de l'Italie continentale, y compris le domaine rhéto-roman, mais il laisse de côté Corse, Sardaigne et Sicile. Qui ne connaîtrait pas le traitement spirant des consonnes intervocaliques en toscan le remarquerait à peine p. 152 et suiv. ; le lien de cette prononciation avec le caractère particulier des consonnes toscanes (où l'on a des sourdes « aspirées ») n'est pas noté, et la question du substrat étrusque n'est même pas indiquée.

Ce qui est dit des faits latins anciens au début de l'ouvrage atteste un peu d'inexpérience en ce qui concerne l'histoire du latin. L'altération des intervocaliques dont il est question p. 12, s'est traduite à une époque préhistorique par le fait que les spirantes intervocaliques sont toutes devenues sonores en latin : *f* a passé à *b*, et *þ* à *d* en position intervocalique, soit *tibi* et *medius* par exemple ; si la gutturale *x* n'a pas subi le même traitement, c'est que le passage de *x* à *h* est antérieur à la sonorisation ; mais *xw* a passé à *w*, témoin *niuis* de *nix*. — D'autre part, on a tout lieu de croire — et le fait précédent l'indique — que les sonores latines étaient très faiblement articulées ; on sait que sous l'Empire, d'assez bonne heure, *b* et *w* ont été tout près de se confondre et se sont confondus à l'intervocalique ; ce que disent les grammairiens de *d* et que rapporte M. Battisti p. 3 indique une prononciation presque spirante de la sonore *d* en latin ; et, tandis que i.-e. **gw* donne *b* en osco-ombrien, il aboutit à *w* en latin, ainsi à l'initiale : *ueniō*, en regard de *qu* qui subsiste et passe à *k* seulement dans les dialectes romans isolément (le roumain en fait encore *p*). Il est probable que c'est l'extension du latin à des populations italiques ou provinciales possédant des occlusives sonores nettement articulées qui a sauvé d'un passage à la spirante les sonores latines.

A. Meillet.

Charles Bruneau. — *Étude phonétique des Patois d'Ardenne* (Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Paris), Paris, Champion, x-541 p. (suivie de Chartes de Mézières en langue vulgaire, xii-61 p.). — Id., *La limite des dialectes wallon, champenois et lorrain en Ardenne* (Thèse complémentaire), id., id., 240 p. avec grande carte.

Ces deux ouvrages sont une contribution considérable à l'étude des parlers actuels de l'est de France. Ils sont tous deux basés sur une enquête que M. B. a conduite dans 93 localités, dont la plupart sont situées dans le département des Ardennes, et quelques-unes dans les provinces belges limitrophes de Namur et du Luxembourg. M. B. est un dialectologue accompli, et l'on peut avoir la plus grande confiance dans les documents linguistiques qu'il a recueillis. Dans les pp. 15-37 de l'*Étude phonétique,* il expose la méthode qu'il a suivie ; le seul reproche qu'on pourrait lui faire, c'est qu'il se soit ordinairement contenté d'un seul témoignage par localité ; mais le choix des témoins a été entouré de telles précautions qu'il répare dans une certaine mesure cette insuffisance. Les documents eux-mêmes font la matière d'un troisième ouvrage, intitulé *Enquête linguistique sur les Patois d'Ardenne,* à propos duquel M. B. dit p. 10 de la *Limite* que « la connaissance en est nécessaire pour l'intelligence complète de ce travail ». Je n'ai malheureusement pas eu cet ouvrage sous la main (j'ignore s'il est déjà publié) pour faire le présent compte rendu ; mais si cette absence a rendu la lecture des deux ouvrages plus laborieuse, je ne puis pas en faire grief à l'auteur.

I. — « Il n'était pas possible, dans une région d'extraordinaire confusion, de rédiger une *Étude phonétique* suivant la méthode classique. J'ai donc étudié successivement les différents *phonèmes* que présentent, à l'époque actuelle, les patois d'Ardenne ; et, après une description aussi précise que possible de ces *phonèmes,* j'ai

indiqué les principaux cas dans lesquels on les rencontre. L'étude des patois actuels dans une région déterminée doit naturellement être complétée par l'étude des parlers anciens... J'ai classé les formes anciennes des patois à leur place logique, au milieu des faits actuels... L'*Étude phonétique des patois d'Ardenne* présente donc un tableau complet des principaux caractères dialectaux de la région ardennaise à l'époque ancienne et à l'époque moderne. J'essaierai, après avoir étudié successivement chaque fait, de faire la synthèse des conclusions de détail que j'aurai établies et de dégager les *tendances phonétiques générales* qui ont dominé toutes les évolutions particulières ». Ces phrases extraites de la préface pp. 3-7 passim définissent exactement la méthode de l'exposé. Si M. B. n'a pu utiliser que d'une façon fragmentaire les disques phonographiques qu'il a constitués au cours d'une récente mission accomplie en compagnie de M. Brunot, il n'a pas voulu décrire la phonétique de ses parlers sans avoir recours aux instruments : mais, malgré la place qu'occupent palatogrammes et tracés au moyen de l'inscripteur de la parole, on peut être sceptique sur la valeur d'expériences faites seulement sur deux sujets, dont l'un pour les palatogrammes est l'auteur lui-même, qui de son propre aveu (cf. p. 16 de l'*Enquête*) est à peine patoisant, et l'autre pour les tracés un docteur habitant Paris, né à Fumay (n° 18 du domaine exploré), de parents nés à Fumay, où il a vécu toute son enfance et dont il parle couramment le patois (cf. *Enquête,* id.). Aussi tirer des conclusions générales de ces tracés, comme par exemple dans les §§ 330-344 consacrés à la durée, me paraît hardi. Un exposé analytique, qui comprend 352 pages (pp. 100-452) et 285 §, dont beaucoup sont accompagnées de remarques, et qui étudie les mille variations que les parlers offrent dans « une région d'extraordinaire confusion » est nécessairement complexe, et il serait injuste d'insister sur quelques défectuosités du plan : on ne voit pas par exemple pourquoi le traitement de *ensemble* et de *en* § 12 est séparé du § 3 où est étudié $a < \tilde{a}$ dénasalisé. Il semble cependant que d'assez nombreuses répétitions auraient

pu être évitées par une rédaction plus serrée, cf. par exemple §§ 38 *bis*, 44, 62, etc. Quelques formules paraissent aussi trop rapides et demanderaient une justification plus précise, telles que : « les influences analogiques et la pénétration des formes françaises ne permettent plus d'établir de lois dans le gâchis des formes actuelles », p. 227 ; v. p. 326 une formule semblable. L'interprétation des faits donne vraiment une excellente impression ; à une connaissance solide des parlers actuels, des faits médiévaux et des parlers voisins, M. B. joint un sens linguistique remarquable. On est d'autant plus étonné que M. B. écrive une phrase aussi contestable que celle-ci : « Il faut considérer les patois comme une langue figée » p. 29, démentie par la surprenante variété de ces parlers que M. B. commente si bien. Quelques explications m'ont paru cependant sujettes à caution ou insuffisantes. § 3 M. B. traite de la dénasalisation de $a < \tilde{a}$ (qui aurait dû être défini avec plus de précision) : l'explication en est correcte, mais le rapprochement du traitement vosgien *o* est inexact (cf. aussi § 114), car, du moins dans le sud des Vosges, *o* est issu de $\tilde{o}$, qui y subsiste encore dans de nombreux parlers. Dans la remarque du § 43 M. B. déclare les infinitifs *kŭvyè*, couvrir, et *dŭvyè*, ouvrir, d'une explication difficile : ils représentent étymologiquement les participes forts *copertu*, *dopertu*, qui sont actuellement employés dans la double fonction de participe et d'infinitif, v. Meyer-Lübke, *Gramm. d. L. R.* II § 128. — § 46, M. B. conclut des formes diphtonguées de *bon* comparées à des formes médiévales en *-oin* < *-on* < lat. *ōne* qu'elles « constituent un vestige intéressant d'un traitement phonétique, jadis important et assez répandu » ; mais il rapproche ainsi deux faits différents ; car *bonu* avait un *o* ouvert, qui s'est normalement diphtongué, et le français *bon* est considéré comme une forme développée en position atone. — § 73 Rem. M. B. dit que *ẻšĭ*[1], tisser, *rèsĭ*, sortir, sont étranges à côté de *šiš*, *ši*, six, *diš*, dix ; mais la position des voyelles n'est pas la même. — § 166,

1. Je modifie les mots que je cite, pour des raisons typographiques.

à propos de la voyelle nasale *ẽ* dans les mots *gendre, tendre, vendredi,* M. B. remarque que « ces formes ne s'étendent pas au sud de la région ardennaise ; [et que] leur limite coïncide avec celle de l' *r̂* dit *lorrain*. Il semble donc que l'on doive expliquer la présence de l' *ẽ* par la présence de l'*r* lingual ardennais : l' *r̂,* qui est guttural, n'aurait eu aucun effet sur l'articulation de la voyelle ». Cette théorie de l' *r̂* guttural est reprise § 205 à propos de *d* final dans *dūš,* dur, usité dans les parlers lorrains, et § 240 à propos de *š* < *-rs-*, v. aussi § 242 Rem. II. Je ne conteste pas que *r̂* guttural puisse devenir *X,* ainsi que l'attestent les graphies de l'*Atlas linguistique de la France*. Mais les explications historiques que M. B. fonde sur la prononciation de cet *r̂* me paraissent contestables ; le développement doit en être récent, car les parlers du sud des Vosges connaissent encore *r* lingual (alvéolaire serait mieux dit) ; or dans ces parlers et les parlers limitrophes de la Franche-Comté où l' *r* est également alvéolaire, *-rs-* est devenu *š,* et tendre s'y dit *tār* ; quant à « gendre », les conditions n'en sont pas identiques, il faut tenir compte de la palatale précédente.

La quatrième partie, intitulée *Phénomènes phonétiques généraux* §§ 286-346, est un heureux essai de systématisation ; j'y signale particulièrement l'excellent chapitre sur la diphtonguaison des voyelles. On aurait voulu y voir un chapitre consacré au « rôle prépondérant des voyelles intermédiaires », dont il est si souvent parlé au cours de l'exposé analytique, par exemple § 48. Le § 347, qui condense en quelques brèves formules les « tendances... qui ont dominé les changements passés et qui dirigent les changements futurs », termine l'*Étude*. Il semble cependant que quelques-unes de ces conclusions dépassent les données des pages antérieures. La troisième tendance : *Les éléments vocaliques tendent à se distribuer dans la phrase suivant un rythme trochaïque,* dont une des conséquences est que « *Les mots tendent à se réduire à deux syllabes* (¯˘) » résulte d'une théorie de l'accentuation, qui a été à peine effleurée dans le seul § 345. Quant à la conclusion finale: « En dernière analyse les patois

ardennais sont un langage roman prononcé avec l'accent germanique », elle surprendra ceux qui auront lu cet ouvrage de premier ordre. Je dois ajouter que la table des matières est fort brève et que la consultation du livre ne sera rien moins que facile.

II. — Le problème des limites est un de ceux qui intéressent le plus les dialectologues ; et le travail de M. B. qui vient s'ajouter à ceux de ses nombreux prédécesseurs est sans doute le plus remarquable de tous. Il y a combiné d'une façon tout à fait originale les données de la géographie et de l'histoire et celles de la linguistique. Une introduction pp. 9-24 pose nettement la question. Quelques points appellent cependant des réserves : traitant p. 11 sq. des causes internes qui font du vocabulaire « la partie essentiellement instable des patois », M. B. dit que les mots n'y ont pas la même fixité qu'en français. « L'exemple le plus net est celui des onomatopées. En français la poule *glousse*... Au village, on écoute le cri de la poule. Trois variétés sont nettement distinguées... » L'exemple n'est pas probant : le français est une langue de citadins. Mais les patois ont-ils moins de fixité que le français, ou inversement, pour désigner par exemple les cris des enfants ? « Une seconde cause interne... est l'absence de sentiment de la *propriété* des mots. » Le fait est-il plus vrai d'un patoisant que d'une personne du commun, parlant français ? L'impression de désordre et de confusion dans l'emploi des mots résulte en partie de la méthode de l'enquête, où le fait individuel prend parfois une valeur excessive ; en particulier l'affirmation que « presque toutes les plantes sont nommées au hasard » me paraît tout à fait exagérée, et p. ex. si *noisette* se dit souvent *noix*, on ne peut pas dire que ce soit un fait du hasard : *noix* continue à désigner dans beaucoup de parlers la *noisette*, parce qu'une autre désignation de la *noix* a été créée.

La première partie pp. 25-148 est un résumé de la géographie et de l'histoire du pays d'Ardenne, où M. B. manie avec une aisance, une habileté et une érudition remarquables géologie, géographie, archéologie, histoire. La conclusion essentielle en est la suivante p. 147 : « Les

patois actuels sont l'aboutissement de quinze siècles d'histoire. A l'époque primitive où l'*Arduenna silva* couvrait le plateau d'Ardenne, le relief du sol a décidé de la colonisation du pays. Des groupes de population se sont établis successivement... Mais dès l'origine, trois masses de population de provenance diverse parlaient trois langages différents : au nord de la Forêt, la race germanique était l'élément ethnique prépondérant, à l'orient, la population romane s'était maintenue presque pure, au sud, les établissements germaniques s'étaient superposés aux établissements romans : il y a eu un mélange de races. Sur les cartes linguistiques actuelles, nous trouvons encore tracées les frontières des trois races. » Je n'ai pas de compétence pour discuter cette partie; je note seulement que p. 48, à propos des *noms de lieux préceltiques,* M. B. renvoie à l'ouvrage de R. de Félice *Les noms de nos rivières,* Paris, Champion, 1907; après ce qu'en a dit la critique (cf. spécialement le compte rendu de M. Meillet dans la *Revue critique*), il vaut mieux faire le silence sur ce livre.

Vient ensuite l'étude proprement linguistique, p. 149-233, dont 89 cartes éclairent singulièrement l'exposé. En trois parties, M. B. essaye de déterminer successivement : 1° les traits caractéristiques du dialecte wallon par rapport aux dialectes lorrain et champenois; 2° ceux du dialecte champenois par rapport aux dialectes wallon et lorrain ; 3° ceux du dialecte lorrain par rapport aux dialectes wallon et champenois. Ces traits caractéristiques sont uniquement phonétiques ; les caractères morphologiques sont en effet négatifs c'est-à-dire « qu'ils s'étendent à tout le domaine ou présentent une disposition géographique irrégulière et indépendante de toute frontière dialectale », p. 148. Le vocabulaire et la syntaxe ne fournissent non plus aucun trait. Toutefois l'affirmation qu' « on ne peut se fonder sur les éléments de vocabulaire dans la détermination des frontières dialectales », p. 16 est toute relative à la région ardennaise. Du reste, dans la limite du dialecte wallon, M. B. lui-même utilise un certain nombre de cas particuliers qui prouvent « que la limite n'est pas exclusivement phonétique, mais qu'elle a dû être aussi lexicale » ;

cf. particulièrement *k*) *fumier* p. 156 (fig. 50, p. 184) et la fig. 45 *balayer* p. 181. Quoi qu'il en soit, les conclusions sont importantes : en sómme on ne trouve actuellement de limite dialectale nette qu'entre le wallon d'une part et le champenois et le lorrain de l'autre ; c'est la seule pour laquelle M. B. ait pu établir une carte schématique, fig. 51 p. 185, où les tracés des différents caractères se superposent ou sont très voisins. Au contraire « le champenois est caractérisé par un petit nombre de traits phonétiques... et la limite n' [en] peut être déterminée précisément que d'une façon négative par l'étude des frontières des parlers voisins », p. 199. Quant à la limite du dialecte champenois et du dialecte lorrain, elle est impossible à tracer, p. 212. La limite du dialecte wallon par rapport aux deux autres est elle-même constituée par sept traits d'importance différente. M. B. aurait dû signaler que ces sept traits n'ont pas tous le même sens; les uns sont des faits de conservation d'un état très ancien, par exemple 1° *ẽ* < *e* latin accentué et entravé par nasale plus consonne, ou 6° le maintien (conditionné) d'*s* devant consonne, d'autres des développements relativement récents, par exemple 7° celui de *w* entre consonne labiale et *ẽ*, d'autres des développements divergents, par exemple 4° *ŭ* (*yŏ*) < *o* lat. ouvert accentué en face de *ŭ* du champenois et du lorrain. Cette limite dialectale est donc relativement nette; cependant M. B. n'a pas voulu que nous en exagérions l'importance, et avec raison il a ajouté p. 213-230 la liste considérable des faits négatifs, tant phonétiques que morphologiques. En somme, dans une région où « les dialectes anciens ont été séparés jusqu'à une époque assez récente par une frontière naturelle », p. 231, les différences anciennes disparaissent peu à peu à la fois sous d'innombrables développements secondaires et l'irrésistible poussée du français.

Oscar Bloch.

C. Juret. — *Glossaire du patois de Pierrecourt* (Haute-Saône), Halle, Niemeyer, 1912, 172 p.

Aux nombreux lexiques que nous possédons des parlers franc-comtois, et parmi lesquels figurent des ouvrages aussi remarquables que celui de M. Grammont sur la Franche-Montagne (Doubs) et celui de M. Boillot sur la Grand'Combe (id), le glossaire de Pierrecourt vient s'ajouter heureusement. Le vocabulaire est riche, la graphie très claire, les explications précises et parfois accompagnées de figures; un appendice fort précieux contient de nombreux noms propres de personnes et de lieux, p. 153-159, et un classement des mots d'après le sens, qui rendra des services aux dialectologues. Cependant ce que dit M. Juret, p. 53 sur l'établissement du glossaire appelle quelques réserves : « Le glossaire..., dit-il, contient seulement les mots qui ont à P. une forme patoise, du moins en partie; parmi les autres, qui représentent plutôt le français régional, j'ai retenu seulement ceux qui ne sont pas des emprunts évidents. » Pour donner une image exacte du parler étudié, il faut donner tous les mots qui s'emploient quand on parle patois ; et il faut signaler les mots régionaux, qui s'emploient quand on parle français. Le glossaire est en outre étymologique; il n'est pas moins satisfaisant sur ce point. M. J. est au courant de l'état actuel des recherches étymologiques, et des rapprochements utiles sont établis avec quelques parlers voisins. Il a suivi avec raison le procédé d'exposition que M. Grammont avait déjà adopté (bien que M. J. ne le dise pas), et il se contente, quand le mot patois et le mot français ont la même étymologie, de donner le dernier, en les reliant par le signe d'égalité =, ce qui évite d'inutiles redites. Bien que M. J. se soit ordinairement montré réservé dans le choix des étymologies, la forme de l'ouvrage impose une brièveté qui amène parfois quelque obscurité. En outre quelques étymologies sont inexactes ou mal présentées. Voici quelques observations que j'ai faites au cou-

rant d'une lecture rapide[1]. — P. 56 « *ămŭlĕt* : omelette. — Métathèse d' [<] allumette ? » Qu'est-ce que ce dernier mot? Il fallait au moins renvoyer à Meyer-Lübke, *Roman. Etym. Wörterbuch, lamella* 4866. — Id. « *ărśå* : casse-cou... — Identique à archer ». Une explication sur l'emploi d' « archer » serait au moins utile. — P. 58... L'article sur *ăbrüyí*, mettre en train quelque chose, envoyer quelqu'un promener, est obscur : quel est lerapport des 2 verbes a. fr. *embruir, s'embroier*? Et pourquoi le v. fr. *burir*, s'élancer > *bourir* (qu'il faudrait écrire *bourrir*)? — Id. A propos de *ădūzū*, puisard où l'eau va se perdre, M. J. cite le v. fr. *doit* (< *ductu*), puis explique le mot comme dérivé de *en* + *dois* < *duce*. Il était donc inutile de parler de *doit*. — P. 59. L'explication étymologique de *s'ăpâtürî*, s'embarrasser les jambes dans quelque obstacle, est mal présentée : « cf. s'empêtrer, v. fr. empasturer <**impastoriare* ». Empasturer, comme le mot patois, sont des composés de pasture, dont le sens d'entrave est encore attesté par le *Dict. général Darmsteter-Hatzfeld-Thomas* s. v. *pâture*. — P. 63 : *bàŭk* (f.), bouton aux lèvres ; il fallait rapprocher le français *bouquet, Dict. gén.* bouquet 2. — P. 71 : « *śér* : [=] chaise. » Pourquoi ne pas citer plus exactement chaire ? — P. 86. Parmi les formes du v. *ĕtr*, être, M. J. ajoute au participe *ĕvü* un point d'exclamation. Le type « je suis eu » est pourtant très répandu dans les parlers franc-comtois ; cf. Meyer-Lübke, *Grammatik d. Rom. Spr.* II § 344. — P. 89. A propos de *fẽñă*, fainéant, M. J. dit d'une façon bizarre que le mot est « emprunté du français prononcé *fèñă* et dérivé de feindre ». Une expression aussi peu claire se trouve s. v° *fwẽr*, feindre, p. 93. M. J. a voulu sans doute dire que le patois a interprété le fr. fainéant comme si c'était le participe présent de feindre. — P. 106. *krŏ* (m.) le son, résidu de mouture : M. J. cite seulement l'hypothétique étymologie **cruscum* de M. Jud, alors que l'origine germanique de ce mot est très probable, cf. Meyer-Lübke *E. R. W.* 3897 *grut*. — P. 108. *ŏdō* : M. J. part à tort du sens de

1. Cf. la note de la page CCLXXV.

désordre et saleté pour rattacher ce mot à l'a. fr. *ord* < *horridum,* et ajoute ensuite qu'il a un autre sens, besogne, travail. Ce dernier sens est au contraire plus ancien et dérive lui-même d'un sens plus précis, cf. Grammont, p. 206 *öǧõ* « ce que fait chaque travailleur devant lui, sa file, dans une troupe de travailleurs des champs » ; ce sens est encore très répandu dans les parlers orientaux, et le mot représente, comme M. G. l'a établi, le v. fr. *ordon* <**ordone*. — P. 127. A propos de *pŭlẽ*, poulain, je ne vois pas pourquoi M. J. écarte l'étymologie ordinairement adoptée **pullanu* et propose *pullamen*. — P. 144. *tè* (m.), triton. M. J. se demande si ce mot est parent de têtard. M. Grammont donne également *tè* qu'il déclare d'origine inconnue. Il me semble cependant que M. Thomas, dans la Romania (à un endroit dont je n'ai pas la référence), a expliqué ce mot comme un post-verbal de *têter*. — P. 147. A propos de *tràj,* passage entre deux maisons, mot régional très répandu en Franche-Comté sous la forme *trāj,* il fallait renvoyer à *trivium* Körting, 3e éd., 9762.

Le glossaire est précédé d'une étude de phonétique historique de 52 pages. M. J. a l'intention de publier prochainement la morphologie de son parler. Avec raison il a étudié le vocalisme en partant de l'état actuel, mais il eût pu simplifier l'exposé des correspondances du patois et du latin en spécifiant d'une façon plus précise la nature, quantité et position, de la voyelle latine. De plus ce type latin est cité sous des formes trop variées : pourquoi rendre le *y* du latin vulgaire à la fois par *y* et par la voyelle du latin classique ? cf. par exemple p. 4 *ceresea, filia,* et *-avya*. C'est aussi à tort que M. J. maintient ordinairement *m* final ; p. 4 il comprend sous *-īcl-* des mots, où *i* classique était long et s'est maintenu en lat. vulg. et d'autres où il était bref et était devenu *é* ; p. 9 la comparaison de *šé* < *carrum* et de *šăršĭ* < *circare* (qu'il serait sans doute plus exact de considérer comme emprunté au français) est inexacte ; car dans *carrum* la voyelle est entravée. L'exposé gagnerait encore en netteté et en simplification, si on comparait le patois non pas au latin, mais à la langue

médiévale, quand elle est suffisamment connue, et au français. En tout cas, la considération de l'état actuel a amené M. J. à faire un excellent chapitre sur l'influence des consonnes et de l'accent du patois sur la qualité et la quantité des voyelles, p. 19-23. M. J. a changé son point de vue pour l'étude du consonantisme, et a pris pour point de départ l'état latin : un tel changement a de quoi surprendre. Il provient de ce que M. J. a voulu rechercher si les théories qu'il a soutenues dans son ouvrage sur la *Dominance et résistance dans la phonétique latine* s'appliquent à son patois, cf. p. 26. Nous lui devons un chapitre fort intéressant, original, et qui a le mérite de ramener la multiplicité des faits à un principe fondamental.

Dans une 3e partie p. 47 sq. M. Juret établit une brève comparaison avec quelques parlers apparentés, soit franc-comtois, soit bourguignons, et il en conclut que le parler de P. « est situé à la limite des dialectes bourguignons et champenois, et se rapproche plutôt de la Bourgogne que de la Franche-Comté ». Voici encore un parler qui soulève la question des frontières dialectales : il faut souhaiter que M. J. la reprenne avec plus de précision et d'ampleur, en ce qui concerne la région où son parler est situé.

Oscar Bloch.

Heinrich Morf. — *Vom Ursprung der provenzalischen Schriftsprache.* Extrait des *Sitzungsberichte der Kgl. preuss. Akademie der Wissenschaften,* t. XLV (1912), 22 p.

Le sujet de cette communication présente un très grand intérêt pour le côté social de la linguistique, dont M. Meillet a ici-même (t. XVI, p. ccclxij et suiv.) signalé l'importance à propos d'un livre de M. Gutjahr sur les origines de l'allemand moderne. La κοινή qui servait à la production littéraire en provençal aux XIIe et XIIIe siècles s'est formée dans les milieux littéraires et par l'effet d'une

communauté de culture littéraire sans qu'il i eût unité politique ou entreprises communes de guerre ou de colonisation. Elle admettait pêle-mêle les formes les plus diverses, *ca* et *cha* < lat. *ca, it* et *ch* < lat. *ct*. Où a-t-elle pris naissance ? sur quel parler repose-t-elle essentiellement ? le mélange de traits qui vient d'être relevé, et qu'on peut observer chez un seul et même auteur, dans une seule et même strofe, suffit à montrer combien la réponse est difficile. On considérait généralement comme parler de base le limousin, parce qu'un très grand nombre de troubadours étaient Limousins et que la κοινή est appelée *lemozi* dans plusieurs textes contemporains. M. Morf fixe nettement deux points : la première raison n'est pas décisive ; l'expression *lemozi* était employée, comme *proensal*, au sens de « langue du sud de la Gaule », sans que ceux qui l'employaient i attachassent l'idée d'un rapport direct avec un parler local ou provincial. Ces conclusions négatives sont solidement établies ; pour le reste, la question demeure ouverte.

Jules Ronjat.

J. Gilliéron et M. Roques. — *Etudes de géographie linguistique d'après l'Atlas linguistique de la France*. Paris (Champion), 1912, in-8, x-155 p. et 17 planches hors-texte.

Les articles qui composent ce recueil — tiré à un très petit nombre d'exemplaires — ont déjà paru séparément, pour la plupart depuis plusieurs années, de 1905 à 1910 ; ils ont été rédigés, les premiers avec la collaboration du regretté Mongin, les suivants avec celle de M. Mario Roques. Ils illustrent les conséquences que M. Gilliéron tire de son *Atlas* qui a, on le sait, donné lieu à tout un grand mouvement d'idées dans la dialectologie française. On a pu reprocher à la documentation de l'Atlas des défauts graves qu'excusent pour une large part l'étendue et la nouveauté d'une telle entreprise. Mais c'est la première

fois qu'une grammaire comparée s'est trouvée en possession d'un réseau relativement serré de données embrassant un territoire aussi vaste que la Gaule romane, et c'était assez pour poser des problèmes inattendus et pour faire apparaître des difficultés théoriques auxquelles on ne pensait guère.

On sait maintenant qu'il importe au plus haut point de considérer la répartition géographique des faits sur un domaine dialectal donné. L'idée que le parler de chaque localité de la Gaule romane représenterait une « cellule » linguistique autonome et qu'on pourrait comparer directement les faits d'aujourd'hui à ceux du latin vulgaire a été abandonnée de tous presque ceux qui poursuivent en France des études sur les patois. On ne peut plus utiliser les comparaisons entre les mots pour faire l'histoire phonétique de la langue qu'après avoir examiné l'histoire propre de chaque mot. La part de l'emprunt dans le vocabulaire de chaque parler s'est révélée très grande ; le souci du « mieux-dire », et par suite l'imitation existent partout. De tout cela on trouvera des illustrations dans le volume annoncé ici.

Un des problèmes les plus importants de l'histoire du vocabulaire, celui de la disparition de certains mots, trouve ici une solution partielle : la disparition d'un mot peut tenir à l'homonymie. Si deux mots différents viennent, par suite d'évolutions phonétiques, à se prononcer d'une même manière et qu'ils désignent des objets qui se rencontrent dans les mêmes groupes, qu'on ait par suite intérêt à distinguer, l'un des deux mots tend à disparaître, ou même tous les deux. C'est ainsi que, dans une région où **gattum* « chat » et **gallum* « coq » se confondaient phonétiquement, on a appelé le coq *azã* « faisan » ou *bigey* « vicaire » ; ce sont là des développements de sens déterminés par la volonté d'éviter une confusion. Et l'on a ici une nouvelle preuve du principe que tout changement de sens doit être expliqué par des causes précises et définies et qu'on n'a rien fait tant qu'on se tient à des considérations générales de sémantique a priori.

Assurément il y a matière à des doutes dans les vues

des auteurs. Il ne faut pas s'exagérer le rôle de l'emprunt, si grand soit-il. Les mots dont il est fait usage dans le recueil sont en partie de ceux qui se prêtent le mieux à l'emprunt : noms d'outils comme *clé, clou, fléau* ou d'objets de commerce comme le *sel*. En prenant des verbes de sens général comme *aller* et *venir, boire* et *manger, dormir* et *mourir,* on aurait sans doute des résultats assez différents. D'ailleurs, même sans considérations géographiques, on serait tenté d'expliquer par un emprunt le passage, autrement inexplicable, de *fl-* à *kl-* du nom du « fléau » dans des régions où une confusion des deux initiales n'est pas possible ; il est frappant que dans une partie du Berry que je connais, dans la région de Châteaumeillant (éloigné de 12 kilomètres du point 600 de l'Atlas), le « fléau » s'appelle un *kla,* mais « battre au fléau » se dit battre au *flo* ; cette seconde forme a l'aspect attendu en une région où *fl* demeure intact ; l'instrument a un nom étranger au parler, sans doute par suite de l'importation de la forme perfectionnée, tandis que le procédé a gardé un nom plus ancien.

C'est un parti pris assez singulier que celui qui consiste à tenir compte à peu près exclusivement des données de l'*Altas* et à laisser de côté presque tout ce qu'enseignent des études ou des vocabulaires spéciaux faits par des personnes qui connaissaient bien par eux-mêmes les régions étudiées. Pour le midi en particulier, ceci a nui aux auteurs. Il n'est pas exact que *lūna* donne *lu* dans toute la région indiquée p. 140, et l'on a *luo* encore maintenant à Auch, comme on me l'a fait remarquer ; le mot *lana* est à part et se distingue de tous les autres. On me signale aussi que ce qui est enseigné p. 102 et suiv. sur la chute de *s* en provençal, et d'où il est tiré des conclusions générales, n'est pas bien exact en fait ; on ne saurait faire état de cas comme le maintien ou la chute de *-s* final où interviennent des faits de phonétique syntactique et où des raisons de morphologie et de sens déterminent le choix entre des formes multiples livrées par des situations diverses dans la phrase ; le pluriel provençal *flous* dont il est fait usage est unique en son genre ; d'ordinaire le pro-

vençal a généralisé au pluriel, même après *r*, la forme sans *-s*, mais avec *-r* finale d'après le singulier, ainsi *segnour* au pluriel comme au singulier ; pour *flous* on a aussi généralisé, mais le pluriel ; car, ainsi que l'indique Mistral, *flous* sert à la fois au singulier et au pluriel, et l'on m'indique qu'il en est ainsi dans tout le Comtat et autour de Marseille ; ceci tient à ce que l'on dit volontiers « des fleurs » ; il n'y a rien là qui prouve que « la variété des situations phonétiques impose à la loi phonétique des délais d'application ». Tout n'est pas mirage dans la phonétique historique.

A. Meillet.

K. Vossler. — *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung. Geschichte der französischen Schriftsprache von den Anfängen bis zur klassischen Neuzeit.* Heidelberg (Winter), 1913, in-8, xi-370 p. (*Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher,* v. Meyer-Lübke, IV, 1).

Voici l'un de ces rares livres sur l'histoire des langues qu'on lit d'un bout à l'autre avec plaisir, où l'on admire le goût d'un auteur qui a le sentiment des choses dont il parle et le sens des styles, où fourmillent les idées et où partout on voit le talent. On connaît les idées de M. Vossler ; on sait qu'il estime — et avec raison — que la linguistique a seulement commencé son travail quand elle a fixé les lois de correspondances phonétiques et morphologiques d'une langue à l'autre et posé les étymologies ; il reste alors à voir le mouvement des faits, à en saisir les causes, à les mettre en rapport avec l'histoire et surtout avec le sens esthétique. Car M. Vossler se soucie avant tout d'esthétique ; et c'est à travers les belles-lettres qu'il voit la langue. Comme il l'a écrit lui-même (*Germanisch-romanische Monatschrift,* 1913, p. 351) « les grammaires ne marquent pas les contacts entre les formes grammaticales et la vie mentale et la civilisation du peuple. L'auteur a essayé d'établir

ce contact. Il s'est efforcé de dériver dans les formes de la langue le large courant de l'histoire psychique, sociale, politique, religieuse, scientifique et artistique de la France ».

M. Vossler suit tout le développement du français écrit jusqu'au début du xvii[e] siècle. Il y a dans son exposé une part excellente et à laquelle tout le monde souscrira : s'inspirant avant tout de la monumentale *Histoire de la langue française* de M. Brunot et de la grammaire historique du français de M. Meyer-Lübke, il marque comment la langue a subi l'influence des événements historiques et comment évolue la langue littéraire. Il met bien en évidence que le français écrit est dès le début la langue de la bourgeoisie qui entoure le roi, la langue d'une société, non la langue d'une littérature : le français écrit se distingue profondément à cet égard de l'italien écrit qui est avant tout la langue fixée par certains grands écrivains. Et il en a été ainsi jusqu'au bout : la langue qui se fixe définitivement au xvii[e] siècle est la langue de la bonne société ; les écrivains l'acceptent, ils ne la créent pas. Il est frappant que le premier grand prosateur qui ait vraiment écrit le français moderne, Pascal, est avant tout « homme du monde ». Et il n'y a pas en français de langue poétique ; quand V. Hugo a essayé d'en créer une, il a, malgré son génie, donné l'impression de manquer de goût, et il a été bien souvent contre le génie de la langue. Toute la partie historique du livre de M. Vossler se lit avec un intérêt soutenu, et l'on se sent sur un terrain solide.

Mais l'auteur a un autre souci : celui de rattacher l'évolution technique de la morphologie et de la phonétique à des causes de type esthétique. Sur ce point il s'attend à être critiqué ; et il faut avouer surtout qu'on n'aperçoit pas de preuves suffisantes. Les faits historiques, les tendances esthétiques des écrivains se marquent très vite dans la façon de construire les phrases et dans le vocabulaire. Une langue littéraire déjà formée, et qu'on écrit depuis longtemps, a une tout autre syntaxe qu'une langue qui n'á jamais servi à la littérature. Mais à quoi reconnaître

dans les changements phonétiques et morphologiques les conséquences de faits historiques ? comment y apercevoir le caractère esthétique de la langue ? Ce qui manque c'est le moyen de prouver. P. 106, M. Vossler constate qu'il y a très peu de phonétique syntactique en ancien français ; il en conclut à une prononciation heurtée, hachée, séparant les mots, qui cadre bien, dit-il, avec la façon impressionniste, toute sentimentale de bâtir les phrases de l'ancien français ; cela paraît séduisant ; mais le vieil irlandais a une phraséologie tout aussi sentimentale, tout aussi impressionniste ; or, il renferme autant de phonétique syntactique que le français en a peu. P. 70, l'auteur insiste sur le fait que en vieux français le verbe domine ; le verbe latin y est bien conservé, tandis que toute la morphologie du nom est sacrifiée ; mais ceci n'a rien de particulier au vieux français ; on peut observer le même fait dans toutes les langues indo-européennes sans exception ; partout la conjugaison est relativement bien conservée, et la déclinaison mal ; dès lors que prouve la remarque faite ? La remarque de la p. 84 que le développement de *plus* tiendrait à un caractère « verbal » du vieux français semble donc très aventurée. En fait, le vieux comparatif du latin a disparu généralement en roman, parce qu'il n'était plus assez expressif ; un comparatif et un superlatif ne valent que s'ils sont expressifs, et l'usage leur enlève assez vite leur valeur ; on a recouru à de nouvelles formes avec *plus* ou avec *magis* suivant la langue quand on a voulu s'exprimer avec force ; et de même aujourd'hui on tend à remplacer *plus,* qui est usé, par *davantage,* qui passe pour incorrect, mais que la langue courante adopte de plus en plus. — L'immobilité du français dont il est question p. 327 tient peut-être à ce que la langue est parvenue à son équilibre ; quand le latin vulgaire a été imposé à la Gaule et que les invasions barbares ont bouleversé les conditions de vie, la langue a rapidement évolué ; puis comme aucun bouleversement comparable n'intervenait, la langue est devenue relativement fixe ; les mêmes causes produisent partout en Europe les mêmes effets. En somme il n'apparaît pas que M. Vossler ait

trouvé des preuves positives à l'appui de la thèse qui lui tient à cœur. Mais il présente les faits dans leur mouvement, il en fait saisir les actions et réactions, et, même quand on ne sera pas convaincu, on aura profit à le lire et à réfléchir avec lui. Car il a le mérite de ne pas se contenter de formules mécaniques. Il veut partout saisir les actions et les causes.

Il a un sens juste et fin du français. On reconnaît cependant l'étranger à quelques menues erreurs. P. 336, on ne voit pas comment *l* de *il* se serait « assimilé à la voyelle », comme il le veut ; il s'agit bien d'un amuissement. P. 339, M. Vossler conteste à tort l'opinion de M. Nyrop que l'*e* muet prononcé soit aujourd'hui identique à *eu* ; l'*eu* de *leur* et celui de *gardez-le* ne diffèrent que par l'accentuation, l'*e* de *gardez-le* étant inaccentué. Ce qui est dit de l'*e* muet p. 340 est inexact ; tous les Français qui parlent vraiment français (les Méridionaux n'entrent pas en considération dans la question) prononcent *chaud'ment, om'lett'* sans aucune trace d'*e* muet ; et il n'y a pas non plus d'*e* muet dans *la p'louz* ; en revanche il y en a un dans *un' pelouz,* comme l'a montré M. Grammont ; en lisant des vers classiques, on est obligé d'insérer des *e* muets ; mais la prononciation du vers classique français est celle d'une langue morte.

A. Meillet.

Schwan-Behrens. — *Grammaire de l'ancien francais.* Traduction française par Oscar Bloch. Deuxième édition d'après la neuvième édition allemande, 1re et 2e parties, *Phonétique et morphologie,* viii-308 p. 3e partie, *Matériaux pour servir à l'histoire des dialectes de l'ancien français* (avec carte), vi-119 p. in-8, Leipzig (Reisland), 1913.

Il n'est pas très honorable pour le public français que ce précis qui, aux yeux de bons juges, est le meilleur où l'on puisse étudier l'histoire technique de l'ancien français,

et qui est en effet plein de faits et très soigné, ait eu neuf éditions en allemand et deux seulement dans la traduction française faite avec soin par M. O. Bloch.

Dans la prochaine édition, qu'on souhaitera un peu moins éloignée de la seconde que celle-ci ne l'a été de la première, il est à désirer que certaines incohérences disparaissent ; ainsi au § 70, on a *pulike* (avec un point au-dessous de *u*) > *pulce* ; au § 137 *pul(i)ke* (sans point sous l'*u*) > *pülce püce* (avec *ü* et avec des formes de deux dates), § 174 *pulike* > *pülce* (à côté de formes où *l* est traitée autrement ; sans date) et § 281 *pülce* > *püce* (sans date). Un lecteur novice, mais attentif, sera un peu décontenancé devant cette variété. Il y aura aussi lieu de préciser certains faits : § 27 *gm* ne donne *um* que dans des emprunts en grec. Ce manuel vaut par la rigueur et la précision des faits, et il doit être impeccable. L'absence d'une syntaxe reste regrettable.

Les textes médiévaux datés et localisés qui constituent la 3e partie forment une excellente chrestomathie des anciens dialectes français.

A. Meillet.

P. Verrier. — *L'isochronisme dans le vers français.* Paris (Alcan), 1912, in-8, 52 p. (Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, XXX).

A l'aide des propres faits fournis par M. Landry qui dissolvait le rythme en quelque chose d'insaisissable, M P.. Verrier montre nettement comment il faut maintenir le grand principe que tout rythme repose sur l'isochronisme des pieds qui le composent. Sans doute, cet isochronisme est approximatif ; c'est un idéal dont le poète et le lecteur approchent plus ou moins sans l'atteindre, et on y renonce souvent en vue de l'expression. Mais tout vers repose *en principe* sur l'observance de pieds isochrones. Le livre indiqué ici est complété par trois articles du même auteur : *Revue de phonétique,* II, 69-75, et *Journal de psy-*

chologie, mai-juin 1912 et janvier-février 1913. On ne saurait y insister ici ; mais les linguistes doivent savoir que la définition fondamentale du rythme par l'isochronisme des pieds subsiste dans sa rigueur.

A. Meillet.

L. Sainéan. — *Les sources de l'argot ancien.* Tome premier : Des origines à la fin du xviii^e^ siècle, in-8, xv-427 p. — Tome deuxième : Le xix^e^ siècle (1800-1850), in-8, 470 p. Paris (Champion), 1912.

On a beaucoup écrit sur l'argot ; mais presque aucun de ceux qui se sont occupés de la question ni n'a eu les connaissances ni même simplement n'a mis les soins nécessaires pour poser le problème comme il convient. Sauf l'ouvrage de Francisque Michel, les publications sont l'œuvre d'amateurs, dont ceux qui avaient la bonne volonté n'avaient pas la science nécessaire, et dont la plupart n'avaient en vue que des entreprises de librairie de l'espèce la plus basse.

Les premiers travaux qui aient fait faire à la question un pas décisif sont l'article des regrettés G. Guieysse et M. Schwob, dans les *Mémoires* de la Société, et l'utilisation du glossaire du procès des Coquillarts par M. Schwob. Depuis, la question n'a guère avancé, jusqu'à l'*Argot ancien* de M. Sainéan. Et voici que, reprenant le travail au point où Marcel Schwob l'avait laissé, M. Sainéan réunit toutes les sources de l'argot depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes, en donne une édition critique, en discute la valeur et les résume enfin dans un glossaire historique et étymologique de l'argot. On a désormais, en deux volumes maniables et élégants, toutes les données utiles pour étudier l'argot, et il suffira de feuilleter le glossaire final pour trouver tous les renvois qui permettent de suivre dans la mesure du possible et d'interpréter chaque mot argotique. Avec ses introductions et ses discussions

de détail des mots, M. Sainéan a fait l'histoire de l'argot, et son livre sera désormais la base de toute étude nouvelle de la question. Le temps des amateurs est passé.

M. Sainéan emploie le mot *argot* en un sens précis et bien défini : il s'agit d'une manière de parler, caractérisée par un vocabulaire particulier, qui est signalée, dès le XIII^e^ siècle, sous le nom de *jargon* et qu'on a nommée ensuite *argot* ; cette manière de parler appartenait au groupe des gens de mauvaise vie, assassins, voleurs et mendiants, qui pendant longtemps ont formé une manière de société plus ou moins organisée et qui se sont donné un vocabulaire spécial, en partie parce que tout groupe d'hommes qui s'isole dans la société emploie des termes particuliers, et surtout parce que de pareilles gens ont intérêt à n'être pas compris de tout le monde. Le *jargon* ou *argot* est donc le vocabulaire secret des gens de mauvaise vie. La plus ancienne série de mots qu'on en possède est celle qui a été relevée lors du procès des Coquillarts, au XV^e^ siècle ; on sait que Villon a fait partie de cette bande. Les principales sources sont ensuite la *Vie généreuse* de Pechon de Ruby (1596), l'*Argot réformé* d'Olivier Chéreau dont la 2^e^ édition (la première connue) a dû paraître vers 1628 et qui a été souvent réimprimé depuis, avec des additions (l'édition critique de ces réimpressions successives suffirait à donner au livre de M. Sainéan une valeur singulière), le vocabulaire de la bande des *Chauffeurs* au début du XIX^e^ siècle, et le *Vocabulaire* de Vidocq en 1837. M. Sainéan a su joindre à ces cinq textes essentiels toute une série d'autres qui les complètent utilement. Tant qu'il a existé de grandes bandes de voleurs et de mendiants formant une sorte de corps, l'argot s'est perpétué et a été renouvelé, en partie d'une manière systématique et voulue. Depuis le milieu du XIX^e^ siècle, les grandes bandes organisées ont disparu, les gens de mauvaise vie forment de petits groupes agissant isolément, ils ne constituent plus une sorte de corps, et l'argot a cessé de se développer. Il n'y en a plus que des survivances, dont beaucoup ont du reste passé dans ce que M. Sainéan appelle le bas-langage et même dans la langue de tout le monde. Telle

est l'histoire développée par M. Sainéan, et qu'on lira avec un vif intérêt.

On s'est demandé si l'argot était vraiment une langue ayant eu un développement normal. M. Sainéan ne l'admet pas. La question est mal posée. Il ne s'agit pas d'une langue à proprement parler, mais d'une langue spéciale, à l'intérieur du français. Une langue spéciale n'a, on le sait, ni prononciation ni grammaire propres ; elle est définie uniquement par un vocabulaire particulier. Ce vocabulaire est soumis aux altérations qui ont lieu dans tous les vocabulaires, et notamment dans ceux des langues spéciales. Mais, de plus, fait pour n'être pas compris de tout le monde et réglé par des autorités qui avaient qualité pour le modifier — des textes précis l'affirment —, l'argot a subi des remaniements systématiques, et constamment des mots nouveaux ont remplacé des vocables qui devenaient trop connus. En fait les ballades argotiques de Villon demeurent à peu près inintelligibles, quoique des mots connus des Coquillarts s'y retrouvent. M. Sainéan a donc raison de dire qu'on est ici en présence de conditions toutes particulières.

Sur l'étymologie des mots argotiques, il reste naturellement à faire même après M. Sainéan ; beaucoup sont des mots encore usuels dans les provinces, et les indications de M. Sainéan peuvent être complétées aisément. Ainsi *marpaud* au sens de « maladroit, gauche », *bazardi* au nom de « affaibli par la vieillesse ou la maladie » se retrouvent en berrichon ; le féminin *longe* n'est pas propre au Poitou, comme semble le dire M. Sainéan ; il a existé en berrichon par exemple, et ailleurs. N'aurait-il pas été bon de faire remarquer que la prononciation de *camelot* diffère très peu de celle de *coesmelot,* qu'il représente? La différence est surtout orthographique ; et pour le sens de *coiminer* « prendre un air humble, de *coessme* on peut rapprocher berrichon *faire le bwâm* (c'est-à-dire faire le bohémien), au sens de « demander humblement ». Mais presque toujours, on trouvera chez M. Sainéan l'orientation nécessaire.

L'examen d'un mot donnera une idée de l'intérêt du

livre de M. Sainéan et des critiques de détail qu'on peut lui faire. On trouve dans l'*Argot réformé* (de 1628 environ) *ballader,* au sens de « aller demander l'aumône » ; M. Sainéan a eu tort de simplifier la traduction en « mendier » dans le glossaire ; car on n'a pas la preuve que *ballader* ait signifié autre chose que aller demander l'aumône d'endroit en endroit, et non pas « mendier » par exemple à la porte d'une église ; c'est du reste le sens indiqué par les exemples des p. 226 et 241 tirés de l'*Argot réformé*. Le mot existait au xv^e^ siècle, puisque l'on a *baladeur* et *balade* dans le vocabulaire des Coquillarts ; mais ici encore M. Sainéan a eu tort de ne pas donner le sens exact dans le glossaire : il dit de *baladeur* « genre d'escroc » ; or, la définition à laquelle il est renvoyé, p. 96, est : « ung baladeur c'est celluy qui va devant parler à quelque homme d'église ou aultre a qui ilz vueilent bailler quelque faulx lingot. chainne en pierre contrefaite » et sous *balade* : « Le *confermeur de la balade* c'est celuy qui vient après le baladeur, etc. » On retrouve nettement ici le sens de se promener pour tromper, mendier, etc. M. Sainéan explique d'ailleurs très bien *balader* par « chanter des ballades » ; ce sens propre se trouve chez Charles d'Orléans ; il s'agissait à l'origine de gens qui mendiaient en chantant ; mais le sens de *balader* « errer pour tromper, mendier » est fixé dès le xv^e^ siècle. Au temps de Vidocq, *balader* a pris en argot un sens nouveau : choisir, chercher, et l'on voit ici combien l'argot évolue. Mais, en son sens de « errer, se promener », le mot avait passé dans la langue populaire courante ; Vidocq l'indique expressément ; à lire le glossaire de M. Sainéan, on pourrait croire que ce sens était encore argotique pour Vidocq ; ce n'est pas exact. On sait comment *balader,* avec son substantif *balade,* est devenu courant ; il s'est substitué dans le français populaire à *se promener,* et c'est sans doute parce qu'on l'a substitué consciemment à *se promener* qu'on lui a donné le caractère réfléchi de ce verbe. Le dérivé *baladeuse* a même une existence officielle, en tant qu'il désigne une voiture remorquée par un tramway à moteur mécanique. Il est piquant de voir comment un mot signifiant »

chanter une chanson », a pu arriver à signifier « se promener » ; on voit bien ici comment c'est le passage d'une classe sociale à une autre qui est l'agent le plus actif du changement de sens des mots. Le glossaire de M. Sainéan manque parfois un peu de précision ; mais il suffit de se reporter aux textes qu'il a édités et auxquels il renvoie exactement pour suivre d'aussi près que possible toute l'histoire de chaque mot.

Pour avoir fait un pareil livre, qui représente un travail considérable, M. Sainéan mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la théorie des langues spéciales et à l'histoire du vocabulaire français.

A. Meillet.

J.-J. Salverda de Grave. — *L'influence de la langue française en Hollande*. Paris (Champion), 1913, in-8, 174 p.

M. J.-J. Salverda de Grave avait publié, il y a quelques années, une étude détaillée écrite en hollandais, sur les mots français qui ont passé en hollandais. Appelé à faire des conférences à l'Université de Paris, il a retiré de son travail tout ce qui avait un caractère technique, et notamment toute l'étude des traitements phonétiques, et il s'est attaché à montrer en quoi le français a agi sur le hollandais et par quels moyens. Il publie en français ses quatre conférences. On les lira avec plaisir et avec profit.

Comme l'auteur le fait remarquer avec raison, on attache de plus en plus d'importance aux phénomènes d'emprunt, et il importe d'en faire maintenant un examen attentif. M. Salverda de Grave s'efforce de déterminer les circonstances historiques qui ont déterminé les emprunts, et, après avoir écarté un grand nombre d'autres possibilités, il voit dans l'importance qu'a eu le français à la cour des princes à diverses époques la cause essentielle des nombreux emprunts que le hollandais a faits au français. Les emprunts au français faits par le hollandais seraient donc l'une des conséquences du grand fait que les langues

des cours et de la haute société ont servi de modèles pour le développement linguistique dans la plupart des pays de l'Europe durant les derniers siècles.

Dans le détail, on a l'impression que M. Salverda de Grave attribue trop de valeur probante à l'emprunt de tel ou tel mot ; il arrive que l'emprunt d'une série de mots tienne à l'emprunt d'une technique ; si le vocabulaire de certains sports, comme les courses de chevaux, le football, le lawn-tennis, la boxe anglaise, etc., est tout entier anglais, c'est que ces sports ont été empruntés tout entiers avec leurs règles, et souvent avec leur personnel, au moins au début. Mais ce n'est là qu'un cas extrême. Et, là où une langue étrangère passe pour élégante, on se pique volontiers d'en employer des termes qui donnent au parler plus de « distinction ». En pareil cas, il est risqué de tirer parti de tel ou tel emprunt particulier. Et il ne faut pas donner pour des preuves d'une influence réelle des emprunts de mots qui ont été surtout l'effet d'une mode du langage dans la bourgeoisie ; car les langues communes de l'Europe actuelle sont des langues de la noblesse et de la bourgeoisie, c'est-à-dire de classes sociales sur lesquelles le modèle de la cour et de la haute société a partout exercé une influence décisive ; il serait curieux de savoir combien de ces emprunts ont passé dans les parlers populaires ruraux avant l'époque moderne. M. Salverda de Grave a parfois un peu trop flatté son public français en attribuant à la France plus d'influence qu'elle n'en a eu réellement.

En revanche, M. Salverda de Grave ne met pas assez en évidence que l'emprunt de mots français a été en partie la forme qu'a prise à certains moments la tendance à rapprocher les uns des autres les vocabulaires des langues européennes. Il est frappant que les mots empruntés par le hollandais sont en grande partie ceux qui ont été empruntés ailleurs ; l'auteur signale le fait incidemment p. 159 et suiv., mais sans y attacher l'importance qu'il mérite. On ne peut étudier les mots français en hollandais sans tenir compte des faits parallèles offerts par l'allemand ; et l'on ne saurait parler de *export* en hollandais (p. 95)

sans examiner le même mot en allemand, de même qu'il serait illégitime de parler des verbes allemands en *-ieren* sans rappeler les verbes russes en *-irovat'*. L'emprunt du suffixe des noms de métiers *-ier* du français en hollandais et en italien rappelle la prodigieuse extension du suffixe latin *-arius* sur toute l'Europe à une date antérieure. Les mots voyageurs, les formes voyageuses tendent à être partout les mêmes, parce qu'il s'agit là de faits de civilisation autant que de faits de langue.

A. Meillet.

G. Dottin. — *Manuel d'irlandais moyen I. Grammaire.* Paris (Champion), 1913, in-8, xxvii-301 p.

On devra remercier M. Dottin d'avoir eu le courage de faire pour l'irlandais moyen un premier travail de classement des faits, qui permettra une étude définitive d'un sujet singulièrement embrouillé. Trop de savants ne veulent pas se résigner à des travaux ingrats de cette sorte, et il en résulte que certains grands sujets demeurent éternellement ignorés. M. Dottin a moins que personne l'illusion qu'il ait écrit une grammaire définitive du moyen irlandais ; mais il a voulu donner aux étudiants le moyen d'étudier cette langue, et son exposé est destiné plus encore à ceux qui voudront lire des textes qu'aux linguistes qui se proposent de suivre le développement de la langue, bien que, même à ce point de vue, l'ouvrage soit précieux.

Par le fait même qu'il a en vue presque exclusivement la lecture des textes, M. Dottin insiste peu sur la phonétique, et ses indications se bornent à la graphie. Pour qui connaît les faits irlandais anciens et modernes, ces faits de graphie sont instructifs ; mais l'auteur n'en dégage presque pas les conséquences, et il ne dit pas par exemple quelle idée on peut se faire des spirantes et des voyelles du moyen irlandais. — En revanche, il aurait sans doute mieux valu ne pas parler de thèmes en *-ā-* ou en *-o-* en

moyen irlandais ; déjà en vieil irlandais ces dénominations se rapportent à un état de choses dès longtemps périmé et ne valent que pour le comparatiste. De même p. 33, il n'y avait pas d'intérêt, dans une grammaire du moyen irlandais, à rappeler les conditions préhistoriques de l' « aspiration » des consonnes initiales ; d'ailleurs ces conditions ne s'appliquent pas clairement au cas très important des verbes des phrases relatives.

Le moyen irlandais a un aspect beaucoup moins singulier que l'ancien irlandais, parce que c'est vraiment une langue écrite, au lieu que l'ancien irlandais était la notation toute brute d'une langue parlée saisie à un moment où elle subissait des transformations rapides : les gens qui ont écrit le vieil irlandais ne s'en sont servis presque que pour noter des gloses. Le cas n'est en rien comparable à celui du gotique, du vieux slave, de l'arménien, langues qui ont été fixées délibérément sous forme littéraire et qui par suite ont des mots bien isolés, une grammaire fixée, une orthographe constante. Le moyen irlandais est d'un type moins insolite. Mais, maintenant que, grâce à M. Dottin, on est orienté au milieu de ses formes, encore très variées et manifestement en voie de changement, il reste à faire un très grand travail de détail : déterminer ce qui, dans certains textes, surtout dans les textes épiques, est le reste d'époques antérieures ; tirer parti des textes rigoureusement datés pour déterminer l'état exact de la langue écrite à un moment donné, essayer de différencier les textes suivant les régions. C'est pour préparer des travailleurs à ces tâches délicates que M. Dottin a écrit sa grammaire, à laquelle on souhaitera d'être beaucoup utilisée.

A. Meillet.

H. d'Arbois de Jubainville. — *Táin bó Cuálnge. Enlèvement [du taureau divin et] des vaches de Cooley*. Traduction, Paris (Champion), 1907-1912, in-8, 250 p.

H. d'Arbois de Jubainville, notre regretté confrère,

avait toujours consacré une large part de son activité de celtisant aux textes épiques irlandais dont il sentait très vivement l'intérêt. Malgré son âge avancé, il a tenu à donner une version française du grand texte édité par M. Windisch, et cette traduction paraît maintenant comme travail posthume. Elle apporte un dernier témoignage de l'activité d'un maître qui, jusqu'au dernier jour, a voulu travailler au progrès des études celtiques et qui a suivi jusqu'au bout les publications nouvelles avec une inlassable activité.

A. Meillet.

J. Loth. *Les Mabinogion* du Livre Rouge de Hergest avec les variantes du Livre Blanc de Rhydderch, 2e édition entièrement revue, corrigée et augmentée. Paris, Fontemoing, 1913. 2 vol. in-8, 437 et 479 p.

La traduction française des Mabinogion de notre confrère M. J. Loth est bien connue de tous les médiévistes, qui l'ont utilisée abondamment depuis plus de vingt ans pour des comparaisons avec les littératures romanes ou germaniques. On sait qu'elle ne fournissait pas seulement le sens exact du texte gallois, établi grâce à une connaissance approfondie du vocabulaire et de la grammaire. Des notes historiques abondantes, un commentaire philologique fort développé, un index complet des noms propres doublaient la valeur de l'ouvrage dont ils faisaient un instrument de travail de premier ordre.

Depuis de longs mois, l'ouvrage était épuisé. Une seconde édition s'imposait. Mais il ne pouvait s'agir d'une reproduction plus ou moins corrigée de la première. Depuis quelques années, la littérature galloise du moyen âge a été mêlée à des discussions aussi nombreuses que passionnées sur la formation et le développement des cycles littéraires médiévaux : on a étudié notamment le rapport des récits gallois arthuriens, soit dans leur ensemble, soit isolément, avec les œuvres littéraires que la légende d'Arthur a suscitées sur le continent. Il était

impossible d'ignorer tout ce travail de philologie et d'exégèse, et par suite les notes de l'ouvrage demandaient au moins une sérieuse et complète mise au point.

En outre, le texte lui-même a fait l'objet d'importantes publications : grâce aux soins de M. J. Gwenogvryn Evans, une recension nouvelle des Mabinogion a été en 1907 publiée pour la première fois. Au Livre Rouge d'Hergest, jusqu'ici la source principale de notre connaissance du texte gallois, s'ajoutait une source aussi abondante, et plus ancienne, le Livre Blanc de Rhydderch, sans parler de différents fragments, également plus anciens, que M. J. Gwenogvryn Evans ajoutait à son édition. Il y avait donc pour le traducteur français une minutieuse collation à faire ; et, cette collation une fois faite, il y avait à discuter les rapports respectifs des manuscrits pour en établir en quelque sorte la généalogie.

M. J. Loth a dû prendre plaisir à comparer les deux recensions. Car cette comparaison lui ménageait d'agréables surprises : les variantes du Livre Blanc, plus exactes parfois ou d'une meilleure langue, il lui arrivait souvent de les trouver déjà mentionnées dans son précédent commentaire, sous forme de conjectures. Il avait ainsi la satisfaction de voir confirmer après coup sur bien des points par un témoignage irrécusable l'exactitude de ses hypothèses et la justesse de son sens philologique. Les principales variantes du Livre Blanc, avec les discussions qu'elles comportent, sont mentionnées dans cette seconde édition au cours des notes critiques, qui en ont pris un développement presque double.

L'introduction de son côté a été considérablement augmentée ; elle a passé de 26 à 80 pages. C'est là que M. J. Loth a placé l'examen et la discussion des théories sur la formation et la date des diverses parties des Mabinogion (p. 29 et suiv.), sur le développement du cycle arthurien (p. 46 et suiv.) et le rapport des récits gallois avec les poèmes continentaux. Il n'a eu bien souvent sur tous ces points qu'à résumer ses propres travaux ; puisque depuis vingt ans, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir, dans la *Revue Celtique* ou ailleurs, pris chez nous la plus

large part aux discussions que ces questions soulevaient. Il convient surtout de retenir ici ce qui est dit p. 11 et ss. du sens du mot *Mabinogi* et p. 19 et ss. des variantes orthographiques des divers manuscrits. Il y a là pour les linguistes qui s'intéressent au celtique d'utiles renseignements à prendre.

J. Vendryes.

Friedrich Kluge. *Urgermanisch, Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte* (Grundriss der germanischen Philologie, dritte Auflage, Band II), Strassburg, Trübner, 1913, xi-289 p. pet. in-8. 6 M.

La *Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte,* dont la seconde édition remonte à l'année 1897, est un livre bien connu de tous les apprentis germanistes, auxquels il a rendu d'immenses services. Sous une forme brève et précise, mais toujours claire, il exposait la préhistoire du germanique depuis l'époque de l'unité indo-européenne jusqu'au moment où il s'est scindé en les différents dialectes historiquement attestés. C'était donc en partie un livre d'indo-européen, indispensable aux linguistes soucieux de comprendre par la comparaison la structure du grec ou du latin, du slave ou du celtique, mais c'était surtout un livre de germanique, la meilleure et la plus complète introduction à l'étude du gotique, du vieil-islandais, du vieux-haut-allemand, du vieil-anglais. L'éloge n'en est plus à faire ; chacun a pu, par la pratique, en apprécier les mérites éminents, à la fois scientifiques et didactiques.

Cette troisième édition a la disposition et le format du nouveau Grundriss, tels que notre Bulletin les a mentionnés précédemment (v. ci-dessus, p. lxxxvij-lxxxviij). Pour le fond, elle a été remaniée et augmentée ; mais les remaniements sont en général assez superficiels et l'augmentation, qui ne porte que sur quelques détails, est compensée par une suppression importante au Chapitre IV.

Tous ceux qui ont utilisé cette *Vorgeschichte* se rappellent la liste qui y figurait au § 14 des mots germaniques empruntés au latin. Cette liste avait au point de vue de l'histoire des civilisations non moins d'intérêt qu'au point de vue linguistique. On ne la retrouve plus dans la troisième édition. M. Kluge l'a retirée pour l'introduire dans un dictionnaire du vieux-germanique qu'il a en préparation depuis de longues années et dont il annonce pour une date très prochaine le premier fascicule.

C'est comme on sait surtout à des questions de lexicographie que M. Kluge occupe de plus en plus son activité toujours infatigable. Aussi sont-ce les parties qui touchent au vocabulaire qui ont subi dans cette 3e édition les principales modifications ; et tout d'abord l'introduction, consacrée aux rapports du germanique avec les dialectes voisins, le celtique, l'italique, le slave. Toutes les fois que des civilisations sont en contact, cela se marque dans le vocabulaire ; et le vocabulaire réflète ainsi de la façon la plus exacte les relations que les Germains ont entretenues avec leurs voisins. C'est un sujet sur lequel M. Kluge est revenu dans différents articles, et qu'il pouvait ici aisément renouveler et mettre au point. Les listes qu'il donne de mots communs au germanique et au celtique ou au slave sont aussi précieuses que les considérations qu'il développe sur la date, le lieu et la nature des mots empruntés au latin.

En revanche la phonétique et surtout la morphologie n'ont guère été modifiées. M. Kluge s'en est tenu à l'enseignement qui lui paraissait le meilleur il y a seize ans. Ainsi, sur la Lautverschiebung et les causes qui l'ont provoquée, rien n'a passé dans son texte des hypothèses récentes ; seul, un renvoi à l'article de M. Feist, p. 52, résume en une ligne toute la discussion. Et de même, dans la morphologie, à propos du prétérit faible, p. 169, M. Kluge maintient son idée ancienne qu'il s'agit d'un ancien prétérit en *-t-*, dont l'indo-européen n'a d'ailleurs aucune trace ; il ne mentionne même pas l'hypothèse d'une forme périphrastique, comparable au latin *amābam* ou au slave *dělaachŭ,* malgré le caractère de vraisemblance

qu'elle présente et la faveur dont elle a été généralement accueillie.

Il serait malséant d'insister sur ces menus reproches quand le livre a par ailleurs tant d'excellentes qualités. M. Kluge a droit à la reconnaissance de tous les linguistes, auxquels il donne en même temps, il ne faut pas se lasser de le dire, un si noble exemple d'amour de la science, de courage et de sérénité.

J. Vendryes.

Joseph Mansion. — *Althochdeutsches Lesebuch* für Anfänger (mit zwei Tafeln). Heidelberg, C. Winter, 1912 (Germanische Bibliothek, III^te^ Reihe, 3^ter^ Band). x-173 p. in-8, geh. 2 M. 40, geb. 3 M.

Comme le sous-titre l'indique, c'est un manuel pour commençants. Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver rien de nouveau, comme faits ou comme doctrine, sur un sujet qui a d'ailleurs été à peu près épuisé par tant d'excellents travaux. Ce que l'on doit demander seulement à des manuels de ce genre, c'est d'être clairs, précis, exacts, de présenter l'enseignement sous une forme pratique, et surtout de donner sur chaque question les faits et les idées essentiels. A cet égard, l'ouvrage de M. Mansion répond parfaitement à la définition d'un bon manuel : on peut le recommander chaudement aux étudiants germanistes ; il leur permettra de s'orienter au milieu des questions que soulève le vieux-haut allemand et d'aborder ensuite utilement l'étude d'ouvrages plus copieux, comme l'excellent répertoire de M. Braune.

Un manuel de vieux-haut allemand est particulièrement délicat à faire ; car le sujet présente une double difficulté. Si l'on veut donner au lecteur une image exacte de ce qu'est la langue, comme cette dernière n'a aucune unité, on risque de n'offrir aux yeux que la confusion et le chaos : ce qui est contraire à la définition d'un manuel, où il

faut avant tout régulariser et dogmatiser. Mais si l'on ramène la complexité du vieux-haut allemand à la règle d'un enseignement dogmatique, on risque d'en fausser complètement le caractère et de donner à l'esprit une idée fort différente de la réalité. M. Mansion, qui avait bien aperçu ces deux écueils, a tâché de les éviter en gardant le juste milieu. Il a bâti un exposé grammatical homogène et cohérent, à la fois phonétique, morphologique et syntaxique, en prenant comme base le francique oriental, de la région de Bamberg et de Wurzbourg, la langue du Tatien et de Williram ; mais il en fait une sorte de langue commune, dont il a pris soin d'éliminer les particularités trop dialectales, même de la langue du Tatien. En outre, il indique à l'occasion, notamment dans la phonétique, les points principaux sur lesquels les autres dialectes se séparent du francique oriental. Le choix de textes complète à cet égard l'enseignement de la grammaire. Dans un livre de ce genre, le choix de textes a une importance de premier ordre : M. Mansion a particulièrement soigné le sien. Les échantillons de chaque dialecte — douze en tout — sont bien choisis ; des notes préliminaires indiquent exactement les caractères grammaticaux et les particularités de chacun ; il y a en outre un petit commentaire explicatif et un glossaire. Ainsi nombre de détails qui auraient gêné la rigueur dogmatique de la grammaire reviennent isolément dans les notes à propos des textes ou dans le glossaire. Les textes donnent ainsi une image assez fidèle des complexités de la langue vivante, que la grammaire, par suite des nécessités de l'enseignement, simplifiait à dessein. Peut-être eût-il été bon d'harmoniser davantage les deux parties du livre en mêlant, dans la première, à l'exposé « interne » de la structure grammaticale une histoire « externe » de la langue. Un court chapitre historique sur les conditions dans lesquelles s'est développé le vieux-haut allemand aurait été sans doute une excellente introduction à la compréhension des faits de la langue.

J. Vendryes.

Arnold Immessen. — *Der Sündenfall,* mit Einleitung, Anmerkungen und Wörterverzeichniss, neu herausgegeben von Friedrich Krage. Heidelberg, C. Winter, 1913 (Germanische Bibliothek, zweite Abteilung, Nr. 8), 250 p. M. 6. 40.

Der Sündenfall est un drame bas-saxon de la seconde moitié du xv^e^ siècle. Ce titre lui a été donné par son premier éditeur, Otto Schönemann, en 1855 ; mais c'est un titre peu exact, comme le remarque M. Krage, car le drame traite bien plutôt de la rédemption que de la chute. De l'auteur on ne connaît guère que le nom, Arnold Immessen, fourni par le prologue acrostiche. C'était apparemment un moine, originaire de la région située au Nord-Est du Harz, peut-être d'Alfeld. C'est là ce qui rend son œuvre intéressante pour les linguistes et ce qui fait que l'édition de M. Krage mérite d'être signalée dans ce *Bulletin.*

En effet, la langue du *Sündenfall* est dans son fond le dialecte bas-saxon, tel qu'on le trouve employé dans les documents contemporains provenant de Göttingen, d'Einbeck, de Goslar, ou de Hildesheim. Elle a notamment nombre de traits communs avec le dialecte que l'on désigne aujourd'hui du nom de « Göttingisch-Grubenhagenisch », et qui est un dialecte bas-allemand. Mais elle contient aussi une certaine part de haut-allemand, surtout dans le vocabulaire, et ce n'est pas un des moindres intérêts de ce texte que de fournir des renseignements sur la nature et l'importance des emprunts haut-allemands à cette date. Le plus souvent sans doute, il s'agit de doublets que le poète emploie à sa convenance pour faciliter le mètre ou surtout la rime. Mais il n'en est pas moins caractéristique que la langue ait si peu d'unité et soit, d'une façon générale, si peu fixée. La 3^e^ pers. du pluriel est indifféremment *-et* ou *-en* (cette dernière forme plus fréquente) ; on trouve dans la flexion verbale une grande variété. Sans même parler de la concurrence du bas et du

haut allemand, les contradictions et les disparates abondent. — Au point de vue phonétique, je signalerai la métathèse *bernen* pour *brennen,* attestée plusieurs fois (*dat bernende lecht,* v. 554 ; *bernt,* v. 2006 ; *barnet,* v. 2012), à côté de *brennen* d'ailleurs. Cette métathèse fait penser au cas du latin *cernō* de **crinō,* et justifie par conséquent l'ingénieuse hypothèse de M. Juret.

L'édition de M. Krage se recommande par des qualités pratiques fort estimables ; elle est précédée d'une excellente introduction de 87 pages, où tout ce qui se rapporte à l'auteur, au poème, à la langue, est exposé sobrement et exactement ; un lexique — un peu trop court peut-être — termine le volume.

J. Vendryes.

H. Reis. — *Die deutschen Mundarten.* Berlin et Leipzig (collection Göschen), 1912, in-8, 144 p.

Il est commode d'avoir sous la main cet aperçu d'ensemble, dense et bien informé, des dialectes allemands. La préface contient de bonnes observations générales, et l'auteur insiste avec raison sur la tendance au renforcement de l'expression comme sur une des grandes causes du changement en linguistique. En ce qui concerne la tendance à remplacer le prétérit simple du type *ich liebte* par le type composé *ich habe geliebt,* la confusion phonétique du présent et du prétérit simple dans une partie du domaine allemand y est certainement pour beaucoup ; mais ce n'est pas la seule cause, comme semble l'écrire M. Reis, p. 109 ; car le prétérit simple a entièrement disparu en français parlé (où seul le type *je finis* prêtait à confusion au singulier), dans une grande partie du slave (sans aucune raison de confusion), en iranien, etc.

A. Meillet.

L. Hahn. — *Die Ausbreitung der neuhoch deutschen Schriftsprache in Ostfriesland.* Leipzig (chez Avenarius), 1912, in-8, xix-256 p. (*Teutonia,* xxiv).

Il importe beaucoup de savoir comment les langues écrites de l'Europe se sont progressivement établies sur tous les domaines qu'elles occupent aujourd'hui. La question se pose d'une manière assez diverse suivant les parties de l'Allemagne. L'étude de M. L. Hahn, sur l'introduction du haut allemand dans la Frise orientale, a le mérite de tenir compte de tous les types de langue écrite dont il subsiste des traces : chancellerie comtale, chancellerie de la ville de Emden, tribunaux, églises, écoles, imprimeries, et même textes de corporations et contrats privés. Elle repose strictement sur des textes écrits ; M. Hahn, qui a fait sur les documents écrits une enquête minutieuse et qui peut passer pour un modèle, a entièrement fait abstraction de l'état de choses actuel. On apprendra très bien chez lui comment le haut allemand apparaît vers 1540, comment le néerlandais de l'église calviniste dominante lui a fait une forte concurrence grâce à l'esprit très religieux des Frisons, et comment enfin le haut allemand est resté la seule langue écrite. Mais c'est à peine si quelques indications générales et sommaires données à la fin du volume laissent entrevoir que le haut allemand est seulement une langue écrite et que la population indigène, même dans la bourgeoisie, garde jalousement l'usage du dialecte bas allemand. On peut regretter cette limitation ; mais on doit reconnaître que M. Hahn a accompli avec une méthode sûre et précise la tâche définie qu'il s'était proposée.

A. Meillet.

K. Buga — *Litovsko-russkij slovarčik.* Pétersbourg (Académie), 1912, xv-39 p.

Ce petit lexique a été rédigé par M. Buga pour servir à

expliquer vingt contes, et la composition a été provoquée par M. Baudouin de Courtenay, qui en avait besoin pour ses cours. Il s'agit d'un outil tout pédagogique.

On profitera de l'occasion pour signaler deux importants articles de M. Buga sur le baltique, l'un dans les *Izvêstija* de la section de langue russe de l'Académie, XVII, 1, l'autre dans le *Russkij filologičeskij vêstnik,* XLVII.

A. Meillet.

Rocznik slawistyczny, wydawany przez J. Losia, K. Nitscha, i. J. Rozwadowskiego (*Revue slavistique*), tome V, Cracovie (Gebethner), 1912, in-8, v-324 p.

Le beau recueil de Cracovie, qui a trouvé maintenant sa forme définitive, qui est devenu l'un des outils indispensables de la linguistique slave et dont l'autorité grandit constamment, paraît avec une régularité admirable, qui fait un singulier honneur à la force de travail et à la ferme volonté de ses éditeurs.

Les mémoires originaux qui ouvrent le recueil sont au nombre de deux, tous deux de M. Rozwadowski, rédigés en polonais.

Le premier (accompagné d'un résumé allemand où sont indiquées toutes les idées essentielles) porte sur la question, très débattue en ces derniers temps, des rapports du slave et du baltique : M. Rozwadowski croit à une unité balto-slave ; mais il la reporte très loin dans le passé, et il estime que durant les deux millénaires antérieurs à l'ère chrétienne, le baltique et le slave ont été séparés. Je suis prêt à souscrire à pareille idée ; j'ai toujours accordé en effet que le slave et le baltique sortent d'un seul et même dialecte indo-européen ; le grand nombre de concordances qu'on observe entre le baltique et le slave s'expliquent si l'on admet une petite période de vie commune après l'isolement d'avec les autres dialectes indo-européens ; mais depuis très longtemps le slave et le baltique se développent isolément, et beaucoup des concordances

qu'ils présentent tiennent à des développements parallèles, mais indépendants. M. Rozwadowski insiste sur les différences entre les deux vocabulaires ; et, quant aux concordances, il en explique un certain nombre par des traductions de mots slaves en baltique : lit. *veidmanáuti* a été fait d'après *licemĕrŭ,* et M. Rozwadowski voit même dans lit. *rankà* un calque du slave ; il y a là une idée féconde.

Dans le second mémoire (résumé en allemand d'une manière très brève), M. Rozwadowski montre comment certaines différences de traitements de diphtongues telles que *or, ol* en polonais sont dues à des différences de quantité, résolvant ainsi de manière élégante un problème phonétique délicat.

Les articles critiques sont au nombre de douze, dus à MM. Vondrák (sur des publications de vieux-textes slaves), Kalima (sur des mots finnois en russe), Vasmer (sur les publications récentes relatives à l'étymologie slave), Mladenov (sur les parlers bulgares occidentaux, avec une carte), Hujer (sur la grammaire du vieux slave de M. Kul'bakin), en allemand ; de MM. Szczepkin (sur la paléographie slave), Zborowski (sur les voyelles nasales en polonais), Kleczkowski (sur le vocabulaire des pêcheurs en kashoub), Nitsch (sur une carte ethnographique des Slaves occidentaux), en polonais ; de M. Kul'bakin (sur la déclinaison slave de M. Hujer), en russe ; de M. Belić (sur le travail de M. Ivšić, relatif à l'accent serbe), en serbe ; et enfin un article du signataire de la présente notice (sur les études balto-slaves de M. Endzelin), en français. — La plupart de ces comptes rendus sont développés et renferment des idées personnelles des auteurs. — En ce qui concerne le mien, je dois y signaler un fâcheux lapsus : il n'est pas exact que M. Endzelin ait pris à son compte l'idée de M. Mikkola sur le fait que le *in* du lat. *quinque* répondrait nécessairement à *un* du v. h. a. *funf* ; M. Endzelin me fait remarquer aussi qu'il ne s'est pas plaint que j'aie négligé son article sur le traitement des diphtongues *ei, ai* en lituanien ; il s'est borné à constater le fait. Pour donner pleine satisfaction à M. Endzelin, je signalerai son article *Litauisch-lettische Miszellen* (dans *Lietuviu tauta,* II, 284

et suiv.) sur *ë* en lituanien ; il y répond en termes sévères à ce que, dans un compte rendu, j'ai dit du traitement *ë* en lituanien ; il a prouvé que je connais la question beaucoup moins bien que lui, ce qui est évident pour tout le monde, et pour moi plus que pour personne, mais il ne m'a pas convaincu de la justesse de sa théorie.

La bibliographie est, comme toujours, riche et précise, avec des résumés précieux d'une partie des travaux signalés et avec de brèves notes critiques parfois. Les comptes rendus sont largement signalés, et même analysés.

A. Meillet.

J.-J. Mikkola. — *Urslavische Grammatik*. Einführung in das vergleichende Studium der slavischen Sprachen. I Teil. Lautlehre, Vokalismus, Betonung. Heidelberg (Winter), 1913, in-8, iv-146 p. (*Indogermanische Bibliothek* von Hirt und Streitberg, i, i, 11, et Sammlung slavischer Lehr- und Handbücher, I, 3).

Promise depuis bien des années, la grammaire du slave commun de M. Mikkola est depuis longtemps sous presse : on en aura une idée par le fait que la belle *Phonétique slave* de M. O. Broch — qui rend inutiles les p. 14 à 35 du présent volume — n'a pu être signalée dans la notice bibliographique de la p. 34 et suiv. Il s'agit donc d'un livre auquel l'auteur a longuement pensé, où chaque détail n'a été fixé qu'après des réflexions et des hésitations, et qui a été beaucoup travaillé. Outre les généralités du début, le fascicule maintenant publié ne comprend que la théorie des voyelles et des sonantes et celle de l'accentuation ; le mot *Lautlehre,* qui figure sur le titre, s'applique visiblement aux observations initiales sur la phonétique slave et n'indique pas que les consonnes soient traitées.

Le livre est plein de choses. Chaque phrase apporte une idée ou un fait précis qu'il faut retenir, et nulle part on n'ouvrira ce petit volume sans en tirer profit, même si

l'on connaît déjà bien la question traitée. La façon dont les choses sont présentées est souvent personnelle, et certains principes posés éclairent tout le développement, ainsi celui-ci que les voyelles de la série postpalatale tendent à perdre l'arrondissement des lèvres : du coup le passage de *ŭ* au jer dur, de *ū* à *y* s'éclairent. Partout du reste, on sent une connaissance profonde du sujet.

Mais, si le livre a de grands et rares mérites, il appelle aussi souvent la contradiction.

L'auteur a un tort qui devient malheureusement fréquent chez beaucoup de comparatistes : très au fait de son domaine propre, le baltique et le slave, il néglige les autres langues indo-européennes. Son sanskrit est peu sûr ; ainsi p. 81, il écrit *pūrnás* ; puis il fait état d'un mot *prīṇas,* correctement écrit, mais qui n'a pas de valeur, car il s'agit d'un ἅπαξ védique *apiprāṇī* RV., I, 186, 11, dont un coup d'œil sur le commentaire de M. Oldenberg avertira M. Mikkola que le sens est au moins incertain et qui n'autorise pas à poser un correspondant au lat. *plēnus.* P. 48, il est fait usage du lat. *mare* pour établir que v. sl. *morje* a un ancien *a* ; or, on sait maintenant que *ar* de *mare* peut reposer sur °*r* (*r̥* devant voyelle), et le celtique prouve que telle est l'hypothèse qu'il faut admettre. L'affirmation de la parenté de lat. *longus,* got. *laggs* avec skr. *dīrghá̍ḥ,* v. sl. *dlŭgŭ* est arbitraire ; car l'infixe nasal y est entièrement inexpliqué, et l'indo-européen ne connaît cet élément grammatical que dans le verbe (d'où il a passé à des noms verbaux comme lat. *unda*) ; cette affirmation a pour objet d'expliquer lit. *ìlgas* par une forme hypothétique à *dl-* initial, par un passage non moins hypothétique de *dl-* à *l-* en lituanien et enfin par une réaction, hypothétique et peu vraisemblable, de **dlangas* sur **ailgas* ; il était du reste inutile d'essayer de résoudre l'énigme de lit. *ìlgas* dans un livre sur le slave. On n'a pas davantage le droit d'admettre une infixation de *n* dans lit. *lùnkas,* comme il est fait p. 71 ; l'*n* infixée de lit. *jùngas* provient du verbe lit. *jùngiu,* cf. skr. *yunákti,* lat. *iungō.* — Admettre que le letto-lituanien *û* sort de **ōu* (ce qui est une idée propre à M. Mikkola et contraire à l'avis presque universel), c'est

accorder à la diphtongue i.-e. **ōu* une importance beaucoup plus grande que tout ce que l'on connaît par ailleurs; du reste lit. *jūsta* par exemple appartient évidemment à la racine **yōs-*, et non à celle de skr. *yauti*. — On se demande à quels linguistes il est fait allusion p. 36 à propos de l'hypothèse bizarre que l'indo-européen n'aurait pas distingué *a* de *o*: l'accord du celtique, de l'italique, du grec et de l'arménien exclut tout doute, et il faut sans doute maintenant ajouter le « tokharien ». — P. 122, il est question d'un recul de l'accent vers une syllabe initiale rude; les exemples prêteraient en partie à discussion; en tout cas, on ne saurait faire état de faits lituaniens tels que *výras, pìlnas, siūtas,* pour cette raison que tous les thèmes indo-européens en *-o-*, quels qu'ils soient, sont devenus paroxytons en lituanien, sans une seule exception; dès lors le rôle de l'intonation ne saurait être démontré.

M. Mikkola a sur beaucoup de points des théories propres, et il les affirme souvent d'une manière incidente sans avertir le lecteur. Par exemple, il n'admet évidemment pas le passage des gutturales *k, g, x* à *c, dz, s* sous l'influence de *i, ĭ, ę* précédents, reconnu par M. Baudouin de Courtenay; il a tort, car ce passage est établi par des exemples évidents, et le fait que les conditions exactes d'un changement phonétique ne sont pas toutes déterminées ne suffit pas à en rendre l'existence douteuse. Quoi qu'il en soit, c'est aller loin que d'affirmer incidemment p. 12 l'existence d'un prégermanique **kuningyaz,* simplement pour expliquer sl. *kŭnędzĭ,* et de tirer de là des conclusions. — L'affirmation de la p. 37 que *-i* serait devenu sourd à la fin du mot, est toute gratuite; on ne voit pas que *-i* se soit amui plus tôt à la fin du mot qu'à l'intérieur, et il n'y a pas de raison de croire que *-i* se soit jamais assourdi après les consonnes sonores. — Le passage de *ǫ* à *u* dont il est tiré p. 9 des conséquences sur une répartition dialectale du slave commun et qui est reporté au slave commun p. 14, n'autorise pas des conclusions si vastes: les voyelles nasales se ferment aisément, et, d'autre part, *u* se prête mal à être nasalisé; dès lors le passage de *ǫ* à *u* repose sur deux principes de phonétique générale et n'a rien d'as-

sez spécifique pour servir de base à un classement des dialectes.

La bibliographie n'est pas assez précise en général ; elle est souvent trop sommaire. Par exemple un simple renvoi au travail, du reste très utile, de M. T. Torbiörnsson sur la « métathèse des liquides » ne suffit pas à donner une idée des discussions qui ont eu lieu sur ce grand problème après la publication de M. Torbiörnsson.

En somme, le livre de M. Mikkola est très personnel ; l'affirmation des idées propres de l'auteur y est même parfois excessive pour un manuel. Il apporte le résultat d'un travail considérable, il donne à penser, et il sera précieux aux slavistes. On souhaitera que la fin ne se fasse pas attendre un aussi long temps que le début.

A. Meillet.

J. Janko. — *O pravěku slovanském. Pokus o celkový obraz z hruba promítnutý.* Prague (Otto), 1912, in-8, 274 p.

M. Janko expose en six leçons ce que l'on peut entrevoir de la préhistoire des Slaves d'après les maigres données que l'on possède. Faute de témoignages historiques précis, il en est réduit le plus souvent à classer les mots du vocabulaire slave commun et à en interpréter le témoignage à l'aide de ce que l'on sait pour d'autres peuples ou de témoignages et de données de date postérieure.

L'exposé est destiné à un public étendu et n'a pas un caractère technique ; mais on y trouvera commodément rassemblé tout ce que l'on sait sur la question. L'auteur réfute soigneusement les hypothèses édifiées par M. Peisker, dont il montre bien le peu de solidité. M. Janko n'entre pas dans le détail des étymologies et ne s'attache même pas à donner la plus vieille forme des mots ; par exemple, il note *niva* et non *njiva*, p. 65. Dans le détail, on relève des observations curieuses, comme celle qui concerne l'absence en slave des vieux mots indo-européens qui sont relatifs à la navigation : ni **nāu-* « bateau », ni **rē-*, **erə-*

« ramer » ne sont représentés en slave (p. 47). En ce qui concerne la racine de *pisati* « écrire », M. Janko dit avec raison, p. 243, que l'écriture était inconnue aux anciens Slaves; mais il est probable néanmoins que cette racine indiquait le fait de tracer des signes ou des marques ayant une valeur significative; car on en retrouve les correspondants exacts en vieux perse, comme on le sait depuis longtemps, et en tokharien, comme le révèle un texte en tokharien B que va publier M. S. Lévi et où on lit *piṅkaṃ* « il écrit ».

A. Meillet.

Sbornik filologický, vydává III třída české akademie. Ročník II. Prague (Académie), 1911, in-8, v-340 p.

Ce grand recueil renferme des articles philologiques très divers, et il se termine par une bibliographie des publications tchèques relatives à la littérature. Mais la plus grande partie est relative à la linguistique, p. 53-234.

On y trouvera d'abord une grande série de notes étymologiques de M. Zubatý, p. 53-111, notes développées et où l'auteur expose en détail notamment des développements de sens : les titres d'articles sont slaves, mais il est question de langues indo-européennes diverses, notamment du sanskrit. On y verra par exemple comment sl. *bojǫ sę* « je crains » peut s'apparenter à *bijǫ* « je frappe » ou comment le sens de *dêti* « dire » est analogue à un sens analogue pris pour le verbe fr. *faire*.

La façon dont M. Prokop Lang analyse des mots russes et tchèques et dont il interprète le *u-* initial par un ancien *ǫ-* est souvent bien hypothétique et en tout cas indémontrable. Au début de son article, M. Lang discute le traitement *ú* de i.-e. *m̥, n̥* en slave ; il ne l'admet pas plus que M. Brugmann. Certains des exemples proposés ne sont pas probants, c'est chose certaine. Mais supposer que *vátorú* proviendrait d'une absence d'accentuation sur l'initiale de **ontoro-* est entièrement arbitraire ; dire que

**k₁m̥to-* aurait dû donner **sętо*, c'est faire une pétition de principe toute simple ; et, tant qu'on n'aura pas trouvé une série notable d'emprunts slaves communs à l'iranien et montré d'autres cas où iran. *a* donnerait sl. *ŭ* (contrairement à ce que l'on observe dans *toporŭ*), l'idée que *sŭto* serait iranien est absolument en l'air ; dire que l'*ŭ* de l'aoriste *vĕsŭ* sort de **-om* est aussi une affirmation gratuite ; pourquoi cette forme thématique isolée, tandis que tout le reste de la flexion (sauf les formes influencées par le type *vĕsŭ*) est athématique? Par *gŭnati*, on est sûr que *n̥* devant voyelle admet le traitement *ŭn* : la forme n'admet pas deux explications. Pour le traitement de *r̥* et de *l̥*, on est sûr que les sonantes admettent en slave deux traitements, l'un à *ŭ*, l'autre à *ĭ*, sans qu'on connaisse les conditions précises. Par l'accusatif pluriel *vlĭky*, par le participe *bery* on sait que *ŭ* n'admet pas de forme nasale en slave. Il est malaisé de voir sur quoi se fondent tant de linguistes pour repousser une doctrine qui explique d'une manière lumineuse plusieurs faits autrement inexplicables et qui concorde avec tout ce que l'on sait par ailleurs du développement de la langue.

M. Sedláček donne la suite de son utile article sur l'accentuation du nom ; il s'occupe cette fois des polysyllabes.

M. Hujer, continuant ses recherches sur la flexion nominale du slave, s'occupe du démonstratif *sĭ* et des datifs *mĭně, tebě, sebě*, sujets singulièrement difficiles et sur lesquels on ne peut faire que des hypothèses. L'idée d'expliquer l'accusatif pluriel masculin *sĭję* par l'influence du féminin de même forme est heureuse. Mais il est bien hardi, étant donnée la flexion lituanienne de *szìs*, de voir dans l'*e* de sl. *sego, semu* un ancien *e*. Sans doute on ne retrouve nulle part hors du baltique et du slave des thèmes **k₁yo-*, **k₁iyo-* ; mais le parallélisme de indo-iran. *siya, tiya-* est frappant ; et les formes de **k₁-* varient d'une langue à l'autre ; M. Pedersen a même émis, dans un article non cité par M. Hujer, l'idée que l'indo-européen n'aurait connu *k₁-* que sous une forme adverbiale, comme le fait le latin par exemple. Jusqu'à preuve plus ample, **sego* repose sur **śego*, et le *ś* de *sego* (à savoir *ś* de même

type que *ś* de *višť*) est un ancien *x* altéré en *ś* sous l influence de *sť, si, sĭję,* etc. C'est ce qu'indique le parallélisme, et il faudra des raisons positives fortes pour écartèr cette idée (M. Hujer a tort de croire que lat. *alius, medius* prouvent i.-e. **aliyo-, medhiyo-,* p. 194 ; le latin a toujours résolu les groupes intérieurs du type consonne plus yod).

A propos de l'article de M. Hujer, M. Zubatý discute v. sl. *si nošti,* où *si* est un ancien instrumental, et v. tch. *s noci,* où *s* serait la préposition *sŭ*.

Enfin M. Mathesius montre très bien comment dans la langue parlée anglaise, il y a des phrases expressives de toute sorte sans verbe « être », ainsi *Poor fellow ! To see him in a circle of strangers.* Mais M. Mathesius aurait pu prendre ses exemples en français ; le résultat aurait été le même. Il s'agit de phrases à valeur affective, et il serait certainement erroné d'y voir des ellipses. Il n'y a là d'ellipse qu'au point de vue d'une langue écrite, intellectuelle, et cette langue n'a pas plus de titres à être prise pour norme que la langue affective.

On voit que le recueil est très riche ; mais sa richesse même montre qu'il y faudrait des index ; faute d'index, beaucoup des bonnes choses qui y sont exposées — en tchèque, on ne doit pas l'oublier — resteront perdues.

A. Meillet.

V. Jagić. — *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache.* Neue berichtigte und erweiterte Ausgabe. Berlin (Weidmann), 1913, in-8, xii-540 p.

Le grand mémoire publié par M. Jagić sur la constitution du vieux slave dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne était épuisé. L'admirable travailleur qu'est M. Jagić ne s'est pas contenté de le mettre au point pour le rééditer. Il y a ajouté un grand chapitre nouveau, qui lui donne un prix singulier : dans cette nouvelle édition d'un mémoire qui marque une date dans les études sur

le vieux slave, on trouvera donc une liste complète des particularités remarquables de vocabulaire qui caractérisent les divers manuscrits anciens de l'Évangile et du Psautier ; puis M. Jagić se sert de ces données pour apprécier l'antiquité des textes de l'Ancien Testament qui sont connus seulement par des manuscrits récents, mais dont plusieurs offrent des particularités archaïques.

M. Jagić s'est toujours vivement intéressé à ces études sur le vocabulaire du vieux slave ; il leur a donné une impulsion décisive, et l'on conçoit quelle importance il y a à avoir sur tous les mots notables l'opinion que s'est formée un tel maître. Et l'on relèvera avec quel accent, vraiment ému, M. Jagić parle de la connaissance profonde du slave, du sens de la langue qu'ont eus les anciens traducteurs slaves ; il n'exagère pas : si l'on tient compte de la difficulté de la tâche qu'ils ont eu à accomplir, on est saisi d'une véritable admiration pour ces premiers traducteurs.

Il serait intéressant de discuter dans le détail certaines des vues de M. Jagić. Quand il dit, p. 298, que *aky* (au lieu de *jako*) est déjà dans le Zographensis, on est tenté de contredire ce « déjà » ; il s'agit d'une innovation due à un copiste du manuscrit ou à un copiste antérieur, et cette innovation peut bien être postérieure à la rédaction des morceaux, même les plus récents, qui composent le Suprasliensis. — On pourrait préciser ce qui est dit de *prětorù*, p. 317 ; d'abord *prětorù* est une graphie propre à Zogr. et Mar., Mc xv, 16 ; c'est une des nombreuses particularités spéciales à ces deux manuscrits, qui forment un groupe. D'autre part, πραιτώριον n'est rendu par *pretorŭ* que dans deux passages. Mc xv, 16, et J. xviii, 28 et 33, xix, 9, où il s'agit du siège de Pilate. Là où le mot a une valeur moins spéciale, il est traduit. Il y a ici une nouvelle preuve de ce caractère voulu et réfléchi de l'ancienne traduction, où certains mots techniques ont été à demi transcrits et non traduits ; il est si vrai que *pretorŭ* était senti comme technique qu'on lit Supr. 211, 30 *kŭ pretoru ježe jestŭ sędište*. — En ce qui concerne *vьsonŭ* et *porfьra*, p. 305 et 316, M. Jagić a procédé trop abstraitement ;

voici les faits de l'Évangile : ces deux mots y figurent ensemble pour rendre πορφύραν καὶ βύσσον L. XVI, 19 ; le traducteur a transcrit, non traduit ; les copistes se sont un peu embarrassés dans les *f*, les *ss* et surtout dans les ѹ, tous éléments non slaves, et l'on a : Zogr. *vŭ forfѹrǫ ji vѹssonŭ*, Mar. *vŭ porfѹrǫ i vѹsonŭ*, Ass. *vŭ porfirǫ i vŭ vѹsi*, Sav. *vŭ porŭfѹrǫ i vŭ usonŭ*, Ostr. *vŭ porfѹrǫ i vŭ vѹssŭ* ; pour faire comprendre *vѹssonŭ*, il faut citer βύσσον, et *usonŭ* résulte d'une mauvaise analyse que seule explique le *vŭ* précédant *porfѹrǫ* ; quant à *vѹssŭ* de Ass. Ostr., cette forme provient évidemment d'une correction d'après le grec ; avec les seules indications de M. Jagić, on ne saurait rien comprendre aux faits cités ; mais il est aisé de voir ce que devait porter le texte original quand on se reporte aux textes des manuscrits et qu'on examine, non deux mots isolés, mais l'ensemble du passage.

A. Meillet.

Fr. Pastrnek. — *Tvarosloví jazyka staroslověnského s úvodem a ukázkami*. Druhé vydání. Prague (Bursik et Kohout), 1912, in-8, 167 p.

Pour étudier la morphologie du vieux slave, on ne trouvera pas de manuel plus sobre, plus précis, plus exact, plus clair que celui de M. Pastrnek. L'introduction est aussi un modèle de plénitude et de fermeté. Les spécimens des textes qui terminent le volume présentent une heureuse innovation : chacun reproduit le texte d'un manuscrit donné, mais M. Pastrnek indique à la suite de chacun les variantes des autres manuscrits qui présentent le même texte ; l'étudiant aura ainsi une idée complète de la façon dont se présentent les textes vieux slaves et de leur extrême variété. En somme un livre excellent et qui doit être chaudement recommandé. L'aperçu sur l'explication des formes de la déclinaison qui ouvre l'exposé des formes nominales est plein de choses ; mais il sera pénible à lire pour le débutant. Dans le détail, on peut naturelle-

ment souhaiter de voir présenter certains détails autrement; ainsi p. 46, l'*i* de *očiju, ušiju* n'est pas fortuit, comme on le voit par *o˘ima, ušima,* et il n'aurait sans doute pas fallu mettre *očĭju, ušĭju* dans le paradigme. Si, comme il semble, *nogŭty* et *lokŭty* sont des restes de formes consonantiques, il n'est pas légitime de classer ces formes là où elles sont; et d'autre part, l'étudiant ne se rendra pas compte aisément de ce que les formes en *-ĭ-* de *ognĭ* ont subsisté à côté de *ognjĭ,* devenu la forme ordinaire. Mais ce sont là détails de faible importance.

A. Meillet.

S.-M. Kul'bakin. — *Drevne-cerkovno-slovjanskij jazyk.* Izdanie 2e, *izmênennoje i ispravennoje.* Khar'kov (Zil'berberg), 1913, in-8, x-196 p.

Bien qu'elle suive la première de près, la seconde édition du manuel du vieux slave de M. Kul'bakin a subi un profond remaniement : l'auteur en a retiré presque tout ce qui était dit de la grammaire comparée du slave, afin de publier sur le sujet un manuel particulier. Et il a eu entièrement raison ; il y a tout intérêt à séparer l'exposé de la grammaire comparée des langues slaves de celui du vieux slave. Quant au vieux slave proprement dit, les indications ont été mises au courant avec soin ; M. Kul'bakin donne partout une bibliographie abondante et tenue bien à jour. Sauf la syntaxe qu'il néglige — à tort —, il fournit ainsi un excellent instrument de travail aux slavistes.

Sur certaines questions délicates, on pourra être d'un autre avis que l'auteur. Par exemple on ne voit pas quel rapport il peut y avoir entre l'impératif *daždĭ,* qui représente sûrement un ancien **dadjĭ,* et la caractéristique indo-européenne **-dhi* ; l'indication donnée p. 134 est d'autant plus fâcheuse que la forme *daždĭ* du vieux slave, donnée sans la correspondance des autres dialectes, prête à illusion. — P. 136, M. Kul'bakin semble disposé à admettre une opinion qui se répand maintenant : le *-ǫ-* du type

znajǫšta serait analogique du type *berǫšta* ; mais sauf en fin de mot, c'est-à-dire dans une situation toute spéciale, il n'y a aucune altération de *ǫ* après *j*, et *jǫ* subsiste partout tout comme *ju* ; le type de verbes forts tels que *berǫ* n'a du reste guère eu le moyen d'agir sur le type plus fréquent et normal de *dělajǫ*, etc. ; enfin on ne voit pas que jamais en slave le type en *-j-* ait subi ainsi l'action du type non mouillé ; *konjĭ* n'est pas influencé par *vlĭkŭ*, ni *zemlja* par *žena*. L'opinion à laquelle M. Kul'bakin est bien près de se ranger va contre tout le système de la langue.

Une addition singulièrement heureuse est celle de quelques pages sur les influences dialectales qu'on aperçoit dans les manuscrits vieux slaves. C'est ce qu'il faut pour donner le sens de la réalité aux étudiants, et pour les introduire dans la linguistique slave. Le manuel de M. Kul'bakin aura d'autres éditions ; on souhaitera que l'auteur développe ces pages. L'auteur note avec raison que le cas des feuilles de Kiev n'est pas le même que celui des feuilles de Prague ; ces dernières ont subi une forte influence tchèque-morave ; au contraire, les feuilles de Kiev offrent simplement *c* et *z*, au lieu de *šč* et *žd* du vieux slave ; mais il n'est même pas évident que *c* et *z* soient des notations de type occidental ; ne seraient-ce pas des essais plus ou moins gauches pour noter des formes méridionales différentes de *št* et de *žd*?

A. Meillet.

V.-A. Bogorodickij. — *Obščij kurs russkoj grammatiki.* Izdanie 4^oe^, *dopolnennoje*. Kazan' (Université), 1913, in-8, VI-553 p., et 3 planches hors texte.

Voici la 4^e^ édition de cette ample et originale grammaire de la langue russe ; l'auteur a encore trouvé le moyen de l'enrichir. Il y a ajouté de nouvelles pages sur la phonétique et sur la syntaxe et des index. Dans les observations sur la syntaxe, M. Bogorodickij fait remarquer avec raison que, s'il a été nécessaire de séparer la grammaire de la

logique formelle, on ne saurait séparer la linguistique de la « logique réelle de l'esprit » (p. 287).

A. Meillet.

K. Nitsch. — *Z historji polskich rymów. Studjum językowe.* Varsovie, 1912, in-8, 58 p. (*Prace Towarzystwa naukowego warszawskiego,* 1).

Partout où il existe des rimes, elles fournissent quelques-unes des meilleures données qu'on possède pour faire l'histoire de la prononciation. On avait jusqu'ici négligé de tirer parti des rimes polonaises ; en linguiste averti et sûr de sa méthode, M. Nitsch comble cette lacune. Il est bien intéressant de voir comment *-ę* ne rime encore guère avec *-e* au xvi^e^ siècle, mais comment les poètes du début du xvii^e^ siècle fournissent déjà de nombreux exemples de cette confusion (p. 25), ou comment *rz* ne rime avec *ż* qu'à partir du xviii^e^ siècle (p. 32). Ce travail de M. K. Nitsch sera désormais l'une des sources où l'on étudiera les changements de la prononciation du polonais.

A. Meillet.

L. Miletic. — *Die Rhodopemundarten der bulgarischen Sprache.* Vienne (Holder), 1912, in-4, viii p.-236 colonnes, et 1 carte (*Schriften der Balkankommission, Linguistische Abteilung,* X).

M. Miletić, qui avait déjà donné à la belle collection de Vienne un ouvrage sur les dialectes bulgares orientaux et rendu par là un service de premier ordre, décrit maintenant dans le même recueil les parlers de la région du Rhodope. Ces parlers offrent un intérêt particulier ; si les formes grammaticales ont subi la même réduction que

dans les autres parlers bulgares, si la déclinaison est réduite à des traces, si l'infinitif a disparu, si la conjugaison est simplifiée et normalisée, la prononciation est restée archaïque, et comme le remarquent et M. Miletič lui-même et M. Jagić dans une courte préface, elle offre encore nombre de traits qui rappellent le vieux slave des premières traductions ; le *ě* est rendu par un *e* très ouvert ; les consonnes ont, dans une large mesure, gardé leur yodisation devant les voyelles prépalatales ; on observe encore des restes de *ł* et même des traces de la voyelle *y* (v. col. 170 et suiv.) ; c'est en effet à des parlers de cette région qu'est apparenté celui qu'ont fixé les premiers traducteurs, et les descriptions de M. Miletič se trouvent éclairer, au moins pour la prononciation, les plus anciens textes slaves. Abstraction faite de leur intérêt actuel et des faits curieux qu'elles offrent au point de vue du développement actuel du slave, le slaviste trouvera donc dans les descriptions brèves et précises de M. Miletič des données de première importance.

On regrettera parfois que la description de la prononciation ne soit pas techniquement plus précise. On voit bien, par les faits indiqués, que ces parlers sont de ceux où l'arrondissement des lèvres joue un rôle faible ; et l'absence d'arrondissement est nettement indiquée pour l'un d'eux, 99. On aurait été heureux d'avoir sur ce point des indications expresses et détaillées. Car le fait que l'arrondissement des lèvres n'accompagne pas les voyelles postpalatales est l'un des traits dominants de la phonétique du slave ancien ; c'est ce qui explique la confusion totale de *o* et de *a*, le passage de *ū* à *y*, de *ŭ* à jer dur (évoluant vers *ŏ*, *o*, *e*, ou même *a*) ; et il est curieux de voir des parlers où la prononciation des premiers traducteurs se maintient à tant d'égards garder encore ce trait essentiel.

On aurait aussi aimé à savoir en quelle mesure l'état décrit a pu déjà être influencé par la langue officielle écrite. Le fait que les Bulgares dont il est ici question sont pour la plupart musulmans a été sûrement favorable à la conservation des particularités locales. M. Miletič attribue une certaine prononciation de l'ancien *ě* à l'in-

fluence des ecclésiastiques, col. 72. Mais dans quelle mesure la substitution de *-am* au représentant de l'ancien *-ǫ* à la 1re personne des verbes est-elle un fait purement local ? Rien n'est dit là-dessus, col. 62 ; on devine seulement que M. Miletič tient le fait pour proprement local.

Bien que le sentiment d'un savant qui a étudié les parlers sur le terrain ait un prix particulier, on ne sera pas convaincu de l'argument apporté par M. Miletič à l'appui de la doctrine (qu'on ne conteste du reste pas en elle-même) « que les lois phonétiques ne sont pas constantes aussi longtemps que le procès de changement dure » col. 154. M. Miletič constate que à Ropkata le *-t* final de la 3e personne de pluriel se maintient si la finale est inaccentuée, tend à tomber si elle est accentuée ; mais cet amuissement n'est pas constant ; d'après la formule même, il est clair que l'analogie a pu intervenir, et d'ailleurs il ne saurait être question de traitements constants en fin de mot, puisque des différences de position dans la phrase peuvent intervenir, avec des généralisations consécutives de tel ou tel type syntactique. A ce propos on notera que, à en juger par les descriptions données, la phonétique syntactique ne jouerait guère de rôle dans ces parlers.

A. Meillet.

Baudouin de Courtenay. — I. *Resianisches Sprachdenkmal* « Christjanske uzhilon ». Pétersbourg (Académie), 1913, in-8, 139 p.

II. *Sbornik zadač po vvedeniju v jazykovêdênie, po preimuščestvu primênitel'no k russkomu jazyku.* Pétersbourg (*Studenčeskij izdatels'kij komitet,* à l'Université), 1912, in-8, 96 p.

III. *Pol'skij jazyk sravnitel'no s russkim drevne-cerkovno-slavjanskim.* Pétersbourg (Université), 1912, VIII-118-II p.

De ces trois ouvrages, l'un est une édition d'un texte manuscrit en parler de Rézia ; il complète les précieuses

publications de l'auteur sur ce parler slovène. Il s'agit d'une édition annotée ; mais l'auteur n'a pu fournir l'étude de la langue du texte qu'on souhaitera vivement avoir de lui.

Les deux autres ouvrages sont spécialement destinés aux étudiants de M. Baudouin de Courtenay auxquels ils doivent donner des instruments de travail ; mais ils seront utiles à tous ceux qui veulent étudier linguistiquement le vieux slave et le polonais. On recommandera particulièrement l'exposé sur le polonais à tous ceux qui s'intéressent à l'étude linguistique, si curieuse, du polonais.

A. Meillet.

P. Carolidis. — *Bemerkungen zu den alten kleinasiatischen Sprachen und Mythen.* Strassburg (Schmidt), 1913, in-8, 216 p.

L'auteur ne connaît pas les travaux faits sur la question et n'a aucune méthode. Il n'y a rien à tirer du livre. On en jugera pas le fait que l'arménien est transcrit suivant la prononciation moderne de Constantinople, qu'on y a arm. *lezou* (*sic*) à côté de *lezum,* que *lkhanem* est transcrit *likanem,* que arm. *čašem* (transcrit *g'aṣchem* !) est rapproché de gr. γεύομαι, etc.

A. Meillet.

Brockelmann Carl. — *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen.* II. Band : *Syntax.* Berlin (Reuther und Reichard), 1912. xx-708 pp., 35 Mk.

Voici achevé le second tome du *Grundriss* de M. Brockelmann. C'est un heureux événement dans l'histoire de la grammaire comparée ; personne encore n'avait osé une étude générale de syntaxe sur les langues sémitiques. Et

pourtant un manuel, même imparfait, est tout à fait utile en pareille matière : le spécialiste d'une des langues sémitiques, s'il veut s'occuper de comparaison, a difficilement sous les yeux des manuels de toutes les autres langues, y compris tous leurs dialectes modernes ; il peut bien lui arriver aussi de ne lire que trop lentement les caractères traditionnels où toutes ces langues sont écrites. Fréquemment encore il nous faut déplorer le manque d'une grammaire de tel dialecte moderne qui n'est connu que par des textes ou l'absence d'une partie syntaxique dans une grammaire descriptive. C'est donc avec reconnaissance qu'on trouvera dans la Syntaxe de M. B. un tableau de tous les faits dans toutes les langues sémitiques, exposés à l'aide de nombreux exemples tous transcrits phonétiquement ; et on passe aisément à l'auteur certaines inconséquences ou erreurs dans cette transcription.

Il est fort intéressant de parcourir une pareille revue de faits syntaxiques : la cohérence du sémitique y apparaît une fois de plus de manière éclatante. Les caractères originaux de telle ou telle langue, comme l'ordre des mots des dialectes éthiopiens, se trouvent mis à leur place de détails dans cet ensemble.

M. Brockelmann a écrit comme un méthodique auteur de manuel : il n'a avancé que très peu d'opinions personnelles. Il y a donc peu à relever de ce côté : les classifications adoptées sont généralement acceptables, ce qui est l'essentiel, et les faits exposés sans interprétation forcée. Il semble pourtant regrettable que dans la théorie des temps du verbe, p. 144 et suiv., M. B. ait cru devoir suivre de très près la doctrine de Hans Bauer dans sa dissertation *die Tempora im Semitischen* : opinions séduisantes, discussions brillantes, mais non résultats établis avec assez de solidité pour prendre place tels quels dans un manuel, même sous quelques réserves.

Le plus grand défaut du livre de M. B. est à mon sens dans le plan. Sans doute un exposé des faits de syntaxe est-il toujours difficile et on ne peut guère en cette matière que faire le moins mal, non le mieux. Encore

faut-il, quand on compose un manuel de syntaxe comparée destiné à être parcouru dans l'ensemble d'une part et consulté dans le détail de l'autre, écrire avec une double préoccupation : donner le plus possible de commodités au lecteur pour retrouver les faits particuliers ; mettre en valeur les faits les plus généraux et les plus saillants.

Il me semble que le plan de M. B., qui part des phrases les plus simples dans leurs rouages pour aboutir aux plus compliquées n'a aucun de ces deux avantages. En effet une phrase complexe se décompose en éléments simples dont il faut bien étudier les différents emplois et caractères, or à le faire comme M. B. au milieu de l'exposé, on en interrompt fâcheusement le développement. Ainsi l'étude du genre, du nombre et de la détermination des noms (pp. 52 à 72), venant à propos du sujet de la phrase nominale, met une lourde enclave dans l'étude de cette phrase et laisse moins paraître son originalité en face de la phrase verbale. De même envisager les rapports des différentes prépositions avec les noms qui les suivent, voire même définir leur sens au passage, c'est troubler un développement sur les compléments prépositionnels dans la proposition sémitique (p. 362 à 431) qu'on aimerait à lire d'ensemble. Par contre le lecteur est obligé de chercher en différents endroits de l'ouvrage, souvent fort éloignés tout ce qui s'y trouve sur le genre, le complément du nom, les prépositions, les temps composés du verbe, etc.

Il est vrai que M. B. peut s'appuyer sur l'exemple d'un excellent ouvrage, la syntaxe arabe de Reckendorf (*Die syntaktischen Verhältnisse des Arabischen*). Mais Reckendorf n'avait pas fait une morphologie où il aurait pu exposer l'emploi des formes en même temps que leur aspect, tandis que M. B. a derrière lui le premier tome de son Grundriss ; d'autre part, il a moins de prétention à une illusoire rigueur : point n'a-t-il cherché à aller mathématiquement du plus simple au plus complexe, et c'est, il me semble, tout avantage : il vaut mieux, pour connaître la syntaxe du sémitique, prendre de suite connaissance du contraste entre phrase nominale et phrase

verbale que de commencer, pour raison de simplicité, par les phrases incomplètes, exclamatives ou autres.

M. Brockelmann aurait trouvé de meilleurs exemples chez les linguistes qui s'occupent de l'indo-européen : dans les ouvrages de Meillet (*Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*) et de Brugmann (*Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes* et seconde édition du *Grundriss*) on trouve les emplois des formes décrits dans la partie morphologique, grossie de cette espèce d'annexe lexicographique qu'y constitue l'énumération des prépositions, conjonctions et adverbes ; de cette manière la description de la phrase qui vient ensuite est réduite à l'essentiel, et les faits importants y apparaissent presque d'eux-mêmes.

Souhaitons seulement que le *Grundriss* de M. Brockelmann comme celui de M. Brugmann atteigne promptement le moment de la seconde édition. Peut-être l'auteur sera-t-il alors disposé à renouveler son livre en modifiant son plan.

M. Cohen.

Barth Jacob. — *Die Pronominalbildung in den semitischen Sprachen.* Leipzig (Hinrich), 1913, in-8, xv-183 pp., 10 Mk.

Le nouveau livre de M. Barth semble le chapitre « Pronoms » dans la partie « Morphologie » d'un manuel de grammaire comparée des langues sémitiques, qui serait beaucoup plus nourri que celui de Brockelmann. Recherche minutieuse des matériaux, analyse immédiate de toutes les formes pronominales sans égard à aucune opinion établie, telles sont les bases solides du travail.

En l'exécutant, M. Barth a trouvé des solutions pour maints petits problèmes de morphologie : ces découvertes, il les a livrées à mesure au public savant en différents articles et dans ses *Sprachwissenschaftliche Untersuchungen,* de sorte que le présent livre ne contient guère d'opinions

nouvelles, mais des notions déjà éprouvées par la critique et que l'auteur a cru pouvoir affirmer à nouveau.

Parmi les rares nouveautés qui s'y trouvent, on peut noter la distinction d'un pronom interrogatif *'a,* jusqu'ici abusivement confondu avec *'aj* (p. 193 et suiv.).

Des faits particuliers l'auteur a su, en juxtaposant simplement les phénomènes les plus souvent répétés, tirer quelques notions générales sur les pronoms sémitiques : il est remarquable de voir comment ils se sont maintenus distingués des noms, notamment par l'absence presque générale de déclinaison.

L'introduction qui contient les sobres conclusions de M. Barth se termine sur une opinion toute nouvelle, qui dépasse le cadre étroit de la grammaire comparée des langues sémitiques proprement dites : c'est que presque toutes les concordances entre des faits sémitiques et des faits chamitiques s'observent dans les dialectes les plus orientaux du sémitique — notamment l'assyro-babylonien — c'est-à-dire dans ceux qui sont géographiquement les plus éloignés du domaine où se parlent les langues chamitiques : si M. Barth peut avancer cette opinion c'est que pour la première fois, me semble-t-il, dans l'histoire de la grammaire comparée du sémitique, il ne s'est pas contenté de rapprochements généraux ou de quelques comparaisons de détail particulièrement claires avec des faits chamitiques, mais qu'il a fait intervenir la comparaison forme par forme chaque fois qu'il a aperçu un rapport possible : ce n'est pas encore de la grammaire comparée sémitico-chamitique — qui devrait comprendre un tableau complet des formes de l'un et l'autre groupe —, mais c'est un pas important dans cette voie. Pour la conclusion citée ci-dessus, il sera intéressant de voir si des recherches sur d'autres parties de la grammaire des langues sémitiques et chamitiques lui apporteront une confirmation.

On voit par ce qui précède l'importance toute particulière du présent livre. Elle ne me paraît nullement diminuée par les quelques critiques qu'on peut lui faire. Tout d'abord il me semble que le travail du lecteur n'est pas assez facilité. Je n'insisterai pas sur le caractère un peu

trop sommaire et de la liste des abréviations (comprenant surtout des titres de livres cités) qui tient la place d'une bibliographie complète et de l'index assez indigent qui clôt le volume. La question de la transcription est plus importante : presque partout, M. Barth s'est restreint à l'emploi des caractères de transcription phonétique et des caractères hébraïques ; or il vaudrait mieux, pour rendre l'ouvrage accessible à un public plus étendu supprimer même ceux-ci : des arabisants qui n'ont jamais fait d'hébreu peuvent avoir envie de lire un ouvrage de grammaire comparée. D'autre part les transcriptions phonétiques ne sont pas homogènes : si la transcription propre de M. Barth, qui n'est d'ailleurs nulle part résumée dans un tableau, est constante, il n'y a pas ramené les citations prises à différents auteurs et grammaires descriptives ; c'est ainsi qu'à la page 9, dans des mots du néosyriaque de Ma'lula reproduits d'après Parisot, auteur français (au reste non cité, à cet endroit du moins), le groupe *ch* a la même valeur qu'en français, alors que par ailleurs il sert à transcrire une spirante gutturale (ainsi *chelāf-aj*, p. 31, l. 24) d'après sa valeur allemande ; par contre la chuintante est notée *sch* à l'allemande à la p. 53, l. 12, mais par ailleurs *š*, ce qui est au reste bien préférable.

En général on peut se fier absolument à l'exactitude philologique de l'auteur. Cependant mes connaissances particulières sur deux points limités du domaine sémitique, l'arabe moderne maghribin et l'amharique, m'ont permis de voir un certain nombre de petites erreurs de notation ou d'interprétation, et d'omissions ; je ne saurais en faire une liste ici, et me contenterai d'un exemple, qui a un certain intérêt : à la page 100 il est traité d'un démonstratif *'an, 'anna, 'annū* ; il me semble qu'il faudrait parler à cette place de l'amharique *enna* « ceux de » qui peut s'employer avec un nom quelconque pour complément, et sert d'autre part, à côté de *ella*, à former des pluriels de pronoms : c'est à ce titre qu'il est cité à la page 121 dans *ennazih*, à côté de *ellazih* « ceux-ci », mais il est méconnu p. 13 dans *ennānta* « vous » qui est donné

comme issu par assimilation de *ellānta* ; à la p. 22 les formes de 3e personne pluriel *ennarsu, ennassu* (et même *ennassāč(č)aw*) sont omises ; accessoirement, en présence de cette synonymie des démonstratifs en *l* et en *n* en amharique, il me semble préférable d'admettre un parallélisme du même genre entre *hā-lēn* de différents dialectes araméens et *hā-nē* du Talmud de Babylone (p. 119 bas), au lieu de ramener le second au premier.

Je tiens à exprimer en terminant le regret que ce livre qui contient tant ne soit pas encore plus riche. Il est fâcheux que M. Barth ait cru devoir exclure de la liste des pronoms les expressions du réfléchi, *un* (article indéfini), *tout, chaque, autre, même, un tel.* Sans doute bien souvent ces notions sont exprimées par des adjectifs ou des noms ; mais n'est-il pas cité d'autres éléments nominaux dans le livre? et n'est-il pas des formations proprement pronominales qui sont ainsi mises malheureusement à l'écart, comme le *ejja* « chaque » de l'amharique? — D'autre part il est bien dommage qu'un philologue tel que M. Barth accepte de séparer les formes de leur emploi et ne fasse intervenir la valeur des pronoms dans la phrase que quand il ne peut faire autrement pour expliquer leur aspect : presque toute la syntaxe des pronoms est ainsi laissée de côté ; et pourtant elle permet de poser bien des questions intéressantes.

Mais il ne faut pas trop demander à un auteur qui a déjà tant donné ; son livre tel qu'il est mérite pleinement la reconnaissance des sémitisants.

M. Cohen.

Conti Rossini (Carlo). — *La langue des Kemant en Abyssinie.* Sprachenkommission der kaiserl. Akademie der Wissenschaften. Band IV. Vienne 1912, pet. in-8, xii-316 pp. en commission chez A. Hölder. 7 fr. 25.

Ce livre publié à Vienne par un savant italien est français par deux côtés : d'abord il est écrit en français, d'une

langue alerte dont quelques heures de travail avec un collaborateur français auraient suffi à éliminer les incorrections ; ensuite il repose sur un travail du savant Antoine d'Abbadie. Celui-ci avait recueilli en Abyssinie, outre les matériaux de son dictionnaire amharique, des documents précieux sur divers parlers qui sont encore actuellement peu ou pas connus. Il n'a malheureusement pas publié ces notes, mais il les a léguées avec ses autres manuscrits à la Bibliothèque nationale. M. Conti Rossini a commencé à les utiliser, pour le présent livre, et a l'intention de continuer ; il s'est en effet donné la tâche utile de mettre au point et de publier ce que nous apprennent les documents, si pauvres soient-ils, rapportés par les voyageurs sur les parlers peu étudiés de l'Abyssinie. Or les dialectes sémitiques ou chamitiques, qui ne se sont pas développés en langues littéraires ou étendus sur un vaste domaine, y sont les uns disparus, les autres menacés de disparition : l'intérêt de tout travail publié à leur sujet en est augmenté d'autant.

M. Conti Rossini a choisi comme premier sujet d'étude la langue des Kemant : ceux-ci sont une peuplade de l'Abyssinie du Nord (région de Gondar), qui ont maintenu jusqu'à nos jours une religion spéciale, ni chrétienne ni juive, et un dialecte propre appartenant au groupe agaw : on sait que ce nom désigne les peuplades et les dialectes chamitiques qui ont probablement recouvert autrefois tout le haut plateau abyssin : actuellement des dialectes de l'agaw subsistent comme îlots isolés et de plus en plus restreints au milieu des langues apportées par les invasions. La plupart de ces dialectes sont connus par les travaux de Reinisch, auxquels s'ajoutent ceux de M. Conti Rossini lui-même.

Quand il en est venu à s'occuper des Kemant d'après les papiers d'Abbadie, M. C. R. ne s'est pas contenté d'extraire de notes non élaborées une grammaire presque complète et un glossaire étendu, augmentés d'une notice sur les Kemant. Il a adjoint aux faits Kemant, dans chaque paragraphe, un résumé de ce que l'on sait au sujet de tous les dialectes apparentés : ainsi ce livre important est un manuel de la grammaire Agaw en général. Le

glossaire qui en occupe plus d'un tiers est un lexique comparé où l'auteur, à l'exemple de Reinisch dans ses lexiques du Bilin, du Chamir et du Quara, a donné tous les rapprochements connus de mots du Kemant avec des mots d'autres langues chamitiques ou de langues sémitiques d'Abyssinie. Mais il n'est pas fait de distinction entre les mots originairement parents de deux langues différentes et ceux qui doivent leur identité à un emprunt; et naturellement pour ces derniers le sens de l'emprunt ne se trouve pas indiqué : M. C. R. a donc laissé encore quelque chose à faire aux étymologistes à qui il fournit ces utiles matériaux.

Le travail de M. Conti Rossini m'a paru fait partout avec grand soin; il représente un labeur considérable qui ne sera pas inutile au progrès des études chamitiques ; lui-même certes sera content de voir par la suite de nouveaux documents, apportés par lui ou par d'autres, compléter ou rectifier certains détails.

Actuellement on ne saurait guère critiquer un tel livre ; il faut se contenter de remercier l'auteur d'y avoir rassemblé sa double compétence dans les langues agaw et (ceci surtout pour le glossaire) dans les langues sémitiques d'Abyssinie, nommément le geʿez et le tigriña.

Pour l'amharique il est visible, par un certain nombre de fautes, en général de peu d'importance, que l'auteur en a un peu moins la pratique. Quelques lignes de la p. 232 me permettront d'en donner un exemple et de rectifier une erreur de traduction : *mosäb* « panier rond » est une forme qui coexiste en amharique avec *masob,* seul cité ; *massäfeča* « alène », et non « haleine », m'est connu en amharique; on dit *mesgänä* en amharique comme en kemant, non *mesgännä, amäsäkkwä* « ruminer » et non *mäsäkuä.*

A propos de ce dernier mot je pense, malgré l'autorité du *Vocabolario amarico-italiano* de Guidi qu'il vaut mieux noter toujours par *w, y* les semi-voyelles après consonne comme en toute autre position ; on évite ainsi des contradictions comme celles de la page 115 bas du présent livre, où *tekuän* (pour *tekwän*) voisine avec *šingerwä.*

Je ne m'étendrai pas plus ici sur des rectifications de détail sans importance ; l'essentiel était de signaler ce travail linguistique très utile sur un domaine encore trop peu connu.

M. Cohen.

Marcel Cohen. — *Le parler arabe des Juifs d'Alger*. Paris (Champion), 1912, in-8, xvii-559 p. (volume IV de la *Collection linguistique* publiée par la Société).

— *Une mission linguistique en Abyssinie* (1910-1911), avec 7 planches et 1 carte. Paris (Imprimerie nationale), 1912, in-8, 81 p. (*Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, nouv. sér., fasc. 6).

Je n'ai pas qualité pour parler de ces deux volumes ; mais je tiens à les signaler à l'attention de nos confrères. On y verra les remarquables qualités d'observateur des langues vivantes et la science linguistique de M. Marcel Cohen. Il a observé avec une égale ardeur et un soin égal dans des milieux aussi différents que les juifs d'Alger et les populations abyssines parmi lesquelles il a vécu.

Le grand ouvrage sur le parler arabe des juifs d'Alger prend place dans la série des enquêtes que la jeune école d'arabisants français, l'école d'Alger, a entreprise sur les parlers arabes occidentaux, et c'est des publications de M. W. Marçais — qui marquent une date décisive dans l'étude de l'arabe occidental — que s'inspire M. Marcel Cohen ; du reste, M. Marçais s'est intéressé constamment au travail de M. Cohen ; il a facilité l'enquête, il a dirigé M. Cohen au début et il l'a conseillé tout le long de la rédaction et de l'impression. Aussi peut-on avoir confiance dans les descriptions de M. Cohen, et les arabisants les plus compétents en la matière en ont reconnu l'intérêt. Ce livre donne une base solide aux recherches qui devront être poursuivies sur les parlers arabes des divers juifs maghrébins, et qu'il faudra entreprendre sans retard ; car ces parlers disparaissent. Ces recherches permettront de résoudre

beaucoup de problèmes que M. Cohen a pu seulement indiquer et dont il a amorcé la solution.

M. Cohen a beaucoup insisté avec raison sur les mots d'emprunt (on signale malheureusement de fâcheuses erreurs dans ce qui est dit des emprunts à l'hébreu), et il donne un aperçu du vocabulaire des juifs d'Alger qui laisse entrevoir la variété des influences subies.

Ce qui donne un intérêt particulier à ce travail, c'est que la langue qui y est étudiée est en train de mourir. On y verra souvent comment meurt une langue spéciale.

A. Meillet.

H. Carbou. — *Méthode pratique pour l'étude de l'arabe parlé en Ouaday et à l'Est du Tchad.* Paris (Geuthner), 1913, in-8, 251 p.

Ce petit volume est surtout destiné à enseigner pratiquement l'arabe d'une région donnée aux collègues de M. Carbou, qui est administrateur colonial. Mais il fournit aussi des données intéressantes sur l'aspect spécial qu'a pris l'arabe dans une région lointaine, et c'est à ce titre qu'il convient de le signaler ici.

A. Meillet.

C. Meinhof. — *Die Sprachen der Hamiten,* nebst einer Beigabe : *Hamitische Typen* von Felix von Luschan. Mit 33 Abbildungen auf 11 Tafeln und 1 Karte. Hamburg (Friedrichsen), 1912, in-8, xvi-256 p. (*Abhandlungen des Hamburgischen Kolonialinstituts,* IX).

M. Meinhof a rendu à la linguistique africaine trop de services, il s'y est fait un nom trop considérable pour qu'on ne lui doive pas la vérité : des livres comme celui-ci sont faits pour introduire non l'ordre, mais la confusion.

L'auteur veut prouver qu'il existe en Afrique occidentale, dans la région soudanaise, et au Sud, chez les Hottentots, des langues apparentées au groupe hamitique du somali, etc. et entièrement distinctes du groupe proprement soudanais, dont certains représentants se trouvent du reste en Afrique orientale, au contact du groupe proprement hamitique. Mais ni le plan qu'il suit n'est propre à mettre une parenté de langues en évidence, ni les preuves qu'il apporte ne sont opérantes.

On sait comment se prouve une parenté de langues : en montrant que les langues en question ont en commun un certain nombre de traits grammaticaux dont la présence ne puisse passer pour fortuite. Ce qui est probant, ce n'est pas l'emploi de tel ou tel procédé général : le fait pour deux langues d'employer le redoublement à marquer l'intensif ou le pluriel ne prouve rien ; car, à un certain degré de civilisation, les peuples les plus divers emploient la réduplication à de pareils usages. Ce qui prouve, c'est l'emploi commun de procédés particuliers, rigoureusement définis ; par exemple, l'emploi d'un redoublement constitué par la consonne initiale de la racine suivie de *e* à former un type de sens très défini, le parfait, est chose propre à prouver la parenté du grec, du sanskrit, du latin, de l'irlandais et du gotique, et la concordance du type de gr. μέμονα avec celui de skr. *çakara* ou de lat. *cecinī,* v. irl. *cechan* a une grande valeur probante qui tient tout entière dans l'identité du détail matériel des procédés ; la preuve est complétée par le fait que tel mot particulier comme skr. *véda,* grec *Fοῖδα* offre, dans les mêmes conditions, un autre procédé sans redoublement. Du reste, il importe de l'ajouter, la preuve d'une parenté de langues n'est définitivement acquise qu'après que l'on a montré comment l'ensemble des formes grammaticales de ces langues sort ou peut sortir d'un original commun. Hors de là, il peut y avoir des raisons de soupçonner une parenté, il n'y a pas preuve.

Un plan s'impose donc à qui veut établir une parenté de langues : prendre certaines particularités grammaticales *matérielles* bien définies et en montrer la présence dans les

langues à rapprocher. Ce n'est pas ainsi que procède M. Meinhof : après quelques observations générales sommaires et précipitées, il donne de petites esquisses séparées de sept langues ; et il conclut en constatant un certain nombre de ressemblances vagues. Il est clair que tout ce que l'on peut établir avec un pareil plan, c'est un parallélisme plus ou moins complet des sept langues étudiées. Mais ce parallélisme ne prouve pas ce qui est à prouver.

Quant aux preuves positives, elles se bornent à constater « viel Übereinstimmendes », dans le genre grammatical par exemple. Mais qu'on se reporte à ce qui est dit dans la description du nama par exemple, et l'on verra que, ni pour le sens, ni pour la forme, le genre grammatical du nama ne concorde avec celui du hamitique. Il y a telle ou telle concordance de détail : mais *une* concordance de détail ne prouve pas : il y a des causatifs en *-i-* en somali, en nama et en slave ; le slave est-il pour cela parent du somali et du nama ?

A procéder ainsi, on n'obtiendra aucune démonstration ; l'autorité de M. Meinhof pourra faire croire à des personnes qui n'auraient pas examiné les preuves qu'une famille de langues a été constituée en Afrique. Il n'en est rien. Ce qui serait urgent, c'est de fixer maintenant une grammaire comparée du groupe hamitique, au sens strict, et abstraction faite des langues que M. Meinhof y rattache par des hypothèses prématurées ; ceci fait, on pourra voir si le peul ou le nama s'expliquent par là. En l'état actuel des choses, il est évidemment téméraire de rien construire, de rien affirmer.

A. Meillet.

Finnisch-ugrische Forschungen. XII, Heft 1-2, et XIII, Heft I-II.

Festgabe für Vilh. Thomsen. I et II, 320 (avec un portrait en héliogravure) et 480 p. Helsingfors et Leipzig (Harrassowitz), 1912 et 1913.

Parmi les hommages qu'a reçus notre illustre confrère

de Copenhague, aucun ne l'aura sans doute touché autant que celui de ces deux volumes des *Finnisch-ugrische Forschungen*. Depuis qu'elle existe, cette belle revue a, par l'exemple et par la critique, contribué à discipliner ce domaine de la linguistique et à en faire l'un de ceux qui sont étudiés avec le plus de méthode et de rigueur ; les savants finlandais donnent là un bel exemple de ce que peuvent la conscience et le talent unis à un patriotisme profond qui se dépense en actes utiles, non en paroles. Cette fois, savants finlandais et savants hongrois se sont unis pour honorer un maître illustre, et le recueil donne une haute idée du niveau où est parvenue la linguistique finno-ougrienne ; quelques savants russes, suédois et allemands se sont joints à leurs confrères ; rien n'est venu de France, où les études finno-ougriennes sont honteusement négligées.

On ne peut énumérer ici tous les articles qui composent cet imposant recueil. Mais on y relèvera une idée touchante, et en même temps heureuse au point de vue pratique : M. Setälä, qui tient une grande place dans le recueil, a demandé à un jeune linguiste qui s'occupe des mots germaniques en finnois, M. Harry Streng, de faire une bibliographie, mot par mot, de tout ce qui a été publié sur les emprunts du finnois au germanique depuis le grand ouvrage de M. V. Thomsen ; cette bibliographie critique occupe les p. 353-475 du volume XIII. Elle relie de la manière la plus délicate ce recueil au premier grand ouvrage du maître auquel il est dédié.

A. Meillet.

F.-W. H. Migeod. — *The languages of West Africa, vol. II*, London, Kegan Paul, Trench, Trübner and Co., 1913, ix et 436 pages in-8.

En rendant compte du premier volume de l'ouvrage de M. Migeod (*Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, n° 59, sept. 1911, page clxx), j'exprimais le désir de le

voir complété bientôt par un second volume et l'espoir que ce second volume apporterait des lumières nouvelles au problème encore bien obscur de la grammaire comparée des langues ouest-africaines. J'éprouve aujourd'hui quelque regret à dire que mon espoir se trouve en grande partie déçu. L'auteur, à la vérité, a considérablement enrichi sa documentation et a soumis à notre examen un grand nombre de faits qu'il serait malaisé de rencontrer réunis ailleurs que dans son ouvrage, mais son travail est loin d'être définitif ; on y peut relever de nombreuses omissions — c'est ainsi qu'il n'a pas traité la question, si importante pourtant, des affixes de dérivation ; — il contient également beaucoup d'affirmations hasardées et de déductions reposant sur des bases bien fragiles.

Le plus grave reproche que l'on pourrait faire à M. Migeod est de ne pas s'être rendu compte, d'une manière suffisamment exacte, du système des classes de noms que l'on rencontre dans un grand nombre de parlers africains, tant au nord qu'au sud de l'équateur, et qui, à mon avis, est d'une importance primordiale dans la classification scientifique des langues africaines.

D'une manière générale, et en faisant abstraction des affinités ou non-affinités du vocabulaire, les idiomes parlés actuellement sur le continent africain peuvent se classer en sept grandes catégories : 1° langues isolantes ou tout au moins procédant surtout et presque uniquement par juxtaposition, avec toutefois une tendance vers l'agglutination (l'*ewe* en est le type) ; 2° langues sorties du système isolant pour entrer franchement dans le système agglutinant, mais ne possédant pas de classes de noms (type : langues *twi*) ; 3° langues agglutinantes en train d'évoluer vers le système des classes de noms au moyen de modifications désinencielles (type : langues *kru*) ; 4° langues agglutinantes possédant vraiment des classes de noms avec pronom spécial à chaque classe, les classes étant distinguées tantôt par des suffixes (peul, sérère), tantôt par des préfixes (dyola, parlers bantou) ; 5° langues agglutinantes possédant encore des classes de noms, mais ayant perdu les pronoms de classe ou en ayant réduit le

nombre à deux (wolof, sénoufo, mossi, lobi, etc.); 6° langues agglutinantes ayant perdu les affixes de classe ou en ayant oublié la valeur et n'étant plus soumises par suite au système des classes (langues *mande,* songaï, etc.); 7° langues agglutinantes ayant perdu les classes à proprement parler mais les ayant remplacées par des distinctions de genre et de nombre obtenues à l'aide de flexions (type : langue haoussa).

C'est là, je crois, que l'on trouvera la clef du développement historique des parlers africains et c'est en étudiant la question sous ce jour que l'on s'apercevra que le système des classes de noms, avec tout ce qu'il entraîne de complications apparentes, est essentiellement propre à la race nègre et ne provient pas d'une ancienne influence proto-hamitique ou autre. Actuellement nous en sommes encore réduits à des hypothèses : la plus vraisemblable consisterait, à mon avis, à supposer que l'Afrique centrale fut d'abord peuplée par des négrilles ou pygmées parlant une langue proprement isolante, que les nègres véritables arrivèrent ensuite avec un parler agglutinant et à classes et qu'enfin l'influence des races blanches méditerranéennes amena, par l'Égypte ou autrement, les modifications dont les effets apparaissent aujourd'hui dans les idiomes parlés par les peuples dits négroïdes du Soudan septentrional.

Quoi qu'il en soit, M. Migeod ne semble pas s'être douté de l'importance de la question ni même de ce que sont les classes de noms en Afrique : c'est ainsi qu'il a traité et confondu sous le nom d'*article* (chapitre x) des particules dont la plupart sont tout simplement des affixes de classe (peul, wolof, temné, limba, boubi) et dont d'autres sont en effet des articles véritables ou tout au moins jouent le rôle de notre article (songaï) ou un rôle déterminatif spécial (wolof). Il a du reste omis, dans son énumération des « langues à article » — telles qu'il les entend —, bien des langues qui devraient y figurer, notamment le sérère, qui possède le même système de suffixes de noms que le peul, puis le dyola et toutes ces langues de la côte de Guinée qui ont, comme les parlers

bantou, des préfixes de classe et peuvent employer en outre, comme déterminatif, un pronom de classe suffixé. Il me paraît s'aventurer bien loin en affirmant que les langues qu'il appelle « langues à article » sont, cet article à part, entièrement dissemblables les unes des autres : nombreux au contraire sont les points de contact du peul et du wolof, par exemple, nombreux aussi les points de contact de ces deux idiomes avec le temné, le limba, le boubi et les parlers bantou. Les communications faites à la Société de linguistique par M^lle^ Homburger sont fort instructives à cet égard.

La documentation de l'auteur est d'ailleurs souvent fort imparfaite et semble avoir été un peu hâtive. Sans parler d'erreurs de détail qui n'ont pas trait à la linguistique, comme le fait de dire que le *Tarikh-es-Sudân* aurait été écrit à la fin du xv^e^ siècle (p. 7), alors que son auteur naquit seulement en 1596 et termina son ouvrage en 1655, il avance beaucoup de choses dont un peu d'attention aurait suffi à lui démontrer l'inanité : comment a-t-il pu écrire, par exemple, que le peul possédait deux pronoms de la 3^e^ personne, un pour les êtres humains et un pour les choses, alors qu'il en possède au singulier de 16 à 18 selon les dialectes (dont un pour les noms d'êtres humains ou assimilés et quinze à dix-sept pour les autres)? En ce qui concerne la même langue, il n'a vu que des variations « euphoniques » ou des influences étrangères là où il y a simplement des phénomènes de classification. Son tableau de la page 11 est fort mauvais à tous les points de vue et ne saurait servir de base à une étude sérieuse de la question. Il ne s'est pas aperçu que *on* n'est en peul que la forme renforcée du pronom *o*, les deux formes ayant le même emploi comme démonstratifs, à part une nuance dans la signification. Ses explications des pronons *ko*, *kon* (qu'il écrit *kun*), *ñgo* (*oñgo*) sont fantaisistes, comme son rapprochement du pronom de classe *ndi* du peul avec l'article *di* du songaï ; pour répondre à une question qu'il pose à ce sujet, je pourrais lui dire que *ndi*, employé uniquement en peul pour les noms d'une classe déterminée, est usité aussi bien au Mâssima qu'au Baguirmi et au

Foûta-Diallon. Sa façon de tout expliquer par l' « euphonie » le conduit à écrire des choses stupéfiantes, par exemple que, si certains noms (tel *ŋgeloba* « chameau ») ont pour pronom *ba* au lieu de *nda* (?), c'est que *nda* (?) ne s'harmoniserait pas avec les labiales ni avec la voyelle *a* (page 13) !

Dans le temné, ce qu'il a pris pour un article est un simple préfixe de classe, analogue absolument aux préfixes correspondants en bantou, et qu'on rencontre en Afrique occidentale, non pas seulement en temné, mais en dyola, en balante, en adyoukrou et dans toutes les langues que j'appelle « guinéennes côtières ». Le système est le même que celui du peul, du sérère, du sénoufo, du mossi et des autres langues voltaïques, avec cette différence que le temné, le dyola, etc. emploient des préfixes, tandis que le peul, le sérère, etc. font usage de suffixes. Dans les deux groupes, du reste, on suffixe le pronom de classe au nom lorsqu'on veut déterminer celui-ci. Ces affixes de classe peuvent tomber, en temné comme en bantou, mais ils n'en sont pas moins des affixes de classe. Même remarque pour le boubi parlé à Fernando-Po. En sorte que M. Migeod a vu un article là où il n'y en a pas et que, par suite, tombe toute sa théorie (pp. 27-28) d'une ancienne race conquérante — les Peuls — qui aurait occupé toute l'Afrique occidentale à une époque reculée et aurait imposé l'article aux Noirs !

En réalité l'auteur semble s'étonner d'un fait pourtant bien simple et commun à toutes les langues africaines, quoique obtenu à l'aide de procédés variés, la détermination du nom. Le moyen employé le plus souvent, et notamment dans les langues privées de pronoms de classe, consiste à se servir d'une sorte de particule affirmative suffixée au nom ou au pronom (c'est le cas de l'*ewe*, du gan, du mendé, du *bullom* également mais concurremment avec un autre système, et de beaucoup d'autres langues que M. M. aurait pu citer, telles que les langues *mandé*). Un autre moyen consiste à adopter des désinences vocaliques variables suivant le degré de détermination ou plutôt selon la situation de l'objet à déterminer :

c'est le cas du wolof, cas qui n'est pas unique d'ailleurs en Afrique, car on en peut citer d'autres, moins développés d'ailleurs, comme celui des deux formes du suffixe de pluralité en *aṅi* (*mõ* et *me*). Enfin le moyen commun à la généralité des langues à pronoms de classe consiste à affixer au nom son pronom de classe (cas du peul, du sérère, du dyola, du temné, du boubi, du bantou, etc.).

Sa classification des langues d'après la façon dont elles distinguent les genres (chap. xi) est loin de répondre à la réalité des faits. Dans sa première catégorie (langues ne distinguant les sexes que par l'addition des mots « mâle » et « femelle »), il aurait dû faire entrer toutes les langues de l'Afrique occidentale à l'exception de l'arabe, du berbère, du haoussa et des quelques parlers se rattachant au haoussa. Sa deuxième catégorie (langues distinguant les êtres animés des inanimés par l'emploi d'un pronom spécial) ne devrait renfermer que des langues qui n'ont pas encore perfectionné leur système de classification (*kru*) ou qui sont en train de l'abandonner (certaines langues voltaïques, certaines langues guinéennes côtières), et encore conviendrait-il de définir autrement cette catégorie : on ne distingue pas les êtres animés des inanimés, on a un pronom pour les êtres humains ou assimilés et un autre — ou deux autres — pour les autres classes de noms.

Sa troisième catégorie — langues à classes de noms — est bien plus nombreuse qu'il ne l'indique (voir plus haut).

Certains exemples cités sont erronés. Le peul *rewa* (ou mieux *ndewa*) ne signifie pas « vache » (p. 33) : c'est simplement la forme de l'adjectif « femelle » appliquée à la classe *ba* et c'est pour cela que ce mot suit le nom. La soi-disant distinction que ferait le mandingue entre objets nobles et non nobles au possessif (p. 35) est absolument inexacte : si l'on dit *a fa* « son père » et *a-ta kursi* « sa culotte », c'est que le père n'appartient pas à son fils, tandis que la culotte appartient à son possesseur ; la particule *ta* n'a pas d'autre objet que de marquer la posses-

sion et l'on dirait aussi bien *a-ta dĕ* « son enfant », *a-ta muso* « sa femme », etc.

Le cas du *newole,* qui lui semble exceptionnel, ne l'aurait pas surpris s'il avait observé que cette langue, comme tous les idiomes *kru,* distingue plusieurs classes de noms au moyen de modifications désinencielles.

Je ne sais où M. M. a pris qu'en bambara l'adjectif pouvait se placer avant le nom (ch. xii); il semble aussi ne pas s'être douté du grand nombre d'adjectifs propres, soit radicaux, soit surtout dérivés, qui existent dans nombre de langues ouest-africaines indépendamment des verbes à valeur adjective; cela l'a conduit à des interprétations erronées telles que celle qu'il donne de la phrase bambara *nono a be kumona* (pour *kumu-na*), qu'il traduit par « le lait est aigre » et interprète comme signifiant « du lait aigre » : en réalité, « du lait aigre » se dirait *nono kumū* ou *nono kumu-ma,* tandis que *nono a be kumu-na* signifie « le lait est en train d'aigrir », ce qui est fort différent. Quant à l'adjectif peul, il n'en a aucunement saisi le système et a vu des irrégularités et des fantaisies là où il n'y a qu'un système absolument clair et régulier; il est singulier qu'il s'en soit référé à Reichardt, qui date de 1876 : il aurait pu consulter Gaden ou tout au moins Westermann et Meinhof.

Remarquant (ch. xiii) que beaucoup de langues ouest-africaines, par ailleurs fort différentes, ont *m* comme base du pronom de la 1re personne du singulier, mais que d'autres ne l'ont pas, il semble incliné à attribuer aux peuples parlant les dernières une origine ethnique distincte : c'est peut-être aller un peu loin dans l'interprétation d'un fait qui, d'ailleurs, n'est pas spécial à l'Afrique. Son analyse des pronoms est souvent fautive : ce qu'il a pris pour des variations de la forme du pronom n'est, dans beaucoup de cas, qu'une particule de temps ajoutée au sujet (en haoussa par exemple). Son tableau des pronoms renferme, outre des lacunes que la littérature linguistique actuellement existante lui aurait permis de combler en partie, de nombreuses erreurs; de plus, il ne semble pas avoir observé que plusieurs langues ont deux pronoms distincts

(inclusif et exclusif) pour la première personne du pluriel (peul, *añi*, etc.).

Son chapitre (XIV) sur la préposition aurait pu être singulièrement réduit : il lui eût suffi de dire que la préposition, dans les langues ouest-africaines, n'est pas autre chose qu'un nom ; là où le régime du nom précède ce nom, la préposition devient tout naturellement une « postposition » ; là au contraire où le régime du nom suit ce nom, elle demeure une préposition au sens étymologique du mot. Quant à la « préposition-verbe », elle n'existe que grâce à la traduction que donne l'auteur des exemples cités.

Son chapitre relatif aux mesures du temps (XV) renferme beaucoup de choses intéressantes, mais, pour être pleinement utilisable, il aurait besoin d'être refondu et complété. Je ne m'étends pas sur ce sujet, qui relève de l'ethnographie plus que de la linguistique.

Le chap. XVI (formation des mots et leur emploi, syntaxe) contient quelques bonnes observations sur les emprunts faits aux langues européennes et, concurremment, sur la formation de mots indigènes nouveaux pour désigner des choses nouvelles, ainsi que sur l'intonation logique. Ici, comme dans toutes les parties de son ouvrage où il fait surtout ce qu'on pourrait appeler de la psychologie linguistique, l'auteur est souvent excellent.

Il y aurait un certain nombre de détails à reprendre dans le chapitre consacré au haoussa (XVII). Le nombre des mots haoussa empruntés à l'arabe ne me paraît pas aussi considérable que le pense Migeod avec Robinson ; parmi les radicaux qui semblent d'origine arabe — je ne parle pas, bien entendu, des vocables introduits avec l'islamisme, — beaucoup se retrouvent également en berbère et dans nombre de langues soudanaises et il est assez malaisé de retracer la voie qu'ils ont suivie pour se répandre en Afrique. L'auteur exagère certainement lorsqu'il dit que le haoussa n'est pas une langue agglutinante ; il possède à la vérité des flexions, mais il procède également — et copieusement — par agglutination. De même ses formes verbales ne se distinguent pas nettement, la

plupart du temps tout au moins, des formes verbales des autres langues nègres; tout au plus y a-t-il quelquefois doute sur la nature de la modification désinencielle, qu'on peut tenir pour une addition ou un changement de suffixe aussi bien que pour une flexion. M. M. se trompe assurément en avançant que le haoussa serait la seule langue de l'Afrique Occidentale à posséder une voix passive : que fait-il du peul en particulier et, dans un autre domaine, de l'*añi,* qui utilise précisément le même préfixe (*a*) que le haoussa pour former la voix passive.

A côté de cela, on trouvera dans le même chapitre des indications originales, fort intéressantes, sur les affinités du haoussa avec certaines langues parlées d'une façon générale au sud de son domaine propre. Je ne serais pas éloigné de partager l'opinion de l'auteur sur la formation de la langue haoussa : base primitive commune avec l'*angas* et autres idiomes actuellement parlés par les montagnards du Baoutchi, emprunts très anciens faits aux langues lybico-berbères, influence hamitique venue de l'est, influence arabe beaucoup plus récente et n'intéressant qu'une partie du vocabulaire, enfin assimilation continue et encore en cours de mots provenant d'autres langues soudanaises.

Le chapitre XVIII (littérature) contient beaucoup de bonnes choses, à côté d'un certain nombre d'inexactitudes ou d'hypothèses un peu téméraires. Quoi qu'en pense l'auteur, il est fort improbable que les Berbères de l'antique Ghâna — en admettant qu'ils aient eu quelque part aux destinées de l'empire de Ghâna avant l'époque des Almoravides, ce qui est loin d'être prouvé, — il est fort improbable, dis-je, que les Berbères du Soudan aient eu une littérature écrite en *tifinagh* et aient été plus cultivés que les Touareg actuels; ce que nous savons de l'état de civilisation des Almoravides à leurs débuts n'est pas pour nous le faire croire, et l'absence presque complète d'inscriptions *tifinagh* dans la région soudanaise ne peut que confirmer mes doutes à cet égard.

Au sujet de l'emploi des caractères arabes pour écrire des langues soudanaises, je ne pense pas qu'ils aient

jamais été employés pour écrire la langue mandingue. Pages 251 et suivantes, M. Migeod a reproduit, sans citer ses sources, ce que j'ai dit, dans mes *Vocabulaires comparatifs de plus de 60 langues ou dialectes,* de l'alphabet arabe tel qu'il est employé et prononcé par les Noirs de la Boucle du Niger, mais alors que mes indications se rapportaient à l'usage fait de cet alphabet par les Noirs *écrivant l'arabe,* M. M. les reproduit comme s'appliquant à l'alphabet arabe employé pour écrire le mandingue, ce qui constitue une erreur d'un bout à l'autre. Dans le même ordre d'idées, il a tort de croire que les Soudanais soient d'accord pour la valeur phonétique à accorder à chacune des lettres de l'alphabet arabe ou aux signes imaginés par eux pour le compléter : il y a au contraire divergence à ce sujet d'une région à l'autre, même pour écrire la même langue (cf. l'alphabet des Peuls du Foûta-Tôro donné par Gaden, celui des Peuls du Sokoto donné par Westermann, celui des Peuls du Foûta-Diallon, etc.).

A propos de l'alphabet vaï (ch. xix), je crois devoir signaler à M. Migeod, qui semble l'ignorer, qu'une autre peuplade africaine au moins possède également un alphabet syllabique créé par elle pour ses besoins propres, alphabet absolument analogue, comme système et pour la forme générale des caractères, à l'alphabet vaï : je veux parler de l'alphabet de la région de *Bamum* (Cameroun allemand), qui a été publié en 1907 par Göhring dans *Der Evangelische Heidenbote* (tome LXXX, nos 6 et 11) et en 1908 par A. van Gennep dans la *Revue des études ethnographiques et sociologiques* (n° 3).

Les chapitres xx et xxi (classification) sont le résumé de tout l'ouvrage et présentent les conclusions de l'auteur. Ces conclusions se ressentent de la faiblesse des prémisses sur lesquelles elles s'appuient. Une comparaison de langages, basée presque uniquement sur la numération et des formes pronominales souvent douteuses ou mal expliquées, est tout à fait insuffisante. A propos de la place accordée dans la proposition au régime direct du verbe, M. M. dit que les seuls parlers de l'Afrique Occidentale qui préfixent le régime au verbe sont le kanouri et le

mandingue et il en déduit que ces deux parlers sont d'origine étrangère et d'introduction récente : je ferai observer tout d'abord que d'autres langues, le sénoufo par exemple, le songaï parfois et le *kru* dans certains cas, placent également le régime direct avant le verbe, sans parler de très nombreuses langues plus ou moins apparentées au mandingue ; de plus, si le kanouri est relativement récent au Bornou, il paraît être fort ancien au Kanem et son frère germain, le toubou ou *têda,* semble remonter à une époque fort reculée ; le *mande,* qui n'a aucunement les apparences d'une langue d'origine méditerranéenne s'étant propagée du nord au sud, quoi qu'en pense l'auteur, se parlait dès le xi^e^ siècle au moins là où il se parle aujourd'hui, ainsi qu'en témoigne le géographe arabe Bekri ; si, dans les parlers *mande*, le régime direct précède le verbe, c'est que ces parlers ne possèdent pas de verbe à proprement parler, que le verbe n'y est pas autre chose qu'un nom et que son régime, par suite, occupe la même place que le régime du nom : le mandingue dit « moi être riz manger » (pour « je mange du riz ») comme il dit « moi être village milieu » (pour « je suis au centre du village »).

La classification donnée page 317 est un chaos où des langues très proches parentes sont réparties entre des groupes distincts, alors que d'autres voisinent sans que l'on sache pourquoi.

Le chapitre xxii, qui donne la plupart des noms sous lesquels chaque tribu de l'Ouest Africain est connue des autres populations, sera souvent fort utile à consulter, malgré de rares inexactitudes. A signaler aussi les chapitres xxiii, xxiv et xxv, dont le premier renferme un certain nombre de numérations, empruntées pour la plupart à des publications peu répandues ou à des rapports officiels non publiés, tandis que le second contient quelques phrases en *angas* recueillies par le cap. Foulkes et le troisième quelques remarques grammaticales sur l'*angas,* le *botantchi,* le *biñ*. Un index termine le volume.

En résumé, M. Migeod a dépensé une somme de labeur considérable dans la préparation de son ouvrage, il a accumulé une foule de matériaux ; il est réellement regret-

table qu'il n'ait pas su en tirer un meilleur parti. Nous devons toutefois lui être reconnaissants, non seulement de l'effort tenté, mais aussi du profit que l'on pourra tirer de ses deux volumes en y puisant, avec discernement, des indications qu'on rencontrerait difficilement ailleurs réunies et groupées ensemble.

M. Delafosse.

Henri Carbou. — *La région du Tchad et du Ouadaï. — Tome I: études ethnographiques, dialecte toubou.* Paris, Ernest Leroux, 1912, II et 380 pp. gr. in-8 (Publications de la Faculté des lettres d'Alger, tome XLVII).
(*Petite étude pratique de la langue toubou (dialecte des Dazagada)*, pp. 213 à 290).

Je n'ai pas à parler ici de la partie historique et ethnographique de l'ouvrage de M. Carbou, non qu'elle ne soit fort intéressante et abondamment documentée, mais parce qu'elle a trait à un sujet qui reste en dehors des préoccupation de la Société de Linguistique. Je ne rendrai compte en ce *Bulletin* que de la partie linguistique, laquelle est consacrée à la langue des Toubou.

On sait — et l'auteur précise le fait — que les *Toubou, Tibbou* ou *Teda* sont, à proprement parler, les habitants du Tibesti ; mais l'usage a étendu leur nom à l'ensemble des tribus parlant la même langue que les Toubou, tribus répandues dans le sud de la Tripolitaine (district de Gatroun), dans le Borkou et dans une partie du Mounyo, du Bornou, du Kanem, du Ouadaï et du Bahr-el-Ghazal. L'ensemble de ces tribus constitue, avec les habitants du Tibesti, une population noire assez homogène qui parle une langue apparentée par Barth au *kanouri* du Bornou et au *kanembou* du Kanem et formant, avec ces deux dernières et quelques autres moins importantes et moins connues, un groupe linguistique d'allure soudanaise auquel j'ai proposé de donner le nom de « famille tchadienne ».

Ce groupe se distingue très nettement des groupes géographiquement voisins, c'est-à-dire d'une part de la famille que j'appelle « nigéro-logonaise » (*Haussa-Muzukanische Sprachen* de Krause), d'autre part de la famille que j'appelle « nilo-tchadienne » (*Bagrimma-Bongo Sprachen* de Barth, « groupe barma » de Gaudefroy-Demombynes).

La langue des Toubou, malgré l'étendue considérable du pays où elle se parle, paraît être assez homogène : d'après les observations personnelles de M. Carbou et les informations qui lui ont été fournies, elle se diviserait seulement en deux dialectes principaux, d'ailleurs assez voisins l'un de l'autre : l'un, parlé au Tibesti et au nord de cette contrée, est appelé par M. Carbou « dialecte *teda* » ; l'autre, parlé au sud du premier par l'ensemble des tribus appelées *Gorân* ou *Gourân* par les Arabes et *Daza* par les indigènes du Borkou, est le « dialecte *dazagada* » spécialement étudié par M. Carbou.

Nous ne possédions jusqu'ici que fort peu de chose sur la langue toubou : un vocabulaire médiocre donné par Burckhardt dans ses *Travels in Nubia* (1819), un fragment d'étude grammaticale et un vocabulaire souvent inexact de Barth dans son *Sammlung und Bearbeitung Central-Afrikanischer Vokabularien* (1864), quelques notes dans l'introduction de Reinisch à son ouvrage *Der einheitliche Ursprung der Sprachen der alten Welt* (1873) et enfin les vocabulaires recueillis par le Dr Decorse et l'interprète Debourge et publiés par M. Gaudefroy-Demombynes (1906). La grammaire en réalité n'avait pas été étudiée encore et nous ne possédions aucun texte.

M. Carbou nous donne quelques notes — d'ailleurs fort incomplètes — de phonétique toubou, des indications sur la formation des noms et des formes verbales à l'aide de suffixes (ses renseignements sur le verbe sont particulièrement abondants), et un grand nombre d'exemples et de phrases assez longues, plus quatre chansons, qui nous initient à la syntaxe et nous permettent de déduire certaines règles de morphologie que, dans son exposé, l'auteur a passées sous silence. Les vocabulaires, disposés par ordre de matières, renferment environ 600 noms et un

grand nombre de verbes. Ces matériaux forment donc un ensemble bien plus considérable que ce que nous possédions déjà. Ils se terminent par une étude comparative des dialectes *teda* et *dazagada*.

Parmi les principes essentiels de la langue toubou qui se dégagent du travail de M. Carbou, il en est un qui m'a paru particulièrement caractéristique et que je signale ici : alors que, dans la plupart des langues soudanaises, le régime du verbe se place normalement après celui-ci, il précède toujours le verbe en toubou (comme en kanouri et en kanembou d'ailleurs). Ce mode de construction ne se retrouve, à ma connaissance, parmi les langues africaines, que dans la famille mandé et la famille sénoufo (Afrique Occidentale), dans la famille hottentote (Afrique Méridionale), dans certaines langues de la famille dite « hamito-kouchitique » (bedja et somali par exemple), et, à l'état d'exception et seulement en général pour certains cas bien déterminés en ouolof, en peul, en songaï, dans la famille voltaïque et dans la famille krou.

L'étude qu'a faite M. Carbou de la langue toubou n'est certes pas définitive et n'a aucunement la prétention de l'être. Telle qu'elle est cependant, elle marque un progrès incontestable sur les travaux antérieurs et elle sera d'un puissant secours aux linguistes, comme aussi bien entendu à ceux qui auront à voyager ou à vivre en pays toubou.

M. Delafosse.

H. Maspero. — *Étude sur la phonétique historique de la langue annamite. Les initiales* (Extrait du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XII, n° 1), 128 p., gr. in-8.

Cette étude n'est pas sans analogie quant à la matière et aux résultats avec le travail de M. Cadière, dont nous avons rendu compte en 1911 dans le *Journal asiatique*. Mais la méthode est toute différente. M. Cadière compare

les formes et cherche à établir leurs rapports et leur filiation par le raisonnement. Ici la comparaison est faite non plus logiquement, mais historiquement.

S'il est vrai que la logique joue un rôle important en linguistique lorsqu'elle s'appuie sur l'histoire et la chronologie, elle est un guide peu sûr quand elle est réduite à ses propres forces. Elle risque d'égarer celui qui la suit aveuglément. Pour ne citer qu'un exemple, M. Maspero a reconnu l'existence en moyen annamite de préfixes consonantiques qui sont venus faire groupe avec une liquide initiale primitive. Historiquement la chose n'est pas malaisée à établir ; par la logique seule on eût été amené presque invinciblement à déclarer plus récentes les formes plus réduites et moins complexes.

M. Maspero ne confronte guère que des formes dont l'âge relatif est connu. C'est dire que son travail porte essentiellement sur les mots empruntés ; mais chacun sait qu'ils sont légion en annamite. Il compare la forme des vocables de l'annamite moderne à celle qu'ils avaient ou qu'ils ont encore dans la langue qui les a fournis. Il rapproche les formes sino-annamites des formes chinoises ; il compare les dialectes annamites avec les dialectes mu'ò'ng ; il compare les mots annamites d'origine monkhmer et thai avec les mots correspondants de ces langues. Enfin il utilise, particulièrement pour la chronologie relative des phénomènes phonétiques, les témoins existant dans les documents anciens de la langue annamite.

M. Cadière avait préparé la venue de la grammaire comparée dans le domaine annamite ; avec M. Maspero elle y est pleinement installée. Sans doute au point où en est aujourd'hui la grammaire comparée il n'est pas très difficile d'en appliquer la méthode à une langue quelconque ; mais M. Maspero le fait avec aisance, il connaît d'une manière satisfaisante le domaine dont il s'occupe, et l'esquisse qu'il nous apporte fournit sur plusieurs points des résultats définitifs.

La remarque très importante qu'en chinois ancien la hauteur dépendait de l'initiale sourde ou sonore avait déjà été faite, mais son utilisation pour l'annamite est

neuve. M. Maspero n'a pas saisi la portée générale des expériences que j'ai faites sur un sujet cochinchinois et des conclusions que j'en ai tirées ; il n'en a pas bien compris non plus le détail, puisqu'il a vu par exemple, des trilles là où il n'y en a pas trace ; mais cela n'a aucune importance pour son travail et n'empêche pas son chapitre sur les tons d'être le plus intéressant.

Maurice Grammont.

Mission d'Ollone.

I. *Langues des peuples non chinois de la Chine* par le commandant d'Ollone, le capitaine de Fleurelle, le capitaine Lesage, le lieutenant de Boyve, ouvrage comprenant quarante-cinq vocabulaires avec une carte hors texte. Paris (Leroux), 1912, in-8, 245 p.

II. Écritures des peuples non chinois de la Chine. Quatre dictionnaires Lolo et Miao-Tseu dressés par le commandant d'Ollone avec le concours de Mgr de Guébriant, ouvrage contenant 9 planches, 103 tableaux et une carte hors texte. Paris (Leroux), 1912, in-8, 303 p.

Pour rendre compte de ces deux beaux volumes qui apportent des documents recueillis sur place dans des pays très peu connus, il faudrait une compétence en matière d'Extrême-Orient qui manque entièrement au signataire de ces lignes. On ne peut que signaler aux linguistes cette riche collection de données inédites et en particulier les 45 vocabulaires qui permettront de grouper en quelque mesure des langues en grande partie inconnues. Il y a là tout un matériel nouveau commodément disposé pour l'étude que M. le commandant d'Ollone s'est empressé de mettre sans retard à la disposition des travailleurs. On souhaitera qu'il se trouve des linguistes pour en tirer parti. En linguistique, la matière ne manque pas au travailleur, mais le travailleur à l'ouvrage

A. Meillet.

Renward Brandstetter. — *Das Verbum dargestellt auf Grund einer Analyse der besten Texte in vierundzwanzig Indonesischen Sprachen .....Der Artikel* [*in vierundvierzig Indonesischen Sprachen*] *des Indonesischen verglichen mit dem des Indogermanischen.* Fascicules IX et X des *Monographien zur Indonesischen Sprachforschung.* Lucerne, in-8, 1912, 70 p., et 1913, 56 p. ; Haag, éditeur.

La première de ces monographies comprend neuf chapitres : méthode et sources. Les langues et dialectes étudiés sont : le bontok et le tagal des Philippines ; le tontemboan, le baree, le makassar et le bugui des Célèbes ; le dayak et le *basa sangiang* (litt. langue des esprits) de Bornéo ; le vieux javanais et le javanais moderne ; le kamberi, le kupangi, le rottinais et le masarete des îles de la Nouvelle-Guinée ; le minankabau, le toba-batak, le karo-batak, le gayo et l'atchinais de Sumatra ; le mentaway et le nias des îles de ce nom sur la côte occidentale de Sumatra ; le malais de Malaka ; et enfin le malgache sud-oriental ancien emprunté aux textes que j'ai publiés, et le huva ou merina du plateau central de Madagascar. Les chapitres suivants sont consacrés au radical verbal, affixes verbaux, aux trois caractéristiques (active, causative et passive) du verbe indonésien, modes, temps, pronoms personnels, au verbe dans la phrase et au verbe dans la proposition.

La monographie consacrée à l'article en indonésien est divisée en trois parties : discussion générale ; recherches dans 44 langues et dialectes de Madagascar, Sumatra et îles voisines, Malaka, Java et îles voisines, des îles voisines de la Nouvelle-Guinée, Bornéo, Célèbes et des Philippines ; comparaisons à l'intérieur du domaine indonésien et de l'indonésien commun ; l'article indonésien comparé à l'article indo-européen.

Il est difficile de montrer dans un compte rendu l'importance des publications de M. R. B. La matière de ces monographies qui sont des modèles du genre, est

condensée au point que, après en avoir indiqué le contenu, il faudrait citer des passages entiers pour reproduire fidèlement la merveilleuse documentation de l'auteur, sa méthode impeccable, ses rapprochements ingénieux et sûrs et ses décisives conclusions. Après d'excellents travaux sur l'indo-européen, d'heureuses circonstances ont permis à M. B. de se consacrer à l'indonésien. Ses monographies le classent incontestablement au premier rang des linguistes de ce dernier domaine. Personne autre que lui n'était préparé à tirer parti des résultats isolément acquis en indonésien, à les étudier comparativement et à en faire la synthèse dans la mesure de nos connaissances actuelles. Il y a quelque temps déjà, M. B. nous avait annoncé la publication prochaine d'un dictionnaire comparé des principales langues indonésiennes. Je ne permets de lui rappeler sa promesse. Cet indispensable instrument de travail est impatiemment attendu non seulement par les spécialistes de l'indonésien, mais aussi par les linguistes auxquels il rendra d'inappréciables services.

Je n'ai, comme d'habitude, que peu d'additions à proposer aux monographies précitées. A la monographie IX consacrée au verbe, paragraphe 30 V, à côté du radical dayak *baläh* qui a donné la double forme verbale *mambaläh* et *mamaläh* = *man* + *baläh*, cf. un doublet verbal identique en malgache: radical *báhu* + préfixe verbal *man* = *mambábu* et *mamábu*.

Dans la monographie consacrée à l'article, paragraphe 36, p. 14, M. B. décompose le pronom personnel malgache *izáho*, je < *iyáho* = article *i* + Bindelaut *y* + *áho*. Le procès me paraît différent. Le pronom malgache *áho* < malais *aku* + article *i* est régulièrement passé à *yáho* par yodisation de l'article devant l'*a* initial tonique du pronom. *Yáho* qui nous est attesté dans la langue ancienne par sa graphie arabico-malgache, est, du reste, encore vivant dans quelques dialectes de Madagascar. Lorsque le yod de tous les autres dialectes est passé à la spirante sonore *z*, c'est-à-dire *yáho* > *záho*, toute trace d'article a par ce fait même disparu. Sous sa forme évoluée, le pronom a repris à nouveau l'article *i*, d'où *izáho*. La courbe est donc la

suivante : *âho* > *i* + *âho* > *yâho* > *zâho* > *i* + *zâho*. La phonétique comparée, les textes anciens et certains dialectes modernes nous sont un sûr garant de l'exactitude de cette évolution.

M. B. reproduit les mots malgaches d'après la notation habituelle qui présente de graves inconvénients pour les travaux de linguistique comparée. Dans le paragraphe 37 de la monographie X, par exemple, le javanais ancien *hulun,* serviteur, est rapproché du malgache *olona,* homme. Mais *olona* se prononce *úluna* avec un *a* final à peine perceptible dans certains dialectes. En fait, la forme malgache moderne remonte à un dissyllabe paroxytonique à finale fermée *úlun,* attesté par des textes anciens, finale qui a été postérieurement ouverte par vocalisation en *a* de l'entrave. A la spirante initiale près du javanais ancien, spirante qui disparaît régulièrement en malgache, il y a identité parfaite : *hulun* = *úlun* > *úluna*. D'autre part, M. B. écrit *howa,* avec *w* allemand, un nom de caste improprement usité comme nom tribal, qui est officiellement orthographié *hova* et qui se prononce *hŭva*. Je crois qu'il serait bon de transcrire le malgache d'après la notation phonétique habituelle pour que les comparatistes non spécialistes ne soient pas induits en erreur.

Gabriel Ferrand.

J. Paulhan. *Les hain-teny merinas,* poésies populaires malgaches, recueillies et traduites. Paris (Geuthner), 1913, in-12, 461 p.

Ce livre, écrit avec goût et avec une rare élégance, et qui apporte un beau recueil de littérature indigène malgache, très original, n'est pas proprement un ouvrage de linguistique. Mais il doit être signalé aux linguistes parce qu'ils y trouveront un exemple remarquable d'un type de littérature non écrite, qui a dû exister bien ailleurs qu'à Madagascar et qui a certainement contribué à la conserva-

tion de beaucoup de mots anciens et à la fixation de tours syntaxiques. « Pour le Mérina, dit M. Paulhan, il y a deux sortes de langages : le langage simple, ordinaire, spontané, qui est celui de la conversation, des contes, des discours, et d'autre part le langage supérieur (ambony), noble, recherché, le langage qui est un étude et une science ; c'est la langue des chansons, des hain-teny et des proverbes. »

A. Meillet.

C.-C. Uhlenbeck. *A new series of Blackfoot texts*, from the southern-Peigans Blackfoot reservation Teton county Montana, with the help of Joseph Tatsey, collected and published with an english translation. Amsterdam (Joh. Müller), 1912, in-8, x-264 p. (*Verhand.* de l'Académie d'Amsterdam, Afd. Letterkunde, N. R. D. XIII, 1).

Flexion of substantives in Blackfoot. A preliminary sketch. Amsterdam (Joh. Müller), 1913, in-8, 39 p. (ib. XIV, 1).

Les deux voyages que M. Uhlenbeck a faits chez les Peigans en 1910 et 1911 auront été singulièrement féconds, et les résultats en auront été très vite mis à la disposition du public. Voici la seconde série de textes que publie et traduit M. Uhlenbeck. Une description des formes nominales suit de près, brève, mais précise et donnant un aperçu très vivant de la langue, avec ses particularités si originales qu'il a fallu, pour les désigner, créer des termes comme 4e et 5e personnes. Le livre si curieux de M. de Josselin de Jong, le compagnon de M. Uhlenbeck dans l'un de ses voyages, sort aussi de ces études de langues américaines ; on l'a signalé ci-dessus, p. clxxxviij. Enfin M. Uhlenbeck, à qui sa santé ne permet pas de préparer immédiatement un manuel d'ensemble sur l'algonquin, en a chargé l'un de ses élèves, M. G.-J. Geers. On remerciera M. Uhlenbeck de tout ce qu'il fait ainsi pour l'américanisme ; la linguistique générale en a déjà tiré profit.

A. Meillet.

P. Rivet. *Affinités du Tikuna.* Paris, 1912, in-8, 27 p. (*Journal de la Société des Américanistes*, n. s. IX, 83-110).

G. de Créqui-Montfort et P. Rivet. *Le groupe otuké*, 1912, in-8, 20 p., et *Les affinités des dialectes otuké*, 1913, in-8, 9 p. (*Journal,* IX, 317-337 et X, 3-13).

G. de Créqui-Montfort et P. Rivet. *La famille linguistique čapakura*, 1913, in-8, 32 p. (*Journal*, X, 119-171).

M. Rivet continue d'étudier, en partie avec la collaboration de M. G. de Créqui-Montfort, les familles de langues de l'Amérique du Sud, notamment celles de la région bolivienne et à constituer de petits groupes, de manière à diminuer le morcellement incroyable de ces langues. La façon dont les auteurs montrent par exemple la parenté de l'otuké et du bororó est saisissante, et du coup, bien des choses s'expliquent dans ces langues. On voit par exemple très bien comment à *k* du bororó devant voyelle prépalatale répondent *č* et même *š* en otuké, et comment *č* finit par passer à *y,* en kovareka. L'*h* de l'otuké repose sur un ancien *k* dans un mot comme *ohuaru* « tatou » en face de de bororó *okuari.* Grâce à l'activité de nos confrères, l'ordre s'introduit dans une partie de la linguistique où les faits sont rares et où ils n'étaient pas classés

A. Meillet

TABLE DU TOME XVIII DU BULLETIN

Pages.

Procès-verbaux des séances du 18 novembre 1911 au 15 juin 1912. . . . . j

Procès-verbaux des séances du 16 novembre 1912 au 21 juin 1913. . . . . cliij

Publications de la Société. . . . . xiij et clxiv

Nécrologie : F. de Saussure (par A. Meillet). clxv

— A. Bailly (par A. Meillet). . . . . clxxvj

Comptes rendus critiques. . . . . xiv et clxxvij

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Les noms des auteurs des comptes rendus sont donnés entre parenthèses à la suite du titre des ouvrages. Les initiales A. M. désignent M. A. Meillet ; J. V., M. J. Vendryes ; M. C., M. Marcel Cohen ; O. B., M. Oscar Bloch et R. G., M. R. Gauthiot.

Abeghean. *Aṙarhabari ṙarahiwsuthiwn* (A. M.). ccxxv

Adjarian. *Hay barbaragituthiwn* (A. M.). cxix

Afevork. *Il verbo amarico* (M. C.).. cxl

Amatuni. *Hayoc bar u ban* (Adjarian). ccxxiv

D'Arbois de Jubainville. *Táin bó Cúalnge* (A. M.).. . . . cclxix

Bally. *Le langage et la vie* (A. M.). clxxix

Barbelenet. *De la phrase à verbe être dans l'ionien d'Hérodote* (A. M.). ccl

— *De l'aspect verbal en latin* (A. M.). . . . . cclxvj

Barth. *Die Pronominalbildung in den semitischen Sprachen* (M. C.). . . . . cccxxviij

Baudis. *Zur Wortzusammensetzung im Indogermanischen* (A. M.).. . . . . ccxiij

Baudouin de Courtenay. *Ob otnošenii russkovo pis'ma...* (A. M.). cxiv

Baudouin de Courtenay. *Resianischez Sprachdenkmal* (A. M.). . . . . .
— — *Sbornik zadač po vvedeniju v jazykovêdênije* (A. M.). . . cccxxiv
— — *Pol'skij jazyk* (A. M.). . . . cccxxiv
Behaghel. *Geschichte der deutschen Sprache* (J. V.). . . . xcij
Beiträge zur Sprach- und Völkerkunde. Festschrift f. Hillebrandt (A. M.). . . . . cxcvij
Benton. *Notes on some languages of the Western Sudan* (L. Homburger). . . . . cxliij
Boas. *Handbook of American languages* (A. M.). cl
Bogorodickij. *Lekcij po obščemu jazykovêdêniju* (A. M.). . clxxviij
— *Obščij kurs russkoj grammatiki* (A. M.). . . cccxxj
Boutan. *Pseudo-langage* (A. M.). . . . . clxxij
Brandstetter. *Das Verbum* et *Der Artikel* (Ferrand). . . cccliv
W. Braune. *Althochdeutsche Grammatik*.. (J. V.). . . . xciv
Brockelmann. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*. II. (M. C.). . . . . cxxvj et cccxxv
J. Brüch. *Der Einfluss der germanischen Sprachen auf das Latein* (A. M.). cclxix
Brugmann. *Zur umbrischen und pälignischen Sprachgeschichte* (A. M.). . . . . lviij
Brugmann-Thumb. *Griechische Grammatik* (A. M.). . . . ccxxxvj
Bruneau *Étude phonétique des patois d'Ardenne* (O. B.). . cclxxiij
— *La limite des dialectes wallon, champenois et lorrain en Ardenne* (O. B.). . . . . cclxxiij
Buga. *Baltica* (A. M.). . . . . cxviij
— *Apie Lietuviu asmens vardus* (A. M.). . . . . cxviij
— *Litovsko-russkij stovarčik* (A. M.).. . . . . cccviij
Cadière. *Le dialecte du Bas-Annam* (M. Grammont). . . cxlvij
Calloc'h. *Vocabulaires : Français-gmbwaga, Français-gbéa, Français-ifumu* (L. Homburger). . . . . cxlj
Carbou. *Arabe parlé au Ouaday* (A. M.). . . . . .
— La région du Tchad (Delafosse). . . . . .
Carolidis *Bemerkungen zu den kleinsasiatischen Sprachen* (A. M.). cccxxv
Cohen. *Parler arabe des Juifs d'Alger* et *Une mission linguistique en Abyssinie* (A. M.). cccxxxiv
Cqllitz. *Das schwache Präteritum* (A. M.). . . . . lxxxiij
Conti Rossini. *La langue des Kemant* (M. C.). . . . . cccxxxj
De Créqui-Montfort et Rivet. *Le groupe otuké*, et *La famille linguistique čapakura* (A. M.). . . . . ccclviij
Dauzat. *La philosophie du langage* (J. V.). xiv
Delafosse. *Haut-Sénégal-Niger* (A. M.). . . . . cxliij
Doritsch. *Beiträge zur litauischen Dialektologie* (A. M.). . cxvj
Dottin. *Louis Eunius* (A. M.). . . . . lxxxiij
— *Manuel d'irlandais moyen* (A. M.). . . . . ccxcviij

Ehrlich. *Untersuchungen über die Natur der griechischen Betonung* (A. M.). . . . . xlviij
Ernout. *Historische Formenlehre des Lateinischen* (A. M.). cclxiij
Feist. *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen* (A. Cuny). . . . . ccvij
Felber. *Die indische Musik* (A. M.). . . . . ccxvj
Feller. *Notes de philologie wallonne* (O. B.). . . . . lxxviij
Finnisch-ugrische Forschungen. Festgabe f. V. Thomsen (A. M.). . . . . cccxxxvij
Fitzhugh. *Indoeuropean rhythm* (A. M.). ccxiv
Fox. *The Johns Hopkins Tabellae defixionum* (A. M.). . . lxj
Fraenkel. *Geschichte der griechischen Nomina agentis.* II. (A. M.). . . . . ccxliij
Gaden. *Le poular.* I. (A. M.). cxlv
Gauthiot. *La fin de mot en indo-européen* (A. M.). . . . cxcviij
Gilliéron et Roques. *Études de géographie linguistique* (A. M.). cclxxxiv
Van Ginneken. *Het gevoel in Taal en Woordkunst* (A. M.). . clxxxvj
Grammont. *Petit traité de versification française* (A. M.). . lxv
Grenier. *Étude sur la formation et l'emploi des composés nominaux dans le latin archaïque* (A. M.). cclxiv
Güntert. *Ueber arische Reimwortbildungen* (A. M.). . . . ccxij
Hahn. *Ausbreitung d. nhd. Schriftsprache im Ostfriesland* (A. M.). . . . . ccccviij
Handel. *De lingua communi in titulos ionicos irrepente* (A. M.). ccliv
Havers. *Untersuchungen zur Kasussyntax der idgen Sprachen* (J. V.). xxxiv
Hermann. *Ueber die Entwicklung der litauischen Konjunktionalsätze* (A. M.). cxv
— *Griechische Forschungen.* I. (A. M.). . . . . cclij
Hirt. *Handbuch der Griechischen Laut- und Formenlehre* (A. M.). . . . . ccxxxij
Huschardzan (A. M.). cxx
Immessen. *Der Sündenfall* (J. V.). . . . . cccvj
Ivsic'. *Prilog za slavenski akcenat* (A. M.). cx
Jagic'. *Grafika u Slavjan* (A. M.). . . . . cij
— *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache* (A. M.). . . . . ccexvij
Janko. *O pravěku slovanském* (A. M.). . . . . ccexiv
Jellinek. *Mittelhochdeutsches Wörterbuch* (J. V.). . . . xcvj
Jespersen. *Growth and Structure of the English Language* (A. M.). . . . . cj
— *Lehrbuch der Phonetik* (J. V.). . . . . cxcj
Jokl. *Studien zur albanesischen Etymologie* (A. M.). . . . cxxiv
De Josselin de Jong. *De waarderingsonderscheiding van « levend » en « levenlos »* (A. M.). . . . . clxxxviij

Junker. *The Frahang i Pahlavīk* (R. G.). xl
Juret. *Dominance et résistance dans la phonétique latine* (A. M.). cclix
— *Glossaire du patois de Pierrecourt* (O. B.). cclxxx
Karlgren. *Sur la formation du génitif pluriel en serbe* (A. M.) civ
Keller. *Die antike Tierwelt.* II (A. M.). . . . . ccciij
χαριτες. Friedrich Leo dargebracht (A. M.). . . . . xxxiij
Kieckers. *Die Stellung des Verbs im Griechischen* (A. M.). . xlvj
Kluge. *Die Elemente des Gotischen* (J. V.). . . . . lxxxvij
— *Wortforschung und Wortgeschichte* (A. M.). . . . lxxxix
— *Urgermanisch* (J. V.). . . . . cccij
Von Kraelitz-Greifenhorst. *Studien zum Armenisch-Türkischen* (Adjarian). ccxix
Von Kraus. *Mittelhochdeutsches Uebungsbuch* (J. V.). . . c
Kudriavskij. *Vvedenie v jazykoznanie* (A. M.). xxiv
Kühner-Holzweissig. *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache* (A. M.). . . . . lvij
Kul'bakin. *Drevne-cerkovno-slovjanskij jazyk.* II et III (A. M.). cix
— *Drevne-cerkovno-slovjanskij jazyk* [2e édit.] (A. M.). cccxx
Kurschat. *Litauisches Lesebuch* (A. M.). cxix
Lejay. Édition des *Satires* d'Horace (A. M.). lix
Leumann. *Zur nordarischen Sprache und Literatur* (A. M.). xlij
Lommel. *Studien über indogermanische Femininbildungen* (A. M.). . . . . xxxj
Loth. *Les Mabinogion* (J. V.) ccc
Macbain. *An etymological Dictionary of the Gaelic Language* (J. V.). lxxx
Magnien. *Le futur grec* (A. M.). . . . . ccxlvj
Maidhof. *Zur Begriffsbestimmung der Koine* (A. M.). . . . cclv
T. ó Maille. *Verbs of existence in Irish* (A. M.). . . . . lxxxij
Mansion. *Althochdeutsches Lesebuch* (J. V.). ccciv
Marçais. *Textes arabes de Tanger* (M. C.). . . . . cxxviij
Maspero. *Phonétique historique de la langue annamite* (Grammont). . . . . ccclj
Materialy i prace. V. (A. M.). . . . . cxij
A. Meillet. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* (Niedermann). . . xxix
— *Altarmenisches Elementarbuch* (A. M.). . . . ccxvij
— *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* (J. V.). ccxxv
Meinhof. *Die Sprachen der Hamiten* (A. M.). cccxxxv
Mélanges Picot (A. M.). . . . . cxcviij
Meunier. 1° *Étude morphologique.* — 2° *Atlas linguistique.* — 3° *Monographie phonétique du parler de Chaulgnes.* — 4° *Index lexicographique* (O. B.). lxv

E. A. Meyer. *Untersuchungen über Lautbildung* (A. M.). . xxiij
Michels. *Mittelhochdeutsches Elementarbuch* (J. V). . . . xcvij
Migeod. *The languages of Westafrica.* II (Delafosse).. . . cccxxxviij
Mikkola. *Urslavische Grammatik* (A. M.). . . . . cccxj
Miletič. *Die Rhodopemundarten* (A. M.).. . . . . cccxxij
Mission d'Ollone, I et II (A. M.).. . . . . ccclij
Möller. *Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch* (A. M.). . . . . xxvij
Morf. *Vom Ursprung der provenzalischen Schriftsprache* (Ronjat). . . . . cclxxxiij
Moulton. *Einleitung in die Sprache des Neuen Testaments* (A. M.).. liv
Musehold. *Allgemeine Akustik und Mechanik des menschlichen Stimmorgans* (A. M.). cxcv
Nitsch. *Z historji polskich rymów* (A. M.). . . . . cccxxij
Nyrop. *Grammaire historique de la langue française,* IV. *Sémantique* (A. M.).. . . . . clxxxij
Oldenberg. *Rgveda,* II (A. M.). ccxiv
Passow-Crönert. *Wörterbuch der griechischen Sprache* (A. M.). . . . . ccxlij
Pastrnek. *Tvarosloví jazyka staroslovenského* (A. M.). . . cccxix
Paulhan. *Les hain-teny* (A. M.).. . . . . ccclvj
Persson. *Beiträge zur indogermanischen Wortforschung* (J. V.). cciv
Poirot. *Die Phonetik* (R. G.). xix
— *Recherches expérimentales sur le timbre des voyelles françaises* (A. M.). cxcv
Beiträge zur Kenntnis der Quantität in den finnisch-ugrischen Sprachen (A. M.). cxcv
Porzezinskij. *Očerk sravnitel'noj fonetiki* (A. M.). . . . xxxviij
Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft, W. Meyer-Lübke gewidmet, II (A. M.). xv
— III (A. M.). cclxx
Psaltes. *Grammatik der Byzantinischen Chroniken* (A. M.). cclvj
Radermacher. *Neutestamentliche Grammatik* (A. M.). . . liv
Reis. *Die deutschen Mundarten* (A. M.). . . . . cccvij
Resetar. *Die serbokroatischen Kolonien Süditaliens.* (A. M.). cv
E. Richter. *Wie wir sprechen* (A. M.). xxv
Rivet. *Affinités du Miranya* (A. M.). . . . . clij
— *La famille linguistique Peba* (A. M.). . . . . clij
— *Affinités du tikuna* (A. M.). . . . . ccclviij
v. Créqui-Montfort. . . . . .
Robert. *Les noms des oiseaux en grec ancien* (A. M.). . . lj
Robertson (Fr. Montet). *Grammaire du grec du Nouveau Testament* (A. M.). liv
Rocznik slawistyczny, IV (A. M.).. . . . . ciij
— V (A. M.). cccix

M. Rudnicki. *Studya psychofonetyczne. I. Assymilacya* (A. M.). . . . . xxj
Sainéan. *Les sources de l'argot ancien* (A. M.). . . . . ccxcij
Salonius. *De dialectis Epirotarum* (A. M.). . . . . liij
Salverda de Grave. *L'influence de la langue française en Hollande* (A. M.). . . . . ccxcj
Sammlung mittellateinischer Texte (Ernout). . . . . lxiij
R. de Saussure. *Principes logiques de la formation des mots* (A. M.). . . . . xxij
Sbornik filologicky. I (A. M.). . . . . cviij
— II (A. M.). cccxv
Scerba. *Russkie glasnye* (A. M.). . . . . cxiij
Schönfeld. *Wörterbuch der altgermanischen Personen- und Völkernamen* (R. G.). . . . . lxxxvj
Schwan-Behrens. Trad. O. Bloch. *Grammaire de l'ancien français* (A. M.). ccxc
Uhlenbeck. *A new series of Blackfoot texts* et *Flexion of substantives in Blackfoot* (A. M.). . . . . ccclvij
Verrier. *L'isochronisme dans le vers français* (A. M.). . . ccxcj
Vossler. *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung* (A. M.). . . . . cclxxxvij
Vox (A. M.). cxciv
Wackernagel. *Ueber einige antike Anredeformen* (A. M.). . xxxviijj
Zanolli. *Studio sul raddopiamento nell' armeno antico* (A. M.). cxxii